

GERALD L. POSNER

TRIADES

La mafia chinoise

STOCK

Gerald L. Posner

Triades

La mafia chinoise

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR
FRANÇOISE MAYNERIS

Stock

Préface

L'idée d'écrire ce livre m'est venue en 1984, époque à laquelle je passai plusieurs mois en Amérique du Sud afin d'y faire des recherches sur le criminel de guerre nazi Josef Mengele, sujet d'un précédent ouvrage écrit en collaboration. Au cours de mes enquêtes au Paraguay, je rencontrai des néo-nazis qui étaient en cheville avec un trafiquant corse d'héroïne. Il s'agissait d'Auguste Joseph Ricord, le cerveau de la « French connection », la filière Turquie-Marseille-New York qui assura l'essentiel de l'approvisionnement des Etats-Unis en héroïne dans les années 70. Si ces sympathisants nazis se montrèrent peu disposés à me parler de Mengele, ils furent beaucoup plus loquaces sur le trafic d'héroïne, sujet qu'ils jugeaient sans danger puisque ce n'était pas le thème de mon livre.

Je croyais alors — idée fausse partagée par beaucoup de gens — que l'héroïnomanie avait diminué au cours des vingt dernières années et que c'étaient désormais les cow-boys latino-américains de la cocaïne qui s'enrichissaient dans le trafic des stupéfiants. Les nazis et les Corses me démontrèrent que je me trompais. J'appris que le nombre d'héroïnomanes avait doublé en dix ans. C'est un marché en rapide expansion qui rapporte plus de deux cents milliards de dollars par an. Et si je constatai qu'une part non négligeable de ces profits se faisait en Amérique latine, je découvris que

les empires de l'héroïne et du crime les plus puissants se trouvaient en Orient.

Bien qu'intrigué par ces discussions, ce ne fut qu'un an plus tard, à la fin de 1985, qu'après mûre réflexion, je décidai qu'il y avait là la matière d'un livre — un livre qui ouvrirait de nouvelles perspectives en soulignant les dimensions du problème et en mettant en vedette les acteurs clés du trafic. Ce qui avait débuté par des récits intéressants au Paraguay se mua en une enquête de plusieurs années sur le trafic de l'héroïne et la redoutable menace que représente le crime organisé chinois.

Au cours de mes recherches, je me rendis compte que l'important n'était pas seulement l'ampleur atterrante de ce trafic, le fait que la majeure partie de l'héroïne provienne du Sud-Est asiatique ou que, dans bien des pays, les services de police ferment les yeux sur ce problème. Ce qui est essentiel, c'est que l'héroïne constitue l'épine dorsale de sociétés secrètes chinoises basées à Hong Kong : les Triades. Ces cartels du crime dont les ramifications s'étendent dans le monde entier sont l'équivalent asiatique de la Mafia sicilienne. Or, Hong Kong devant être rendue à la Chine en 1997, ils se préparent à émigrer et principalement aux Etats-Unis. J'ai découvert que les Triades règnent sur le trafic de l'héroïne aux Etats-Unis et qu'elles prennent lentement le pas sur le crime organisé traditionnel, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Les mesures adoptées par les services de police sont sporadiques et inefficaces.

Ce livre s'appuie sur des observations personnelles ainsi que sur des recherches dans les archives publiques et privées de différents pays. Certains incidents décrits au cours de mes enquêtes sont uniques, et notamment la visite d'une fumerie d'opium à Hong Kong et d'une *shooting gallery* à New York ; un entretien avec un membre important d'une Triade dans une discothèque de Hong Kong ; une incursion illicite en Birmanie en compagnie de deux jeunes trafiquants d'héroïne pour aller voir les ruines d'un laboratoire dans la jungle ; la visite d'un bordel d'enfants à la lisière du Triangle d'or ; une ronde avec la police de Hong Kong dans un bas-

fond de hors-la-loi appelé la « cité emmurée » et des missions de surveillance nocturnes avec des agents de la Drug Enforcement Administration (DEA). Ces expériences vécues ajoutent à ma compréhension du problème et, je l'espère, à celle du lecteur, une dimension que ne m'auraient pas apportée de simples recherches dans des bibliothèques et des interviews.

Il me faut souligner un dernier point. Dans les pages qui vont suivre, je dénonce un groupe de criminels qui règne brutalement et sans partage sur de vastes empires illégaux. Tous sont chinois. Au cours de mes recherches, j'ai lu de nombreux livres sur l'histoire et la culture de ce peuple. J'ai un grand respect pour la nature honnête et travailleuse de la vaste majorité des Chinois. Ils appartiennent à une race et une civilisation qui occupent une place de premier plan depuis le début de l'histoire écrite.

Lorsque Moïse conduisit les Juifs à travers le désert, la Chine avait déjà des lois et des connaissances religieuses qui surpassaient celles des Egyptiens. Les Chinois utilisèrent la brouette mille ans avant qu'elle n'apparaisse en Europe, inventèrent les sismographes et les compas avant la naissance du Christ, composèrent des classiques toujours joués de nos jours des centaines d'années avant que des œuvres musicales ne soient écrites en Occident. A l'époque où Homère chantait *L'Iliade*, les ménestrels chinois célébraient des héros déjà vieux de treize siècles. Alors que les habitants des Iles britanniques se peignaient encore le corps en bleu et pêchaient dans des barques en saule, les Chinois se vêtaient de robes de soie et avaient l'une des cours impériales les plus civilisées que le monde ait connues. Tandis que les Normands envahissaient l'Angleterre, les Chinois disposaient déjà d'une littérature importante. La Grande Muraille fut construite en 220 avant J.-C., avec assez de matériaux pour bâtir un mur d'un mètre quatre-vingts autour de la Terre. Les Chinois ont inventé les armes à feu, l'imprimerie, le papier, la poudre, les ponts suspendus, les allumettes au soufre, pour ne citer qu'une partie de leur contribution. En astronomie, ils observèrent la première nova et, en méde-

cine, compilèrent une pharmacopée complète près de deux mille ans avant J.-C.

Les immigrants chinois ont construit la majeure partie des voies ferrées des Etats-Unis. Bien qu'ils aient été la minorité ethnique la plus mal traitée et qu'on leur ait refusé la citoyenneté américaine jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, ils ont réussi de façon remarquable aux Etats-Unis. De géants de l'informatique comme Wang à la banque Hong Kong-Shanghai, l'une des plus prospères du monde, la preuve de leurs talents n'est plus à faire. Ils ont hissé Hong Kong, un coin minuscule d'Asie, au rang de troisième place financière du monde, juste après New York et Londres.

Ces qualités d'ingéniosité et de ténacité qui leur ont permis de bâtir une civilisation avant les pharaons et de faire de Hong Kong un paradis commercial caractérisent aussi les criminels chinois qui, au sein des sociétés secrètes, les ont employées à édifier d'immenses empires clandestins. Bien que seul un petit pourcentage de Chinois soit impliqué dans des activités illégales, leur impact dans le monde du crime est sans commune mesure avec leur nombre.

Mes recherches m'ont convaincu qu'il n'y a pas de syndicats du crime plus puissants que les Triades à l'heure actuelle, et qu'elles représentent la menace la plus sérieuse à laquelle les services de police vont être confrontés. L'arrestation de Kon « Johnny » Yu-leung à New York en mars 1988 donne un aperçu de la gravité de la situation. Selon la DEA, son gang a importé près de cinq cents kilos d'héroïne pure d'une valeur marchande de plus d'un milliard de dollars aux Etats-Unis. Le gouvernement a décidé de confisquer les biens de Kon à San Francisco et New York jusqu'à concurrence de vingt millions de dollars. Cet homme n'est toutefois qu'un des nouveaux chefs chinois du crime et de la drogue. En dépit de son arrestation, son gang reste en grande partie intact. Il ne s'agit que de la première escarmouche d'une guerre dans laquelle les services de police ont accumulé un énorme retard. Le problème ne fera que s'aggraver aux Etats-Unis et en Europe au fur et à

mesure que des parrains comme Johnny Kon fuiront Hong Kong avant que cette colonie ne soit rendue aux communistes en 1997.

Cet ouvrage ne cherche aucunement à dénigrer des millions de Chinois honnêtes et travailleurs. Il ne traite que d'une fraction de la population chinoise. On ne peut toutefois nier que les Chinois, avec les Triades, aient virtuellement inventé le crime organisé, qu'elles existent aujourd'hui et que, avec les mafias asiatiques de l'héroïne, elles sont plus puissantes que jamais. Tel est le sujet de ce livre.

Entrée du dragon

C'était un vendredi soir à 19 heures, une heure animée au cœur de la Mecque pour touristes la plus luxueuse de Kowloon, Tsimhatshui. Des dizaines d'étrangers et d'habitants de Hong Kong déambulaient sur les trottoirs encombrés devant les vitrines brillamment éclairées d'une des nombreuses joailleries de Kowloon. Cinq Chinois d'une trentaine d'années, bien habillés, entrèrent dans le magasin et se dirigèrent vers les présentoirs remplis de pierres précieuses, de bijoux en or et en platine. Brusquement, l'un d'eux se glissa derrière un gardien armé, tira un Magnum 357 de son blouson, et le lui appuya contre la nuque en hurlant quelque chose que je ne pus entendre. Le gardien lâcha son fusil et, brandissant à leur tour un revolver, les quatre autres Chinois forcèrent les clients et les employés terrorisés à se coucher sur le sol, les mains croisées derrière la tête.

Tandis que deux d'entre eux les gardaient, les autres se mirent à briser les présentoirs et à fourrer les bijoux dans des sacs qu'ils avaient sortis des poches de leur pantalon. Les grandes vitrines éclairées ne dissimulaient rien de cette scène dramatique aux passants. Quelqu'un eut sans doute la présence d'esprit de prévenir la police, car deux agents surgirent soudain en courant au coin de la rue. Ils ralentirent en arrivant sur les lieux du hold-up et dégainèrent un

calibre 38. A l'intérieur de la joaillerie, les cinq gangsters raffaient les derniers bijoux sans se douter de la présence des policiers. Ceux-ci se jetèrent à plat ventre et rampèrent derrière le soubassement en marbre des vitrines au moment où les gangsters se regroupaient près de la porte pour sortir.

Les deux policiers bondirent alors et les menacèrent de leur arme. Avant même qu'ils aient pu leur demander de se rendre, deux des gangsters les plus proches avaient fait feu. Un Magnum 357 est assez puissant pour faucher un grizzli de trois cents kilos en plein élan. A bout portant, l'impact est stupéfiant.

Le plus petit des agents, celui qui avait déjà un pied dans la bijouterie, fut atteint à la nuque. La balle le décapita presque. Le sang gicla par-dessus son épaule et éclaboussa son collègue pétrifié. Une seconde balle le frappa près de la cuisse, déchirant son holster en deux, et il s'effondra contre la vitrine qui vola en éclats. Son torse et sa tête à demi détachée s'abattirent, grotesques, sur les présentoirs vides tandis que ses jambes pendaient à l'extérieur.

L'autre policier tira deux coups au hasard avant de recevoir une balle en plein ventre qui le plia en deux et le rejeta sur le trottoir. Paralysés par la terreur, certains passants hurlaient mais je n'entendais aucun son sortir de leur bouche. Le jeune policier s'était mis à courir, et je n'oublierai jamais l'horreur et la souffrance peintes sur son visage. L'un des gangsters sortit du magasin et visa l'agent qui titubait. Cette fois, il le toucha au poignet droit, faisant voler son pistolet jusqu'au bord du trottoir. Il tomba à genoux dans une mare de sang mais tenta pourtant d'atteindre son arme de sa main valide. Le gangster s'approcha. Les lumières du magasin firent étinceler le canon chromé de son Magnum. Puis, après être resté un instant immobile, il exécuta le jeune policier devant une dizaine de témoins. Il fit feu à deux reprises. Le Magnum cracha des étincelles. Frappé en pleine poitrine, soulevé de terre par l'impact des balles, projeté en avant, le policier s'effondra, la cage thoracique pulvérisée.

Un autre gangster jaillit du magasin et rejoignit l'assassin.

Survoltés par cette bataille, ils coururent sur le trottoir en criant des mots que je ne pouvais entendre et en brandissant frénétiquement leur arme. Terrorisés, les quelques piétons qui restaient s'enfuirent, priant pour échapper aux balles. Les deux hommes ne tirèrent pas. Une fois que la rue fut déserte, ignorant si d'autres policiers ne les attendaient pas un peu plus loin, ils retournèrent à l'intérieur du magasin. Le bruit de la fusillade avait dû retentir dans tout le quartier, mais ils restèrent quand même dans la bijouterie avec leurs complices et parurent se consulter fiévreusement sur la conduite à tenir.

C'était une scène macabre. Cinq jeunes Chinois, vêtus d'un blouson, d'une chemise ouverte et d'un pantalon bien repassé, discutant avec animation, un Magnum à la main, tandis qu'une demi-douzaine d'otages pétrifiés tremblaient à leurs pieds. Entre l'entrée du magasin et la vitrine, le corps du policier gisait dans le sang, violemment éclairé par les lumières de la bijouterie. A l'extérieur, un autre cadavre baignait dans une flaque sombre qui ne cessait de s'élargir.

Le groupe sembla prendre une décision, car il se dirigea de nouveau vers la porte. Cette fois, l'un des gangsters s'élança sur le trottoir en brandissant le fusil du gardien qu'il pointa d'abord vers la droite avant de faire aussitôt volte-face et de le braquer vers l'autre côté de la rue. Rien ne se passa. Comme la voie semblait libre, ses complices sortirent à leur tour. Arme pointée vers l'extérieur, ils partirent au pas de course et s'enfoncèrent dans une ruelle. Ils ne savaient pas que deux autres policiers, habillés en civil, étaient arrivés sur les lieux. Ceux-ci s'engagèrent dans la ruelle juste au moment où les gangsters apparaissaient à l'autre extrémité. Les policiers se jetèrent à couvert derrière une camionnette en stationnement tandis que les gangsters restaient groupés, partiellement abrités par des poubelles.

Une fusillade éclata. Les policiers rechargèrent leurs armes deux fois, et les cinq malfaiteurs tirèrent presque à l'unisson, arrachant des fragments de carrosserie à la camionnette. Personne ne fut touché durant cet échange de coups de feu, mais les deux agents étaient manifestement

désavantagés par leur nombre et la médiocrité de leurs armes. Brusquement, les gangsters s'élancèrent vers la camionnette en les arrosant d'un tir si nourri qu'ils ne purent riposter. Les cinq hommes atteignirent le véhicule indemnes, ouvrirent la porte coulissante et grimpèrent à l'intérieur. Les policiers comprirent alors qu'ils s'étaient abrités par inadvertance derrière le véhicule dans lequel les gangsters comptaient fuir.

L'un d'eux pointa son revolver vers la vitre du passager et mitrailla l'intérieur. Le verre vola en éclats et des morceaux du siège avant furent catapultés à l'arrière du véhicule mais, aussi incroyable que cela puisse paraître, aucun des passagers ne fut touché. Lorsque le policier dut cesser de tirer pour recharger son arme, l'un des gangsters passa le bras par la vitre cassée et vida son Magnum sur l'homme tapi contre la camionnette. Les balles, ricochant autour de lui, firent sauter des morceaux de macadam. Il s'enfuit en courant, laissant son collègue seul face aux cinq gangsters.

Celui-ci était agenouillé près du pare-chocs avant. Il se redressa et visa le pare-brise mais, avant qu'il ait pu tirer, l'un des gangsters avait ouvert le feu. Des éclats de verre le coupèrent au visage et la balle, s'enfonçant dans son pied, lui sectionna un orteil. Il se laissa tomber en boule sur la chaussée, sous les roues de la camionnette. Sachant qu'il était blessé, un des malfaiteurs se précipita vers l'avant du véhicule, braqua son arme et appuya sur la détente. Rien ne se passa. Le policier devait raconter plus tard qu'elle s'était enrayée. Le gangster réclama en hurlant un autre revolver, mais le moteur tournait déjà, et il fut hissé à l'intérieur par ses complices. Le conducteur dirigea le véhicule sur le policier couché pour essayer de l'écraser mais, prévoyant la chose, celui-ci s'était aplati sur le sol. Le dessous de la camionnette ne passa qu'à quelques centimètres de son visage ensanglanté.

« C'est toujours confidentiel », dit le commissaire en éteignant le magnétoscope et en rallumant la lumière. Je me

trouvais dans un bureau secret du service de renseignement de la police royale de Hong Kong. « Vous êtes la première personne étrangère au service à voir ce film. Deux policiers tués, un autre handicapé à vie, et ils sont parvenus à s'enfuir. Il nous a fallu sept mois pour les retrouver. »

J'effectuai un voyage en Asie du Sud-Est, voyage qui allait me mettre sur la piste des sociétés secrètes chinoises et des plus importants trafiquants d'héroïne du monde. Hong Kong était ma première étape.

Ces cinq assassins appartenaient à l'un des plus importants cartels du crime de la colonie britannique. C'étaient des hommes de main de la Triade 14C qui, selon les estimations des services de renseignement de Hong Kong, compte près de trente mille membres. Et il y a au moins cinquante sociétés secrètes de ce type à Hong Kong.

« Je voulais que vous voyiez ce film avant de vous lancer dans votre enquête. Il vaut mieux que vous sachiez à quoi vous en tenir, poursuivit le commissaire en m'apportant une tasse de thé. Les Chinois ont inventé le crime organisé ; personne ne les surpasse dans ce domaine. Ils en ont fait une véritable industrie, et rien ne les arrête. Je fais ce boulot depuis plus de vingt-cinq ans et j'ai beaucoup d'amis dans les services de police américains. Eh bien, je peux vous assurer que, comparée aux Triades de Hong Kong, la Mafia c'est de la rigolade. Ni les Siciliens, ni les Corses, ni les Colombiens ne leur arrivent à la cheville. »

Les Triades existent depuis des centaines d'années. Bien qu'elles aient leur quartier général à Hong Kong, elles étendent leurs ramifications dans le monde entier et sont liées par un rituel compliqué, des liens de parenté et l'appât du gain. Elles disposent d'un système bancaire clandestin par lequel des milliards de dollars passent chaque année sans laisser la moindre trace écrite. « Et si vous êtes blanc, vous n'y serez jamais admis, me dit le commissaire tandis que nous regagnions son bureau. C'est un groupe parfaitement hermétique. A Hong Kong, il nous a fallu des années d'efforts pour comprendre comment ces mafias fonctionnaient et développer des stratégies pour les combattre. Les

services de police du Canada, des Etats-Unis et d'Europe ont au moins trente ans de retard sur nous. Ils sont complètement déroutés par les Triades chinoises. Ils entendent des noms inhabituels, une langue étrangère, et n'y comprennent rien. Alors, ils les laissent tranquilles en espérant qu'elles s'en iront. »

L'inefficacité de la police occidentale face aux Triades est préoccupante quand on sait que le compte à rebours est commencé et nous rapproche inexorablement de l'explosion d'une bombe à retardement : le moment où Hong Kong sera rendue à la Chine. Le service de renseignement de la police de Hong Kong a réuni des preuves abondantes établissant que les grandes mafias de la colonie sont déjà prêtes à se réfugier dans d'autres pays. Elles craignent de ne pouvoir travailler sous les communistes et émigreront donc dans une autre démocratie pour profiter des avantages que ce système de gouvernement offre aux criminels. Où iront-elles ? « Je ne le sais pas plus que vous, me répondit le commissaire. Mais je suis sûr que certaines projettent de s'installer aux Etats-Unis. Elles y sont déjà, bien entendu, mais si vous avez droit à une invasion de criminels en 1997, je vous assure que vos forces de police seront vite débordées. Ça va être une partie de plaisir pour les Triades.

« Ici, nous les connaissons bien, et elles parviennent quand même à nous avoir. La vidéo que vous venez de regarder en est un bon exemple. On nous avait prévenus que cette bijouterie allait être attaquée. Nous avons installé des caméras de l'autre côté de la rue et dans toutes celles que les truands pouvaient emprunter pour s'enfuir. Nous voulions filmer le hold-up et leur fuite pour connaître leur base. Nous pensions que ce groupe était responsable de pas mal de vols à main armée et il fallait découvrir leur quartier général pour liquider le gang. Si nous les avions arrêtés sur place, ils auraient simplement été remplacés par cinq autres dès le lendemain. Les deux policiers en uniforme qui sont arrivés sur les lieux n'étaient pas censés être là. Ils ne savaient pas que nous filmions la scène. Mais lorsque nous les avons vus, il nous était impossible d'intervenir. Si nous

les avions prévenus, les truands nous auraient repérés et d'autres policiers auraient pu être tués. C'était terrible de voir marcher deux des nôtres vers une mort certaine, de regarder ces assassins les abattre. C'est à ce moment-là que nous avons décidé de les appréhender sans attendre. Deux officiers en civil ont donc essayé de les retenir jusqu'à l'arrivée de renforts. Mais nous avons joué de malchance car, comme vous l'avez vu, ils se sont planqués derrière le véhicule des gangsters. Ils ont eu de la chance d'en réchapper. Celui qu'ils ont essayé d'écraser serait certainement mort si le revolver du truand ne s'était pas enrayé.

— Pourquoi vous a-t-il fallu sept mois pour les arrêter ?

— Ah ! Bonne question. Nous avons beau avoir le numéro minéralogique de la camionnette grâce au film, il nous a été impossible de les dépister. C'était un véhicule volé, et nous ne l'avons même pas retrouvé. Nous avons relevé des empreintes digitales dans la bijouterie mais rien de concluant. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte aux Etats-Unis, mais les mafias chinoises mettent sur pied une infrastructure gigantesque partout où elles s'installent, que ce soit à Hong Kong ou dans Chinatown, à New York. Un mur de silence entoure leurs activités. Ces criminels auraient pu rester cachés très longtemps. Si nous avons fini par les arrêter, c'est que les chefs de leur Triade ont décidé de les donner pour relâcher la pression qui pesait sur tout le gang. Nous leur menions la vie assez dure parce que deux des nôtres avaient été tués.

« Nous les avons ramassés dans un appartement avec deux kilos d'héroïne pure. Ce qui m'amène au dernier conseil que je tiens à vous donner : il faut que vous vous concentriez sur les activités des Triades dans ce domaine si vous voulez faire quelque chose de complet. »

Les mafias chinoises gagnent chaque année des milliards de dollars en pratiquant toutes les activités habituelles de la pègre organisée — paris, prostitution, extorsion, prêts usuraires, rackets, meurtres sur commande, corruptions politique et civile — mais il y a une chose qui les rend uniques : l'héroïne. Elles contrôlent le Triangle d'or, une

région montagneuse à cheval sur la Thaïlande, le Laos et la Birmanie, qui produit plus de 70 pour cent de l'opium et de l'héroïne du globe. Cela donne aux Triades un avantage que n'ont pas les autres syndicats du crime, leur procure des profits colossaux et constitue leur principal point d'appui. Avant l'héroïne, ce n'étaient que des associations de malfaiteurs parmi d'autres ; maintenant, elles gagnent des sommes énormes, sans précédent dans les annales de la pègre. On ne peut parler des Triades chinoises sans faire l'historique de l'héroïne dans le Sud-Est asiatique.

Par ce lourd après-midi de printemps, j'eus mon premier aperçu des gangsters chinois. Plus tard les polices de Hong Kong, des Etats-Unis et d'Europe me présentèrent des criminels qui me donnèrent une vision très précise du milieu chinois de la drogue et du crime, un monde impénétrable qu'il a été donné à peu de journalistes de contempler.

Au cours de mes enquêtes, j'ai visité des raffineries et des caches d'héroïne dans la jungle, rencontré de gros trafiquants et des criminels endurcis, assisté aux efforts des services de police pour s'opposer à l'expansion incroyable de ces mafias. J'ai accompagné des agents de la DEA au cours de leurs missions de surveillance dans les champs de pavots du nord de la Thaïlande, discuté avec des chefs de Triades dans des discothèques de Hong Kong et des restaurants d'Amsterdam. J'ai vu comment on blanchissait les narcodollars dans des endroits aussi divers qu'une banque des Bahamas, un casino de la République dominicaine ou le centre d'affaires de Hong Kong.

Dans le Sud-Est asiatique, l'héroïne et le crime représentent des dizaines de milliards de dollars de profits illicites, des armées de rebelles commandées par des seigneurs de la drogue ou par des généraux chinois exilés, des guérilleros communistes, des truands corses qui sont là depuis l'époque de Saigon et des sociétés secrètes chinoises, les Triades, dont les ramifications s'étendent dans le monde entier. C'est aussi la corruption aux plus hauts échelons du gouvernement et de la police, une fraction du système bancaire international qui est devenue partie intégrante d'un réseau

très élaboré de blanchiment des profits de l'héroïne et, enfin, le soutien tacite de certains gouvernements ainsi que d'un certain nombre de services de renseignement, dont la CIA.

La queue du dragon chinois du crime se trouve dans les montagnes du Triangle d'or. Les quelque mille cinq cents tonnes d'opium qu'y récoltent annuellement les tribus montagnardes sont achetées par des armées privées qui emploient des chimistes chinois de talent pour les transformer en héroïne dans des laboratoires de la jungle, avant de les transporter à dos de mule ou de cheval jusqu'aux frontières de plusieurs pays d'Asie. Plus de cent tonnes d'héroïne sont alors expédiées par camion, avion et bateau aux mafias chinoises qui les distribuent aux toxicomanes du monde entier. Vendue dans la rue aux Etats-Unis, la production annuelle de l'Asie du Sud-Est rapporte plus de cent cinquante milliards de dollars. Les services de police des différents pays du monde, bien intentionnés pour la plupart, connaissent mal les origines de l'héroïne asiatique et le réseau mondial remarquablement organisé de criminels chinois qui constitue l'épine dorsale de ce trafic. On saisit chaque année plus de deux tonnes d'héroïne asiatique quasiment pure dans une dizaine de pays, mais cela représente moins de 3 pour cent de la circulation totale.

Les armées de l'héroïne du Sud-Est asiatique et les sociétés secrètes chinoises réalisent des bénéfices annuels qui dépassent le PNB de tous les pays mis à part celui d'une dizaine de nations industrialisées. Elles gagnent en un an des sommes supérieures à la monnaie en circulation aux Etats-Unis. Placés dans des pays qui se disputent ces investissements, les narcodollars produisent des millions de dollars d'intérêts par jour.

Pendant que les Etats-Unis concentraient leurs efforts sur la pègre traditionnelle, et principalement sur la mafia italienne, pendant que la lutte anticocaïne s'intensifiait aux dépens des autres drogues, les Triades chinoises, contrôlant une grande partie de l'héroïne mondiale, bâtissaient un empire presque intouchable en fournissant une dose quoti-

dienne à la majorité des sept cent cinquante mille héroïnomanes américains.

L'héroïne chinoise inonde les Etats-Unis et l'Europe, et les services de police commencent à peine à reconnaître l'ampleur du phénomène. La DEA estimait à moins de 20 pour cent la part de l'héroïne du Sud-Est asiatique sur le marché américain. Elle se fondait sur un programme de vérification effectué sur des échantillons d'héroïne saisie. Or, en 1985, lors de deux descentes dans des laboratoires clandestins, la police de Hong Kong trouva des instructions détaillées sur la façon de traiter la « chinoise » pour qu'elle paraisse provenir du Liban, du Mexique ou d'une autre cible prioritaire de la DEA. En ajoutant ou en supprimant quelques produits chimiques, les chimistes chinois ont déguisé leur héroïne afin que le laboratoire de la DEA à Washington soit incapable d'en déterminer l'origine. Les agents de la DEA qui travaillent sur les mafias chinoises estiment qu'elles se sont emparées de plus de la moitié du marché américain. Des documents secrets de la CIA jugent « périmées » les évaluations traditionnelles fixant cette part à 18 ou 20 pour cent. Selon son rapport, l'héroïne de l'Asie du Sud-Est « représente probablement la moitié de l'héroïne consommée aux Etats-Unis » et « un pourcentage encore plus élevé en Europe ».

En 1986, le FBI a pour la première fois fait des trafiquants chinois sa cible prioritaire. En 1987, un article paru à la une du *New York Times* affirmait que « les criminels chinois occupaient désormais une position prépondérante dans l'industrie de l'héroïne à New York » et que « le crime organisé chinois était en plein essor dans tout le pays ». En 1988, la DEA reconnut que 70 pour cent de l'héroïne qui arrivait aux Etats-Unis était contrôlée par les mafias chinoises. Les services de police américains qui ne comprennent ni la langue ni les coutumes du groupe qu'ils tentent de combattre, se retrouvent dans la position qu'ils occupaient face à la mafia italienne au début du siècle. Il y a toutefois une différence : les Triades chinoises sont bien mieux organisées et disposent de beaucoup plus d'argent. Selon un

responsable de la DEA, les associations criminelles chinoises et les mafias asiatiques de l'héroïne constituent « l'ennemi le plus redoutable auquel nous ayons jamais eu affaire. Point final ! ».

Comme me l'avait dit le commissaire de Hong Kong, le trafic de l'héroïne, même s'il représente la plus importante source de revenus des sociétés secrètes chinoises, ne les empêche pas de se consacrer également aux activités traditionnelles de la pègre dans tous les pays où elles se sont installées. Même si elles ne vendaient pas un seul gramme d'héroïne, leurs pratiques illicites leur rapporteraient quand même des milliards de dollars. Parce qu'elles n'ont rencontré aucune opposition en Occident, elles posent un problème fondamental aux services de police. Pour comprendre comment les Triades en sont venues à compter parmi les organisations criminelles internationales les plus puissantes, et comment l'héroïne est devenue partie intégrante de la vie politique et criminelle en Asie du Sud-Est, il convient de se pencher sur l'histoire des unes et de l'autre.

La chinoise

Les premiers pavots poussant à l'état sauvage furent découverts dans la partie orientale du bassin méditerranéen entre 5 000 et 7 000 ans avant J.-C. On constate, en lisant les vieux ouvrages de médecine, que les premiers médecins, y compris Hippocrate, considéraient l'opium comme une drogue miraculeuse, « un don des dieux ». Bien que la médecine moderne en sache un peu plus sur les mystérieuses propriétés de ce calmant, il ne fait de doute pour personne que la découverte des caractéristiques antalgiques de l'opium a été capitale.

Au cours des siècles, l'intérêt de la communauté médicale pour l'opium n'a fait que croître et, au XIX^e siècle, l'Angleterre, plus que toutes les autres nations, utilisait pour soulager les maux les plus légers — fièvres, maux de tête, rhumes — des médicaments opiacés comme la codéine.

Les médecins se servaient d'opium depuis des milliers d'années, mais ce ne fut qu'en 1805 que les pharmacologues parvinrent enfin à extraire de la morphine pure de l'opium. Bien plus puissante que ce dernier, injectable directement dans les veines, procurant ainsi un soulagement immédiat, la morphine fut considérée comme la « drogue miracle » des temps modernes. On se mit à l'employer régulièrement comme anesthésique et antalgique. Cette confiance presque

aveugle des médecins en l'opium et ses dérivés engendra très vite un problème de dépendance chez les consommateurs.

En 1874, alors que le nombre d'opiomanes ne cessait d'augmenter, un chercheur anglais, C.R. Wright, ajouta à la morphine un banal acide industriel, synthétisant ainsi de façon inattendue un nouveau produit pharmaceutique. L'acide multiplia les effets de la morphine et la rendit dix fois plus puissante. Mais ce que Wright ignorait, c'est que cet acide renforçait considérablement le caractère assujettissant de cette drogue.

On baptisa ce nouveau produit la « diacétylmorphine ». Vingt ans plus tard, des scientifiques allemands, après avoir testé de nombreuses fois la diacétylmorphine, conclurent de façon erronée qu'elle guérissait la bronchite et la tuberculose. Par ailleurs, comme les consommateurs de morphine et de codéine semblaient prêts à renoncer à leurs habitudes au profit de cette nouvelle drogue, les chercheurs allemands présumèrent, de façon tout aussi fausse, qu'elle désintoxiquait les opiomanes. Le laboratoire allemand Bayer, qui avait commercialisé l'aspirine Bayer, décida de lancer sur le marché ce produit extraordinaire sous le nom d'héroïne. En 1898, Bayer vendait avec succès de l'héroïne dans une douzaine de pays.

La communauté médicale internationale proclama l'héroïne drogue miracle et la plupart des médecins la considérèrent comme une découverte révolutionnaire de la recherche médicale. En quelques années, elle devint l'un des produits les plus prescrits dans le monde. Avec ces millions de gens prenant de l'héroïne pour traiter n'importe quoi — de la toux aux rages de dents —, une intoxication massive se profilait à l'horizon. En 1906, l'American Medical Association (AMA) approuvait l'utilisation courante de l'héroïne aux Etats-Unis. Médecins et pharmaciens en usèrent et abusèrent, amplifiant le problème de la toxicomanie déjà préoccupant.

Au début des années 20, on comptait déjà deux cent cinquante mille morphinomanes aux Etats-Unis. A New York, près de 95 pour cent des crimes étaient commis par

des drogués. En 1924, le Congrès comprit enfin que les ravages causés par l'héroïne étaient bien plus importants que ses avantages. Le produit fut interdit mais le mal était fait. Un nombre important d'Américains avaient expérimenté l'extraordinaire état d'euphorie engendré par l'héroïne et ils constituaient une clientèle fidèle, prête à consommer l'opium et ses dérivés. Les fournisseurs changèrent. Ce ne furent plus les pharmacies mais les syndicats du crime. Cependant, une chose ne changea pas et reste une constante : la dépendance cauchemardesque qu'entraîne la prise régulière de produits opiacés. Même à présent, la condition du toxicomane est très semblable à ce qu'elle était il y a quelques siècles. Au cours de mon enquête, je suis allé à deux reprises dans des fumeries d'opium. J'y ai constaté les ravages de la toxicomanie de façon brutale et cet assujettissement m'a inspiré une horreur absolue et définitive.

Hong Kong compte un très grand nombre de rues pittoresques et de venelles sombres et inquiétantes, mais Ladder Street est l'une des plus singulières. Nichée dans le centre de Hong Kong dont la population urbaine est la plus dense du monde, Ladder Street consiste en une centaine de marches de pierres inégales qui descendent en zigzaguant une forte pente. Elle fut tracée dans les années 1800 afin que les porteurs de chaises puissent transporter plus facilement leur cargaison humaine dans l'enclave résidentielle de Caine Road. Quelques-unes de ces maisons de style rococo s'entassaient dans Ladder Street, à côté ou au-dessus de douzaines de minuscules boutiques proposant des antiquités vraies ou fausses, ou d'échoppes à ciel ouvert bourrées de rotin, de tables en ébène, de commodes, de tabatières et, semble-t-il, d'une infinie variété de porcelaines.

Ladder Street est un endroit très animé. Commerçants, coolies, galopins et touristes curieux s'y côtoient. Sans les enseignes au néon, on se croirait dans le Hong Kong des années 1900.

C'est Benny, un indicateur de la police royale de Hong Kong, qui m'y emmena. Il m'avait été présenté par un

personnage important du Bureau des narcotiques. Benny est fiché à la police depuis l'âge de treize ans. Il en a maintenant vingt-six et tient une petite boutique de jades à Kowloon. Il prétend que, contrairement à ses amis qui se livrent encore à toutes sortes de trafics, ses activités à lui sont parfaitement légales. Cet « honnête commerçant » me proposa de me conduire dans l'une des dernières fumeries d'opium clandestines. Leur popularité avait baissé, les drogués préférant à présent l'héroïne.

« Il n'y a plus que les vieux qui fument l'opium, me dit Benny. S'ils n'avaient plus d'endroit où fumer, certains d'entre eux mourraient. Ces types chassent le dragon (l'expression argotique pour désigner l'usage de l'opium ou de l'héroïne) depuis cinquante ou soixante ans. Leur corps ne peut plus s'en passer, et la police le sait. C'est pour ça qu'elle leur laisse une ou deux fumeries ouvertes. Tant que les habitués restent discrets et qu'on n'y vend pas d'autres drogues, la police ferme les yeux. Tout le monde dans le voisinage est au courant — ne serait-ce qu'à cause de l'odeur — mais qui irait se plaindre parce que quelques vieux se réunissent pour fumer un peu d'opium ? »

Le jour où nous nous rendîmes à la fumerie, il pleuvait et il faisait plutôt chaud et humide pour un début de printemps à Hong Kong. Très corpulent, Benny s'habillait de façon surprenante. Ce jour-là, on l'aurait cru prêt à aller flamber à Las Vegas : mocassins de croco noir et socquettes blanches, pantalon gris, chemise de soie noire et un scintillant blazer bleu électrique orné d'une large broderie noire. Quand il marchait, ses joues de Bouddha tremblaient comme de la gelée. Il gardait en permanence à la bouche un cure-dent planté entre ses dents jaunes, tandis qu'un peu d'asthme rendait sa respiration laborieuse.

« Je vous emmène dans un endroit protégé par mes amis (j'appris par la suite qu'il s'agissait de l'ancien gang de Benny). Je leur ai dit que je vous avais rencontré aux États-Unis l'année dernière et que vous étiez écrivain. Ça explique votre curiosité. J'ai dit que vous étiez réglo — pas de photos, pas de noms, pas de rapports avec la police. Parce

qu'ils trouvent ça plutôt bizarre que vous vouliez voir une fumerie. Ça n'a rien d'extraordinaire, vous savez. Vous risquez d'être déçu. »

Benny sous-estimait l'effet produit par une fumerie d'opium sur un Occidental non initié au monde asiatique de la drogue. Comme je ne tardais pas à le comprendre, c'est un coup d'œil sur l'enfer. L'humanité tombée si bas qu'on a honte d'en faire partie.

Donc, je descendais Ladder Street en compagnie de Benny. Tout près de Hollywood Road, à côté du Thieves Market, nous entrâmes dans une vieille maison pourvue d'un balcon en bois et d'un portail orné de sculptures compliquées. Nous passâmes devant un stand de jus d'orange puis gravîmes deux étages. Dans l'entrée éclairée avec parcimonie, un jeune Chinois d'environ seize ans, le crâne rasé, était assis sur une caisse en bois devant une porte close. Il s'efforçait de jouer les durs. Benny s'adressa à lui en cantonais. Le garçon sembla vaguement le reconnaître et, après un moment d'hésitation, il ouvrit la porte et nous laissa entrer.

Je pénétrai dans une petite pièce sombre dont l'unique fenêtre était obscurcie par des rideaux vert sombre. Une ampoule nue de faible intensité pendait au plafond au bout d'un enchevêtrement de fils électriques. Les lampes à opium, posées sur le sol, diffusaient une lumière étrange. Les murs et le plancher étaient crasseux, noircis par la fumée âcre et épaisse qui flottait dans la pièce.

Huit bat-flanc recouverts de nattes plus que douteuses étaient alignés dans la chambre. Il n'y avait que quatre Chinois à l'intérieur. Trois d'entre eux semblaient avoir une soixantaine d'années. L'autre paraissait beaucoup plus jeune, encore qu'il eût été difficile de préciser son âge dans la pénombre. Trois des Chinois étaient étendus, les jambes repliées, à différents stades du rêve de l'opiomane. Leurs visages étaient décharnés, leur peau parcheminée et verdâtre, leurs yeux profondément enfoncés dans l'orbite. Ils auraient pu être noirs ou blancs — leur intoxication était

plus importante que leur race. Ils portaient tous les stigmates du toxicomane. Une nationalité en soi.

Benny et moi restâmes près de la porte, observant le plus jeune qui, venant sans doute d'arriver, s'absorbait dans le rituel du fumeur. Une petite lampe était posée sur le sol, devant sa natte, à côté d'un bol et d'une longue pipe. À l'aide d'une fine baguette de métal, il embrocha une boulette d'opium de la taille d'un gros caillou et la mit sur la flamme. Lorsqu'elle commença à brûler, il en bourra sa pipe qu'il fit chauffer. Dès que l'opium se mit à grésiller, l'homme inhala profondément. Il répéta l'opération plusieurs fois, faisant cuire l'opium puis le tassant dans le fourneau de sa longue pipe tout en essayant d'empêcher la précieuse fumée de s'échapper sur le côté de la lampe.

Au bout d'une dizaine de minutes, il lâcha la pipe et s'adossa au mur. À travers ses yeux mi-clos filtrait un regard vitreux. Il était entré dans le stade du rêve. Je me rendis soudain compte que ni Benny ni moi n'avions prononcé un seul mot depuis notre arrivée. Mis à part la respiration sifflante de Benny et le chuintement du jus d'opium dans les pipes des fumeurs, on se serait cru dans un mausolée.

La porte s'ouvrit derrière nous et la pièce se trouva brusquement éclairée. Un Chinois, vêtu de la robe noire traditionnelle, entra. Lorsqu'il nous vit, Benny et moi, une grande agitation s'empara de lui. Il se mit à apostropher Benny en cantonais, criant et gesticulant, mais sa colère ne parut pas troubler les fumeurs. L'un d'eux tourna la tête et nous regarda du fond de sa stupeur narcotique. Benny m'attrapa par le bras et nous sortîmes. Le Chinois continuait de fulminer. Le visage du jeune garde — ravi de voir mon embarras devant cette explosion de fureur — se fendit d'un large sourire.

Après ces dix minutes d'horreur, le crachin tiède me fit l'effet d'une douche rafraîchissante. « Ils n'aiment pas qu'on vienne les voir comme des animaux au zoo, m'expliqua Benny dépité. Déjà quand ce sont des Chinois, ils n'aiment pas, mais alors, un Blanc... ça l'a fait sortir de ses gonds. Fumer l'opium, c'est vraiment un trip très personnel

et voir un Blanc juste avant de chasser le dragon, ça porte malheur.

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— Que j'étais stupide d'amener un étranger. Que je n'avais aucun respect pour ce qui se passait ici. Quand ils ne savent pas quoi dire, les vieux parlent de respect. Ça doit faire un bout de temps qu'il n'a pas vu un Blanc ici... s'il en a jamais vu. Ce n'était peut-être pas une très bonne idée. Je vous avais dit qu'il n'y avait rien à voir. Je n'allais pas me colleter avec un vieux fumeur d'opium qui doit à peine tenir sur ses jambes. »

Un mois plus tard, j'étais de retour à New York. Fini le crachin et le temps lourd de Hong Kong. Par un après-midi frais d'avril, un cireur noir de New York m'emmenait dans une shooting gallery de Lower East Side, dans Manhattan. La shooting gallery est la version américaine moderne de la fumerie d'opium, un endroit où se rassemblent les toxicomanes pour acheter de l'héroïne, se refiler leurs seringues souillées et se défoncer en groupe.

Le cireur de chaussures, J.J., avait environ trente-cinq ans mais semblait plus jeune. Grand et très maigre, avec des cheveux à l'afro coupés très court. Il souriait de toutes ses dents, sauf des deux qui lui manquaient. Il m'emmena près de l'Avenue A, un quartier très animé de la ville où s'entassaient dans des logements ouvriers les Latinos, les Italiens qui n'ont pas réussi à s'intégrer et, depuis peu, les punks New Wave qui vivent dans des maisons délabrées dont le loyer reste abordable. De l'autre côté de la rue, en face d'une petite boulangerie, se dressait un *brownstone* décrépi de quatre étages. Des stores métalliques obturaient toutes les fenêtres du rez-de-chaussée. J.J. me conduisit au second. Les murs étaient barbouillés de graffitis. Sur le palier, deux costauds, assis de part et d'autre d'un carton d'épicerie posé à l'envers, jouaient aux cartes. Les deux durs — pantalons de cuir, T-shirts, cheveux gras et longs — avaient les bras couverts de tatouages. Ils auraient pu être

membres d'un gang de motards. Je songeai à la différence entre ces deux gardes et le gamin de seize ans, poids plume, qui se tenait à l'entrée de la fumerie de Hong Kong. Si un garde est censé intimider, ces deux-là faisaient certainement mieux leur boulot que le jeune freluquet de Ladder Street.

« Salut, mec. Tu en prends aujourd'hui ?

— Non, pas maintenant.

— Et lui ? Il en prend ? (Pointant son doigt vers moi.)

— Non. Il regarde juste.

— Il est clean ? (Il ne fait pas partie de la police.)

— Ouais. Il est OK.

— Ecoute, personne vient regarder ici. A moins que t'aies une bonne raison pour que je le laisse passer. »

J.J. m'avait prévenu que j'aurais sans doute à leur graisser la patte. (L'argent pour le thé, comme disent les Chinois.) J.J. avait probablement déjà négocié ma visite et partagerait par la suite le billet de cent dollars que je tendis aux motards. Je savais qu'il serait rapidement dépensé au deuxième étage de l'immeuble.

« Cinq minutes, mec. C'est tout. Traîne pas et que j'aie pas à venir te chercher. Emmerde personne et parle à personne », ajouta-t-il en ouvrant la porte blindée.

C'était très différent de la fumerie de Hong Kong. Il faisait clair, les stores étaient remontés et les fenêtres entrouvertes. En outre, il ne s'agissait pas d'une simple salle mais d'un appartement de quatre pièces. L'endroit était délabré et la peinture vert pâle s'écaillait sur tous les murs. Des morceaux de plâtre s'étaient détachés du plafond et il y avait encore moins de meubles qu'à Hong Kong, pas même de nattes crasseuses.

Aucune odeur de drogue ne flottait dans l'air. Bien que les toxicomanes mélangent souvent d'autres substances à l'héroïne — du LSD, des barbituriques, de la cocaïne ou des amphétamines —, ici ils ne fumaient rien qui risquât de stagner dans l'air. Pourtant l'endroit empestait — une odeur de sueur mêlée à celle des petits tas d'ordures pourrissant un peu partout dans les pièces. Près d'une vingtaine de personnes s'entassaient dans l'appartement, affalées contre

les murs ou allongées sur le sol, en pleine défonce. Certains, assis, se berçaient machinalement. Une jeune femme noire, le visage en sueur, les cheveux collés au front, fixait le plafond d'un regard aveugle. A ses pieds, un bébé d'environ un an mâchonnait une tétine.

Je compris très vite que l'appartement, loin d'être clair et aéré comme j'en avais eu un instant l'illusion, était en réalité sordide. Quelqu'un avait pissé contre la porte d'entrée et des relents d'urine se mêlaient à présent à ceux des ordures.

La plupart des toxicomanes étaient beaucoup plus jeunes que les quatre fumeurs d'opium de Hong Kong. Mais ils avaient le même visage émacié. Leurs yeux morts me traversaient sans me voir. Il y avait des Noirs, des Latinos et des Blancs — hommes et femmes. Une jeune femme, le visage couvert d'acné, avec des cheveux blancs coiffés à la punk, s'appuyait au mur. Elle essayait d'attacher autour de son bras un ruban de caoutchouc pour faire saillir ses veines afin de se piquer. A ce moment, le motard entra.

« C'est l'heure, me dit-il. Tu veux repayer ? »

J'en avais vu assez. Je secouai la tête et sortis, avec J.J. qui m'expliqua que ces shooting galleries existaient dans toute la ville.

« Celle-ci est convenable, sans plus. Certaines sont bien plus crades, d'autres vraiment luxe. Dans les luxe, tu peux même acheter de la dope. T'as un dealer qui passe toutes les deux heures au cas où tu serais en manque, mais il traîne pas ici. Ça vaut pas le coup pour lui.

— On apporte tout son matériel ?

— On peut. Mais la plupart des toxicos savent qu'ils peuvent toujours emprunter une seringue. Tout ce bordel pour préparer l'héro, tu le trouves toujours sur place.

— Tu n'as pas peur d'attraper le Sida ?

— Merde. Tout le monde a peur du Sida. Faut simplement connaître les gens qui te refilent une seringue. Moi, je me shoote pas avec les pédés. »

Malheureusement, l'attitude de J.J. est très répandue parmi les toxicomanes new-yorkais. Ils ne comprennent absolument pas comment se transmet la maladie et la police

estime qu'au moins 60 pour cent des quatre cent mille toxicomanes de la ville pourraient être porteurs du virus. Selon le Centre de contrôle épidémiologique d'Atlanta, ce sont principalement les drogués s'injectant l'héroïne dans les veines qui véhiculent le virus parmi les hétérosexuels.

A cet égard, J.J. avait la mentalité typique des héroïnomanes que j'ai rencontrés au cours de mon enquête. Obtenir de la drogue était leur unique préoccupation. Rien d'autre ne comptait à leurs yeux. Pas même la mort. La dépendance physique intense engendrée par l'héroïne les rend indifférents à tout le reste.

Séparés par la moitié du globe — une fumerie d'opium fréquentée par de vieux Chinois et une shooting gallery new-yorkaise remplie de jeunes de toutes races recherchant l'ultime frisson à travers le narcotique le plus dangereux du monde —, ces toxicomanes ont un point commun : leur assujettissement, leur impossibilité à se débarrasser de cette désastreuse habitude.

En dépit des effets dévastateurs de l'héroïne, la profonde euphorie qu'elle engendre est un motif suffisant pour qu'un nombre croissant d'êtres humains s'y adonnent. En juin 1971, lorsque le nombre des héroïnomanes américains approcha de cinq cent mille, le président Richard Nixon déclara « la guerre à la drogue » et demanda au Congrès de voter d'urgence une loi débloquant des crédits (trois cent quarante millions de dollars) pour combattre le fléau de l'héroïne qu'il baptisa « le poison mortel de la vitalité de l'Amérique ». Il conclut : « Je considère l'héroïnomanie des citoyens américains comme un problème extrêmement préoccupant pour notre pays. » Comme je l'explique dans le chapitre 5, pendant que Nixon déclarait l'héroïne ennemi public numéro un, la CIA encourageait de façon active la culture et le commerce de l'opium afin de se faire des alliés dans la guerre du Vietnam. Nixon était-il informé de la complicité de la CIA avec l'industrie des narcotiques ? Cela n'a pas été clairement démontré.

En revanche, ce qui est clair c'est que l'effort concerté des Etats-Unis pour venir à bout de ce fléau n'a pas été couronné de succès. Bien que Nixon ait fait de l'héroïne sa cible prioritaire, tout comme l'administration Reagan a combattu l'abus de la cocaïne, la drogue a continué à se répandre aux Etats-Unis. Aujourd'hui, seize ans après cette déclaration de guerre, le nombre des héroïnomanes n'a cessé d'augmenter. Ils sont à présent près de sept cent cinquante mille. L'arsenal législatif du pays n'a pas même réussi à stabiliser leur nombre. Ces toxicomanes posent d'innombrables problèmes à la société. Les trois quarts des crimes commis dans les villes américaines sont le fait de drogués, que leur dépendance pousse à se procurer de l'argent par tous les moyens. A New York, les toxicomanes volent un milliard de dollars par an. Le drogué moyen consacre à l'héroïne plus de vingt mille dollars par an.

Les toxicomanes consomment de sept à huit tonnes d'héroïne par an, ce qui représente environ vingt milliards de dollars. Presque toute cette héroïne provient des montagnes de l'Asie du Sud-Est. Les héroïnomanes américains viennent en bout de chaîne de ce processus qui commence chaque année au début de l'automne lorsque des milliers de paysans sèment, de la Turquie au Laos, des millions de graines de pavot dans leurs champs. Trois mois plus tard les pavots fleurissent — une mince tige surmontée de grandes fleurs orange, roses, violettes ou pourpres. La dernière floraison, qui a lieu fin novembre, est l'un des spectacles les plus extraordinaires qu'on puisse voir dans la nature : les milliers d'hectares de pavots forment un splendide tapis multicolore à travers toute l'Asie. En les contemplant, on a du mal à s'imaginer que ces fleurs sont à l'origine de tant de malheurs et de souffrance. Et pourtant, ce sont bien elles qui portent ce germe de destruction et de mort, l'opium, qui ravage Bangkok et Hong Kong avant d'envahir les rues de l'Amérique.

Le processus se répète depuis des milliers d'années. Lorsque le pavot est en fleur, les pétales tombent peu à peu sur le sol. Reste une cosse verte de la taille et de la forme

d'un petit œuf. Pour une raison que les botanistes ne s'expliquent pas, cette cosse verte produit une sève épaisse et blanche, l'opium. Une fois cette sève laiteuse apparue, les paysans n'ont plus que quelques jours pour récolter la drogue. Au début de la soirée, des familles entières vont aux champs et, à l'aide de couteaux incurvés, incisent la cosse en plusieurs endroits. La sève blanche s'écoule au-dehors et se fige sur elle. Pendant la nuit, exposée à l'air, elle se colore, devient brunâtre. Au lever du soleil, les paysans reviennent pour la recueillir. Chaque pavot donne un morceau d'opium un peu plus gros qu'un pois. Après avoir été enveloppé dans un pétale de pavot, l'opium est enfermé dans une petite boîte en bois que le paysan porte autour de son cou, au bout d'une ficelle. Deux heures plus tard, il se dégage de la boîte une odeur fétide de sève boueuse et amère.

Chaque hectare ne produit que cinq kilos d'opium. Cependant, le Triangle d'or, cette région montagneuse à cheval sur la Thaïlande, le Laos et la Birmanie, a, depuis quelques années, augmenté sa production d'opium, estimée maintenant à mille cinq cents tonnes de brut. A elle seule, la Birmanie produit quelque neuf cents tonnes par an, suffisamment, lorsque l'opium est transformé en héroïne, pour approvisionner les héroïnomanes des Etats-Unis pendant plus de dix ans. Pour les tribus montagnardes, c'est la culture la plus rentable. Les cultivateurs n'ont même pas besoin de quitter leur maison pour vendre leur récolte. Les trafiquants et les seigneurs de la drogue envoient leurs agents dans les villages pour acheter l'opium. S'ils plantent du café, du riz et des pommes de terre, les fermiers doivent en assurer le transport jusqu'à la plaine. Si le marché est saturé de ces denrées, le paysan est obligé de les brader parce qu'elles sont périssables. En refusant, il prend le risque de perdre toute sa récolte de l'année. Parfois celle-ci se détériore pendant le voyage entre le Triangle d'or et les marchés de la plaine. En revanche, l'opium se conserve bien. Il peut rester stocké pendant deux ans. Si le cours est trop bas, le fermier peut décider d'attendre que les prix montent.

C'est la meilleure culture complémentaire des tribus montagnardes. Tous les ans, après la saison des pluies, les cultivateurs, munis de machettes et de haches, coupent les arbres et la végétation locale. Ils laissent le bois et les broussailles sécher pendant un mois puis brûlent le tout. Chaque année, de petits feux s'élèvent sur de grandes étendues du Triangle d'or, dégageant une fumée épaisse et âcre qui stagne dans la campagne. Lorsque les feux sont éteints, les paysans raclent la couche superficielle du sol et répandent la cendre dans la terre fraîche. Cette cendre la fertilise et les pavots poussent sans aucun problème. Comme les paysans ne remettent jamais de minéraux dans le sol, les pavots l'épuisent rapidement de sorte que ce procédé — abattage et feux — ravage les terres arables. En quelques années, le sol est complètement épuisé, et il lui faudra dix ou quinze ans pour redevenir fertile. Pendant ce temps, les cultivateurs, partent s'installer ailleurs, laissant derrière eux des collines dénudées où la forêt a été entièrement détruite. Si la population s'accroît trop vite et que les tribus reviennent trop souvent sur ces terres, le sol finit par se dégrader au point d'être définitivement inutilisable. Malheureusement, ces tribus semi-nomades ne reconnaissent ni les effets dévastateurs de leurs méthodes ni ceux de leurs récoltes.

Outre l'argent que leur rapporte l'opium et la facilité avec laquelle ils le font pousser et le vendent, les paysans privilégient cette culture pour une autre raison : la toxicomanie. Depuis plus de deux cents ans, ces tribus fument l'opium pour soulager leurs maux et fuir la réalité. Il joue toutes sortes de rôles dans leur vie : ils le malaxent avec du sucre pour en faire des biscuits ou bien le mélangent à du liquide, concoctant ainsi une potion qu'ils prennent pour dormir. Brut ou raffiné, il est mangé, fumé et offert en sacrifice au cours de cérémonies tribales — funérailles ou séances de prières. De même que dans l'important rituel du mariage, l'opium, le bétail, l'argent et les armes sont les seules marchandises qui permettent à un homme d'acheter une épouse. L'opium fait partie intégrante de la culture de

ces peuplades montagnardes, un usage comparable à celui des cocktails en fin de journée pour les Occidentaux. Bien que les missionnaires aient réussi à convaincre une partie de la population des effets désastreux de l'opium, un pourcentage élevé de ces dix millions de paysans en consomme encore et, de plus en plus fréquemment, sous forme de morphine ou d'héroïne.

Pourtant, bien que ces tribus soient l'indispensable premier maillon de la chaîne des narcotiques qui — sous forme de poudre d'héroïne — aboutit dans les rues d'Europe et d'Amérique, la culture du pavot n'est pas très rentable. Les fermiers troquent souvent leur récolte contre des denrées — sel, allumettes, plats, casseroles, linge — que leur proposent les trafiquants chinois et les armées de l'opium à des prix exorbitants. Un kilo d'opium vaut en moyenne quarante dollars. Chaque hectare cultivé rapporte deux cents dollars (une quantité d'opium qui, une fois transformé et vendu dans la rue, vaut un million de dollars). Si les tribus montagnardes ont besoin d'argent, les trafiquants leur en prêteront à 20 pour cent ou plus, de sorte que les fermiers sont obligés de continuer à cultiver l'opium pour payer leurs dettes. Depuis quelques années, les armées de l'opium contrôlent des milliers d'hectares dans le nord de la Thaïlande et en Birmanie. Ils paient les cultivateurs en petites doses d'héroïne. Cela ne leur coûte pas cher et leur assure le concours d'une population de plus en plus asservie.

La transformation de l'opium brut en morphine s'effectue dans la jungle ou dans des laboratoires de montagne, à proximité des champs de pavots. L'opium est transporté au laboratoire à dos de mule ou de cheval en longues caravanes escortées par des troupes armées. Une fois transformé en morphine, il est réduit à un dixième de son volume et de son poids d'origine et la contrebande est beaucoup plus facile. La qualité des laboratoires et la compétence des chimistes varient sensiblement, mais le procédé utilisé pour transformer l'opium brut en pure morphine base est le même partout.

Tout d'abord, le chimiste fait chauffer de l'eau dans un gros fût de pétrole. Lorsqu'elle a atteint la bonne température, il y jette l'opium brut et remue jusqu'à ce qu'il soit dissous. A un moment précis, le chimiste ajoute de la chaux puis écope l'écume qui s'est formée sur le dessus et la verse à travers un tamis de flanelle dans un autre bidon d'eau chaude. Pendant que la solution chauffe une seconde fois, il ajoute de l'ammoniaque concentré pour que la morphine se solidifie et tombe en morceaux au fond du bidon. La seconde opération demande beaucoup d'attention car si l'eau bout, la morphine sera détruite. Lorsqu'elle est séchée et emballée, elle est peu encombrante et exige bien moins de main-d'œuvre que l'opium.

Certains seigneurs de la drogue transforment directement la morphine en une forme d'héroïne. D'autres la font transporter dans des laboratoires plus modernes du Triangle d'or. Mais la transformation peut aussi s'effectuer à Hong Kong ou encore, et de plus en plus fréquemment, dans de nouveaux laboratoires en Europe. Le procédé permettant de transformer la morphine en héroïne est beaucoup plus compliqué que celui décrit précédemment. Une erreur quelconque et le trafiquant perd toute sa cargaison. Un bon chimiste extraira le maximum d'héroïne de la morphine qu'on lui confie et les meilleurs chimistes, dans le commerce de l'héroïne, sont invariablement chinois. Marseille comptait d'excellents chimistes corses avant le démantèlement de la French Connection dans les années 70. Depuis, ce sont les Chinois qui dominent.

Le chef chimiste et son équipe utilisent tout un lot d'instruments assez primitifs pour combiner chimiquement les molécules de la morphine avec l'acide acétique, ce qui donne de l'héroïne presque pure. Tout d'abord, le chimiste verse une quantité égale de morphine et d'acide acétique anhydride dans un grand flacon en verre et le chauffe à exactement à 87°C jusqu'à ce que les deux soient totalement dissous, tâche qui peut prendre six heures. Puis il extrait toutes les impuretés du flacon et mélange de l'eau et du chloroforme à la solution pour lui donner un maximum de

force. Ensuite, le liquide est versé dans une autre fiole et le chimiste ajoute du carbonate de soude. Des cristaux d'héroïne brute se forment alors et tombent au fond. A l'aide d'une petite pompe, il aspire les particules d'héroïne qu'il fait chauffer avec de l'alcool et du charbon de bois. L'ensemble forme une substance granuleuse.

Reste à déterminer le type d'héroïne qu'il veut faire. Il en existe deux sortes : la numéro 3 et la numéro 4. L'héroïne n° 3 est une poudre d'un blanc marronnasse qui ne contient que 65 à 70 pour cent d'héroïne pure. On la fume dans une pipe d'eau ou on en saupoudre une cigarette normale. L'héroïne n° 3 est très répandue en Asie et en Europe. Des millions de toxicomanes en fument. C'était la drogue principale des GI au Vietnam. L'héroïne n° 4 ne s'utilise qu'en injection. C'est celle que préfèrent les toxicomanes américains. La 3 ne peut être injectée en intraveineuse, elle collerait à la seringue. La 4 ne peut être fumée ou elle s'évaporerait. A la sortie des laboratoires asiatiques, l'héroïne n° 4 est presque pure. Mais avant d'être revendue dans les rues d'Amérique, elle est coupée par les intermédiaires et ne conserve que moins de 3 pour cent de sa substance active.

Si le chimiste a reçu l'ordre de faire une fournée d'héroïne n° 4 pour le marché américain, il termine les manipulations décrites ci-dessus, met l'héroïne dans un grand flacon et verse de l'alcool par-dessus. Il ajoute ensuite de l'éther et de l'acide chlorhydrique. Des flocons blancs commencent à apparaître. Entre les mains d'un chimiste maladroit, l'éther très volatil peut exploser, pulvériser le laboratoire et détruire l'héroïne. Mais si cette dernière manipulation a été effectuée correctement, il n'y a plus qu'à filtrer les flocons sous forte pression pour obtenir de la poudre blanche injectable, pure à 99 pour cent. C'est la forme la plus pure d'héroïne connue jusqu'à présent et, dans le trafic de la drogue, on l'appelle la « chinoise ». Elle est maintenant prête à être expédiée aux quatre coins du globe.

La logistique aboutissant à l'héroïne — de la plantation du pavot à la récolte de l'opium puis à sa transformation en héroïne — est restée la même depuis qu'on a découvert les

propriétés et l'usage de cette substance. Les tribus montagnardes peuvent employer diverses techniques pour cultiver l'opium et leurs motivations sont complexes, mais il ne fait aucun doute que, au bout du compte, les quelque mille cinq cents tonnes que représente une bonne récolte font du Triangle d'or la première région productrice du monde. Plus de la moitié de cet opium est exporté après avoir été transformé en morphine ou en héroïne. En revanche, les pays du Moyen-Orient, le second producteur du monde (Afghanistan, Pakistan et Iran), connus sous le nom de « Croissant d'or », produisent environ six cents tonnes dont ils exportent moins de 15 pour cent par an. L'essentiel est consommé sur place par les toxicomanes locaux. L'industrie pharmaceutique n'achète que dix ou quinze tonnes d'opium par an dans le monde. Plus de deux mille tonnes sont consommées de façon illicite. Et près de 60 pour cent de cette production illégale provient du Triangle d'or de l'Asie du Sud-Est.

Cette triste spécialité, le Triangle d'or la doit en grande partie au problème permanent qu'a représenté l'opium pendant des siècles pour l'Asie du Sud-Est. C'est l'avidité des grandes puissances coloniales européennes et, plus tard, celle des services secrets des nations occidentales modernes qui ont engendré cette malédiction des narcotiques. Ayant été gavés d'opium pendant deux cents ans par les Britanniques, les Français et les Hollandais, les Américains et d'autres, les Asiatiques du Sud-Est se vengent à présent en exportant la plus grande partie de leur récolte.

Les Triades

Hong Kong est une ville où l'argent est roi. Ses habitants le dépensent de façon si ostentatoire que, en comparaison, Beverly Hills paraît austère. A Hong Kong, on ne se préoccupe que de gagner de l'argent et les signes extérieurs de richesse ne manquent pas — Rolls Royce roses et manteaux de vison assortis portés par de tièdes soirées printanières, montres en or incrustées de pierres précieuses chez tous les bijoutiers, boîtes de nuit privées où, pour avoir le privilège de s'asseoir quelques heures en compagnie d'une hôtesse, l'homme d'affaires doit payer mille cinq cents dollars, plaques d'immatriculation personnalisées avec des numéros porte-chance qui coûtent jusqu'à cent soixante-quinze mille dollars au propriétaire du véhicule. La ville possède aussi l'immeuble de bureaux le plus cher du monde — tout en marbre et verre — qui vaut un milliard de dollars. La liste est sans fin. Hong Kong — autrefois quelques îles éparpillées plus une minuscule partie du continent chinois — est devenue la troisième place financière du monde, talonnant New York et Londres. A Hong Kong, une poignée de Chinois richissimes brûlent la chandelle par les deux bouts et vivent dans l'excès.

C'est aussi une ville inquiétante. La Déclaration conjointe signée par la République populaire de Chine et la Grande-Bretagne, stipulant que Hong Kong devra être rendue à la

Chine en 1997, rend les habitants nerveux. Ils ont l'impression de vivre la fin de l'âge d'or. Le résultat, c'est que ceux qui le peuvent essaient de réaliser les rêves tapageurs de *Lifestyle of the Rich and Famous* avant que la Chine ne reprenne le contrôle, prise de pouvoir qui laisse présager une certaine austérité. Même si la fête doit continuer, il y a fort à parier que ce ne sera pas le délire actuel. Bien sûr, Hong Kong restera probablement une source indispensable de revenus et de prestige pour la République populaire, mais le régime spartiate de Pékin pourrait bien freiner la débauche de consommation de cette ville, qui se flatte d'être le centre trépidant du capitalisme international. L'incertitude qui pèse sur son avenir, lorsque le drapeau communiste flottera sur la colonie britannique, aggrave la frénésie d'achat des milliardaires. Benny Kwong, un responsable chargé du développement commercial du Manufacturers Hanover Trust à Hong Kong, vit dans cette colonie depuis sa naissance. « C'est un monde artificiel à bien des égards, dit-il. Les gens ont beaucoup d'argent et le dépensent comme s'il ne devait pas y avoir de lendemain. Pour eux, le lendemain, c'est 1997. Il ne leur reste que dix ans d'une époque qu'ils considèrent comme unique et qui sera définitivement révolue. Imaginez un homme arrivant aux Etats-Unis au milieu des années 20 et annonçant au pays l'effondrement de la Bourse et la Crise dans cinq ans. Si folles qu'aient pu être les *Roaring Twenties*, je suis sûr qu'elles auraient été plus folles encore si les gens avaient su que c'était la fin. Ils auraient fait n'importe quoi. Ici, on fait peu d'économies. Bien sûr, un gros paquet de fric légal ou illégal sort de Hong Kong et atterrit dans divers pays sûrs, mais une grande partie reste ici, dans cette île, où il est dépensé à une vitesse stupéfiante. C'est comme si les gens ayant réussi se levaient tous et disaient : " Regardez-moi. Je peux dépenser trois mille dollars pour dîner, ou je peux m'acheter une nouvelle Mercedes tous les six mois ", etc. C'est leur façon de dire : J'ai réussi. Je suis riche. Personne à Hong Kong ne se préoccupe de la façon dont vous avez

gagné votre argent. Ce qui les impressionne, c'est que vous en ayez et le dépensiez. »

La Canton Disco se trouve au beau milieu de tout ce clinquant. C'est le temple des adorateurs du capitalisme. Située à Harbour City, complexe résidentiel et commercial moderne près de la gare de Star Ferry à Kowloon, la Canton Disco est un bâtiment de plusieurs étages. L'éclairage et les effets spéciaux ont coûté des millions de dollars. C'est là que se retrouvent les noctambules. Pour le décor, l'architecte n'a pas fait dans la subtilité. C'est une armada de matériel high tech se détachant sur des murs éclaboussés de couleurs sombres. Vers minuit, un millier de jeunes fêtards se pressent autour du bar circulaire tandis que des douzaines de baffes gigantesques font vibrer l'atmosphère.

C'est à la Canton Disco que m'emmena Benny (le gangster repentini qui m'avait fait visiter la fumerie) par une nuit de printemps. J'étais censé y rencontrer un membre important de la Triade Sun Yee On, un 426¹ !

Ces sociétés secrètes, les Triades, ont plus de trois cents ans d'histoire derrière elles. Leur emblème, un triangle équilatéral dont chaque côté représente l'un des trois concepts chinois de base : le paradis, la Terre et l'homme. Ces sociétés n'ont pas été fondées dans un but criminel. C'étaient, au départ, des organisations patriotiques secrètes. Leurs membres, liés par le serment du sang, s'engageaient à bouter l'envahisseur étranger hors de leur pays et à restaurer l'ancienne Maison de Chine, la dynastie Ming, sur le trône. L'histoire chinoise fait état de sociétés secrètes datant de mille cinq cents ans avant J.-C., mais les Triades de l'ère

1. Outre leurs titres traditionnels qui dépendent de leur rang, les membres de la Triade ont également des numéros. Ces numéros sont toujours divisibles par 3, un chiffre considéré comme magique par les Chinois. Ainsi, un chef de Triade est appelé « Hill Chief » et porte le numéro 489. Le Red Pole, le 426 que je rencontrai à la Canton Disco, est chargé de faire respecter la loi du milieu. C'est le « policier » de la Triade. Toutes les fonctions des Triades, même les plus modestes, ont un numéro correspondant. Les numéros résultent d'un mélange de superstitions chinoises et de représentations numériques de la création, de la longévité et de la réincarnation. Ces numéros compliquent la tâche de la police lorsqu'elle cherche à identifier les chefs des Triades, car on se réfère toujours à un gangster par son numéro, jamais par son nom. (N.d.A.)

moderne virent le jour à la fin du ^{xvii}e siècle, trente ans après l'invasion des Mandchous, les tribus « barbares » de Mongolie qui avaient franchi la Grande Muraille et placé le pays sous domination étrangère. Les deux tiers nord de la Chine vivaient sous leur implacable férule mais au sud les Mandchous devaient faire face à de constantes rébellions. Le monastère Foochow servait de point de ralliement aux anti-Mandchous. Là, cent vingt-huit moines bouddhistes organisaient la résistance parmi la population locale.

En 1674, les Mandchous, ayant suffisamment consolidé leur position en Chine du Nord, purent enfin envoyer des troupes armées dans les provinces rebelles du Sud et attaquer le monastère. Selon la légende, les moines qui s'étaient entraînés à l'autodéfense, un art martial qu'ils appelaient kung-fu, résistèrent de façon remarquable à l'assaut des Mandchous pendant près de trois semaines. Puis un traître aida ces derniers, déguisés en coolies, à envahir le monastère par les souterrains. Une fois à l'intérieur, les Mandchous mirent le feu et attaquèrent les moines par surprise. Dix-huit d'entre eux parvinrent à s'échapper. Les Mandchous poursuivirent sans relâche les patriotes chinois en fuite. Ils en retrouvèrent treize qu'ils massacrèrent. Cinq en réchappèrent et ce sont ces cinq moines qui sont censés, d'après la légende, avoir fondé la première Triade, faisant vœu de chasser les Mandchous et de restaurer l'ancien gouvernement impérial de Chine.

Tout comme le massacre de Davy Crockett et celui d'une poignée de Texans à Alamo avaient suffi pour déclencher la guerre d'Indépendance au Texas, la tuerie du monastère Foochow servit de point de ralliement pour d'autres révoltes contre les maîtres étrangers de la Chine. Les premiers membres de la Triade étaient liés par des rites secrets, des serments, des mots de passe et le cérémonial consistant à mêler leur sang. Au cours des ans, les sociétés instituèrent des rituels d'initiation complexes — un mélange de cultes ancestraux tournés vers les astres, des rites bouddhistes, taoïstes, et de philosophie confucianiste. Les nouvelles recrues subissaient des épreuves physiques très

dures. On leur faisait un exposé historique des Triades, après quoi ils prêtaient serment, jurant allégeance à la Triade et à ses membres avant toute chose, y compris leur propre vie ou celle de leur famille. Parfois, du sang d'animal était mélangé dans un bol à celui des nouveaux venus et chaque futur membre en buvait une gorgée. Ce rite ne signifiait pas seulement qu'ils étaient liés par le sang mais qu'ils finiraient dans un bain de sang s'ils trahissaient leur serment.

Les sociétés secrètes se répandirent comme une épidémie dans toute la Chine du Sud, puis bientôt dans tout le pays. La corruption sévissait au sein de la dynastie mandchoue et des millions de gens, privés de liberté, se tournaient vers les sociétés secrètes. Les Mandchous firent éclater la vie chinoise traditionnelle. La Chine rurale se retrouva envahie de citoyens qui n'avaient rien à y faire — pêcheurs, anciens soldats, vagabonds, délinquants, exilés politiques et étudiants. Des centaines de Triades naquirent pour accueillir tous ceux qui souhaitaient en faire partie. Ces nouvelles sociétés secrètes furent la première manifestation d'un mécontentement social et politique dans la classe ouvrière et paysanne. Lorsqu'un délit était commis, on n'allait plus trouver la police locale. Les Triades devinrent l'arbitre de la culpabilité et de l'innocence ; elles châtiaient et résolvaient dissensions et vendettas dans toute la Chine.

Jouant le rôle de gouvernements officiels locaux, elles usurpèrent un grand nombre de responsabilités administratives incombant aux Mandchous. Un proverbe courait en Chine : « Les armées protègent l'empereur ; les sociétés secrètes protègent le peuple. » Beaucoup de Triades n'étaient pas seulement opposées à l'occupation mandchoue mais aussi, et de plus en plus, à la présence des « démons blancs », les Européens, en particulier des Britanniques, qui obligeaient la Chine à cultiver l'opium. Les sociétés secrètes s'identifiant toujours davantage à la classe populaire appauvrie, attirèrent inévitablement les aventuriers et les mercenaires. Beaucoup d'opposants au régime, trouvant trop lente la voie légale du retour d'un gouvernement contrôlé

par la Chine, rejoignirent les Triades dans l'espoir de fomenter des troubles et de renverser les Mandchous.

Une fois noyautées par ces aventuriers paramilitaires, certaines Triades firent des tentatives de soulèvement qui échouèrent. Les sociétés secrètes contribuèrent à lancer la Révolte des Taïpings qui dura sept ans et se solda par plus de vingt millions de morts et l'anéantissement de quelque six cents villes. Les Triades organisèrent aussi les insurrections du Turban rouge, qui aboutirent à une défaite catastrophique pour les mouvements d'indépendance. Après ces rébellions, les Mandchous se lancèrent dans l'une des plus sanglantes répressions de l'histoire : plus d'un million de gens furent assassinés dans des conditions atroces : décapités en masse, enterrés vivants, étranglés lentement, fouettés à mort. Pendant cette sinistre période, beaucoup de Triades fuirent la Chine et se réfugièrent à Hong Kong ou aux Etats-Unis. L'exode prit une telle importance que, en 1847, les autorités britanniques de Hong Kong estimaient que les trois quarts de la population de la colonie, ou presque, étaient constitués de membres de Triades regroupés sous diverses couvertures — guildes d'artisans, associations ouvrières et clubs sportifs.

En Chine, les Mandchous s'étaient donné pour mission d'anéantir les sociétés secrètes en éradiquant leur soutien populaire, en exterminant leurs membres et en supprimant leurs sources locales de revenus. Au milieu du XIX^e siècle, l'existence des Triades était compromise. Face au risque de leur disparition, des groupes au sein de ces vastes sociétés secrètes se reconvertirent dans diverses activités illégales, y compris la piraterie, la contrebande et l'extorsion de fonds. Les Triades du Continent envoyèrent certains de leurs membres à l'étranger, dans des communautés chinoises, afin d'organiser et de protéger les différents aspects du vice et de la criminalité qui sévissaient parmi les émigrés. Bien que ces sociétés secrètes aient toujours compté des éléments criminels parmi leurs membres, elles ne furent jusqu'au XIX^e siècle que des organisations patriotiques et nationalistes. Toutefois, vers la fin du XIX^e siècle, le gros de l'argent qui

alimentait certaines Triades provenait de sources illégales. Sans ces fonds, elles n'auraient jamais pu résister aux attaques des Mandchous.

Les Triades comprirent l'immense profit qu'elles pourraient retirer d'activités illicites et certaines d'entre elles, oubliant leurs origines politiques, se lancèrent dans les affaires criminelles. Au début du siècle, toutes, sauf une, avaient abandonné leur idéal patriotique. Cette exception, la secte des Huit Trigrammes, ou « Pangs de l'harmonie et de la justice » et surnommée Boxers par les Occidentaux, prit la tête de la fameuse révolte contre les « démons blancs » européens, avec l'insuccès que l'on sait. L'idéal patriotique fut définitivement enterré avec la révolution de 1911, au cours de laquelle les Mandchous furent renversés et la République proclamée.

Le Dr Sun Yat-sen forma le premier gouvernement. C'était un dirigeant de Triade, comme l'étaient d'autres hommes forts de la République, dont Charlie Soon, financier international et membre du puissant Gang rouge, et Tchang Kaï-chek, le général qui perdit la guerre contre Mao Tsé-toung en 1949.

Leur rôle politique reconnu officiellement par le Dr Sun Yat-sen — elles l'avaient aidé à établir la République — les Triades formèrent bientôt un puissant lobby dans les affaires politiques et civiles de la Chine nouvelle. Elles étaient bien placées pour jouer un rôle décisif dans le nouveau gouvernement puisque, au moment de la révolution de 1911, le Dr Sun Yat-sen évaluait à trente-cinq millions le nombre des membres de sociétés secrètes en Chine.

Ces sociétés exerçaient une telle influence dans le gouvernement que bien des ambitieux parmi les militaires, les hommes d'affaires et les hommes politiques leur demandaient assistance pour faire avancer leur propre carrière. En échange de ce soutien, les Triades se voyaient souvent accorder l'exclusivité de territoires où elles pouvaient, en toute impunité, se livrer au crime et au racket. Boutiquiers et négociants découvrirent rapidement qu'être membre de

ces sociétés augmentait sensiblement leur chiffre d'affaires. Ils donnaient de grosses sommes ou des marchandises aux Triades. Ces sociétés secrètes, de plus en plus corrompues, dégénérèrent rapidement en vastes cartels du crime, dont la taille et l'organisation auraient fait rêver la Mafia.

Alors que les Triades étendaient leur domination sur la pègre de Chine et des communautés chinoises à l'étranger, le général Tchang Kaï-chek leur donna l'occasion unique d'obtenir une reconnaissance officielle et de jouer un rôle prépondérant dans la politique nationaliste. Tchang voulait gouverner la Chine unifiée, devenir le chef militaire d'une nouvelle dynastie impériale. Il décida que, seules, les Triades avaient la puissance physique nécessaire pour servir de bras séculier à son parti politique, le Kuomintang. Tchang Kaï-chek décida de faire appel à elles pour des affaires auxquelles son armée ne pouvait être mêlée officiellement¹.

Il promit aux Triades des postes importants au sein de son gouvernement et l'impunité absolue pour leurs activités illicites si elles l'aidaient à mener à bien la campagne de répression qu'il venait de mettre sur pied. Il ordonna la suppression de la plupart des syndicats ouvriers et la fermeture des journaux qu'il considérait comme gauchistes ou critiques à son égard, et il fit arrêter les leaders communistes ou de gauche. C'est aux hommes de main des Triades qu'on confia cette besogne. La tentative de Tchang Kaï-chek d'éliminer les leaders communistes qui dirigeaient les syndicats de Shanghai, la plus grande ville chinoise de l'époque, fut un test significatif de cette collusion. Au moment où Tchang décida de s'attaquer à Shanghai, la pègre était contrôlée par la Triade du Gang vert, elle-même sous la férule implacable d'un gangster chinois qu'on a parfois

1. Les héritiers du Kuomintang de Tchang Kaï-chek, le gouvernement de Taiwan, font encore appel aux Triades pour accomplir certains actes dont les services secrets officiels ne veulent pas endosser la responsabilité. Par exemple, le meurtre du journaliste de Taiwan, Henry Liu, à Dale City, en Californie. Liu a été assassiné en sortant de chez lui parce qu'il critiquait le gouvernement de Taiwan. Ce sont des membres de la Triade, envoyés en Californie par leurs chefs, qui s'en sont chargés (voir chapitre 13). (*N.d.A.*)

comparé à Al Capone pour sa réussite foudroyante dans l'univers du crime, Tu Yueh Sheng, surnommé Tu-Les-Grandes-Oreilles, à cause de ses oreilles décollées.

Tu négocia personnellement avec Tchang Kaï-chek « les honoraires » à payer par le Kuomintang pour s'assurer le concours du Gang vert. Tchang et Tu se mirent d'accord et, le 12 avril 1927, des milliers de voyous du Gang vert saccagèrent les locaux des syndicats d'ouvriers et les sanctuaires des militants de gauche, déclenchant ainsi un règne de terreur dont le résultat fut le massacre, pratiquement en un seul jour, de tous les leaders communistes de Shanghai.

Les détails de l'accord du Gang vert avec Tchang Kaï-chek devinrent rapidement évidents : Tu fut nommé général de l'armée du Kuomintang et autorisé de façon officielle à renforcer sa position de « roi de l'opium » dans la Chine de Tchang Kaï-chek. Tu partageait avec Tchang les profits ahurissants de la prostitution à Shanghai. On estimait alors que 8 pour cent des maisons chinoises étaient des bordels et que 0,7 pour cent des femmes de Shanghai faisaient commerce de leurs charmes. La ville était aussi tristement célèbre pour sa prostitution masculine — des bordels entiers de jeunes garçons — et pour son nombre record de filles aux pieds bandés — l'idéal étant d'avoir des pieds de moins de dix centimètres. Le soir, les lupanars de Shanghai devenaient le théâtre d'une sexualité débridée. La plupart des maisons réputées proposaient une myriade d'actes sexuels qui tournaient en général autour des pieds mutilés des jeunes filles. Le Gang vert de Tu et le Kuomintang dirigeaient de façon implacable tous les réseaux de prostitution et Tchang, dont la sensibilité aurait pu s'émouvoir de tant de perversions, s'en accommodait en raison des sommes énormes qu'elles lui rapportaient.

Cette « promotion » de Tu-Les-Grandes-Oreilles ne fut pas la seule. Le parrain du Gang rouge au visage grêlé par l'acné, Pockmarked Huang (Huang-Le-Vérolé), fut nommé conseiller principal du gouvernement nationaliste. D'autres membres de la Triade devinrent généraux, officiers, soldats,

agents secrets, hommes d'affaires et financiers dans la Chine nouvelle.

Avec l'aide et l'encouragement de Tchang Kaï-chek, la Chine devint le premier pays moderne où des sociétés secrètes criminelles étaient en mesure de jouer un rôle fondamental dans les affaires du pays. Et les éléments de ce gouvernement qui, normalement, auraient dû lutter contre la pègre — la police et l'armée — étaient eux-mêmes largement infiltrés, compromis et même contrôlés par la Triade. Avec tous ces gangsters occupant de hautes fonctions au sein du gouvernement et de l'administration, peu d'entreprises criminelles échappèrent à la Triade — soit qu'elle y ait joué un rôle actif ou qu'elle les ait protégées, surveillées ou approuvées.

Tandis que la puissance de la Triade culminait en Chine, à Hong Kong les sociétés secrètes commençaient à peine à faire sentir leur influence. Dans les années 30, quoique déjà bien implantées dans la plupart des activités de la pègre, les Triades n'avaient jamais exercé aucun contrôle sur le gouvernement ou l'administration comme leurs sœurs de Chine. Les Britanniques avaient limité leur pouvoir. Mais tout cela changea avec la Seconde Guerre mondiale.

En 1941, l'occupation japonaise de Hong Kong fournit aux Triades l'occasion qu'elles n'avaient jamais eue auparavant de renforcer leur position avec la maîtrise totale du marché noir, de la prostitution et de la drogue. L'opium qu'on pouvait jusque-là acheter dans tous les magasins anglais devint introuvable, sauf au marché noir. Une grande partie de la population étant intoxiquée, le trafic se révéla fructueux. Les Triades s'empressèrent de remplir tous les vides laissés par le retrait des Anglais. Après l'élimination du gouvernement et de la police britanniques, quelques importantes Triades passèrent des accords avec les occupants japonais et furent autorisées à s'emparer des affaires illégales de la colonie. En échange, elles devaient aider les Japonais à maintenir l'ordre et leur fournir des renseignements. Les Japonais encouragèrent ouvertement la prostitution et les Triades contrôlèrent tous les aspects du marché

de la chair en pleine expansion. Par ailleurs — et cela faisait aussi partie de leurs accords —, les Japonais s'engagèrent à détruire tous les dossiers de la police concernant les Triades. Ces dossiers (enquêtes précédentes, informations bancaires et récits d'arrestations) disparurent totalement.

Ce fut pour les Triades un atout extraordinaire lorsque les Anglais reprirent la colonie en main en 1945. Les Triades avaient été actives à Hong Kong depuis 1842, mais la guerre leur avait donné quatre autres années pour consolider en toute impunité leur position au sein de la pègre. Les Anglais, eux, avaient un terrible handicap : ils ne possédaient plus un dossier et devaient repartir de zéro. C'était injouable. A la fin des années 40, les parrains de Hong Kong avaient renforcé les bases de leur pouvoir et fait main basse sur les docks. Ils avaient aussi effectué une percée importante dans les syndicats, exerçant leur influence dans l'industrie des transports et des travaux publics ainsi que sur les fonctionnaires. Même les marchands ambulants, s'ils voulaient survivre, devaient accepter d'être rackettés par les Triades.

Les forces de police, aux effectifs décimés par la guerre, essayèrent bien de se réorganiser, mais elles souffraient d'un grand manque de personnel et de moyens. Hong Kong, aux prises avec une pénurie aiguë de marchandises et de devises, réunissait toutes les conditions pour l'épanouissement du marché noir. La police, qui avait déjà du mal à faire face à la vague quotidienne de délits et de meurtres, ne cherchait même plus à savoir à quel gang les imputer. Les Triades profitèrent des problèmes de cette police. Après la guerre, celle-ci se mit à recruter à tours de bras. Tout homme jeune et valide pouvait entrer dans la police. Les membres de la Triade ne se firent pas prier et les sociétés secrètes s'employèrent à tisser des liens durables avec un certain nombre de policiers qui, jusque-là, avaient été honnêtes. La police royale de Hong Kong était très mal payée et les pots-de-vin arrondissaient agréablement les fins de mois. D'autres services étaient également compromis parce que leurs « descentes » sur la pègre dépendaient de la coopération des

Triades. D'importantes personnalités des Triades se changeaient parfois en citoyens serviables, notamment lorsqu'il s'agissait d'aider la police à tomber à bras raccourcis sur leurs concurrents, propriétaires de fumeries d'opium ou de tripots clandestins. Cette infiltration criminelle de la police et d'autres services du gouvernement, combinée avec la corruption qui sévissait à tous les échelons et la « coopération » de la Triade, rendirent le gouvernement britannique incapable de lutter efficacement contre les sociétés criminelles.

Mais celui-ci perdit tout espoir de tenir tête aux Triades de Hong Kong quand survinrent les événements sur le continent chinois, sensiblement à la même époque, c'est-à-dire vers la fin des années 40. En 1945, Tchang Kaï-chek comprit qu'une confrontation décisive avec les communistes était inévitable. Il essaya de sauver le gouvernement nationaliste en mobilisant les Triades afin d'empêcher, dans un ultime effort, les armées communistes de déferler du Nord. Des dizaines de milliers de Chinois furent enrôlés dans les sociétés secrètes et rapidement initiés afin de constituer une sorte d'armée fraternelle, liée par le serment du sang pour lutter contre les troupes de Mao. Les nouvelles recrues jurèrent allégeance au gouvernement nationaliste. Les Triades essayèrent aussi de mobiliser les masses paysannes contre l'armée révolutionnaire mais leurs efforts pour stopper l'avance des communistes se révélèrent inutiles.

Pendant les derniers mois qui précédèrent la chute de la Chine, l'Angleterre prit la décision fatidique d'adopter une politique de porte ouverte à l'égard des Chinois qui cherchaient à se réfugier à Hong Kong. Plus de sept cent mille personnes gagnèrent la colonie britannique. Parmi eux se trouvaient beaucoup de membres de la Triade, dont les gros bonnets des Gangs rouge et vert.

En 1949, Tu-Les-Grandes-Oreilles, le parrain du Gang vert, se réfugia à Hong Kong avec ses principaux lieutenants et ses chimistes, dont un manchot considéré comme le meilleur technicien du monde de l'héroïne. Tu fit en sorte

que le Gang vert dispose de ressources suffisantes pour pouvoir investir dans sa nouvelle patrie, Hong Kong. Il organisa un coup de maître juste avant de s'enfuir — un hold-up qui lui rapporta plusieurs tonnes d'or, réserves de la Banque de Chine. Peu après l'arrivée du Gang vert de Tu et d'autres sociétés secrètes du Nord dans la colonie britannique, les gangs criminels de la Chine du Sud débarquèrent à leur tour. Le plus important de ces groupes avait pour nom la Triade 14C, combinaison entre son adresse à Canton et le carat de l'or.

Des dizaines de milliers de Chiu Chau, des Chinois originaires de Swatow, région méridionale de la Chine, se déversèrent aussi à Hong Kong. Les Chiu Chau jouaient un rôle majeur dans la pègre en Asie depuis le milieu du XIX^e siècle, rôle analogue à celui des Siciliens dans la mafia italienne. Bien que la Mafia soit divisée en nombreuses familles rivales d'origines diverses, comme les Gambino, les Genovese Bonnano et autres, les Siciliens dominent. De même, la pègre chinoise divisée en Triades rivales, telles que la 14C et le cartel Wo, se compose de Chinois venant de bien des régions, mais le cœur — le noyau central — est souvent chiu chau. Les Chiu Chau descendent d'une peuplade maritime chinoise qui émigra dans des temps anciens. Ils furent explorateurs et colons, et s'installèrent dans de nombreuses villes d'Asie du Sud-Est. Plus tard, ils fournirent aux Triades de Hong Kong des liens ethniques qui se révélèrent décisifs dans le trafic international des stupéfiants. Pour les criminels chinois, la famille est tout et les gangsters chiu chau qui sont nombreux à avoir des amis et de la famille dans toute l'Asie devinrent indispensables aux Triades de Hong Kong dans le développement de leurs marchés, au cours des décennies qui suivirent.

Cette affluence de Triades du continent et de gangsters provoqua également la première scission importante dans la pègre de Hong Kong. Après l'exode, six cent mille réfugiés sans abri s'entassèrent dans des bidonvilles où l'administration britannique était incapable de les aider efficacement. Ces hordes de réfugiés, se méfiant souvent de l'autorité,

bâtirent leur propre communauté. Ils ouvrirent des boutiques, des restaurants, et construisirent des fabriques. Aux Triades déjà établies à Hong Kong, ces nouveaux venus paraissaient une source de revenus idéale. Cependant, lorsque les membres du gang partirent à la conquête des bidonvilles, ils furent désagréablement surpris de découvrir que les réfugiés avaient amené avec eux leurs propres sociétés secrètes. Pour la première fois, les Triades établies à Hong Kong se trouvèrent confrontées à une menace sérieuse et celle-ci ne venait pas de la police ou d'un grand « nettoyage » du gouvernement mais de Triades du continent émigrées de fraîche date, qui cherchaient à les concurrencer et à s'emparer des affaires de la pègre.

Les mafieux de Hong Kong ne comprenant ni les coutumes ni le dialecte des réfugiés, laissèrent les nouvelles Triades s'implanter dans la prostitution, le racket et le jeu des bidonvilles. Cependant, les Triades du continent apportaient avec elles un nouveau fléau qui ne s'était guère développé jusqu'à présent à Hong Kong — le commerce de l'héroïne. Tu-Les-Grandes-Oreilles monta les premières véritables raffineries en 1950 et, à la fin de cette même année, l'héroïne produite localement approvisionnait les émigrés drogués du Nord.

Enhardi par les énormes profits de la drogue, le Gang vert devint l'ennemi numéro un des Triades de Hong Kong. Il étendit ses activités — vente d'héroïne, tripots et prostitution — au-delà des bidonvilles. Les voyous du Gang vert terrorisaient des centaines de commerçants de Hong Kong et les rackettaient. Le Gang vert commit aussi une série de spectaculaires hold-up à main armée qui secouèrent la colonie.

Mais le fait d'avoir réussi à infiltrer la police favorisa les Triades dans leur lutte contre le Gang vert et le contrôle de la pègre. Plutôt que d'entamer une sanglante guerre des rues, les Triades de Hong Kong conclurent d'abord un accord avec les quatre-vingt mille membres de la 14C, s'assurant ainsi leur neutralité, puis utilisèrent à plein la police pour éliminer leurs rivaux. A l'instigation du puissant

syndicat Wo, la police forma une escouade spéciale chargée de lutter contre le Gang vert. Elle fut soudain bombardée de renseignements confidentiels sur les meurtres et les activités criminelles du gang. Non seulement la police fut louée par la population tout entière pour avoir « nettoyé » si rapidement le Gang, mais cette traque fit momentanément oublier les activités illégales des autres Triades.

Tu-Les-Grandes-Oreilles ne vécut pas assez longtemps pour assister au déclin de son gang. Il mourut en 1951. Son successeur, Li Choi Fat, un homme d'affaires énergique, répliqua en essayant de se montrer encore plus généreux que les autres Triades à l'égard de la police à qui il acheta des « descentes » dirigées contre ses rivaux. Pendant un an, la police fit une centaine de raids contre les Triades et prit dans ses filets les principaux responsables. Ce fut l'une des guerres de gangs les plus étranges des annales de la criminologie moderne, sans aucun échange de coups de feu, uniquement en payant la police pour qu'elle fasse des descentes parmi les Triades rivales. Apparemment, Li Choi Fat ne paya pas suffisamment car il fut arrêté et, à l'issue d'une parodie de procès, expulsé de la colonie britannique. Le Gang vert, ébranlé, dut abandonner un grand nombre de ses fructueuses activités criminelles mais le harcèlement continua. Arrestations et expulsions se succédèrent. Au milieu des années 50, le Gang vert tirait ses ressources principales des bars, des hôtels et des boîtes de nuit qui attiraient les touristes. Il possédait encore un certain nombre de raffineries d'héroïne mais il s'en remettait de plus en plus aux autres gangs pour trouver la morphine base et distribuer la drogue. En 1966, le Gang vert avait disparu de Hong Kong.

Le déclin du Gang ne signifia pas que les affaires avaient repris leur cours normal pour les Triades traditionnelles de Hong Kong. Elles aussi avaient été affaiblies par ce long combat. L'importante Triade 14C saisit l'occasion. Dirigée par le général nationaliste Kot Siu Wong, la 14C était restée neutre dans cette guerre par police interposée de sorte que, pendant que les autres cartels voyaient leurs rangs s'éclaircir

et certaines de leurs affaires leur échapper, la 14C continuait d'acheter des soutiens au sein du gouvernement et de la police, de diriger les réseaux de prostitution et les tripots des bidonvilles, et d'accroître le nombre de ses adhérents. En 1955, sans bruit, la 14C était devenue l'organisation criminelle la plus puissante de Hong Kong, surpassant même le gang traditionnel de la ville, le puissant cartel Wo.

Le général Wong mourut en 1953 et ce ne fut pas un seul homme qui lui succéda mais plusieurs. Un grand conseil, comprenant plusieurs « têtes de dragon », dirigeait à présent la Triade. La nouvelle direction étendit brutalement l'influence de la 14C sur la pègre et entreprit une campagne d'extorsion de fonds et d'intimidation d'une telle cruauté que même les autres gangs de la ville en furent choqués. On n'avait jamais vu pareil déchaînement de violence criminelle à Hong Kong. En 1954, la 14C avait éliminé la plupart de ses adversaires. Pendant cette période d'expansion, la 14C attira les criminels les plus endurcis et les plus « brillants » de la colonie. Elle s'appropriâ une grosse partie du trafic de l'opium et de l'héroïne, achetant la drogue aux gangsters chiu chau du Triangle d'or et la distribuant par l'intermédiaire des Chiu Chau de la 14C dans d'autres pays d'Asie. En 1955, la police, bien que sérieusement compromise dans la percée de la 14C, fut sommée par le gouvernement de « nettoyer » la Triade numéro un. Il en résulta cent quarante-huit arrestations, c'est-à-dire moins de 1/2 pour cent de ses effectifs.

Ce nettoyage, pourtant timide, incita les chefs de la 14C à tenter l'un des exploits les plus ambitieux de l'histoire du crime organisé — la mainmise sur toutes les activités illégales de Hong Kong, la reprise de toutes les autres Triades et le regroupement de ses trois cent mille membres sous la bannière de la 14C. Comme si une seule famille de la mafia new-yorkaise avait décidé de prendre le contrôle de toutes les entreprises criminelles, et de rassembler en son giron tous les gangsters italiens. Et ce projet était encore plus ambitieux de la part de la 14C, compte tenu de la diversité et du nombre de Triades présentes à Hong Kong.

Le gouvernement de Tchang Kaï-chek donna de l'argent et des renseignements à la 14C. Tchang espérait qu'en régnant seule sur l'empire du crime, la 14C porterait un coup fatal à la paix à Hong Kong et retirerait le contrôle de la cité à la couronne britannique. Tchang Kaï-chek n'aurait plus eu qu'à prendre le pouvoir. Si les choses s'étaient passées ainsi, l'ampleur de cette nouvelle organisation criminelle aurait rendu vaines toutes les tentatives de la police pour faire respecter la loi.

Afin de faire main basse sur Hong Kong, les chefs de la 14C projetèrent une réunion au sommet à Formose, fin octobre 1956, avec les membres du gouvernement de Tchang Kaï-chek. Mais une série d'événements survint, au cours desquels l'administration britannique porta des coups très durs à la 14C. Le 10 octobre, à Hong Kong, des milliers de Chinois vivant dans les nouveaux quartiers surpeuplés de la ville célébrèrent le quarante-cinquième anniversaire de la révolution nationaliste. Bien que ce fût interdit par les Britanniques, ils collèrent des drapeaux nationalistes sur les murs. Lorsque la police royale de Hong Kong enleva ces drapeaux de papier, la foule considéra qu'elle insultait Tchang Kaï-chek et le gouvernement de Formose, et des émeutes éclatèrent çà et là.

La 14C commit une erreur de jugement. Elle crut qu'elle parviendrait à manipuler cette foule en colère et à la pousser à se révolter en masse contre les autorités britanniques. Ainsi, lorsque le nouveau gouvernement chinois prendrait le pouvoir, la 14C serait déjà à la barre. Des membres de la Triade, portant des brassards qui les distinguaient des autres, entrèrent dans la bataille. Ils dressèrent des barricades dans les rues et étendirent l'émeute à toute la colonie. Ils attaquèrent les étrangers, incendièrent les immeubles, saccagèrent les magasins et les locaux des entreprises appartenant aux communistes et aux syndicats de gauche. Le deuxième jour, la police, débordée, fit appel à Londres qui imposa le couvre-feu et envoya des renforts de l'armée britannique. Les nouveaux ordres étaient clairs : faites cesser ces troubles à n'importe quel prix. A la fin du

troisième jour, le calme était presque revenu et, en dépit de poches de résistance qui subsistèrent pendant près d'un mois, la menace de la 14C avait été écartée. Le bilan de ces émeutes fut très lourd : cinquante-neuf morts, y compris l'épouse du consul de Suisse, près de quatre cents blessés, des centaines de boutiques et d'usines incendiées — en tout plus de vingt millions de dollars de dégâts.

Les Britanniques étaient fous de rage contre la Triade, responsable de l'ampleur et de la violence des émeutes d'octobre. Sous la pression de Londres, le chef de la police royale de Hong Kong créa un nouveau service, le Triad Society Bureau, ayant tout pouvoir pour enquêter et poursuivre les Triades et leurs entreprises criminelles. Londres envoya également des hommes de Scotland Yard pour réorganiser les forces de l'ordre de Hong Kong. Une législation d'urgence fut décrétée et les délateurs encouragés à se présenter. En échange, on leur promit l'immunité. L'administration britannique lança sa première véritable offensive contre les Triades. Au début, les résultats furent spectaculaires. Plus de dix mille membres furent arrêtés au cours du premier semestre de 1957, beaucoup furent expulsés et d'autres firent l'objet d'une surveillance policière incessante. Cependant, l'action de la police ne touchait encore que 3 pour cent de la population criminelle. Pendant plusieurs années, les Triades, obligées de renoncer à une partie de leurs entreprises, en profitèrent pour se consolider et attendirent patiemment de nouvelles occasions d'agir.

Les membres expulsés des Triades furent envoyés à Formose où ils se regroupèrent en une Triade soutenue par les nationalistes et baptisée le « Bambou uni ». Les autorités britanniques commirent une erreur en exilant ces criminels endurcis à Formose. Protégés par leur vieil ami Tchang Kai-chek, ils reprirent aussitôt leurs activités criminelles. Avec leur parfaite connaissance de Hong Kong, ils aidèrent par la suite les Triades de Taiwan, comme le Bambou uni, à étendre leurs ramifications dans la colonie britannique et à nouer des liens étroits avec les cartels du crime les plus importants de Hong Kong. Et plus tard, les liens entre

Hong Kong et Taiwan furent décisifs dans le développement du trafic de l'héroïne.

En réalité, les Triades sortirent renforcées des émeutes désastreuses de 1956. Elles en avaient tiré la conclusion qui s'imposait : aucune Triade ne pouvait régner sans partage sur la pègre chinoise. Les gangs comprirent que, s'ils voulaient prospérer, ils devaient travailler ensemble et apprendre à accepter une part moins importante mais plus sûre des profits illicites. En s'unissant, ils pouvaient encore diriger des opérations valant des milliards de dollars. Bien sûr, la police leur tombait dessus de temps en temps, mais c'étaient les risques du métier. Les émeutes de 1956 avaient appris aux Triades chinoises une chose que la Mafia n'a toujours pas comprise — à savoir que la coopération est bien plus profitable que la guerre des gangs.

Un autre facteur important aida les Triades à resurgir avec plus de pouvoir encore qu'auparavant : en cherchant à diversifier leurs activités, elles se tournèrent de plus en plus vers le trafic de l'héroïne. Les Chiu Chau du Triangle d'or à Bangkok et à Saigon leur envoyaient des rapports alléchants sur les profits qu'encaissaient les services secrets français et américains. En 1960, les Triades se lancèrent dans une vaste opération destinée à étendre le trafic de l'héroïne bien au-delà de l'approvisionnement des toxicomanes de Hong Kong. Avec l'aide des Chiu Chau qui jouaient un rôle prépondérant dans la formation des réseaux de la drogue, les Triades n'eurent aucun mal à contrôler le trafic mondial de stupéfiants.

En 1960, les convulsions des années 40 et 50 qui avaient marqué l'histoire des Triades de Hong Kong étaient terminées. Au cours des dix années suivantes, Hong Kong se développa considérablement et devint un centre international du commerce et de l'industrie. Les Triades accrurent leur puissance. Les bénéfices de leurs affaires en pleine expansion leur permettaient d'investir toujours plus d'argent dans le jeu, la drogue et la prostitution. Et bien sûr, cela signifiait de nouvelles possibilités de racket.

Au cours des vingt-cinq dernières années, aucune des

Triades n'a cherché à régner seule sur la pègre de Hong Kong. Malgré des luttes sporadiques pour la mainmise sur des boîtes de nuit et des tripots, il n'y eut pas de réelle guerre des gangs. L'unité de la Triade éclata temporairement en 1969, quand des Gardes rouges dans la mouvance de la révolution culturelle de Mao se réfugièrent à Hong Kong, formant le Gang du grand cercle. Ces anciens soldats avaient subi d'horribles tortures physiques et morales en Chine et, selon le chef de la police de Hong Kong, c'étaient des « salopards pervertis jusqu'à la moelle des os ». Pendant plusieurs années, ils plongèrent dans le monde de la pègre et s'approprièrent une part du gâteau. Cependant, l'action de la police et les attaques des Triades rivales les découragèrent et la plupart d'entre eux quittèrent Hong Kong pour s'installer dans d'autres pays.

Les Triades qui ont dominé la pègre au cours des années 50, la 14C, le cartel Wo et le Sun Yee On, la dominent encore aujourd'hui. Le Bambou uni de Taiwan s'est joint à eux. La police de Hong Kong estime qu'il y a actuellement trois cent mille membres de la Triade dans la colonie britannique, c'est-à-dire un habitant sur vingt. L'importance de ce nombre est frappant quand on le compare à celui de la Mafia italienne. Les hauts fonctionnaires de la police évaluent à deux mille le nombre des membres de la Cosa Nostra aux Etats-Unis. Les services secrets de Hong Kong ont recensé plus de cinquante organisations Triades séparées. Et, au sein de grands « syndicats » comme la 14C, on compte près de cinquante sous-groupes.

Les Triades se sont modernisées, elles ont resserré leur étau sur la pègre de Hong Kong et étendu leurs ramifications dans le monde entier. Considérablement enrichies par la drogue, elles investissent à présent dans des affaires légales. « La grande différence par rapport aux années 60, m'a expliqué un expert, c'est que, à présent, les gangs se lancent dans les affaires honnêtes. Ils investissent dans les entreprises de décoration, l'hôtellerie de luxe, l'immobilier, l'automobile, les casinos. Autrefois, jamais les Triades n'auraient envisagé de faire des affaires légales. Mais aujourd'hui

d'hui elles gagnent trop d'argent pour le placer exclusivement dans des entreprises illicites. Quant à le dépenser, vingt ans n'y suffiraient pas. Et la plupart de ces hommes d'affaires sont si compétents qu'ils font également fortune dans leurs activités légales. »

Dans l'organisation criminelle moderne, l'histoire des Triades est unique. De mouvements populaires patriotiques à tendance religieuse, elles ont dégénéré en syndicats de la pègre. Elles opèrent à présent au sein d'un vaste réseau basé à Hong Kong et dont les ramifications couvrent le monde entier. J'avais tout cela présent à l'esprit lorsque, accompagné de Benny, je me rendis à la Canton Disco pour rencontrer un membre important d'une Triade.

Le 426

Benny et moi descendîmes Nathan Road, le célèbre Golden Mile, avec ses centaines de boutiques et de restaurants, tous dotés de l'inévitable enseigne lumineuse qui doit être plus grande et plus brillante que celle des concurrents. Aussi loin que l'œil porte, on voit des milliers d'enseignes superposées. Bien que les trottoirs de Nathan Road soient séparés par quatre voies, ces panneaux installés la plupart du temps au premier étage des immeubles semblent enjamber la rue et rejoindre ceux d'en face. La nuit, la rue est inondée de lumières clignotantes orange, roses, jaunes et rouges qui forment un dôme scintillant surprenant, surtout lorsqu'il pleut et que ces milliers d'ampoules se reflètent sur le macadam. La seule ville qui peut rivaliser avec cette débauche de lumières est Las Vegas, mais dans Nathan Road, l'effet est encore plus saisissant en raison du peu d'espace laissé entre les enseignes.

« Depuis deux ans, me dit Benny, la Canton est devenue le quartier général d'un tas de gangs. On les voit arriver vers minuit, presque toujours en groupes. Ils viennent pour se rencontrer et surveiller un peu les filles. Ils y vont aussi pour "faire bonne figure", montrer qu'ils ont du fric, du succès auprès des filles et que ce sont des durs. Même ce soir, alors qu'il fait un temps de chien, ils seront d'une élégance parfaite pour impressionner les autres. A la

Canton, ils se sentent en sécurité parce que la boîte est devenue l'un des lieux de rendez-vous de la Triade.

— Ça appartient à la Triade ?

— Non, non, pas du tout. Le propriétaire est un Blanc, un Anglais, mais il est obligé de faire des affaires avec eux. Je veux dire qu'il est racketté, comme tous ceux qui ont une boîte de nuit à Kowloon. Ils n'ont pas le choix. En fait, ce n'est pas si mal que les gangs fréquentent votre boîte parce que, comme ça, personne ne vient vous emmerder. Vous êtes protégé. Cela dit, les types qui viennent à la Canton ne sont pas tous membres de la Triade. Il y a aussi des touristes et des Chinois du coin.

— Parlez-moi un peu de ce membre important que je dois rencontrer.

— C'est un de mes vieux amis de l'époque du gang. Il s'est très bien débrouillé, comme vous le constaterez vous-même. C'est un dur, un 426, un exécuter. C'est-à-dire le " juge de paix " de la Triade, et la Sun Yee On est l'une des sociétés secrètes les plus puissantes de l'île. Tout le monde a peur de lui parce qu'il est chargé de faire respecter la loi et qu'il n'y a pas beaucoup de types capables de lui résister, alors personne ne le contrarie. Il n'a pas encore trente ans mais il a déjà une vingtaine d'hommes de main sous ses ordres. Il gagne énormément d'argent. Le genre de mec dont il vaut mieux se faire un ami. Pour vous, ce sera une rencontre intéressante parce qu'il est l'un des rares types que je connaisse qui se passionne pour l'histoire des Triades. Il sait tout des cinq moines fondateurs, ce qui n'est pas fréquent. Maintenant, la plupart des jeunes se fichent de tout ça, mais lui passe beaucoup de temps à étudier le passé des Triades. C'est aussi pour ça qu'il est si vite monté en grade, parce que les vieux aiment bien qu'on s'intéresse à ces histoires. Ils trouvent que les jeunes n'ont pas assez de respect pour les origines de la société, alors quand ils tombent sur un type aussi compétent et qui, en plus, se penche sur les traditions, ils l'épaulent. A propos, n'oubliez pas... ne lui parlez surtout pas de meurtres, d'accord ? Ne lui demandez pas ce qu'il ressent quand il descend un type

parce qu'il ne vous répondra pas et que vous risquez de vous attirer des ennuis. C'est déjà de la chance que vous puissiez le rencontrer. Il vous parlera volontiers de l'histoire de la Triade, mais si vous voulez en savoir davantage, faites attention à vos questions. Bien sûr, il n'est pas obligé de vous répondre, mais ne l'énervez pas. Et ne vous attendez pas à des révélations sensationnelles. »

Devant la Canton Disco, les jeunes Chinois faisaient la queue pour payer les dix dollars de l'entrée. Benny se fraya un chemin à travers la foule et fit un signe de tête au portier. Celui-ci ôta la corde de velours rouge pour nous laisser passer. Une fois à l'intérieur, la musique, jusque-là un battement sourd, devint abrutissante. Des lumières psychédéliques clignotaient tout autour de nous et Madonna, dans un époustouflant vidéo-clip, s'agitait sur les nombreux écrans de télévision de la Canton. Autour du bar s'agglutinaient des groupes de jeunes — garçons et filles. Les garçons étaient vêtus de jeans blancs étroits et de T-shirts collants.

« Voilà les durs du kung-fu », me cria Benny. Il m'arrêta et me dit à l'oreille pour être sûr que je l'entende : « Regardez-les un instant. Vous n'en verrez pas souvent en groupes, comme ça, à moins que vous ne reveniez ici. Ils n'ont pas l'air tellement costauds, à première vue, mais observez-les bien. La plupart d'entre eux grandissent dans la rue. Et ici, si on veut survivre, il faut apprendre à se défendre. Ils connaissent les arts martiaux depuis leur enfance. Pour eux, c'est une question de survie. Ces garçons que vous voyez au bar n'ont pas des muscles particulièrement développés mais, dans une bagarre, ce sont des tueurs. Même s'ils sont à moitié assommés, ils continuent à se battre. On leur enseigne, dès leur plus jeune âge, à continuer à frapper leur adversaire jusqu'à la mort. Le truc, c'est de lui infliger une plus grande souffrance que celle qu'il vous inflige. Par exemple, si on leur casse un bras, eux doivent en casser deux et ainsi de suite. Avec cette philosophie, on comprend que tant de combats de rue se terminent de façon sanglante.

— Ils sont très nombreux. C'est curieux qu'ils soient tous attirés par la criminalité.

— Vous ne comprenez pas. Ce n'est pas comme ça qu'ils voient les choses. Pour eux, être membre d'une Triade, c'est simplement la meilleure façon de gagner sa vie. La seule chose qui les intéresse, c'est le fric. Ils ont quatorze ou quinze ans, ils vivent entassés dans des squats au milieu de centaines d'autres familles et leur seul rêve, c'est de posséder l'une de ces BMW ou Mercedes qu'on voit partout à Hong Kong. Et ils ne veulent pas, comme leur père, passer vingt ans à faire la cuisine dans un restaurant pour touristes. Ils veulent du fric tout de suite et la seule façon d'en gagner rapidement, c'est de devenir membre d'une Triade. En un mois, un gosse peut gagner dix fois plus en collectant l'argent de la protection dans des boîtes comme celle-ci qu'en un an de boulot honnête. Que croyez-vous qu'ils choisissent, surtout quand ils voient leurs copains, membres de Triades, revenir dans le quartier avec un costume de soie et une bague en or ? Ils veulent la même chose. Mais l'histoire, ils s'en fichent. Personne ne devient membre parce que les Triades ont joué un rôle dans le développement de la Chine moderne. Ça, ce sont des conneries. Aucun de ces gamins ne travaillerait pour une Triade s'il n'avait pas la possibilité de gagner sa vie très rapidement. Et quand ils sont jeunes, ils ne pensent pas que le cerveau joue un rôle capital dans la carrière. La plupart de ceux que vous voyez là sont des experts de la machette, d'une rapidité extraordinaire. J'en ai vu un couper un type en deux avant même que l'autre ait eu le temps de sortir de son fauteuil. Certains se débrouillent pour vous sectionner les muscles du cou ou des bras, de sorte que vous êtes vivant mais infirme à vie. S'ils savent manier la machette, il y aura toujours du boulot pour eux dans une Triade. Ils n'en demandent pas plus. Bon, allons voir le 426. Nous allons finir par être en retard. »

Nous montâmes l'escalier métallique qui menait au premier étage. Benny regarda un moment autour de lui puis

se fraya un chemin parmi les danseurs. De l'autre côté de la piste, au fond de la salle, étaient installées quelques tables.

Un jeune Chinois, petit et sec, le visage légèrement grêlé, les yeux enfoncés dans les orbites, les cheveux noir jais plaqués en arrière, se leva pour nous accueillir. Il était vêtu d'un pantalon gris foncé à fines rayures, d'une chemise blanche boutonnée jusqu'au cou et d'un blazer gris clair en soie de coupe impeccable. Une élégance discrète qui ne trahissait pas réellement son statut social. Benny m'avait prévenu que le stéréotype du gangster américain des films de Hollywood — costumes rayés de couleur criarde et cravate blanche — était inconnu dans la pègre chinoise.

Le 426 nous gratifia d'un sourire engageant tout en me serrant mollement la main et nous nous assîmes à sa table. Benny et moi étions installés sur des tabourets, séparés par une table en verre, tandis que le jeune Triade occupait une étroite banquette. Après les présentations, Benny et lui s'entretenirent en cantonais pendant plusieurs minutes. En fait, c'était surtout Benny qui parlait. L'exécuteur de la Triade était plutôt réservé, voire taciturne. Il me jetait des regards furtifs, comme pour me jauger. Benny se pencha vers moi. « N'oubliez pas... aucun nom, d'accord ? »

— D'accord. Pas de nom. Ça va ? » Je les regardai tous deux, attendant une confirmation. Le 426 avait devant lui une bouteille de vodka, une bouteille de cognac, un seau à glace et deux grands verres pleins. Il buvait tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre. Il fit claquer ses doigts pour appeler la serveuse et demanda des verres pour Benny et moi.

Benny bavarda avec lui pendant encore une dizaine de minutes. Le Chinois restait peu loquace. Benny se tourna vers moi. « Il voudrait porter un toast à votre visite à Hong Kong. » Nous levâmes nos verres et trinquâmes. Le visage du Triade était éclairé par un grand sourire hypocrite. Il but une gorgée de vodka, sortit un étui en nacre de la poche intérieure de sa veste et alluma une cigarette française sans filtre avec un briquet en or. Ce faisant, sa manchette remonta, découvrant une Rolex en or incrustée de diamants. Il rejeta longuement sa fumée puis fit signe à Benny qui

approcha son visage du mien : « Il demande ce que vous voulez savoir sur les Triades.

— Ce sont les rites d'initiation qui m'intéressent. Ce qu'il faut faire pour devenir membre d'une Triade. »

Benny posa la question. Le 426 prononça quelques paroles en cantonais. Benny se tourna vers moi. « Il veut savoir si ce sont les rites anciens qui vous intéressent ou ce qui se passe actuellement. » Je lui répondis que j'étais curieux des deux. Celui-ci traduisit mes paroles au Triade qui répondit rapidement.

« Il dit que la plupart des cérémonies ont été considérablement raccourcies. Autrefois l'initiation durait plusieurs jours mais, à présent, ce serait trop risqué. Les flics pourraient fourrer leur nez là-dedans. Et même s'il n'y avait pas ce problème, ce n'est guère faisable dans une ville surpeuplée comme Hong Kong. On ne pourrait pas reproduire les cérémonies d'autrefois, même si on voulait. Aujourd'hui, elles sont beaucoup plus simples et peuvent se dérouler presque partout. Beaucoup ont lieu à Macao (la colonie portugaise située à quarante minutes de Hong Kong par l'hydroglisseur). Là-bas, le risque de voir la police vous tomber dessus est presque inexistant.

— Demandez-lui de décrire l'un des rites d'autrefois et de le comparer à ce qui se passe aujourd'hui. » Benny me regarda d'un air dubitatif mais posa quand même la question. Le 426 se lança dans un long monologue que Benny arrêta de temps en temps d'un geste de la main pour pouvoir traduire au fur et à mesure.

« Il dit qu'il va vous en parler, dit Benny, et que, quand il aura fini, vous en saurez davantage sur les Triades traditionnelles que la plupart des nouveaux membres. Personne ne vous dira ce qu'était autrefois le rite initiatique, mais lui l'a appris des anciens. Les cérémonies étaient légèrement différentes suivant les villes, mais il va vous décrire la plus courante. Autrefois, chaque Triade possédait son quartier général, toujours un grand immeuble. Toute recrue devait être parrainée par l'un des chefs de la société secrète — les

simples membres ne pouvaient parrainer personne. C'est encore presque toujours le cas aujourd'hui.

« Les recrues étaient vêtues de robes de soie. Elles entraient au QG sous plusieurs drapeaux — l'un symbolisant les chefs de la Triade, l'autre les recrues et le troisième, les traîtres. Les nouveaux traversaient quelques pièces, passaient devant les membres de la Triade en rangs et se rendaient dans la salle du fond où il y avait un autel.

— Un autel ?

— Oui. Autrefois, le rite de l'initiation, c'était toute une cérémonie, vous savez, et devenir membre d'une Triade équivalait à se faire moine en Occident. Vous comprendrez quand il vous aura expliqué ce qu'était véritablement la cérémonie. Au-dessus de la porte menant à la salle du fond étaient accrochées des bannières portant l'inscription : " N'entrez que si vous êtes totalement loyal. " Là, des Triades croisaient l'épée au-dessus de la tête des nouveaux membres et les obligeaient à ramper sur leurs mains et leurs genoux. Ce rite s'appelait " Traverser la montagne des Couteaux ".

« L'autel était généralement dressé au milieu de la pièce et entouré de bannières racontant la conduite héroïque des cinq moines fondateurs de la société.

« La plupart du temps, on lavait alors le visage des recrues pour symboliser la pureté et le commencement de leur nouvelle vie. C'était comme une seconde naissance.

« Concentrez-vous maintenant, imaginez la scène : groupés d'un côté, les chefs de la Triade. Le membre appelé " maître de l'encens " était assis près de l'autel. Chaque novice devait écrire son nom sur un bout de papier et le tendre au maître de l'encens. Puis le 489 (le chef suprême) leur faisait un exposé historique de la Triade. Il dit que maintenant, tout le monde s'en fout. Autrefois il fallait connaître l'histoire parce que les gens l'évoquaient souvent. Maintenant, quand on en parle, ils vous prennent facilement pour un vieux chnoque. Ce qui les intéresse, c'est ce qui se passe aujourd'hui, et non il y a cent ans. Enfin... laissons-le reprendre là où il en était. »

Je trouvais surprenant que le manque d'intérêt des nouveaux membres pour l'histoire des Triades puisse choquer à ce point certains criminels chinois. Il est probable que peu de membres actuels de la Mafia savent qu'elle a vu le jour à Palerme en 1860, sous la houlette de Giuseppe Mazzini, et qu'il s'agissait à l'époque de résistants décidés à chasser l'occupant et à unifier l'Italie au nom du patriotisme et de la liberté. Comme dans n'importe quelle entreprise criminelle actuelle, les facteurs motivants étaient le pouvoir et l'appât du gain. Pourtant, les Chinois que j'ai rencontrés semblaient plutôt gênés par cet aspect trivial des sociétés secrètes, et lui préféraient la longue obsession chinoise de la tradition et de l'histoire. Ils avaient sans doute l'impression qu'en étudiant les origines patriotiques de ces sociétés et en les montant en épingle, ils légitimaient ou, tout au moins, donnaient un tour moins sordide à leur image de marque — l'activité criminelle.

« Quand le chef avait terminé son exposé historique, poursuivait Benny, le maître de l'encens prenait le relais. Il allumait de gros blocs d'encens et demandait aux recrues loyauté et force. Puis il allait à l'autel et célébrait un office pour ces Triades qui avaient choisi de faire don de leur vie à la société. Ensuite, tous les chefs revêtaient leur robe de cérémonie, rassemblaient les nouveaux et les faisaient s'agenouiller en rangs. Près d'eux on disposait trois mannequins à genoux, avec une pancarte autour du cou, qui symbolisaient les trois traîtres de la Triade traditionnelle. Alors l'un des chefs prenait une épée et coupait la tête des mannequins en expliquant aux recrues que c'était le traitement réservé aux traîtres. Le maître de l'encens se prosternait ensuite devant l'autel puis parlait de la loyauté, insistant sur le fait que, une fois qu'un membre était accepté, il ne pouvait plus reculer, que c'était l'engagement d'une vie entière.

« Une minute, plaida Benny, levant la main pour interrompre le Triade tout en me regardant. Une fois qu'il est lancé, ce type peut continuer comme ça pendant des heures. Il me faut un verre. J'ai la gorge sèche à force de traduire. Et

puis la musique, c'est peut-être bien pour lui parce que personne ne peut entendre ce qu'il dit, mais moi, il faut que je prête l'oreille, c'est tuant, mon vieux, je tiens un de ces maux de tête. » J'espérais que Benny n'allait pas me laisser tomber. Ça faisait quinze jours que j'attendais ce moment.

« On pourrait continuer dans ma chambre d'hôtel, ce serait moins fatigant pour vous, proposai-je.

— Non, ça ira. Il faut simplement que je lui dise de parler moins vite. Ne vous inquiétez pas. Je traduis tout. » Dans son gros chandail noir, Benny transpirait et ses yeux étaient injectés de sang. Il prit une gorgée de vodka et parla à l'exécuteur. « Il dit que je suis trop gros, que c'est ça mon problème. Bon, continuons... Il demande où il en était.

— Il parlait de la loyauté et des trois mannequins auxquels on coupait la tête pour inciter les nouveaux à ne pas trahir.

— Ah ! oui... Ensuite, le maître de l'encens faisait signe à un combattant triade de s'approcher. Le combattant pressait la pointe de son épée contre la poitrine de chacune des recrues, et demandait : « Qu'est-ce qui l'emporte, la lame du couteau ou votre cœur ? — Mon cœur », répondaient les nouveaux, voulant dire par là que même la menace de mort ne leur ferait pas trahir leurs frères. Alors le maître de l'encens lisait les trente-six points sur lesquels les nouveaux devaient prêter serment, et les recrues les répétaient. Les serments constituent la partie la plus importante du rite initiatique. Ils disent que vous serez tué par « une myriade d'épées » si vous trahissez la société de quelque façon que ce soit. On distribuait alors des petits morceaux de papier en feu que les nouveaux devaient tenir dans leurs mains ouvertes en jurant obéissance et loyauté. Chacun d'eux passait ensuite sous une bannière de papier jaune portant ces mots : Tous les traîtres meurent. Après quoi on brûlait aussi la bannière jaune pour qu'ils comprennent bien ce qui leur arriverait en cas de trahison.

« Les nouveaux s'agenouillaient alors à l'intérieur d'un cercle de bambous coupants et on pointait une épée sur leur poitrine. Ils étaient censés prêter serment de loyauté tout en

se levant, mais les bambous étaient disposés de telle sorte qu'il était difficile de se lever sans tomber. S'ils tombaient, ils pouvaient périr par l'épée. C'était une façon de séparer le bon grain de l'ivraie. Les anciens avaient ainsi l'impression d'éliminer de futurs traîtres. Cela ne se pratique plus aujourd'hui.

— Il a déjà vu des gens mourir comme ça ?

— Non, mais il en a entendu parler. Ensuite, les recrues devaient marcher sur du charbon incandescent, en fait, ce n'était jamais du charbon mais des papiers et des brindilles qui brûlaient. Bref, ils devaient marcher sur du feu. Ce rite-là aussi a pratiquement disparu.

« Chaque recrue s'agenouillait de nouveau devant l'autel et cette fois, on faisait passer un coq devant lui. Alors le maître de l'encens tranchait la tête du volatile d'un coup d'épée. Il disait aux recrues qu'elles mourraient ainsi si elles trahissaient la société. Ensuite, on mélangeait dans un bol la tête coupée, le sang du coq et du vin puis on tendait le breuvage aux nouveaux qui, à l'aide d'une longue aiguille, se piquaient le majeur gauche et faisaient goutter le sang dans le bol en disant : " Si je révèle les secrets des Triades, du sang jaillira des cinq trous de mon corps. "

— Les cinq trous ?

— Ça veut dire que si quelqu'un voit trop, entend trop et parle trop, il prendra une balle dans les deux yeux, une dans chaque oreille et la dernière dans la bouche. C'était clair et net, et chacun savait à quoi s'en tenir. Lorsque tous avaient versé quelques gouttes de leur sang dans le bol, le maître de l'encens brûlait le papier des trente-six serments. Il ajoutait les cendres au mélange et chaque nouveau devait en boire une gorgée.

« Après ça, on les congédiait, mais ils devaient revenir trois jours plus tard pour d'autres serments, la prière de l'encens et, enfin, on les autorisait à payer la somme nécessaire pour entrer dans la Triade. »

J'étais surpris. Il fallait vraiment que cette organisation bénéficiât d'une extraordinaire aura pour que des êtres humains se soumettent de leur plein gré à tant de rites

dégradants, y compris les menaces de mort, puis paient pour la remercier de les leur avoir infligés.

Benny et le 426 continuaient de parler. « Dès que l'argent était versé, tout le monde se détendait et il y avait généralement une grande fête. Il dit que vous comprendrez certainement que ce genre de cérémonie ne peut plus avoir lieu aujourd'hui. Personne n'aurait le temps ni la place. Bien sûr, les membres avaient tous l'impression d'entrer dans quelque chose de très spécial et cela leur donnait aussi un sens de l'histoire, mais ce n'est simplement plus possible actuellement. Il dit qu'il n'approuve pas le changement mais que c'est ainsi.

« Aujourd'hui, tout est expédié en une journée, parfois même en une heure, mais la partie essentielle du rite initiatique — les trente-six serments et l'insistance sur le sort des traîtres — est restée la même. On continue encore à mélanger le sang des recrues au vin ou à autre chose et à le faire boire à tous. Mais il n'y a plus de robes de cérémonie et les officiants ne sont là que pour bien insister sur le fait que, pour un membre de la Triade, il n'y a que deux possibilités — la loyauté ou la mort. Personne n'enseigne plus l'histoire.

— Demandez-lui de nous parler de sa propre initiation. Comment ça s'est passé ?

— Je ne peux pas. C'est trop personnel. Il ne vous répondra pas.

— Demandez-lui combien de membres de la Triade vivent à Hong Kong. Et plus spécialement dans sa Triade ?

— Inutile. Il ne vous répondra pas.

— Bon... Demandez-lui ce qu'il veut bien me dire sur les Triades, ce que je devrais savoir si j'écris sur elles ? »

Ils discutèrent un moment puis Benny traduisit.

« Il dit que la plupart des gens ont une conception fausse des Triades. Tout change constamment avec les Hung Mun (le nom chinois des sociétés secrètes). Les gens en parlent comme s'il s'agissait d'un club. A les entendre, quand un type veut devenir membre d'une Triade, il n'a qu'à se pointer et demander qu'on le laisse entrer. Ce n'est pas comme ça que les choses se passent. En aucun cas. Personne

ne peut devenir membre sans être coopté. Si un jeune est suffisamment prometteur et se débrouille déjà bien dans son gang local, un membre de la Triade le remarquera peut-être et lui dira : « Si tu te crois capable de faire autre chose que de maquer quelques vieilles putes pour deux dollars par jour, viens travailler pour nous. » Mais, même là, il ne deviendra pas membre avant d'avoir fait ses preuves et encore faut-il que la Hung Mun le lui propose. »

Le 426 est assez intelligent pour connaître le poids des mots une fois imprimés. Il parle de ces sociétés secrètes comme s'il s'agissait d'un country club extrêmement fermé. Ce qu'il se garde de préciser, c'est que pour en devenir membre, on n'a pas besoin de produire son arbre généalogique ni de prouver ses mérites. N'importe quel punk, à condition qu'il soit suffisamment dénué de scrupules et calculateur, sera accueilli à bras ouverts.

« Tous les membres de gangs deviennent-ils membres d'une Triade ou bien choisissent-ils souvent — comme vous, Benny — de monter leur propre affaire ? »

Pour la première fois, l'exécuteur se mit à rire.

« Il dit que vous avez l'air de croire qu'il y a une différence entre les membres de la Triade et les hommes d'affaires, reprit Benny. La plupart des membres de sa Triade n'ont jamais fait partie d'un gang mais, par contre, ils ont monté leur propre affaire et gagnent tous très bien leur vie. Il a des amis dans la restauration, les agences de voyage, les jeux. Tous ont très bien réussi. Ils peuvent, par ailleurs, appartenir à la Triade, auquel cas ils sont avant tout loyaux envers elle et aident leurs frères. Mais ne vous imaginez pas que ces hommes restent assis toute la journée dans un bureau à tirer des plans pour essayer de s'appropriier toutes les affaires louches de Hong Kong. Ce qu'il faut que vous compreniez, c'est que le fait d'être Triade n'exclut pas, bien au contraire, une activité professionnelle. Souvent, être membre d'une Triade les aide, au contraire, dans leurs entreprises légales.

— En quoi ?

— C'est simple. Pensez au nombre de membres qui vivent à Hong Kong.

— Vous m'aviez dit qu'il ne me donnerait aucun chiffre.

— Laissez-le finir, dit Benny. Non, il ne vous donnera aucun chiffre... Parmi tous ces types, certains ont très bien réussi et exercent une grande influence à Hong Kong. Seriez-vous choqué s'il vous disait que l'homme le plus riche de Hong Kong appartient à la Triade ? Croyez-moi, vous n'en savez pas la moitié sur ce sujet. Rappelez-vous qu'à Hong Kong, il est interdit, sous peine d'emprisonnement, de faire partie d'une société secrète. Alors la plupart des gens n'en parlent pas. Ils le dissimulent mais ça ne signifie pas qu'il en ont honte. Au contraire, ils en sont très fiers et feront tout leur possible pour aider leurs frères dans les affaires. Les gens vraiment riches de Hong Kong sont tous membres. Ils ne l'oublient jamais. La police, les Anglais et la République populaire le savent.

— Essayons d'être plus directs, Benny. Combien y a-t-il de membres de la Triade dans le gouvernement ? »

L'exécuteur, imperturbable, émit quelques grognements que Benny interpréta ainsi : « Demandez-le à la police ou à la DEA. »

Je demandai à Benny d'essayer d'obtenir une réponse un peu plus franche. Après avoir échangé quelques phrases animées avec le Chinois et vidé le reste de son verre de vodka, Benny se tourna vers moi : « Il dit qu'il a suffisamment parlé et que vous n'avez qu'à interroger la police qui sait tout ça. Vous verrez s'ils sont prêts à vous lâcher quoi que ce soit. »

Je voulais savoir si les Triades réussissaient souvent à acheter la police et demandai à Benny de poser la question. Mais celui-ci refusa.

« Je peux l'interroger sur le trafic de l'héroïne ?

— Il ne vous répondrait pas.

— Bon... Donc, inutile d'essayer d'avoir des renseignements sur le contrôle des casinos, les prêts usuraires, la prostitution et le racket ?

— Non. Il ne faut pas jouer au plus fin avec un type comme lui. »

Le 426 écrasa son mégot dans le cendrier et se versa un verre de cognac. Il regarda Benny un moment puis se remit à parler.

« Il voudrait que vous compreniez une chose, traduisit Benny. Dès qu'un événement déplaisant survient à Hong Kong, tout le monde s'écrie : " C'est encore un coup de la Triade. " La plupart du temps, c'est faux. Beaucoup de gens prétendent être membres pour impressionner les autres, mais c'est du bluff. On ne peut pas rendre les Triades responsables de tout ce qui se passe à Hong Kong... certaines choses font partie de la nature humaine. Par exemple, si un homme a envie d'une femme jeune et jolie, on ne peut pas l'empêcher de payer ses faveurs. D'autres préfèrent jouer aux courses ou aux cartes. Qui va les en empêcher ? Il faudrait que la nature humaine change... Parfois les gens font de mauvaises affaires. Ou bien quelqu'un, dans leur famille, tombe malade et ils n'ont plus d'argent. S'ils ne possèdent rien ou n'ont pas de salaire suffisant, aucune banque ne leur en prêtera. Mais comme c'est aussi dans la nature humaine d'aider son prochain, quelqu'un leur en proposera. Cependant, comme il s'agit d'affaires, il est normal de prendre un bénéfice au passage. En Occident, vous appelez ça des prêts usuraires, mais ici, la personne qui reçoit l'argent est contente et elle sait que le prêteur prend un grand risque. La récompense de ce risque, c'est le bénéfice qu'il va en tirer. Donc tout le monde y trouve son compte. Qui agit mal ? L'homme qui veut passer une heure avec une jolie femme ? La grand-mère qui mise sur un cheval ? Peut-être devrait-on laisser cette vieille femme mourir puisque son mari n'a pas de quoi payer l'opération, même s'il est d'accord pour emprunter avec intérêts ?

« Si les Triades prenaient tout ça en main — et il ne veut pas dire qu'elles le font ou pourraient le faire — pourquoi ne pas considérer qu'elles rendraient service aux gens et au gouvernement ? Si un groupe unique contrôlait toutes ces

activités, on éviterait les combats mortels pour le partage du gâteau, comme ça arrive aux Etats-Unis. On a un problème, on sait à qui s'adresser. Les journalistes passent leur vie à écrire sur ces fameux problèmes. S'ils existent vraiment et qu'un groupe unique s'emploie à les résoudre, il ne peut en résulter que du bien pour la communauté. Vous comprenez ?

« Il dit qu'il doit se lever tôt demain matin et qu'il va nous quitter. »

Bien sûr ! Il s'apprêtait à lever la séance après m'avoir dit la chose la plus importante de la soirée. Il venait de justifier le rôle de la Triade dans la criminalité en prétendant qu'il y avait une demande. Manifestement, le fait que toutes ces demandes fussent illicites ne semblait pas constituer un obstacle à ses yeux. Mais ce qui m'intéressait le plus dans sa réponse, n'était pas tant cette justification laborieuse de ses activités criminelles que sa conclusion implicite, à savoir qu'un seul groupe de Triades régnait seul sur toutes les entreprises de la pègre de Hong Kong. L'exécuteur se leva.

« Une minute, Benny... Laissez-moi lui poser les dernières questions que j'avais en tête. Peut-être nous reverrons-nous avant mon départ... comme ça, il aura le temps de réfléchir à ses réponses. »

Le 426 qui, jusque-là, avait gardé les yeux fixés sur moi, détourna son regard et s'adressa à Benny de façon animée, ponctuant ses propos d'un rire jovial, après quoi il attendit que Benny ait traduit : « Nous venons juste de faire connaissance. Nous ne sommes pas obligés de discuter de tout ce soir. Posez-moi vos questions et je vous donnerai la réponse la prochaine fois. »

Je regardai le Chinois. Bien qu'ostensiblement fasciné par le spectacle des danseurs sur la piste, il ne perdait rien de ce qui se passait à notre table. Il se tourna vers moi.

« Benny, demandez-lui si les Triades des Etats-Unis prennent leurs ordres à Hong Kong ? »

Quelques secondes après :

« Il n'en sait rien mais il en doute parce qu'il a entendu dire que là-bas les hommes qui dirigent les sociétés secrètes

ont un esprit très indépendant et il ne les imagine pas acceptant les ordres de quiconque. Bien sûr, c'est ce qu'il a entendu dire. Il ne les connaît pas personnellement. »

Chaque fois que je demandais à Benny de poser des questions sur le trafic de la drogue, le blanchiment de l'argent, le recrutement des jeunes à la sortie des écoles de Hong Kong ou la nature et l'extension de la corruption au sein de l'administration britannique, celui-ci secouait nerveusement la tête et refusait.

« Vous marchez sur une fine pellicule de glace, faites attention. Je crois que nous devrions rentrer, dit Benny. Il est 2 heures et demie du matin. Restez, si vous voulez, mais moi je rentre. »

Le 426 laissa un pourboire de 100 dollars de Hong Kong (13 dollars US) sur la table, mettant ainsi poliment un terme à notre entretien.

« Il dit que vous avez encore beaucoup de choses à vous dire, tous les deux et que nous devons nous revoir avant votre départ », traduisit Benny au moment de partir.

Le 426 me serra la main avec une chaleur que ne reflétait pas ses yeux. Je ne devais pas le revoir. Chaque fois que Benny essayait de prendre rendez-vous avec lui, il avait un empêchement de dernière minute. En quittant la Canton Disco ce soir-là, Benny me dit qu'il était peu probable que son ami acceptât de me revoir.

« Vous l'avez trop poussé dans ses retranchements. Il voulait bien parler des cérémonies et de l'aspect historique des Triades. Mais vous avez commencé à lui poser des questions sur les activités présentes des membres et, là, il ne pouvait pas vous répondre. Si, en haut lieu, quelqu'un avait appris qu'il avait refilé des tuyaux à un écrivain américain, il serait fini. Oh ! ils ne le descendraient pas, mais ce serait la fin de sa carrière. A propos, il m'a dit qu'on voyait bien, à vos questions, que vous cherchiez des renseignements qui n'avaient rien à voir avec l'histoire des Triades. Il a compris que vous saviez déjà beaucoup de choses et que vous aviez dû en parler avec pas mal de gens — y compris les flics. Il ne vous connaît pas assez pour vous répondre franchement.

— Comment a-t-il compris mes questions puisque vous ne les lui avez pas traduites ?

— Oh ! il comprend un peu l'anglais, mais pas assez pour s'exprimer dans cette langue. Il est plus à l'aise en chinois.

— C'est dommage qu'il ait pris tant de précautions.

— Vous ne vous rendez pas compte de votre chance. Personne n'arrive jamais, pendant un séjour à Hong Kong, à voir un membre important d'une Triade, et à lui parler comme ça, librement. Vous savez, ils sont encore très fiers de leurs cérémonies, mais ils considèrent que tout ça doit rester secret. Si je n'avais pas intercédé en votre faveur, il n'aurait jamais accepté de vous rencontrer. Sans lui, vous auriez dû vous fier à la police et ils ne savent pas grand-chose des rites d'initiation. Vous avez eu beaucoup de chance et surtout qu'il ne se mette pas en colère contre vous. Parce que, croyez-moi, il vaut mieux ne pas l'énervier, celui-là ! En fait, j'ai même été surpris qu'il vous réponde si volontiers. »

Lorsque je parlai de cette rencontre, le lendemain, à un haut fonctionnaire de la police royale de Hong Kong, ce fut à mon tour d'être surpris : « Nous sommes au courant, me dit-il. Vous avez l'air étonné mais vous devez bien vous douter que, dans un endroit aussi sensible que la Canton, nous avons des indicateurs. Nous surveillons tout cela de près. Vous avez eu de la chance d'obtenir un rendez-vous. Quand j'en ai entendu parler, je me suis dit que vous progressiez dans votre enquête. Et ne soyez pas déçu par les précautions qu'il a prises. Ces types-là possèdent des entreprises qui valent des milliards. Il n'allait pas courir le risque de vous donner des renseignements qui, même de façon indirecte, pouvaient compromettre leurs affaires. Il joue un rôle important, vous savez, et je suis même étonné qu'il ait accepté de vous rencontrer. Il est rare qu'on ait l'occasion de prendre un verre avec la quintessence de la criminalité de Hong Kong. »

Cet entretien à la Canton Disco m'apprit bien d'autres choses que le déroulement des rites initiatiques. Pour la première fois, j'étais en contact direct avec un membre

important d'une Triade et ce que je vis n'avait rien de commun avec les gangsters de la Mafia paradant à la télévision américaine après leurs arrestations ou leurs inculpations. Ce type ressemblait à n'importe quel yuppie allant dîner en ville. Il n'avait rien d'inquiétant, pas même un garde du corps traînant dans les parages. Et aucun signe qu'il portât une arme. Benny me dit qu'il était assez représentatif de la plupart des chefs de Triades.

« Il faut oublier vos stéréotypes, me dit-il. Le genre chaîne en or et costume blanc — tous ces trucs hollywoodiens —, ici, ça n'existe pas, à part peut-être chez les gamins qui éprouvent le besoin d'en rajouter. Les hommes qui ont réussi sont discrets. Ils ressemblent davantage à des banquiers qu'à des parrains. Ils s'habillent de façon très conservatrice — costume bleu marine ou gris foncé, tout comme les hommes d'affaires de Central (le quartier financier de Hong Kong). Et vous savez pourquoi ? Parce que, au fond, c'est ainsi qu'il se voient : comme des financiers et des hommes d'affaires. Ils pourraient vendre des pommes de terre ou des ananas. Les hasards de la vie font qu'il s'agit d'héroïne ou de prostituées. En fait, ce sont des hommes d'affaires qui prennent de grands risques et ils considèrent qu'à risque élevé, salaire élevé. Ils n'ont pour ainsi dire jamais de garde du corps. Il n'y a pratiquement jamais de bagarre. Ils semblent avoir compris que le gâteau est assez gros pour que tout le monde en ait sa part et préfèrent négocier entre eux. Arrivés à un certain niveau, ils s'entre-tuent très rarement et ne portent pas d'arme parce que la peur n'est pas un sentiment honorable. Quand ils se font arrêter par la police, ils admettent qu'ils ont été pris — et, pour eux, c'est la honte. Mais jamais ils n'iraient tirer sur la police pour la même raison, parce que ce n'est pas honorable. Oh ! bien sûr, si un policier les harcèle trop, ils peuvent décider de le faire descendre, mais ils ne s'en chargent jamais eux-mêmes. »

Le gangster tranquille. Discret à tous égards — à part la montre et l'étui à cigarettes, un rien *too much*. Cependant, le fait qu'il ne fût pas la caricature du chef de bande ne

signifiait rien. Je découvrirais par la suite, au cours de mon enquête, que le 426 était l'un des criminels les plus endurcis et les plus impitoyables de Hong Kong. J'obtins, à Hong Kong et en Asie du Sud-Est, toutes les réponses aux questions que Benny n'osa pas poser ce soir-là à la Canton Disco.

Les dossiers confidentiels de la police et les conversations franches que j'eus avec les agents de la Drug Enforcement et les hauts fonctionnaires de la police royale de Hong Kong me firent prendre, par la suite, la mesure exacte des Triades de Hong Kong, la nature de leurs ramifications dans d'autres pays, y compris les Etats-Unis, leur mainmise sur le trafic d'héroïne à l'échelle internationale, leurs méthodes de recrutement à la sortie des écoles et le blanchiment des narcodollars. Mais pour comprendre tout cela, il faut savoir comment le trafic de l'opium et de l'héroïne s'est implanté en Asie du Sud-Est. L'Europe coloniale banalisa l'usage des stupéfiants dans cette partie de l'Asie. Puis, après la Seconde Guerre mondiale, les services de renseignement de différents pays, dont la CIA, développèrent le marché. De cette croissance explosive, les Triades retirèrent d'énormes profits qui leur permirent d'étendre leurs affaires dans le monde entier. Indirectement, c'est l'aide de la CIA qui a donné aux Triades la possibilité de régner sur la pègre tout entière.

La politique de l'héroïne

Le trafic des stupéfiants en Asie s'est développé avec la grandeur et la décadence des empires occidentaux. Avant l'arrivée des premiers bateaux de guerre portugais, en 1500, l'abus de l'opium et le trafic de drogue étaient pratiquement inconnus en Asie. Dès « l'âge de la découverte », les empires coloniaux européens autorisèrent la culture de l'opium afin d'assurer d'importantes ressources à leurs gouvernements. Après l'indépendance des colonies, les services secrets occidentaux prirent le relais et dirigèrent le trafic des stupéfiants. Ils sont responsables de la toxicomanie de millions d'Asiatiques ainsi que de la culture du pavot et de la contrebande, devenues partie intégrante de la vie du Sud-Est asiatique.

Ce sont les puissances coloniales qui ont jeté les bases du problème de l'héroïne que nous connaissons aujourd'hui. Elles ont montré aux sociétés secrètes chinoises les richesses potentielles du pays en drogue et les immenses profits qu'on pouvait en tirer.

Avant l'arrivée des puissances européennes, les Etats d'Asie étaient des empires isolationnistes. Les Chinois considéraient leur pays comme le seul endroit sur terre qui présentât un intérêt. Avec une population dix fois plus importante que celle de la France et de la Grande-Bretagne et un pays deux fois plus étendu que les Etats-Unis, ils

avaient l'impression que le monde, au-delà de leur frontière, était obscur, ignorant et hostile.

Moins de dix ans après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, les explorateurs portugais atteignirent la Chine. Les Chinois confinèrent les « démons blancs » sur une côte déserte. Comme les Chinois se suffisaient à eux-mêmes sur le plan commercial, les Portugais puis les Hollandais décidèrent d'importer de l'opium d'Inde en Chine. L'absence de demande limita leur succès pendant plus de cent ans.

Il fallut l'infiltration de la bureaucratie et l'insistance des Britanniques pour faire de la Chine une nation de drogués. L'Angleterre devint le plus grand trafiquant de drogue de l'histoire.

Au *xix^e* siècle, les puissances européennes financèrent leurs ambitions coloniales grâce au commerce de l'opium. Les Anglais montrèrent l'exemple. Ils établirent un monopole d'Etat sur les vastes étendues de pavots du nord de l'Inde et décidèrent que les millions d'habitants de la Chine constituaient un marché prometteur.

Avant l'arrivée des Britanniques, la Chine comptait un petit nombre de fumeurs d'opium, conséquence des efforts des Hollandais. Les Anglais inondèrent le marché d'opium. Le triptyque soldat-commerçant-dirigeant de l'East India Company de Londres fit de la Grande-Bretagne le premier gouvernement occidental à se livrer au trafic des stupéfiants. Les énormes profits, près de 20 pour cent des ressources de l'Inde britannique, eurent raison des objections morales.

Les cargaisons d'opium indien augmentant, le nombre des toxicomanes chinois s'éleva rapidement, et cela en dépit des objections de l'empereur. Fumer l'opium était considéré comme une profanation du corps et une violation de la philosophie confucianiste. Les Chinois l'interdirent. Mais les capitaines britanniques ignorèrent le diktat impérial et entrèrent dans les ports chinois sur des bateaux regorgeant d'opium. Les chargements d'opium indien passèrent de deux cents à deux mille tonnes par an en 1840.

Les Chinois s'irritèrent de faire ainsi les frais des aspira-

tions colonialistes des Anglais. Bien que politiquement faible et corrompue, la dynastie Ch'ing tenta de mettre un terme au commerce de la drogue. Les Chinois saisirent et détruisirent pour six millions de dollars d'opium et arrêtaient quelques négociants anglais qui furent exilés dans la toundra glaciale de l'Asie centrale. L'un d'eux fut même crucifié sur les quais de Canton. Cependant, ce fut la version extrême-orientale de la Tea Party¹ de Boston qui mit le feu aux poudres. Les autorités cantonaises jetèrent à la mer des milliers de kilos d'opium appartenant aux Anglais. La Grande-Bretagne répliqua en bombardant la côte.

De véritables guerres éclatèrent entre la Grande-Bretagne et la Chine en 1839 puis en 1856. Les jonques et les canons rouillés des Chinois ne firent pas le poids face à la puissante flotte britannique. Ces guerres, baptisées par les Chinois les « guerres de l'opium » au grand dam des Anglais, se soldèrent par la victoire totale de l'Angleterre. La Chine fut dans l'incapacité de mettre fin au commerce de l'opium. Elle dut payer d'importants dommages de guerre aux Anglais et leur céder Hong Kong.

Après les guerres de l'opium, les Anglais accélérèrent leur trafic chinois. En 1880, six mille cinq cents tonnes d'opium annuelles avaient engendré cent millions de fumeurs et quinze millions d'intoxiqués. La Grande-Bretagne fit de l'opium la marchandise la plus vendue au monde. La demande dépassait l'offre. Les Chinois, sommés par les Anglais de s'acquitter de leur dette, autorisèrent finalement la culture du pavot dans deux provinces. En 1900, on en produisit vingt mille tonnes.

A la fin du xix^e siècle, une nouvelle poussée colonialiste vit le jour. Sous couvert d'intentions humanitaires, les

1. Boston Tea Party. Dans l'histoire américaine : raid des colons déguisés en Indiens sur les bateaux britanniques en rade de Boston, le 16 décembre 1773. Des chargements entiers de thé furent jetés à la mer pour protester contre les impôts britanniques sur certaines denrées alimentaires et notamment sur le thé.

affairistes divisèrent le monde en colonies, en protectorats et en sphères d'influence. Le Vietnam, le Laos et le Cambodge devinrent l'Indochine française. La Birmanie, la Birmanie britannique et la Thaïlande, une sphère d'influence britannique, et un Etat tampon séparant les empires français et britanniques.

Comme l'opiomanie se répandait en Asie du Sud-Est, puis en Europe et aux Etats-Unis, une croisade anti-opium à l'échelle mondiale se déclencha. En 1906, l'opposition devint si puissante que le Parlement déclara immorale la participation des Anglais à ce commerce.

Les Britanniques n'interdirent pas l'opium à Hong Kong avant 1946 mais le vote des Communes inaugura le déclin de leur contrôle du marché. Cependant, malgré le ralentissement des livraisons et la campagne anti-opium, la Chine demeura une nation de toxicomanes. La consommation de l'opium était à présent enracinée dans la vie chinoise. L'impératrice douairière, qui pourtant lança la campagne contre le stupéfiant, fumait l'opium. La drogue demeura pour les riches une mode agréable et pour les masses un moyen d'échapper à la réalité. La révolution de 1911, à l'issue de laquelle le gouvernement impérial fut renversé et la république proclamée, aggrava le problème. La Chine cessa d'être un pays unifié et se désintégra en régions autonomes soumises aux puissants seigneurs de la guerre. Sans un gouvernement central et fort pour faire respecter la loi, la culture du pavot et les exportations d'opium augmentèrent.

En 1900, les missionnaires entreprirent de désintoxiquer les Chinois avec l'« opium de Jésus », la morphine, sans comprendre qu'elle allait engendrer une dépendance similaire, voire pire. Les opiomanes devinrent rapidement des morphinomanes. Dans les années 20, une nouvelle cure de désintoxication faisait fureur en Chine. La recette consistait à mélanger les ingrédients suivants : deux onces¹ d'héroïne, une demi-once de strychnine, une once de quinine, cinq

1. L'once = 28,35 g. (N.d.T.)

onces de caféine et quarante-huit onces de lait et de sucre. Des milliers de kilos d'héroïne légale étaient expédiés de France en Chine. Shanghai devint une des capitales de la production et de la commercialisation de l'héroïne. Dans les années 30, presque toute l'héroïne de l'Amérique venait de là.

Les Britanniques avaient fait de la Chine une nation de toxicomanes. Les Français en firent autant avec l'Indochine. Au Vietnam, la cour royale s'opposa à l'opium, arguant de raisons morales et économiques pour l'interdire. Cependant, tout espoir d'échapper à ce fléau fut anéanti lorsque les Français conquièrent la presque totalité du Sud-Vietnam au cours de leur invasion de 1858. Les effets de la victoire française furent dévastateurs. Sans source de revenus complémentaires, les Vietnamiens étaient dans l'impossibilité de payer les importants dommages de guerre que leur réclamaient les Français. Se soumettant à l'inévitable, l'empereur créa alors une zone franche d'opium dans le Nord et la concéda à des marchands chinois, moyennant une redevance qui lui permit de s'acquitter des indemnités de guerre. Au même moment, les Français instituèrent un monopole d'État de l'opium dans le Sud. Les économistes coloniaux prévoyaient que la drogue rendrait le pays financièrement viable dans les six mois. Ils sous-estimèrent l'inefficacité française. L'administration des cinq colonies qui constituaient l'Indochine représentait la bureaucratie à son pire. Le budget de l'Indochine française demeura en déficit pendant plus de quarante ans.

L'opium vint malgré tout à la rescousse. Un organisateur compétent regroupa les cinq concessions en un monopole et les ventes augmentèrent considérablement. Les Français construisirent une raffinerie modèle à Saigon et développèrent un nouveau mélange qui brûlait plus vite, entraînant donc une plus grande consommation. Les affaires grimpèrent en flèche, tout comme la toxicomanie qui touchait à présent 20 pour cent de la population.

En quelques années, mille cinq cents fumeries d'opium,

propriété du gouvernement, et trois mille détaillants fournirent à la France coloniale le tiers de ses ressources.

Tandis que la croisade des années 20 contre « les méfaits de l'opium » obligeait les autres puissances coloniales à freiner le commerce de la drogue, la France continua de plus belle. Les Français surmontèrent les effets de la Grande Crise en accroissant la production d'opium et, à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, la drogue rapportait encore à l'Indochine française le quart de ses revenus.

Les succès coloniaux en Chine et en Indochine se reproduisirent en Thaïlande et en Birmanie. Théoriquement, la Thaïlande était indépendante, le seul pays d'Asie du Sud-Est à n'être ni un protectorat européen ni une colonie. Mais, bien qu'elle fût gouvernée par des Thaïlandais, elle faisait partie de la « sphère d'influence » des Anglais et ceux-ci avaient leur mot à dire sur tous sujets, y compris l'opium.

Comme au Vietnam, au Cambodge et au Laos, le problème de l'opium fit son apparition en Thaïlande au début du XIX^e siècle avec les cinq cent mille émigrés chinois. Le roi interdit l'opium et, comme moyen de dissuasion, institua la peine de mort. Cependant, menacés par les Britanniques d'une invasion totale du pays, les Thaïlandais furent forcés de capituler et de créer une zone franche d'opium. Elle fut concédée à un riche commerçant choisi par les Anglais.

D'autres pressions de leur part obligèrent les Thaïlandais à autoriser trois activités illégales gérées par les Chinois — l'opium, les jeux et l'alcool. Elles fournissaient au gouvernement près de 50 pour cent de ses revenus. Au début de la croisade anti-opium des années 20, les quelque trois mille détaillants et fumeries approvisionnaient deux cent cinquante mille toxicomanes. Au moment de la Seconde Guerre mondiale, la pression internationale obligea les Thaïlandais à fermer plus des deux tiers des fumeries et des boutiques. Même avec un rôle ainsi limité, l'opium fournissait encore 10 pour cent des ressources de l'État et il était devenu partie intégrante de la vie thaïlandaise.

Contrairement aux autres pays du Sud-Est, la Birmanie ne participa pas à l'explosion du commerce de l'opium. Les Anglais avaient bien établi un monopole après avoir colonisé le pays en 1852, mais la drogue était limitée à la consommation des toxicomanes indiens et chinois recensés et demeura interdite aux Birmans. En Birmanie, l'opium fournissait moins de revenus au gouvernement que dans n'importe quelle autre colonie du Sud-Est asiatique.

Les Anglais furent confrontés là à un problème unique. Lorsqu'ils annexèrent le nord de la Birmanie en 1886, les Etats des Chans, composés d'une douzaine de tribus montagnardes, y compris les Chans, étaient la seule région du Sud-Est à produire une quantité importante d'opium. Cette province montagneuse, de la taille, en gros, de l'Angleterre, est idéale pour la culture du pavot et peut satisfaire la demande annuelle du monde entier.

Les Anglais n'eurent jamais vraiment la mainmise sur cette région du Nord. Les frontières naturelles des Etats des Chans — chaînes de montagnes escarpées et vallées profondes — ont créé historiquement des principautés dirigées par des seigneurs de la guerre appelés les « Sawbwas ».

Lorsque les Anglais entrèrent en Birmanie du Nord, ils découvrirent trente-quatre Sawbwas régnant sur des fiefs variant, en surface, de cinq mille hectares à l'équivalent de l'Etat de New York.

Les Anglais évitèrent la confrontation et reconnurent le pouvoir des Sawbwas. Ce fut une grande erreur. Après la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement de la Birmanie, devenue indépendante, se vit léguer un terrible héritage : les Sawbwas autonomes avaient la mainmise sur la terre la plus riche en opium et ne toléraient aucune ingérence chez eux. Lorsque les Anglais partirent, en 1947, les Etats des Chans n'avaient encore exploité qu'une partie de leur capacité de production d'opium, mais cette production se développant, les Sawbwas empêchèrent le gouvernement birman d'entreprendre une action pour l'endiguer.

En Asie du Sud-Est, non seulement les Anglais et les Français, avec leur monopole de l'opium, créèrent une toxicomanie massive, mais ils formèrent aussi, par inadvertance, un réseau de contrebande qui joua un rôle capital dans le déferlement de l'héroïne qui suivit la Seconde Guerre mondiale. Les administrations coloniales avaient tiré d'énormes profits de l'opium mais elles ne s'étaient jamais mêlées de vente ni de distribution. Ce travail incombait au négociant désigné par chaque colonie et qui était toujours chinois. Les Anglais avaient déversé avec un tel succès tant de tonnes d'opium en Chine qu'il semblait naturel que les marchands, chargés des monopoles dans toute l'Asie du Sud-Est, fussent chinois. La France insista aussi pour que sa zone franche d'opium soit concédée à des Chinois. Les Anglais obligèrent les Thaïlandais à accepter le contrôle chinois de toutes les activités de la pègre. En Birmanie aussi, seuls les Chinois furent autorisés par les Britanniques à gérer le commerce de l'opium.

Ces marchands devinrent de remarquables experts en stupéfiants. Les familles du négoce de l'opium, de Rangoon à Bangkok, de Saïgon à Shanghai, entrèrent en relations. Les premiers trafiquants chinois, liés par la parenté et les affaires, monopolisèrent pratiquement la fourniture d'opium dans le Sud-Est asiatique. Conjointement avec les éléments criminels des Triades de Chine, ils allaient jouer un rôle de premier plan dans l'explosion de l'héroïne après la Seconde Guerre mondiale.

A la fin de la guerre, des changements radicaux se produisirent en Asie du Sud-Est. Les Anglais retournèrent à Hong Kong mais la police, par manque d'effectifs, fut débordée par l'expansion des Triades. En Chine, c'était l'armée révolutionnaire de Mao Tsé-toung qui représentait ce changement. Les Anglais accordèrent l'indépendance à la Birmanie et, pour la première fois depuis près de cent ans, celle-ci redevint libre. Les Français ne voulaient pas entendre parler d'abandonner l'Indochine mais ils combattaient une rébellion nord-vietnamienne de plus en plus puissante.

Les services secrets français et la CIA se lancèrent alors

dans des activités clandestines qui sembleraient rocambolesques dans un roman d'espionnage mais qui jouèrent un rôle majeur dans le succès des Triades et du Triangle d'or dans le trafic des stupéfiants. Les services secrets français se livrèrent au trafic pour financer leur guerre ruineuse contre Hô Chi Minh. La CIA, obsédée par la guerre froide et ses conséquences — la menace d'un communisme monolithique —, aida les empires criminels, persuadés que ceux-ci feraient tampon entre le communisme et le monde libre. La politique de ces services secrets fit de cette région le principal centre de production et de distribution d'héroïne. Les Français montrèrent l'exemple.

Lorsque le gouvernement français se résolut enfin à interdire l'opium en Indochine, les services secrets (le Sdece) passèrent à la contrebande. Les militaires français pensèrent que la meilleure façon de combattre les Vietnamiens du Nord, c'était d'enrôler des dizaines de milliers de mercenaires locaux. Mais ils manquaient de crédits. La guerre d'Indochine était très impopulaire en France et le gouvernement leur donnait peu d'argent. Les responsables du Sdece décidèrent que la fin justifiait les moyens. Ainsi naquit l'« opération X ». De 1951 à 1954, les Français organisèrent un réseau complexe de distribution d'opium, exploit qui leur assura la loyauté des tribus montagnardes, parmi lesquelles les Français comptaient recruter leur milice antirebelles.

Chaque année, au printemps, les agents du Sdece achetaient leur production aux tribus montagnardes puis, pour éviter douanes et contrôles de police, expédiaient par avion leur cargaison vers une école militaire française. De là, elle était embarquée par camion à Saigon où le gang des pirates de la rivière, travaillant pour le Sdece, en prenait possession. Les pirates transformaient l'opium brut en une version fumable dans deux grandes raffineries de Saigon. Puis ils en vendaient une partie aux fumeries clandestines de la ville et le reste aux marchands chinois de mèche avec la Triade. Ils partageaient leurs énormes profits avec les services secrets.

Au début, l'opération X soutint l'effort militaire avec de

grosses sommes d'argent et les tribus montagnardes, obtenant un bon prix de leur opium, se rallièrent à la cause française. Cependant, lorsque le Sdece commença à s'adresser à des intermédiaires venant des minorités de la plaine, les montagnards s'estimèrent lésés. Les Français ignorèrent leurs revendications, et l'adhésion à la cause française faiblit. Avec leur politique de l'opium, les services secrets, inconsciemment, contribuèrent à faire perdre la guerre d'Indochine à la France. Les tribus Meo, l'épine dorsale de l'armée mercenaire, furieuses de s'être ainsi fait gruger, permirent aux Nord-Vietnamiens de s'infiltrer dans la jungle environnante et de surprendre la garnison française à Diên Biên Phu. Privés des renforts Meo, les Français durent capituler le 8 mai 1954. Ils signèrent l'armistice deux mois plus tard.

Cependant, l'expérience du Sdece ne fut pas perdue pour tout le monde. La CIA, qui avait surveillé l'opération française, comprit que l'opium était la condition du loyalisme des tribus montagnardes. Six ans plus tard, lorsque la CIA envoya des agents dans les collines du Laos et du Vietnam pour recruter des mercenaires, elle offrit un poste important au colonel français qui avait mis sur pied l'opération X. Celui-ci, convaincu que la CIA ne lui donnerait jamais de pouvoir réel, refusa.

Le Sdece, en finançant sa guerre d'Indochine, donna au trafic de stupéfiants de l'Asie du Sud-Est une dimension internationale. De l'opium de contrebande sortait déjà du Triangle d'or avant 1950 mais le volume des chargements empêchait une exportation massive. Les services secrets français utilisèrent l'avion pour transporter des quantités illimitées d'opium, jetant ainsi les fondations d'un trafic de grande envergure. En vendant leur opium à des marchands chinois en rapport avec les Triades, ils accélérèrent la mise en place d'un réseau de stupéfiants qui s'étendit parallèlement à l'influence des Triades à Hong Kong.

Après l'armistice signé en 1954, les Français ne se retirèrent que de la moitié nord du pays et organisèrent un référendum pour 1956. Le Sdece, continuant sa fructueuse association avec les pirates de Saïgon, tirait d'énormes

ressources des fumeries d'opium, des casinos et des bordels de la ville, y compris de la Galerie des glaces, le plus grand lupanar du monde. Craignant que les voix des communistes ne l'emportent, la CIA voulait que les Français annulent le référendum, et demanda aux services secrets français d'abandonner leur trafic avec la pègre au profit des Américains. Le Sdece refusa.

Au début de l'année 1955, les Français mobilisèrent les pirates de la rivière et des mercenaires corses pour former un bataillon. En avril, la CIA, conjointement avec l'armée sud-vietnamienne, se battit contre les forces du Sdece. Ce fut la première et la dernière fois que des services secrets occidentaux entrèrent ouvertement en guerre. Le colonel Landsdale, le chef de la CIA, dirigeait, du palais présidentiel, les opérations, et le capitaine Antoine Savani, le chef du Sdece, avait rejoint les pirates à leur quartier général. Pendant six jours, un féroce combat de porte en porte fit rage dans Saigon.

Les pirates de la rivière mirent à prix la tête du colonel Landsdale et promirent de lui ouvrir le ventre et de le bourrer de terre. Mais ils ne trouvèrent pas preneur. De plus, dix ans de corruption et de vice les avaient amollis et la CIA les repoussa dans les marais du Run Sat. Les Corses, en nombre insuffisant, battirent en retraite. Le bilan des combats fut lourd : cinq cents morts, deux mille blessés et vingt mille sans-abris. Ngo Dinh Diem, l'homme des Américains, avait désormais bien en main le contrôle de l'appareil politique et de la pègre de Saigon.

Au cours des quinze années suivantes, les Etats-Unis permirent aux Sud-Vietnamiens de s'installer solidement dans le trafic des stupéfiants. Nguyen Coa Ky, le chef de l'armée de l'air, qui devait par la suite accéder au poste de Premier ministre puis à la vice-présidence, devint un chef contrebandier dissimulant ses activités sous des missions de surveillance et de renseignement. Son beau-frère, directeur du port de Saigon, supervisait l'importation et l'exportation de la drogue. Les autorités sud-vietnamiennes travaillaient en relation étroite avec une Triade basée à Cholon, la

banlieue de Saigon. Les Vietnamiens utilisaient les avions et les camions du gouvernement pour transporter l'opium du Triangle d'or à Saigon. La Triade de Cholon négociait les prix avec des producteurs chinois du Triangle, raffinait la drogue dans des laboratoires de jungle, en distribuait une partie aux toxicomanes vietnamiens et vendait le reste aux trafiquants de Hong Kong. C'est à cette époque que Bangkok devint la plaque tournante des stupéfiants. Elle l'est encore à ce jour.

Les archives militaires américaines sont remplies de noms d'importantes personnalités du gouvernement sud-vietnamien qui passaient plus de temps à trafiquer la drogue qu'à combattre les communistes. L'argent coulait à flot dans un système qui tenait par la corruption. Mais les Etats-Unis, non contents de surveiller les activités illégales de leurs alliés, leur donnèrent un sérieux coup de main. La CIA imita les services secrets français. Lorsque ses agents entrèrent au Laos pour recruter des mercenaires, la CIA aida les Meos en intensifiant les récoltes. Puis elle se chargea du transport de la drogue. Air America, une filiale appartenant à la CIA, transporta des cargaisons du Laos au Sud-Vietnam jusqu'en 1973. Cela, deux ans après que le président Nixon eût déclaré l'héroïne « ennemi public numéro un » et promis de faire tous les efforts possibles pour l'anéantir.

Mais l'arme de l'opium-héroïne, utilisée par les services secrets américains, se retourna contre eux, comme elle s'était retournée contre les Français en contribuant à l'humiliante défaite de Diên Biên Phu. Ce fut cette fois sous forme d'une héroïnomanie massive parmi les GI. Dès 1970, la Triade de Cholon avait importé les premiers chimistes de Hong Kong capables de produire de l'héroïne n° 4 injectable. Cette qualité de drogue, introuvable jusque-là au Vietnam, inonda soudain le marché. Des gamines de quatorze ans en vendaient dans des échoppes de plein air le long de la route principale. Les soldats sud-vietnamiens proposaient des ampoules d'héroïne pure à 99 pour cent pour cinq dollars. Les prostituées avaient toujours sous la

main de la « chinoise » pour les amateurs. Des dealers fourraient des flacons gratuits dans les poches des GI qui flânaient dans Saigon. Cette agressive campagne de marketing porta ses fruits. Au cours de l'été 1971, l'armée américaine estimait à 15 pour cent — soit quarante mille GI — le nombre des soldats touchés par la toxicomanie. Et ce nombre augmentait constamment.

Le Vietnam constitua un gigantesque marché témoin pour les Triades. Hong Kong envoya des gangsters de la 14C et du Wo Shing Wo pour en constater les résultats. Ils furent impressionnés et comprirent qu'une demande d'héroïne pouvait être créée chez les Occidentaux comme les Anglais avaient créé une demande d'opium chez les Chinois au XIX^e siècle. On devait finalement estimer que quelque 100 000 GI « accros » consommaient plus de vingt tonnes d'héroïne par an, l'équivalent de ce que consommeraient par la suite deux millions de toxicomanes en Amérique. C'est pourquoi, avec le retrait en 1972-1973 des troupes américaines, le marché s'effondra. Les Triades décidèrent alors d'exporter davantage d'héroïne ailleurs, en Asie et aux Etats-Unis. Bénéficiant de l'interdiction imprévue de la culture de l'opium en Turquie, les trafiquants chinois accrurent leur part du marché américain de 8 à 30 pour cent entre 1971 et 1973. Par la suite, de mauvaises récoltes réduisirent temporairement cette part mais l'expérience du Vietnam avait appris aux Triades que l'Amérique était un marché porteur.

Au moment de la guerre du Vietnam, les activités de la CIA dans la proche Birmanie, la Thaïlande et le Laos firent du Triangle d'or, jusque-là petit producteur d'opium, le premier du monde. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, le Triangle d'or produisait cent tonnes d'opium par an. En quinze ans, la politique de la CIA contribua à faire passer à sept cents tonnes une production qui atteint aujourd'hui mille cinq cents tonnes.

En 1949, après l'effondrement du gouvernement nationaliste de Tchang Kaï-chek, l'administration Truman décida d'endiguer l'avancée des communistes à tout prix. Les

Etats-Unis fournirent une aide militaire aux Français qui se battaient en Indochine et des armes au nouveau gouvernement nationaliste de Formose, le Kuomintang. Truman permit aussi à la CIA de regrouper les armées du Kuomintang qui avaient fui les troupes de Mao, passé la frontière sud de la Chine et s'étaient réfugiées dans les Etats des Chans, en Birmanie.

Au printemps de 1950, quelque deux mille soldats du Kuomintang se trouvaient en Birmanie. Les services secrets américains étaient convaincus que ces soldats ne constituaient pas seulement une barrière face à une éventuelle nouvelle agression de la Chine rouge, mais aussi, à condition de les armer convenablement, un embryon de force de reconquête de la Chine. Le soutien de la CIA au Kuomintang a été d'une importance capitale pour l'empire de l'héroïne. En effet, l'un des plus gros trafiquants du monde, le général Li, est un officier du Kuomintang et il a toujours une armée sous son commandement dans le Triangle d'or.

Lorsque le Kuomintang s'installa dans le nord de la Birmanie, les Birmans lui demandèrent de se rendre ou de partir. Le Kuomintang refusa et la CIA lui donna les moyens de résister. Sous la houlette de l'Agence, le Kuomintang se développa considérablement et, quelques mois plus tard, des agents secrets arrivèrent de Formose. Les survivants éparpillés du Kuomintang rejoignirent les troupes, faisant passer le nombre des soldats de deux mille cinq cents à cinq mille. Le Kuomintang enrôla encore six mille montagnards. Les nouvelles recrues, plus d'incroyables quantités de matériel, furent transportées par des compagnies de la CIA, la Civil Air Transport, rebaptisée Air America Corporation, et la Sea Supply Inc.

Tandis que la CIA soutenait secrètement le Kuomintang, le grand pont de la Triade, Charlie Soong, orchestrait la campagne officielle. Avec sa sœur, Mme Tchang Kaï-chek, il contribua à la formation d'un organisme de relations publiques à Washington surnommé le « Lobby chinois », destiné à engendrer un mouvement de sympathie dans l'opinion publique. Il y réussit parfaitement et compta

parmi ses membres des personnalités telles que le journaliste Joe Alsop, le directeur du FBI, J. Edgar Hoover, l'ancien sénateur de Californie, William Knowland, et l'ancien chef des services de renseignement, Ray Cline. Le Lobby chinois eut des alliés influents comme l'Américain Henry Luce, ami intime de Soong et éditeur de *Time Magazine*, et Richard Nixon qui reçut du Lobby en 1968 deux cent cinquante mille dollars pour sa campagne présidentielle. La CIA interpréta le large soutien populaire accordé à Tchang Kaï-chek comme un mandat pour aider le Kuomintang dans le Triangle d'or.

Avec le matériel fourni par la CIA, le Kuomintang déclencha des offensives contre Mao, d'abord en 1951, puis en 1952. Elles suscitèrent peu d'enthousiasme parmi les millions de paysans et chacune d'elles se solda par une cuisante défaite en moins d'une semaine. Après sa seconde débâcle, le général Li, le commandant du Kuomintang, abandonna l'idée de reprendre la Chine et chercha à augmenter sa puissance dans le Triangle d'or. Toujours équipé des armes les plus récentes par la CIA, le Kuomintang conquiert les Etats des Chans, si riches en opium.

Au début, le général Li se contenta de lever un impôt sur les tribus montagnardes cultivant le pavot. Puis il étendit cette taxe aux contrebandiers qui faisaient sortir l'opium de la région. Comprenant qu'il pouvait tirer davantage de bénéfices de ce trafic, le général Li « loua » les services des troupes du Kuomintang pour protéger les routes empruntées par les contrebandiers. Le Kuomintang, qui utilisait la manière forte, allant de la torture à l'exécution publique, chassa ainsi la plupart des petits trafiquants des Etats des Chans. Il acheta directement son opium aux tribus et le fit transporter à dos de mule jusqu'en Thaïlande, à un mile de là. De l'autre côté de la frontière, le restant de la 5^e armée, sous le commandement du général Tuan, se chargeait de la cargaison.

Au cours des années 50, tandis que le Kuomintang faisait main basse sur le trafic de l'opium, les Etats-Unis, de concert avec Formose, se lancèrent dans une campagne de

désinformation, prétendant que la Chine communiste était le plus grand exportateur mondial d'héroïne, que les « Rouges » inondaient le marché et que cela faisait partie de la philosophie communiste. Formose se fit l'écho de cette propagande. En réalité, la production d'opium en Chine est devenue quasiment nulle après la révolution de 1949. Dans les années 50, elle n'exporta ni opium ni héroïne. Ces histoires étaient simplement destinées à détourner l'attention des agissements du Kuomintang, de la CIA et de Formose.

Sous la férule du Kuomintang, la production des Etats des Chans passa de quarante tonnes en 1949 à 350 tonnes dix ans plus tard. Il transforma la culture individuelle de l'opium — jusque-là des champs éparpillés — en centaines de milliers de plantations modernes. Les généraux nationalistes chinois, avec leurs relations de Formose, firent intervenir les Triades à tous les niveaux du trafic de l'héroïne, de la source à la vente, en passant par le raffinage et la distribution. Les Triades de Hong Kong envoyèrent des chimistes aux laboratoires du Kuomintang et les armées chinoises réservèrent le meilleur de leur production à des prix très bas à la mafia de Hong Kong.

La CIA connaissait parfaitement le rôle de Kuomintang dans le trafic de l'opium, ce qui ne l'empêchait pas de soutenir les nationalistes chinois. Avec son aide, le Kuomintang demeura en Birmanie jusqu'en 1961, date à laquelle il en fut chassé par une action conjointe de l'armée birmane et des troupes de la Chine communiste. Les débris de l'armée du Kuomintang passèrent alors au Laos où la CIA les employa dans ses guérillas anticomunistes. En 1965, le Kuomintang fit de la Thaïlande sa base d'opérations. Grâce à la pression américaine et à la peur du communisme ancrée chez les Thaïlandais, le Kuomintang fut considéré comme une force tampon et accepté dans le Nord. La 3^e armée du général Li et la 5^e armée du général Tuan — plus de dix mille hommes en tout — recevaient toujours, et de façon inexplicable, des fournitures d'armes américaines. Elles formèrent des communautés autonomes, avec des écoles

chinoises dont les professeurs venaient de Formose. Des responsables du gouvernement nationaliste et de ses services secrets s'y rendaient fréquemment. Ils monopolisèrent le trafic jusqu'au moment où ils furent concurrencés par d'autres seigneurs de la drogue. Leur pouvoir s'accrut avec le trafic de l'héroïne. Mais ils devaient leur existence à la CIA qui les avaient sauvés en 1949. Les conséquences de la politique de la CIA se font encore sentir aujourd'hui. Le général Tuan est mort d'une overdose d'aphrodisiaque chinois en 1980 mais le général Li reste l'un des plus gros trafiquants du monde. Bien qu'il soit encore en relation étroite avec la CIA, sa puissante armée ne se bat plus que pour protéger la drogue.

Tandis que la CIA négligeait le rôle du Kuomintang en tant qu'armée de l'opium au Laos et en Thaïlande, sa politique jetait les bases d'une croissance explosive des syndicats du crime et de l'influence de la Triade. Au Laos, l'Agence organisa la culture de l'opium sur une grande échelle. Le Laos est l'un de ces rares pays qui ne possèdent pour ainsi dire aucune ressource naturelle. Il n'a que des rizières et quelques champs de pavots. Incapable de subvenir à ses besoins par l'impôt, l'exportation ou l'industrie, le Laos souffre de problèmes financiers depuis son indépendance en 1954. Le résultat, c'est que ce pays est devenu la plaque tournante du trafic international de la drogue, dont il tire des revenus considérables.

Après le départ des Français, en 1954, des Corses montèrent « Air Opium ». Jusqu'en 1958, ils transportèrent l'opium, l'or et l'argent de la drogue du Laos à Saigon. Les militaires laotiens, qui touchaient des pots-de-vin, permirent à l'affaire de croître et embellir.

L'hystérie déclenchée par la guerre froide aux Etats-Unis transforma fondamentalement le rôle des Laotiens dans le trafic de la drogue. En 1958, à la surprise générale, un gouvernement de gauche remporta les élections. L'obsession anticomuniste de la politique des Etats-Unis les conduisit à suspendre toute aide économique au Laos, forçant le gouvernement à démissionner. L'homme de la

CIA, dans le nouveau gouvernement de droite, était un jeune colonel, Phoumi Nosavan. Avec l'aide de la CIA, Phoumi devint général, forma en secret des armées anticomunistes, truqua les élections et infiltra les agents de la CIA dans le tissu même de la vie laotienne. Cependant, en 1961, le président Kennedy, contre l'avis de la CIA, amputa de trois millions de dollars les crédits accordés mensuellement au pays. La CIA décida que la seule façon de maintenir Phoumi au pouvoir, c'était de trouver des fonds grâce à l'opium.

Sous la houlette de l'Agence, Phoumi cessa de percevoir des redevances de la part des Chinois et des Corses et se mit à importer l'opium directement d'un autre client de la CIA, le Kuomintang. Peu de temps après, des avions fournis par les Américains transportaient de gros chargements d'opium à Saïgon.

Au cours des années 60 et jusqu'au début des années 70, Air America et les militaires américains perfectionnèrent l'organisation du trafic laotien des stupéfiants. On encouragea les montagnards méos à intensifier leurs récoltes que les agents des services de renseignement américains supervisaient, chaque année, comme l'avaient fait les agents français vingt ans plus tôt. La production laotienne passa de vingt-cinq à deux cents tonnes avant de cesser complètement au cours des quelques années qui suivirent l'arrivée des communistes en 1975. Mais depuis 1980, le Laos est revenu à l'unique et profitable récolte sur laquelle les services secrets occidentaux lui ont montré qu'ils comptaient. La production annuelle du Laos est aujourd'hui estimée à deux cent cinquante tonnes et elle est en augmentation. Avec la CIA et les services secrets français, les Laotiens ont été à bonne école.

Le dernier pays d'Asie du Sud-Est affecté par les activités de la CIA fut la Thaïlande. La politique de la CIA en Thaïlande n'a pas consisté à faire augmenter la production d'opium, comme en Birmanie et au Laos, mais à mettre en place un vaste système de corruption qui ouvrit la porte aux Triades.

Jusqu'en 1946, la Thaïlande maintint l'ultime monopole du Sud-Est asiatique, mais la pression internationale l'obligea à le supprimer à la fin de cette même année. Avec son lourd fardeau de toxicomanes, théoriquement privée d'opium, la Thaïlande autorisa les tribus montagnardes du Nord à cultiver le pavot. Mais la production locale restant faible, les toxicomanes thaïlandais s'adressaient de plus en plus aux Triades chinoises de Bangkok.

Les armées du Kuomintang fournissaient l'opium. Les trafiquants chinois achetaient les autorités thaïlandaises pour qu'elles ferment les yeux. Le corpulent général Phao Sriyanonda était le personnage clé de l'affaire.

Homme de l'aile droite, Phao était chef de la police. Son anticommunisme virulent plaisait à la CIA. Avec l'aide militaire de celle-ci, Phao développa sa force de police jusqu'à posséder une division blindée, des unités navales et un régiment de parachutistes. La CIA le présenta au Kuomintang du général Li.

Phao servit les visées politiques du Kuomintang en Thaïlande, vendit leur opium et leur trouva des capitaux considérables parmi les riches chinois de Bangkok. Tout en travaillant pour la CIA, il travaillait aussi pour lui. Outre le trafic d'opium, il s'associa avec les Triades dans tous les rackets, dirigea le marché de l'or et extorqua des fonds à quelques-uns des plus riches citoyens de Bangkok. Le *New York Times* le surnomma l'« Escroc suprême ».

Vers 1955, les forces de police de Phao constituaient la plus vaste organisation de trafiquants de Thaïlande et, naturellement, les Triades de Bangkok s'étaient développées en conséquence. Des policiers accompagnaient les cargaisons d'opium à partir de la frontière birmane. Une fois en Thaïlande, elles étaient transportées à Bangkok dans les camions de la police ou en avion, puis les vedettes de la police maritime les escortaient jusqu'aux cargos en partance pour Hong Kong. Des personnalités de la Triade rencontraient régulièrement Phao, entretenant des relations étroites sans précédent avec le gouvernement thaïlandais et les chefs militaires.

En septembre 1957, un coup de force militaire obligea Phao à se réfugier en Suisse. Le nouveau gouvernement expulsa les conseillers de la CIA et fit arrêter les hauts fonctionnaires de la police. Mais ceci eut pour conséquence fâcheuse de livrer le trafic des stupéfiants aux associés de Phao, les Triades chinoises, qui traitèrent directement avec le Kuomintang du général Li. Des Triades convoyaient l'opium dans des centres de raffinage, puis à Bangkok d'où il était distribué et exporté.

Lorsque la CIA retourna en Thaïlande, au début des années 60, le processus était trop engagé pour qu'elle puisse intervenir. Les Triades de Bangkok avaient monopolisé tous les stades du trafic de l'héroïne. Mais c'était l'homme de la CIA en Thaïlande qui avait autrefois ouvert la porte aux Triades. Aujourd'hui, le réseau est exactement le même.

« Cela vous surprend ? Ça ne devrait pas. On voit un peu de tout dans cette partie du monde. N'oubliez pas l'importance stratégique de la région, juste au sud de la Chine communiste et à portée des armes de l'Union soviétique. Par ailleurs, ce pays a d'incroyables ressources naturelles. Les Français en avaient compris l'importance et nous en avons fait autant. Quand on travaille là-bas, il faut s'adapter aux coutumes locales et l'opium en fait partie. Les colonialistes anglais et français ont tout fait pour ça. Alors ne soyez pas étonné que les gouvernements occidentaux qui sont allés là-bas aient tous dû jouer la carte de l'opium. »

L'homme qui tenait ces propos était un agent de la CIA à la retraite. Il avait passé quinze ans de sa vie en mission dans différents pays du Sud-Est asiatique. J'étais assis dans sa ferme de Virginie, une semaine avant Noël. Un grand sapin, lourdement décoré de guirlandes lumineuses, ornait la pièce.

« Personne, à Washington, n'a jamais pris la décision consciente de se lancer dans le trafic de l'opium. Les services secrets français l'avaient fait, eux, avec l'opération X. Je veux dire que c'est grâce à l'opium qu'ils ont pu financer les

opérations pour lesquelles le gouvernement refusait de débloquer des crédits. Nous, c'était différent. Nous avions de l'argent. Si nous avons donné un coup de pouce au trafic de l'opium, c'était pour nous assurer le loyalisme de gens dont nous avions impérativement besoin.

« Rétrospectivement, je ne sais pas si ça valait le coup. Le Vietnam et le Laos sont quand même tombés aux mains des communistes. Nous avons seulement aidé les gens à s'enrichir là-bas. Soutenir le Kuomintang en Birmanie et en Thaïlande était probablement une erreur. Ils avaient l'air de types bien en 1949 mais je pense qu'ils nous ont eus. Le général Li ne reconnaîtrait même pas un communiste s'il lui marchait dessus. »

Au cours des années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, de grands changements intervinrent dans le trafic de stupéfiants du Sud-Est asiatique. Les gouvernements prirent des décisions qui aidèrent à créer de grandes puissances dans le monde du crime et de la drogue, et les services de renseignement de France et des Etats-Unis s'associèrent avec les organisations criminelles. On en subit encore les conséquences aujourd'hui.

En Indochine, les services de renseignement français lancèrent l'opération X afin d'aider les tribus montagnardes à vendre davantage d'opium et de se ménager ainsi leur appui. Plus tard, la CIA combattit les Français et leurs mercenaires corses pour s'assurer la maîtrise des affaires de la pègre — trafic d'opium, jeu, prostitution au Vietnam. La CIA permit aux Sud-Vietnamiens de se lancer dans le trafic de stupéfiants avec pour résultat cent mille GI drogués. L'action des services secrets occidentaux au Vietnam a fait bénéficier les Triades de toute la logistique qu'ils avaient mise sur pied pour faire sortir l'opium des montagnes et le transporter jusqu'aux centres de consommation urbaine. En Birmanie, la CIA soutint les armées nationalistes chinoises en exil, le Kuomintang, et en fit des armées privées au service de l'héroïne. Le Kuomintang a multiplié par cinq la production d'opium du Triangle d'or en quinze ans.

Au Laos, la CIA s'est servie du trafic de l'opium pour

financer un gouvernement de droite et, dans ce but, a multiplié par huit sa production d'opium. En Thaïlande, le principal contact CIA au sein du gouvernement s'est associé aux Triades pour diriger le trafic des stupéfiants. Lorsqu'il a été forcé de fuir, après le coup d'Etat, les Triades ont repris ses affaires.

Dans la politique de l'héroïne, une série d'erreurs capitales, commises par les puissances coloniales puis par les services de renseignements, ont été mises en lumière. Inévitablement, les puissances occidentales ont enraciné l'opium et l'héroïne dans le terreau social et politique du Sud-Est asiatique, et jeté les bases du déferlement de l'héroïne et de la prospérité des Triades.

« Je sais que lorsque nous en sommes partis, en 1975, le pays était bourré d'héroïne, me dit l'ex-agent de la CIA. Il y en avait partout. C'étaient les Chinois qui contrôlaient tout ça. Maintenant, je ne sais plus trop ce qu'il en est. Il y a un tas de questions en suspens. Pour découvrir le bordel qu'on a foutu là-bas, il faudrait que vous alliez sur place. »

Je savais qu'il avait raison. Les réponses se trouvaient dans les montagnes du Triangle d'or.

Les princes des ténèbres

Chiang Mai est la deuxième ville de Thaïlande après Bangkok. Comme elle est située sur le flanc sud du Triangle d'or, c'est de là qu'on part en expédition vers les champs d'opium. « Avant toute chose, il faut se balader à Chiang Mai, m'avait dit un ancien agent de la DEA à Bangkok, et sentir l'atmosphère de cette ville pour commencer à respirer celle du Nord. Le nord du pays est très différent. Le Triangle d'or est l'une des dernières grandes régions hors la loi du monde. Là-bas, les gosses pêchent au lance-grenades et le nombre des M-16 dépasse celui des radios. Vous ne verrez cela nulle part ailleurs. Et Chiang Mai vous préparera à ce que vous rencontrerez dans le Triangle. Tout semble fermenter juste sous la surface. Une sorte de vent de folie souffle en permanence sur la ville. A chaque tournant, on a l'impression qu'il va vous arriver des ennuis. »

La chaleur étant accablante, je décidai d'aller me promener au crépuscule près de la rivière, avec l'espoir d'y trouver un peu de fraîcheur. J'étais descendu dans une maison à plusieurs étages qui ressemblait à la traditionnelle pagode thaïlandaise. C'était Noël et la façade était décorée de centaines de guirlandes lumineuses. Des milliers d'ampoules illuminaient les boutiques de souvenirs, désertes. Il n'y avait pas de touristes, à part moi. Ce complexe hôtelier était l'un des plus nouveaux et des plus ambitieux du nord de la

Thaïlande, mais je devais être le seul à ignorer que cette Mecque du tourisme, construite sur des marais, ne réussissait à attirer que les insectes tropicaux. Comme je me tenais au bord de la rivière, observant un homme qui pagayait dans un canoë, je compris soudain que malgré les grosses lampes qui, sans répit, happaient des myriades de bestioles, j'étais assailli par un bataillon d'insectes rampants que je sentais craquer sous mes pieds. D'autres butaient directement sur moi. Depuis le coucher du soleil, tous les insectes des marais venaient se jeter sur les lampes du centre touristique. Je n'étais pas préparé à cela. Le produit antimoustiques que j'avais acheté aux Etats-Unis était manifestement sans effet sur eux. Je me couvris les yeux et serrai les lèvres pour éviter d'en avaler, puis quittai la rivière en marchant aussi vite que possible. A moins de cent mètres de là, dans la pénombre, ils me laissèrent tranquille. Je m'arrêtai et me secouai pour faire tomber ceux qui s'entêtaient à s'accrocher à moi. Sur le bas-côté de la route, je trouvai une motocyclette à trois roues, équipée d'une remorque, conduite par un adolescent. Pour vingt-cinq cents, il m'emmena dans son véhicule vrombissant jusqu'au centre de Chiang Mai. L'agent de la DEA avait raison. Je n'avais jamais rien vu de semblable.

Près du centre, un ancien agent de police tient un restaurant où les clients peuvent contempler des ours en cage et un nid de serpents au milieu de la salle. Pour douze dollars, le serveur, à l'aide d'une pince d'acier, vous extrait du trou un cobra d'un mètre cinquante. Devant votre table, il attrape d'une main la tête du serpent et, à l'aide d'une sorte de coupe-chou, incise le corps de sa victime de la gorge à la queue. Le sang, recueilli dans un grand verre, est proposé au client. Il est considéré comme un fortifiant et un puissant aphrodisiaque. Ensuite, le serveur découpe la vessie et les aficionados la mangent tout en sirotant leur verre de sang, exactement comme un Occidental prend une poignée de cacahuètes avec sa bière. Naturellement, le reste du cobra n'est pas perdu, mais coupé en petits morceaux et frit devant vous. Pendant le week-end, le restaurant offre à

sa clientèle une attraction supplémentaire : un combat mortel entre une mangouste et un cobra.

Près de ce restaurant s'entassent boutiques de vêtements occidentaux et magasins d'électronique d'où s'échappent, assourdissants, les derniers airs de rock américains. Les rues, derrière ces boutiques, sont remplies de *sex-bars*, devant lesquels de jeunes androgynes thaïlandais font la retape, invitant hommes et femmes à entrer. Dans les artères principales, les montagnards déambulent, vêtus du pittoresque costume indigène. Beaucoup se promènent avec leurs enfants. Ils viennent aux marchés de nuit de Chiang Mai vendre leur artisanat aux touristes. En longeant leurs échoppes, je contournais des douzaines de mendiants rachitiques et effroyablement mutilés, souvent privés de bras, leurs moignons taquinant les jambes des touristes et leurs yeux suppliant qu'on leur donne un baht (quatre cents). Les mendiants, pourtant, n'ont pas beaucoup de succès auprès des étrangers. Ici, on se croirait revenu à l'époque de Haight-Asbury Street à San Francisco, dans les années 60. Les hippies, sales, la peau sur les os, envahissent le nord de la Thaïlande, où ils peuvent se nourrir dans la rue pour moins d'un dollar par jour et se procurer de l'opium à bas prix.

On n'a pas besoin de se promener longtemps dans Chiang Mai pour comprendre que le pavot est le roi de la ville. On vend partout des T-shirts à l'emblème de la fleur fatidique. Des enfants, pieds nus, en loques, parcourent les rues en essayant de vendre aux touristes des seaux de pavots séchés, résidus de la dernière récolte, ces récoltes dont le gouvernement s'obstine à nier l'existence. Sur des couvertures, sur le trottoir, s'étale tout un assortiment de pipes d'opium, de la simple pipe en bois au modèle en argent. On vend aussi partout des balances d'opium fabriquées sur place, et déguisées en boîtes sculptées en forme de violon ou d'éléphant. Ces balances sont indispensables tant pour les dealers que pour les drogués. A Chiang Mai, le visiteur ne peut échapper au pavot. Celui-ci est omniprésent. Les sièges des lignes aériennes intérieures, les papiers muraux et les

sets de table des restaurants en sont constellés. Au meilleur hôtel de Chiang Mai, on peut dîner au Golden Poppy¹ Room ou danser toute la nuit au Poppy Club. Dans les boutiques de souvenirs, on trouve une multitude de cartes postales montrant les tribus montagnardes aux différents stades de la récolte colorée de l'opium.

Pourtant, ce qui est ainsi célébré dans la deuxième ville de Thaïlande n'est pas une simple récolte. Il s'agit d'un produit illégal dont la culture, l'usage, le troc et la vente sont interdits en Thaïlande. C'est à peu près comme si la feuille de la cocaïne symbolisait Miami, ses restaurants et ses aéroports, comme si on vendait des cartes postales montrant la récolte de la coca ou des échantillons de feuilles de coca à chaque coin de rue. C'est un défi d'un cynisme stupéfiant lancé au gouvernement. Chiang Mai est un festival permanent en l'honneur des champs de pavots du Triangle d'or, le pipeline indispensable aux héroïnomanes du monde entier.

Chaque année, au printemps, les intermédiaires de la Triade affluent à Chiang Mai pour négocier le lieu où sera distribuée la prochaine récolte d'héroïne. De jeunes gangsters chinois — Rolex en or au poignet, lunettes Porsche sur le nez — se pressent au coude à coude dans la *coffee shop* de la Chiang Inn's et débattent du prix du kilo d'héroïne et du partage des risques entre les seigneurs de la drogue du Triangle d'or et les Triades de Hong Kong. Des « gros bras » sont payés pour garder l'entrée de la *coffee shop* et virer les clients indésirables. Les nombreuses banques du « quartier des affaires » de Chiang Mai prennent en charge l'internationalisation du trafic, permettant aux affaires de drogue de se conclure sur-le-champ. Dans le centre ville où le salaire annuel moyen ne dépasse guère trois cent quatre-vingt-cinq dollars, les discothèques flambant neuves, les hôtels et les services de location de voitures avec chauffeur appartiennent tous aux trafiquants de drogue qui ont plus d'argent que de bon sens. A environ un mile du restaurant à serpents et des mendiants du marché de nuit, se trouve la

1. *Poppy* : pavot. (N.d.T.)

demeure fortifiée du Chinois nationaliste, le général Li, commandant de la 3^e armée du Kuomintang. « Chiang Mai, c'est le Who's Who de la drogue du Triangle », m'avait dit l'agent de la DEA à Bangkok. Il avait raison.

En rentrant à mon hôtel qui, je le découvris par la suite, appartenait aussi à un trafiquant d'héroïne, je pris un raccourci, une allée latérale dans laquelle un vieil homme aux cheveux gris, aux dents pourries ou manquantes, se balançait en psalmodiant au-dessus d'une petite statue de Bouddha. Près de lui, une montagnarde était allongée sur le flanc. L'un de ses jeunes enfants, aux yeux immenses, courait en rond en riant sans arrêt comme un débile mental. Au bout de l'allée, une fille des tribus montagnardes, superbe, était assise sur le sol, le dos au mur. L'enseigne au néon « Chiang Mai Bowling Alley » projetait une lumière d'un rose artificiel sur son visage, lui donnant l'air d'une statue. Avant que j'aie eu le temps de monter l'escalier de mon hôtel, les chauffeurs de taxi, aussi omniprésents que le pavot, se précipitèrent vers moi. Non, je ne voulais pas faire un tour, pas même à bas prix. Pas plus que je ne désirais louer de voiture pour le lendemain. Comme la plupart s'éloignaient, déprimés par ma fermeté, deux d'entre eux — des caractères intrépides — s'attardèrent. L'un d'eux s'avança vers moi en sortant un objet métallique de la poche de son pantalon. « Vous voulez montre en or, très bon marché, très bonne ? » Je secouai la tête et continuai à monter l'escalier. « Vous voulez jolie fille ? Fera tout pour vous, monsieur. » Nouveau refus. « Vous voulez fumer quelque chose très bon, monsieur ? » Ils interprétèrent mon temps d'arrêt comme un signe d'acquiescement et, persuadés d'avoir enfin mis le doigt sur mon vice — ni les femmes, ni les montres en or, mais la dope —, ils mirent le paquet. L'un d'eux ouvrit un mouchoir douteux, révélant un petit morceau noirâtre de ce qui ressemblait à de la terre. « Cent baht pour fumer toute la nuit, très bon fumée », dit-il avec le sourire du vendeur qui sent enfin la touche. Quatre dollars pour un paquet d'opium ! Le prix — entre autres — informait le client que la source n'était pas loin. Je savais

que j'en verrais bien davantage au cours de mon voyage dans le Triangle d'or. Je me retournai et gravis une marche. « OK, cinquante baht, c'est bon affaire, vous pas trouver meilleur marché, monsieur, croyez-moi. » Je franchis la dernière marche qui me séparait de mon hôtel. « Oh ! peut-être opium, pas assez pour vous. Vous voulez chinoise ? La meilleure ici à Chiang Mai, cent pour cent. Je jure, vous pas trouver meilleure et moi vous fais très bon marché. Vous dites la quantité. Moi vous l'apporte, vous essayez, et puis vous achetez. D'accord ? »

Je leur tournai résolument le dos, entrai dans l'hôtel et leur fermai la porte au nez. Chiang Mai était la seule ville, à ma connaissance, où les chauffeurs de taxi desservant les meilleurs hôtels de la ville vous proposaient de la drogue. Je racontai l'incident au portier et lui demandai si cela le surprenait. Il me regarda comme s'il avait affaire à un simple d'esprit et sourit. « Bienvenue à Chiang Mai », dit-il en me tendant ma clé.

Chiang Mai, c'était une agression permanente des sens. Mais je ne faisais que commencer les enquêtes qui allaient me mener aux portes des plus puissants seigneurs de l'héroïne du monde, ceux qui commandaient des armées privées dans les Etats des Chans, au nord de la Birmanie. Les guides, censés m'accompagner pendant la première partie de mon voyage, étaient deux jeunes types dont le rôle dans le trafic de l'héroïne était insignifiant. Hu, un Chinois de vingt-quatre ans au visage lunaire, et Chan, petit et maigre qui venait juste d'en avoir vingt et un. Le lendemain matin, les deux garçons vinrent me chercher, dans leur jeep à quatre roues motrices, armés de fusils automatiques et de revolvers. « Tout le monde est armé en montagne, m'affirma Hu avec un large sourire. N'oubliez jamais qu'ici, une vie vaut vingt-cinq cents — le prix d'une balle. Ici, tuer quelqu'un revient moins cher que d'acheter une bière. On peut toujours avoir besoin de ça, dit-il, tapotant son fusil d'assaut. De toute façon, c'est dissuasif. Les types savent à quoi s'en tenir. » Et sur ces paroles rassurantes, nous prîmes la route étroite qui montait à Chiang Rai, « la ville que la

dope a créée » selon l'agent de la DEA en poste dans le secteur. Le but du voyage était de franchir illégalement la frontière birmane et d'entrer dans les Etats des Chans, qui produisent près de mille tonnes d'opium par an sous le contrôle des armées privées de l'héroïne. Presque autant que tous les autres pays producteurs réunis. Chaque récolte pourrait suffire à approvisionner les héroïnomanes américains pendant près de quinze ans. La situation politique des Etats des Chans est proche de l'anarchie. Aucun gouvernement légal n'exerce de pouvoir sur ces territoires du Nord et quarante mille rebelles armés, appartenant à un nombre ahurissant de groupes insurrectionnels rivaux, contrôlent la région. Tant que régnera ce chaos politique et militaire, il n'y a aucune chance de restreindre la production massive d'opium.

Les Etats des Chans — environ la taille de la Grèce — ont représenté un problème constant pour les gouvernements successifs depuis plus de cent ans. Le Mékong, coulant de la Chine du Sud, divise le plateau en deux, et forme une frontière naturelle. La région est si isolée que les Anglais avaient renoncé à la coloniser. Le contrôle politique est difficile. Aujourd'hui, il n'y a encore que deux grandes routes qui mènent aux Etats des Chans. Elles sont infestées de bandits et, de surcroît, très mauvaises, souvent même impraticables en raison des inondations. Elles n'offrent aucune ressource au voyageur — pas d'aéroport, très peu de médecins et aucune présence gouvernementale. Cet accès difficile protège les armées rebelles et décourage les gouvernements centraux d'entreprendre une action pour la contrôler. Les montagnes sont hautes — de mille cinq cents à trois mille mètres —, les gorges profondes, la jungle épaisse et les collines sont recouvertes de bambous de douze mètres de haut. Avec la chaleur intolérable et la visibilité qui se limite souvent à l'arbre suivant, on comprend que les armées rebelles puissent se cacher en toute tranquillité dans les Etats des Chans. Le gouvernement actuel de Birmanie manque à la fois de ressources et de volonté pour surmonter ces obstacles.

Les colonialistes anglais avaient passé des accords avec les seigneurs de la guerre, les Sawbwas, les autorisant à régner sur de vastes territoires en échange de leur loyalisme. Ceux-ci parvinrent à maintenir la paix parmi les ethnies du nord de la Birmanie. Les Etats des Chans, s'ils sont peuplés en majorité de Chans, comptent aussi de nombreux autres groupes ethniques, et parmi eux les Ahka, les Wa (qui, dans les années 60, avaient encore la réputation d'être des chasseurs de têtes), les Karen et les Kachin. Ces peuplades réclament leur indépendance depuis aussi longtemps que les Chans mais, bien qu'elles combattent toutes le gouvernement de Rangoon, elles n'unissent pas leurs efforts pour conquérir la liberté parce que chaque tribu veut s'ériger en un Etat indépendant. Elles se battent aussi souvent entre elles que contre le gouvernement. Enumérer les nombreuses ethnies ne donnerait qu'une faible idée de la complexité de la situation dans le nord de la Birmanie. Par exemple, au sein d'un seul groupe, les Kachin, on compte au moins vingt-cinq dialectes incompréhensibles pour les autres. Pour ajouter à la confusion, les frontières politiques à l'époque de la colonisation furent tracées sans souci des ethnies, de sorte que ces dernières ne sont pas regroupées dans des régions précises mais éparpillées dans tout le nord du pays. Une majorité de Birmans provient de ces différentes « minorités » éparpillées.

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Anglais accordèrent l'indépendance à la Birmanie. Les minorités des Etats des Chans s'attendaient qu'on en fasse autant pour elles. Elles considéraient que les Anglais, qui les avaient autorisées à avoir leur propre administration, n'avaient pas le droit d'accorder l'indépendance à un gouvernement birman installé à Rangoon, la capitale du Sud, tout en ignorant les revendications similaires du Nord.

La crise parut sur le point de se dénouer au début de 1947, quand le Georges Washington de Birmanie, Aung San, promit de créer des Etats du Nord indépendants dans les dix ans à venir. Cependant, la chance de résoudre pacifiquement le problème des Chans s'envola lorsque l'aile

droite des nationalistes birmans fit irruption au cours d'une réunion ministérielle en juillet 1947 et assassina tous les leaders, y compris Aung San. U Nu, le dirigeant qui lui succéda, était un homme politique de second ordre à qui il manquait la force de caractère de son prédécesseur. Bien qu'il hésitât sur la question de l'indépendance du Nord, il resta publiquement attaché à l'idée de liberté pour les Etats des Chans et parvint à enrayer les révoltes ethniques en négociant de façon sporadique avec les différentes minorités. Cependant, en 1962, l'éventualité d'une coexistence pacifique en Birmanie fut anéantie. U Nu fut renversé au cours d'un coup d'Etat militaire et s'enfuit en Thaïlande où il essaya en vain de former un gouvernement en exil. Le nouveau leader en place, Ne Win, est encore là aujourd'hui. Son règne aura été l'un des plus longs de la planète. Mais, dès le début de son mandat, il prit une série de décisions qui furent à l'origine des constantes révoltes ethniques des Etats des Chans et engendrèrent ces seigneurs de la drogue et leurs armées de l'héroïne.

Le premier acte de Ne Win en 1962 fut d'arrêter les leaders des Etats des Chans qui se trouvaient à Rangoon pour négocier avec le précédent gouvernement au moment du coup d'Etat. Il déchira la constitution, présenta un programme socialiste au gouvernement et annonça que celui-ci n'était pas lié par les promesses des précédentes administrations. Pour Ne Win, les minorités des Etats des Chans étaient birmanes et il avait l'intention d'étendre la juridiction du gouvernement central à leurs territoires. Vingt-six ans plus tard, il essaie encore vainement d'atteindre ce but. Et il a de moins en moins de chances d'y parvenir.

La décision de Ne Win de contrôler le Nord provoqua une vaste rébellion. Bien que les noms des groupes révolutionnaires de Birmanie changent aussi souvent que le théâtre de leurs combats, dans l'année qui suivit le coup d'Etat militaire de Ne Win, quelques-unes des plus importantes minorités ethniques avaient formé des mouvements tels que l'Armée révolutionnaire Chan, l'Armée nationale Wa et

l'Armée révolutionnaire unie Karen. Par ailleurs, les révolutionnaires des Etats des Chans trouvèrent des alliés inespérés en la personne du général Li et du général Tuan, commandant les armées nationalistes chinoises soutenues par la CIA. Les armées du Kuomintang avaient le quasi-monopole de l'opium et de l'impôt dans le Triangle d'or. Mais le Kuomintang avait aussi fait face à une résistance croissante de la part du gouvernement central de Rangoon qui considérait ces armées chinoises comme des envahisseurs cherchant à s'emparer de la Birmanie et à créer un second Taiwan sur le flanc sud de la Chine.

Le Kuomintang sauta sur l'occasion et décida de financer et d'organiser certains mouvements d'indépendance, sachant que si les rébellions ethniques accaparaient suffisamment l'attention de Rangoon, les nationalistes chinois pourraient s'assurer d'énormes profits dans les Etats des Chans. Le Kuomintang envoya les combattants pour la liberté les plus convaincus à Formose afin d'y subir un entraînement, et les services de renseignement de Formose expédièrent des agents en Birmanie pour encadrer les rebelles auxquels ils fournirent aussi du matériel moderne et des armes. A court d'argent, de nombreux groupes insurrectionnels eurent recours, pour financer leur mouvement d'indépendance, à la seule récolte monnayable du territoire qu'ils contrôlaient — l'opium. Les Karen, qui avaient la terre la moins adaptée à la culture du pavot, se livrèrent à la contrebande du jade, de l'or et de l'ivoire, et prélevèrent un impôt sur les caravanes d'opium qui traversaient leurs terres. Pendant plusieurs années, les Etats des Chans sombrèrent dans l'anarchie en raison du nombre ahurissant de rebelles nationalistes, de chefs de tribus, de bandits et de contrebandiers. Tous ces gens étaient alliés un jour, ennemis le lendemain, au gré des intérêts. Le trait d'union de ce monde fragile était l'opium. La situation n'est pas très différente aujourd'hui.

Le principal changement réside dans le fait que de nouveaux acteurs se sont greffés sur ce mélange déjà explosif. Au début des années 60, la Chine communiste aida

à former le parti communiste birman (PCB) et ce groupe révolutionnaire ajouta une nouvelle dimension aux rébellions de la Birmanie. A cette époque, outre les insurrections ethniques avec leurs combattants liés par la race, il existait un mouvement révolutionnaire largement financé et dont les membres étaient unis par leurs croyances politiques. En 1963, Ne Win prit une décision funeste qu'il doit aujourd'hui regretter tout autant que les pays occidentaux envahis par la drogue. Il ajouta encore un autre élément de conflit à la scène birmane déjà si confuse. Avec le plein appui du gouvernement et de l'armée, il constitua plus de cinquante milices privées baptisées Ka Kwei Yei (groupes de combat) ou KKY. Ces KKY, armés par les Birmans, étaient censés combattre les autonomistes et les communistes et aider Rangoon à venir à bout d'un problème qui s'aggravait et qu'elle ne parvenait pas à résoudre. Les combattants KKY n'étaient pas payés. C'étaient des volontaires. En revanche, ils avaient le droit, pendant leurs loisirs, d'emprunter les routes, les territoires et les villages contrôlés par le gouvernement pour trafiquer l'opium et gagner ainsi un peu d'argent. Tout comme les armées nationalistes chinoises, formées et soutenues par la CIA afin de servir de force tampon contre les communistes chinois, avaient vite compris qu'il était plus rentable de trafiquer l'opium et l'héroïne que de se battre, il ne fallut pas longtemps aux KKY pour se rendre compte qu'il valait mieux cultiver et vendre l'opium que de lutter contre l'insurrection. Des rangs de ces KKY sortirent les hommes qui devinrent les seigneurs de l'héroïne des Etats des Chans, les seuls hommes capables de tenir tête aux généraux nationalistes chinois. Aujourd'hui, c'est un combattant KKY, personnage haut en couleur et gros fumeur, mi-chinois, mi-chan, du nom de Chang Chi-fu, qui est devenu le commandant d'une armée de quinze mille hommes dite l'« Armée chan unifiée », et le caïd mondial de l'héroïne. Chang Chi-fu se fait appeler « Kuhn Sa », prince en birman. Kuhn Sa, dont l'oncle fut exécuté par les Anglais pour avoir fait de la contrebande d'opium, avait servi dans la 3^e armée du

général Li (le Kuomintang) et subi un entraînement à Formose. Avant de se voir offrir en 1964, à l'âge de trente et un ans, le commandement d'une milice de quatre cents hommes, il n'était qu'un de ces aventuriers mercenaires qui sont légion en Birmanie.

L'autre seigneur de la drogue a subi des fortunes diverses mais, au moment où j'écris ce livre, il est à nouveau prospère. C'est un gros Chinois nationaliste au visage rond, Lo Hsing-han. Son frère Lo Hsing-min et lui sont devenus des caïds de la drogue grâce à l'intoxication massive des GI au Vietnam à la fin des années 60 et au début des années 70. Auparavant, Lo n'était qu'un petit voyou, opérant dans la province isolée de Lashio au nord de la Birmanie. Un bon à rien, ne s'intéressant qu'aux armes et aux femmes. Il le serait resté si, en 1963, le gouvernement de Rangoon ne lui avait pas proposé de devenir le chef d'un KKY de cent cinquante hommes. Rangoon avait sérieusement besoin d'un KKY dans la province de Lo à qui l'armée birmane venait justement de confisquer un gros chargement d'opium. Le gouvernement promit à Lo de lui rendre sa cargaison s'il acceptait de former un KKY. Lo accepta le marché, bien plus intéressant pour lui que pour les Birmans.

A la fin des années 60, les KKY s'étaient considérablement enrichis avec le trafic des stupéfiants et attiraient beaucoup d'aventuriers originaires de tout le Sud-Est asiatique. Au lieu de combattre les mouvements rebelles, ils se concentrèrent exclusivement sur la culture de l'opium et le trafic de l'héroïne. Au début des années 70, les KKY étaient devenus si encombrants que le gouvernement de Ne Win demanda leur dissolution. Les KKY refusèrent en bloc et certains d'entre eux, comme la milice de Kuhn Sa, adoptèrent des noms qui sonnaient comme ceux de mouvements de libération, afin de couvrir sous des objectifs indépendantistes leur trafic de drogue. C'est pourquoi, aujourd'hui, l'armée de Kuhn Sa s'appelle l'Armée chan unifiée alors que, en fait, elle n'a rien à voir avec l'indépendance des Chans. En revanche, Kuhn Sa a tout du roitelet criminel, obligeant les jeunes gens vivant sur son territoire à

servir dans son armée, imposant illégalement les villageois, cultivant et fabriquant près de la moitié de l'opium et de l'héroïne exportés par le Triangle d'or.

L'irrésistible ascension de Kuhn Sa fut pourtant jalonnée de revers de fortune et d'événements qui faillirent lui coûter sa carrière de trafiquant d'héroïne. En 1967, Kuhn Sa devint célèbre en défiant le monopole d'héroïne du Kuomintang. Kuhn Sa avait conclu un accord avec l'homme de la CIA au Laos, le général Ouane Rattikone, commandant en chef de l'armée laotienne. Le marché consistait pour Kuhn Sa à acheminer d'énormes cargaisons d'opium jusqu'aux raffineries d'héroïne du général Rattikone, situées à la frontière du Laos et de la Birmanie. Pour ce faire, les caravanes d'opium de Kuhn Sa devaient traverser le territoire contrôlé par le Kuomintang mais, lorsque le général Li réclama à Kuhn Sa la taxe habituelle de transit, celui-ci refusa de payer. Au début, Kuhn Sa parut avoir réussi là un gros coup et fait perdre publiquement la face aux nationalistes chinois. Kuhn Sa, avec ses six cents mules et ses cinq cents soldats, arriva à bon port à la frontière laotienne. Mais le général Li savait que cette histoire créerait un fâcheux précédent. Si Kuhn Sa n'était pas puni immédiatement pour son attitude rebelle, d'autres seigneurs de la drogue défieraient l'autorité des armées du Kuomintang. Alors, plus de mille hommes du général Li tendirent une embuscade à Kuhn Sa et, pendant trois jours, de féroces combats, baptisés par la presse « la seconde guerre de l'opium », firent plus de deux cents morts. Les deux camps en étaient là lorsque l'homme de la CIA, le général Rattikone, intervint avec ses troupes laotiennes aux côtés d'un autre client de la CIA, le général Li, du Kuomintang. Soutenu par l'aviation laotienne, le Kuomintang gagna haut la main et Kuhn Sa fut forcé d'abandonner son chargement d'opium et de battre en retraite avec les débris de son armée jusqu'au refuge des Etats des Chans. Le général Rattikone fut le grand vainqueur du tournoi puisqu'il fit payer au général Li deux cent cinquante mille dollars pour l'aide militaire laotienne,

décisive quant à l'issue des combats, et qu'il garda l'opium sans déboursier un dollar.

Dans le Triangle d'or, Kuhn Sa passait à présent pour un « tocard ». Son pouvoir avait été battu en brèche. Toutes les forces de police le considéraient comme un type fini, un acteur du passé. Après les combats avec le général Li, il lui restait à peine huit cents hommes. Il n'avait plus le soutien de la population et il s'était attiré la haine du puissant Kuomintang. Le destin de Kuhn Sa parut scellé le jour où il fut capturé par les Birmans au cours d'un raid surprise, puis jugé pour trahison et trafic d'opium et condamné à perpétuité.

Quoique rivaux, Kuhn Sa et Lo Hsing-han ont tous deux fait preuve, au cours de leur vie, d'une faculté de rebondissement extraordinaire. Au moment où Kuhn Sa se retrouvait en prison, après son arrestation en 1969, l'étoile de Lo montait au firmament. Celui-ci bâtissait un empire de la drogue, ne sous-traitant rien, contrôlant toutes les étapes de la production, de la culture au raffinage dans ses propres laboratoires, jusqu'à la livraison aux intermédiaires chinois des Triades de Hong Kong. Lo était bien placé pour s'approprier ce marché inespéré des années 60, l'arrivée de plus de cinq cent mille soldats américains au Vietnam. Sa marque d'héroïne, figurant sur les sachets de plastique, Double U-O Globe, devint l'une des plus recherchées du Sud-Est asiatique. Lo fit passer ses effectifs de cent cinquante soldats en 1964 à plus de cinq mille en 1972. Son frère, Lo Hsing-min, dirigeait les laboratoires d'héroïne et concluait des marchés avec les Triades de Hong Kong.

L'arrestation de Kuhn Sa, en 1969, fit disparaître son seul rival de la scène birmane. Lo développa ses affaires. Sa part du trafic de l'héroïne augmenta et, satisfait, il évita toute escarmouche avec le général Li et le Kuomintang, de plus en plus soutenu par Taiwan et par les Etats-Unis. Lo installa son quartier général à Tachilek, une ville isolée dans la montagne qu'on surnomma « le centre vital du financement, du commerce et du raffinage du Triangle d'or ». Ne devant de comptes à personne, méprisant les détachements

de l'armée birmane et les forces corrompues de police locale, Lo se retrouva à trente-huit ans à la tête d'un véritable empire. Il levait des impôts, organisait des expéditions punitives, contrôlait les récoltes, le transport et la vente de l'importante production d'opium du Triangle d'or.

Bien que Lo et son armée se fussent considérablement enrichis avec le trafic des stupéfiants, la décision des Etats-Unis de retirer leurs forces du Sud-Est asiatique prit le trafiquant par surprise. Lo ne s'était jamais donné le mal de prendre des contacts avec les Triades qui élargissaient leur marché à l'Europe et à l'Amérique du Nord. Et, comme par le passé, tandis que les affaires de Lo commençaient à décliner en 1973 et 1974, celles de Kuhn Sa reprenaient. Kuhn Sa qui croupissait dans les geôles birmanes fut libéré, grâce à son bras droit et éventuel dauphin, Chang Tse-chuan.

Chang Tse-chuan, originaire de Mandchourie et membre de la Triade, avait, dans les Etats des Chans, la réputation d'un chef d'une incroyable cruauté. Il s'était rendu célèbre en découpant vivant un chef Ahka qui avait trahi l'armée chan unifiée de Kuhn Sa, avant d'en jeter les morceaux à une meute de chiens. L'agonisant avait vécu assez longtemps pour voir les mâtins dévorer sa propre chair à belles dents. Chang vint au secours de Kuhn Sa en organisant l'enlèvement de deux médecins russes de l'ambassade soviétique à Rangoon. Ce que Chang ignorait, c'était que l'un de ces deux médecins travaillait pour le KGB et les Russes firent pression sur les Birmans pour que ceux-ci obtiennent la libération des otages. Chang promit de les libérer sains et saufs en échange de l'élargissement de Kuhn Sa. Les Birmans n'avaient pas le choix et, en 1974, Kuhn Sa se retrouva libre.

Au moment où l'étoile de Kuhn Sa remontait, le destin de Lo capotait. En juillet 1973, il réussit à échapper à un coup de filet de l'armée birmane mais, en cherchant refuge de l'autre côté de la frontière, il tomba sur une patrouille thaïlandaise et fut arrêté. Il offrit aux Thaïlandais plus d'un million de dollars pour sa libération mais la publicité faite

autour de cette arrestation avait également placé Lo sous les projecteurs des Etats-Unis et les Thaïlandais durent accepter l'extradition réclamée par les Birmans. Au moment où Lo, au tribunal de Rangoon, répondait du crime de trahison dans un procès spectacle, Kuhn Sa, enfin libre, s'apprêtait à reprendre ses activités. Il avait choisi, comme base d'opérations, un petit village frontalier du nord de la Thaïlande, Ban Hin Taek. Lo venait d'être condamné à mort par le tribunal birman. Il fit appel et la Haute Cour commua la peine de mort en prison à perpétuité. En 1975, Lo semblait un homme fini pour le trafic de la drogue, tout comme Kuhn Sa l'avait été après son arrestation en 1969.

Tandis que Lo languissait dans sa prison de Rangoon, Kuhn Sa recrutait des soldats pour son armée qui comptait à présent près de huit mille hommes et jouait à nouveau un rôle de plus en plus important dans le trafic des stupéfiants. Prenant modèle sur Lo avant sa chute, Kuhn Sa intégra verticalement son entreprise. Non seulement il taxait tout individu ou tout chargement d'opium traversant ses terres, mais il cultivait aussi le pavot, raffinait les produits dans ses propres laboratoires et vendait directement aux Triades en Thaïlande. Kuhn Sa fut le premier seigneur de la drogue à se servir de la presse à son avantage. Il donna une série d'interviews dans lesquelles il clamait son innocence et soutenait que son Armée chan unifiée n'était qu'une simple force de libération. Beaucoup le crurent. Le nombre de ses soldats passa à plus de dix mille en 1980 et avoisine aujourd'hui les quinze mille. Mais maintenant, il admet qu'il est le plus grand trafiquant du monde.

Pendant ses années en Thaïlande, Kuhn Sa établit des contacts importants au sein du gouvernement et de la police dont il employa certains membres influents. Il transforma Ban Hin Taek en un luxueux complexe résidentiel équipé d'un cinéma, de télévisions et de vidéos ultra-modernes, avec des pelouses comme des moquettes, des courts de tennis, un terrain de football, des piscines intérieures et extérieures, des pièces tapissées de marbre importé, un terrain de basket-ball, et des boutiques vendant des guitares

électriques, des denrées alimentaires importées, des spiritueux et des sièges en cuir, toutes choses considérées par Kuhn Sa comme indispensables à une armée de « libération ». L'entretien de Ban Hin Taek coûte plus de deux millions de dollars par mois mais cela ne représente qu'une infime partie de ce que gagne l'Armée chan unifiée avec le trafic de drogue. Kuhn Sa fit construire une trentaine de vastes raffineries d'héroïne à cheval sur la frontière birmano-thaïlandaise. Insatiable, cherchant toujours à s'approprier une part plus importante du marché de l'héroïne, l'Armée chan unifiée se battit à plusieurs reprises contre ses rivaux, l'Armée nationale Wa, le Parti communiste birman et la 3^e armée du général Li.

Kuhn Sa, doté d'un sixième sens pour les opérations médiatiques fracassantes, fit couvrir par la presse un événement sans précédent dans les annales de la drogue. Au cours de l'été 1977, il offrit aux Etats-Unis de leur céder toute la récolte d'opium du Triangle d'or pour douze millions de dollars. Bien que le général Li et le Kuomintang aient vendu à l'Amérique vingt-six tonnes d'opium pour un million de dollars en 1972, Kuhn Sa prétendait qu'il pouvait céder toute la récolte qui, à l'époque, représentait cinq cents tonnes. La proposition fut prise tellement au sérieux que le sénateur de l'Etat de New York, Lester Wolff, président de la commission antidrogue du Sénat, se rendit avec une délégation au quartier général de Kuhn Sa, dans le nord de la Thaïlande, pour essayer d'obtenir des précisions sur cette affaire. Considérant qu'il n'y avait aucun moyen de s'assurer la livraison d'une quantité d'opium aussi importante, le Département d'Etat rejeta finalement la proposition. Cependant, le fait que le gouvernement américain eût envoyé une délégation parlementaire pour rencontrer un seigneur de la drogue sur son propre territoire dota le trafiquant d'un prestige considérable, non seulement parmi les autres factions rebelles birmanes mais dans tout le Sud-Est asiatique. Un haut fonctionnaire de la police thaïlandaise m'avait dit à Bangkok : « Le voyage de Lester Wolff a été la chose la plus stupide que les Américains aient jamais

faite dans la guerre contre la drogue. Il a donné à Kuhn un immense prestige parmi ses rivaux et ses amis. En une nuit, on a fait de lui un interlocuteur important, quelqu'un avec qui négocier. Personne, à Washington, ne nous a jamais demandé notre avis. Ils sont arrivés un beau jour et ont annoncé : " Nous allons voir Kuhn Sa pour lui acheter toute la récolte du Triangle d'or. " Quelle idiotie ! »

En 1980, Kuhn Sa avait acquis une telle notoriété que les Etats-Unis demandèrent aux Thaïlandais de prendre des mesures à son encontre. Les choses s'envenimèrent lorsque Joyce Powers, l'épouse d'un agent de l'American Drug Enforcement, fut enlevée et assassinée à Chiang Mai, à deux pas de son mari qui essayait de négocier sa libération avec les ravisseurs. L'enquête « officielle » de la police thaïlandaise conclut à une tentative de vol ayant mal tourné mais le grand pont de la lutte antidroque du pays, un homme baptisé par le *Bangkok Post* et l'agence UPI (United Press International) le « Flic incorruptible », le colonel Viraj Juttimita, imputa l'assassinat à Kuhn Sa. Il s'agissait bien d'un ordre d'enlèvement mais le ravisseur, comprenant qu'il n'arriverait pas à sortir sain et sauf de la ville, s'était affolé et avait préféré tuer l'otage plutôt que de le délivrer. Après ce meurtre, les Américains obligèrent le gouvernement thaïlandais à agir et la tête de Kuhn Sa fut enfin mise à prix cinq cent mille baht (quarante mille dollars), récompense que les Américains s'étaient engagés à payer pour la capture du trafiquant mort ou vif.

Celui-ci déclara à la presse que sa mort ne résoudrait pas le problème de la culture de l'opium, vieille de deux cents ans, dans les Etats des Chans. Et il fit à son tour placarder des affiches, mettant à prix — vingt-cinq mille dollars — la tête des agents de la DEA en poste dans le nord de la Thaïlande. C'était plus un geste publicitaire qu'autre chose. Aucun des quinze mille hommes de Kuhn Sa n'essaya d'attaquer le vaste quartier général de la DEA à Chiang Mai, pas plus que les Américains ou les Thaïlandais ne tentèrent d'empêcher Kuhn Sa de visiter Hong Kong, de se rendre

dans sa maison de Bangkok ou encore dans sa boutique de jades à Chiang Mai.

Mais cette publicité faite autour de lui contraignit en fait la police à s'en occuper. Et, comme par le passé, au moment où Kuhn Sa commençait à être dans le collimateur des forces de l'ordre, le destin sourit une fois de plus à son vieux rival, Lo Hsing-han. L'ancien caïd du Triangle d'or, condamné à perpétuité, vit sa peine commuée de façon inattendue par le président Ne Win. Selon l'une de mes sources, sa libération rapporta à Ne Win et à ses compères la coquette somme de trois millions de dollars. Pour ajouter encore au choc qu'avait causé sa relaxe, le gouvernement birman donna à Lo le commandement d'une nouvelle milice armée KKY. Lo avait sous ses ordres deux mille cinq cents hommes — appelés « force volontaire des Etats des Chans » — et disposait d'armes modernes avec lesquelles il était censé, une fois de plus, combattre les armées rebelles. Bien sûr, les Birmans étaient conscients du fait que Lo avait déjà échappé une fois à leur contrôle mais ils le savaient ambitieux. Ils pensaient qu'il ferait tout pour retrouver son rang dans le trafic de l'héroïne et, dans la mesure où chaque groupe ethnique insurrectionnel, chaque armée révolutionnaire étaient maintenant totalement impliqués dans le trafic de l'opium depuis la fin des années 60, Lo serait obligé de les combattre tous pour redevenir un caïd de la drogue. Rangoon, qui considérait Lo comme le plus retors des salopards, espérait que son KKY vaincrait les rebelles qui avaient échappé à l'armée birmane. Lo signa son second bail avec la drogue au moment où Kuhn Sa amorçait son déclin.

En 1981, le Département d'Etat annonça que l'Armée chan unifiée, sous le commandement de Chang Chi-fu (Kuhn Sa) contrôlait approximativement 70 pour cent du raffinage de l'héroïne dans le Triangle d'or. Les attaques de la presse contre Kuhn Sa devenaient de plus en plus virulentes et les autorités américaines firent de nouveau pression sur les Thaïlandais pour qu'ils l'éliminent. Au début, ceux-ci essayèrent leur vieille tactique de communiqués de presse annonçant qu'ils effectuaient des raids contre

l'Armée chan unifiée le long de la frontière, lui infligeant de lourdes pertes et détruisant ses raffineries d'héroïne. La plupart de ces « raids » fournirent les manchettes des quotidiens thaïlandais et des hebdomadaires du Sud-Est asiatique. Autant de fables destinées à faire croire que les Thaïlandais étaient décidés à avoir la peau de Kuhn Sa alors que, en réalité, ils étaient très satisfaits de pouvoir profiter de son trafic d'héroïne. Mais cette fois, les Américains refusèrent de se laisser mener en bateau et résolurent de forcer la main à Prem, le premier ministre thaïlandais, qui était attendu à Washington en octobre 1981. Comprenant qu'il fallait à tout prix que les Américains croient à la sincérité des Thaïlandais, Prem décida d'effectuer une descente dans l'une des raffineries de Kuhn Sa située en Thaïlande et de la faire coïncider avec sa visite à la Maison-Blanche. Selon les agents de la DEA, un haut fonctionnaire du gouvernement payé par Kuhn Sa vendit la mèche au seigneur de la drogue. Pendant qu'il était à Washington, Prem reçut le rapport de l'opération : ses troupes d'élite étaient tombées dans l'embuscade tendue par l'Armée chan unifiée et la plupart de ses soldats avaient été tués. Quant à la raffinerie, elle avait été promptement démontée. Prem fut humilié et l'administration Reagan, aux prises avec une « guerre de la drogue » de plus, exigea que la Thaïlande expulse Kuhn Sa. Elle la menaça de suspendre toute aide militaire en cas de refus et lui promit une prime (quinze millions de dollars, dit-on) en cas d'action rapide et décisive.

Les Américains surent se montrer persuasifs. Le 21 janvier 1982, huit cents soldats de la police des frontières thaïlandaises furent largués en hélicoptère sur Ban Hin Taek. La police des frontières, soupçonnée de corruption, ne sut que deux heures à l'avance qu'elle devait s'apprêter à attaquer un lieu gardé secret. Les autorités redoutaient les fuites qui mèneraient droit à un second désastre. Mais Kuhn Sa l'apprit quand même à temps et parvint à s'enfuir en Birmanie avant l'arrivée, à l'aube, des unités thaïlandaises. L'Armée chan unifiée refusa de se rendre et les combats

commencèrent. C'était le bras droit de Kuhn Sa, Chang Tse-chouan, membre de la Triade, qui menait la bataille mais il s'en échappa au beau milieu. Les Thaïlandais finirent par appeler l'armée de l'air à la rescousse et les forces de l'Armée chan se rendirent. Dix-sept Thaïlandais furent tués et quarante blessés. Dans les rangs de Kuhn Sa, on compta quatre-vingts morts et près de deux cents blessés. Les Thaïlandais ramassèrent dix tonnes de matériel militaire appartenant à l'Armée chan unifiée, y compris près de mille fusils d'assaut, trois cents grenades à main, vingt-cinq lance-grenades, des caisses de fusées antichars et leurs tubes de lancement, des bazookas ainsi que cinquante-deux mille cartouches. « En comparaison, la quantité d'armes saisies dans les descentes de la brigade des stupéfiants à Miami ou à New York est inexistante », me dit le colonel Viraj à Bangkok. Ils ne trouvèrent pas d'héroïne mais soixante mille sachets de plastique portant la marque Double U-O Globe, pouvant contenir près de quarante-deux tonnes d'héroïne — une quantité suffisante pour approvisionner les toxicomanes des Etats-Unis pendant près de sept ans.

L'attaque de Ban Hin Taek gêna considérablement Kuhn Sa. Elle interrompit les moyens d'expédition, de transport et de financement qu'il avait développés pendant dix ans. Elle laissa aussi croire aux autres armées de l'héroïne que Kuhn Sa n'était pas invincible et pouvait être éliminé. Mais elles sous-estimèrent sa faculté de rebondissement. Lorsque Kuhn Sa décida d'évacuer ses troupes à Doi Lang, ville de montagne et passe stratégique le long de la frontière de Birmanie, les forces conjointes du Parti communiste birman et du Wa lui tombèrent dessus. Cette bataille de 1983 fut baptisée par la presse la « troisième guerre de l'opium ». De chaque côté, les pertes se chiffrent par centaines. A la fin des combats, les différentes parties en présence furent contraintes de partager le contrôle de ce défilé d'une grande importance stratégique. A nouveau, le bruit courut que Kuhn Sa était un homme fini et que son armée, n'ayant plus de base solide d'opérations, ne pouvait que décliner. A nouveau, il confondit tous les prétendus experts. Il s'installa

en Birmanie où il n'avait plus joué de rôle important depuis son arrestation en 1969, et établit son quartier général à Mong Kun, à vingt-cinq kilomètres de la frontière thaïlandaise. En 1984, Kuhn Sa avait, une fois encore, innové. Il négocia avec le Parti communiste birman afin de leur acheter leur opium et de le raffiner dans les laboratoires de l'Armée chan. C'était la première fois que Kuhn Sa, farouchement anticommuniste, travaillait avec eux. Kuhn Sa nie encore publiquement cette alliance mais, dans le Triangle d'or, c'est le secret de Polichinelle. Pour les communistes, c'était une aubaine. Ils rêvaient depuis longtemps d'une collaboration de ce genre car ils ne recevaient plus aucune aide financière de la République populaire de Chine depuis 1978, date à laquelle la Chine avait décidé d'améliorer son image de marque internationale en refusant de soutenir les groupes révolutionnaires de plusieurs pays.

Cette alliance inquiétait le gouvernement de Rangoon, qui considérait la coopération entre un groupe politique révolutionnaire et un seigneur de la drogue comme dangereuse. Les Birmans craignaient que, avec l'aide de Kuhn Sa, le Parti communiste ne constitue une menace pour Rangoon. C'est ainsi que le gouvernement arma et soutint encore davantage la force dans laquelle elle mettait tous ses espoirs — le KKY de Lo Hsing-han. Pour la première fois, la bonne fortune de Kuhn Sa coïncidait avec celle de Lo. Les Birmans espéraient que Lo pourrait freiner l'expansion de Kuhn Sa et des autres seigneurs de la drogue.

Jusqu'à présent, le plan de Rangoon a échoué. Depuis 1984, la seule force contre laquelle ait lutté Kuhn Sa, c'est celle de la 3^e armée du général Li mais tous deux sont enfin arrivés, non sans mal, à conclure une trêve. Kuhn Sa était allé jusqu'à bombarder la demeure du général Li à Chiang Mai en 1984. Le général, bien qu'épargné, avait perdu la face. On lui reprochait de ne pas avoir été capable de protéger sa famille. Pendant l'année 1985 et une grande partie de 1986, l'armée de Li se battit contre celle de Kuhn Sa. Des centaines d'hommes furent tués au cours d'escarmouches au Laos, en Birmanie et en Thaïlande. Cependant,

les forces de Kuhn Sa étaient très supérieures en nombre à celles du général Li qui avait perdu beaucoup d'hommes en 1967, pendant la première guerre de l'opium. Cette fois, l'Armée chan unifiée infligea des pertes sévères aux troupes de Li. En 1986, le Kuomintang et l'Armée chan conclurent une trêve qui est encore respectée à ce jour. « Ils semblent avoir compris qu'il est plus rentable de travailler ensemble que de se battre », me dit le colonel Viraj.

En faisant la paix avec la plupart des groupes rebelles, Kuhn Sa a pu consacrer toute l'énergie de son armée au trafic de l'héroïne. Les résultats sont impressionnants. Il a reconstruit l'empire qu'il avait bâti à Ban Hin Taek et il est encore moins soumis à l'autorité gouvernementale qu'il ne l'était. Tout seul, il a intensifié la culture du pavot en Birmanie. Au cours d'une conférence de presse tenue dans l'un de ses camps d'entraînement, il déclara que la production d'opium du pays allait doubler en 1987 et passer à mille tonnes. Il admit aussi que son Armée chan unifiée, tout comme les communistes et le Kuomintang du général Li, possédait de vastes raffineries mobiles. Bien que la récompense pour sa capture fût portée à cinq millions de baht (deux cent mille dollars), il affirma : « Je ne suis pas inquiet. Je n'ai pas l'intention de partir en voyage ces temps-ci. » Et il continua à défrayer la chronique avec une histoire controversée : au début de l'année 1987, il annonça que les Russes étaient prêts à lui fournir des armes modernes, s'assurant ainsi la livraison d'armement en provenance de l'Occident qui, tout comme les bureaucrates de Rangoon, tremblait à l'idée que l'armée de Kuhn Sa ne développe des liens avec l'Union soviétique. En mai 1987, les journaux thaïlandais parlèrent d'une nouvelle menace venant des seigneurs de la drogue — Kuhn Sa avait déployé ses premiers missiles américains le long de la frontière birmano-thaïlandaise.

Mais, au moment où Kuhn Sa donnait l'impression d'être totalement invincible, les rapports des services secrets firent état de combats entre l'Armée chan unifiée et un nouveau groupe de combattants coriaces. Les rapports internes de la

DEA identifièrent ces nouveaux combattants comme les forces du vieux rival de Kuhn Sa, Lo Hsing-han, âgé à présent de cinquante-trois ans, cherchant à faire sa rentrée dans les Etats des Chans.

« Si quelqu'un est assez courageux et obstiné pour essayer d'avoir Kuhn Sa, c'est bien Lo, me dit un expert de la DEA à Chiang Mai. Je pense qu'à l'heure actuelle, c'est l'un des personnages les plus intéressants du Triangle d'or. Beaucoup prétendent que ses jours de gloire sont révolus et qu'il ne pourra plus jamais concurrencer Kuhn Sa, mais moi je n'en suis pas si sûr. Lo est déjà revenu de plus loin. Et cette fois, Rangoon le soutient. Il n'est pas assez bête pour se battre ouvertement contre Kuhn Sa, mais il va attendre que l'autre se trouve en difficulté et il exploitera la situation. S'il s'alliait, par exemple, avec la 3^e armée du général Li — et il en est bien capable —, il pourrait mener la vie dure à Kuhn Sa. En outre, celui-ci s'est forgé un personnage de " prince des ténèbres " qu'il lui sera difficile de maintenir éternellement. Tout le monde essaie de vous faire tomber du piédestal. Lo guette Kuhn Sa et, à la première occasion, il ne le ratera pas. »

Ces hommes sont de réels Titans criminels, les survivants d'un jeu meurtrier qui se battent pour l'énorme enjeu que représente la suprématie sur le Triangle d'or. Trois seigneurs de la drogue qui monopolisaient déjà le trafic d'opium dans les années 60 — le général Li, Kuhn Sa et Lo Hsing-han — sont encore vingt ans plus tard les principaux acteurs de l'affaire. Le général Li, soixante-quinze ans, reste le second fournisseur d'héroïne du monde, et Lo Hsing-han, à qui les Birmans ont donné une seconde chance, prépare le terrain pour sa rentrée. D'autres puissants caïds sont venus et s'en sont allés, et bien des facettes du trafic de l'héroïne ont complètement changé depuis 1965 mais les princes des ténèbres du Triangle d'or, eux, sont toujours là.

« La ville que la dope a créée »

A minuit, il faisait encore une chaleur étouffante. Nous étions quatre hommes entassés dans une Jeep Toyota marron, un fusil M-16 attaché à la portière avant gauche et deux P38 posés dans le boîtier, entre les sièges. Outre mes deux guides, Hu et Chan (les deux petits trafiquants d'héroïne), deux policiers locaux nous accompagnaient. Hu transpirait abondamment sous son T-shirt. Son haleine empestait le whisky et il passait son temps à me donner de grandes claques dans le dos en m'assurant que j'avais bien de la chance de faire cette excursion. Chan, notre chauffeur, le plus jeune du groupe, était à peine assez grand pour voir au-dessus du volant. Ses cheveux étaient plaqués en arrière, genre banane à la Elvis Presley, et il arborait un duvet de moustache. Je remarquai qu'il lui manquait un index. Il négociait les ornières de la route étroite et sinueuse, le visage tendu, les yeux écarquillés par l'attention. Soudain, nous tournâmes dans une allée de gravier et la Jeep s'arrêta dans un crissement de pneus devant un grand portail métallique délabré. Chan klaxonna trois fois et le portail s'ouvrit lentement. Nous entrâmes dans la propriété et j'aperçus un groupe de jeunes gardes armés assis autour d'un barbecue dans la cour. Derrière eux, quelques chiens bâtards squelettiques déchiquetaient une carcasse de poulet dans la pousière. Au fond de l'allée se trouvait une baraque en bois

branlante à un étage, dont les fenêtres étaient obstruées par des planches. Hu nous dit de descendre de la Jeep et de l'attendre pendant qu'il allait préparer notre entrée. Les moustiques nous attaquaient en piqué et, soudain, un rat de la taille d'un lapin de garenne détala devant moi et fila vers le portail. Je m'apprêtais à remonter dans la Jeep, mais Hu me donna un coup de coude et me fit signe de ne pas bouger. Il s'avança vers les gardes et leur dit quelques mots en thaïlandais. Ceux-ci acquiescèrent en souriant.

Un jeune dur, un Colt 45 à la ceinture, rappliqua et me dévisagea un instant avant de nous faire signe de le suivre. Il nous fit passer par une sorte de corridor au toit en tôle ondulée, soutenu par deux piquets de bambous, qui menait à la maison. Avant d'entrer, mes compagnons s'arrêtèrent et s'inclinèrent, les mains jointes, devant un petit autel de métal noir où méditait un Bouddha éclairé par l'encens qui brûlait et par un large cercle de bougies allumées à ses pieds.

En entrant, je fus frappé par l'odeur qui régnait dans la maison, un mélange étrange de sciure fraîche et de parfum bon marché. La lumière était si vive que je dus cligner les yeux pour accommoder ma vue. Je me trouvai dans une vaste pièce de dix-huit mètres de long sur environ six mètres de large. Si la sciure recouvrait le sol, les murs, eux, étaient drapés, du sol au plafond, de satin rose shocking. Une vieille affiche en noir et blanc était punaisée de travers au-dessus de la porte : Marilyn Monroe, passant sur une grille d'aération, sa robe soulevée par le vent. Les piliers de soutènement en bois étaient, comme des bras de marins, tatoués d'initiales, de dates et autres graffitis. Tout au fond de la pièce, je vis un écran de télévision géant dont l'image vacillait. Le long des trois autres côtés étaient alignés des bancs de bois étroits sur lesquels des grappes de femmes et de filles se pressaient comme les poissons au marché indigène. La plupart étaient des adolescentes mais certaines avaient une bonne soixantaine d'années. Elles étaient presque toutes vêtues de robes de soie où dominaient les couleurs chartreuse et noir. Leurs visages étaient lourdement fardés, poudrés de blanc, avec des lèvres rouge vif.

Elles avaient toutes la même coupe de cheveux, au carré, à la hauteur des oreilles avec une frange raide sur le front — le look « poupée chinoise » sortant d'une chaîne d'assemblage.

Au milieu de la pièce, une douzaine de filles étaient assises autour d'une table basse, ronde et en cuivre. Elles essayaient désespérément d'avoir l'air plus âgé et plus sophistiqué. J'apprendrais par la suite que la plus vieille avait douze ans, la plus jeune six.

Lorsque notre groupe entra dans la salle, les filles qui regardaient la télévision se tournèrent vers nous presque à l'unisson et commencèrent à sourire et à se tortiller pour nous offrir une vue plus complète de leur anatomie. Certaines semblaient nerveuses et mal à l'aise, mais la plupart prenaient l'air blasé et nous regardaient passivement. Un petit garçon noir nous apporta des verres d'eau tiédasse sur un plateau en teck. Hu, mon guide, qui était en nage, vida le sien d'un trait. Le reste du groupe s'assit sur de vieilles caisses recouvertes d'un tissu indigène. Lorsque les filles eurent compris que nous n'étions pas là pour consommer, elles perdirent tout intérêt pour nous. Certaines se tournèrent à nouveau vers la télévision, d'autres sortirent leur trousse de maquillage pour faire quelques raccords.

Mes guides m'avaient conduit à Chiang Rai, en Thaïlande, à vingt miles du Triangle d'or. Le bâtiment dans lequel nous nous trouvions avait été surnommé « la Cage à poules ». Cinq ans plus tôt, avant que les trafiquants locaux ne s'en emparent pour en faire l'un des plus vastes bordels de la ville, ç'avait été la plus grande maison de Chiang Rai. Les filles sont achetées ou enlevées dans des provinces reculées, puis on les force à se prostituer. Les trafiquants d'héroïne et la police locale sont associés dans cette affaire. Le soir où je m'y trouvais, Hu prétendait que l'une des filles avait été enlevée dans une rizière quelques jours auparavant.

Chan engagea la conversation avec une gamine assise à la table des enfants. Elle était vêtue d'un uniforme scolaire rouge et blanc soigneusement repassé et, contrairement aux autres, n'avait pas les cheveux coupés au carré mais attachés

en couettes. Elle semblait avoir une dizaine d'années. « Elle dit qu'elle est là depuis six mois, m'expliqua Chan par-dessus son épaule. Elle vit ici avec sa tante, ce qui explique sa présence dans la maison. La tante doit être une vieille pute, ajouta-t-il, riant de bon cœur à son propre commentaire.

— Demandez-lui où sont ses parents. »

Chan lui posa la question. Elle hésita et regarda ses compagnes avant de répondre. « Ils sont morts, traduisit Chan. Je pense qu'elle ment. Ça la rend nerveuse de parler devant tout le monde. Ils font seulement semblant de ne pas écouter. »

« Vous en avez vu assez ? » Hu me regardait. « Il ne faut pas gêner la clientèle.

— Demandez-lui encore ce qu'elle gagne ici. »

Hu secoua sa grosse tête. « Non, ce n'est pas possible. Personne ne parle d'argent avec les filles. Ça ne se fait pas.

— Une dernière chose. Demandez-lui son âge. »

Hu lui posa la question. Sa réponse fit rire mes guides et le jeune garde qui nous avait laissé entrer. Encore hilare, Hu se tourna vers moi. « Elle prétend qu'elle a seize ans. Elles disent toutes qu'elles ont seize ans parce que tous les hommes — et surtout les soldats américains — aiment les vierges de seize ans. Plus jeunes, ils n'en veulent pas. Plus âgées, elles sont considérées comme une denrée avariée. Seize ans, c'est parfait. Alors même celles qui sont plus vieilles disent qu'elles ont seize ans. Celle-ci doit en avoir douze. Bon, on y va maintenant ? »

Si les filles échappent à la syphilis ou au Sida, si elles ne sont pas amochées ou tuées par un ivrogne ou un drogué et si elles manifestent un réel talent dans l'exercice de leur art, elles seront peut-être envoyées à Bangkok et grossiront les rangs des quelque cinq cent mille prostituées de la capitale. Prendre une fille pour la nuit coûte à un Thaïlandais trois cents baht, près de douze dollars. Si le client veut plusieurs filles, on lui fait un prix.

Le client peut prendre la fille de son choix et l'emmener hors de la Cage à poules — la seule règle, c'est qu'elle doit

être ramenée consciente. Les clients peuvent aussi utiliser les cellules du premier étage, fermées par des rideaux, vides, à part un matelas souillé sur le sol. Je montai au premier. Si les rideaux offrent un semblant d'intimité, ils n'étouffent pas les sons. Ce que j'entendais ressemblait davantage à des gémissements de douleur que de plaisir — j'espérais que mon imagination me jouait un tour. Je compris soudain pourquoi le son de la télévision, en bas, était si fort. Il ne fallait pas que les filles qui attendaient leur tour aient en permanence conscience de ce qu'elles allaient subir.

Je sortis de là très secoué, ce que mes guides, je pense, avaient prévu. Je venais d'être témoin, pour la première fois, de l'association florissante de la pègre et de la police locale. On ne voyait la différence qu'à cause de l'uniforme. Hu ne surestimait pas l'intérêt de la Cage à poules. « Ça nous fait un peu d'argent de poche et ça permet aussi de tenir en main la police et les hommes politiques qui fréquentent l'établissement. La plupart sont des clients réguliers. Ils doivent se sentir plus en sécurité ici que dans les autres maisons parce qu'ils ont des parts dans l'affaire. » Le message était clair. Hu voulait que je comprenne dès le début que j'entrais dans son monde à lui et devais oublier mes préjugés occidentaux sur le rôle de la police et des autorités. Ici, les choses se passaient autrement. Un haut fonctionnaire de la DEA, en poste là-bas, me confirmerait plus tard que ce dont j'avais été témoin à la Cage à poules n'avait rien d'exceptionnel. « La police locale répond exactement à la définition du crime organisé tel que le conçoit le FBI, à ceci près qu'ils ne sont pas aussi organisés. » La Cage à poules me confirma également ce que m'avait dit l'agent de la DEA à Bangkok : « Le Triangle d'or est l'une des dernières grandes régions hors la loi du monde. »

Le lendemain matin, nous étions sur la route au lever du soleil, après un petit déjeuner composé de riz frit surmonté d'un œuf, acheté dans une échoppe du centre ville. « C'est mieux que vous mangiez thaïlandais pendant votre séjour, m'assura Chan. Ça vous donnera des forces. » Mes gargouillements d'estomac me prouvaient le contraire.

Les policiers qui nous avaient accompagnés la nuit précédente n'étaient pas du voyage. Ils travaillaient à Chiang Rai et ne pouvaient sortir de l'agglomération. A cinq kilomètres de la ville, Chan quitta la route à deux voies et prit une piste menant aux collines. « Si on veut voir le Triangle, il faut laisser la grand-route, m'expliqua-t-il. C'est en se baladant en montagne qu'on comprend que l'opium puisse être convoyé aussi facilement. »

Pendant le reste de la journée, nous roulâmes sur des pistes de plus en plus étroites. La végétation était si dense qu'elle se refermait sur la Jeep dont nous avions remonté les vitres. « Vous devriez voir ça à la saison des pluies, dit Chan, quand toute cette végétation mesure trois mètres de plus. On ne voit les voitures qu'on croise que lorsqu'elles sont sur vous. » De temps en temps, nous traversions un village — tout amas de huttes était appelé ainsi — mais il n'y avait aucun signe de vie.

« Personne n'est assez fou pour sortir par cette chaleur, expliqua Hu. Les montagnards sont tous à l'intérieur. Ils font le travail le matin de bonne heure ou bien en fin de journée. De toute façon, en ce moment, il n'y a rien à faire. Si vous étiez venu un mois plus tôt, vous auriez vu tous ces champs couverts d'opium.

— Je croyais que le gouvernement avait détruit une bonne partie des champs de pavots ?

— Ce sont des conneries. Bien sûr, les montagnards plantent du café et autres saloperies dans certains villages, mais sur le champ voisin, ils font pousser de l'opium. N'allez surtout pas croire ça. Les montagnards cultivent l'opium depuis des centaines d'années et pour eux, il n'y a pas de mal à ça. Si vous leur parlez d'héroïne, ils ne comprennent pas ce que vous dites. L'opium, c'est un bon produit pour eux. Pourquoi devraient-ils l'abandonner ? Parce que quelqu'un arrive de Bangkok et leur dit : " S'il vous plaît, arrêtez. C'est mauvais parce que c'est transformé en héroïne et vendu à New York ? Parce que le roi et la reine de Thaïlande veulent que vous cessiez. " » Tourné vers moi, il parlait d'une voix aiguë et coléreuse. « Merde ! Ils ne

savent même pas où se trouve New York. On pourrait aussi bien leur parler de la lune. Ça ne signifie rien pour eux. Quant au roi et à la reine, ils s'en foutent. Ces gens-là ne se considèrent même pas comme thaïlandais. Ils sont avant tout meo ou ahka ou autre... Si on leur demande ce qu'ils sont, ils ne répondent jamais qu'ils sont thaïlandais. Ils ne savent même pas que la terre qu'ils cultivent fait partie de la Thaïlande. Pour eux, elle appartenait à leur père qui lui-même la tenait de son grand-père et ainsi de suite. Alors ils disent : " Cette terre est à nous, on en fait ce qu'on veut, et allez vous faire foutre. " C'est pour ça que la région est couverte d'opium chaque année, quoi qu'en dise Bangkok. »

Hu et Chan me montrèrent soudain des pistes dénudées dans la montagne. « Voilà les sentiers qu'empruntent les caravanes pour transporter l'opium.

— On les voit à peine, murmurai-je pour moi-même.

— Tout est là, répondit Hu d'un air triomphant. On les voit à peine à cette période de l'année, alors imaginez quand la végétation a poussé ! On ne les voit même pas d'hélicoptère, parce que le sentier est assez large pour les hommes et les bêtes mais il est dissimulé par les arbres et les bambous qui forment une voûte de verdure. Il y a des centaines de pistes de ce genre entre la Thaïlande et la Birmanie. Alors les flics et vos agents de la DEA, où vont-ils regarder ? Qu'est-ce qu'ils vont surveiller ? Et il y a sans cesse de nouvelles pistes. Il suffit de cinq hommes et de quelques instruments pour en tailler une. Ça ne prend pas plus d'une semaine. Kuhn Sa utilise même des bulldozers pour ouvrir de nouvelles routes mais il ne s'en sert qu'une seule fois. Et tous les caravaniers connaissent ces sentiers par cœur. Les flics ne savent pas où ils mènent, alors ils se perdent. Les caravaniers, eux, n'ont jamais de problème.

— Ils ne se servent pas d'hélicoptères pour repérer les caravanes et voir où elles vont ?

— C'est impossible. Il n'y a pas un bruit ici. Si les flics s'amenait en hélico, on entendrait le moteur à deux kilomètres d'ici et toute la caravane se mettrait à couvert

pendant la durée de la mission de surveillance. D'autre part, l'opium n'est acheminé que la nuit. Personne n'en transporte dans la journée. Alors, comment voulez-vous que les hélicos les repèrent ? La nuit ils ne voient rien. Rien du tout. »

Il ne me fallut qu'une journée de route dans le Triangle d'or pour comprendre comment de longues caravanes comprenant des centaines de chevaux chargés de tonnes d'opium pouvaient traverser la région en toute impunité, et les armées rebelles se cacher dans les villages voisins ou dans la forêt. Ils devaient être totalement invisibles. Et pas une fois, au cours de cette longue journée, je ne vis de Jeep ou de voiture. Nous ne croisâmes que deux montagnards qui, ne nous ayant pas entendus arriver, firent un bond de côté pour éviter la Jeep. Mis à part les tribus indigènes qui vivent dans la montagne, cette région est un *no man's land*. J'ai fait du trekking dans les Andes, dans le désert du Sahara et dans les contrées glacées du nord du Canada, mais je n'ai jamais vu d'endroit aussi sauvage que cette partie du nord de la Thaïlande qui va vers la Birmanie. Même si les armées rebelles ne peuplaient pas le Triangle, les autorités auraient du mal à établir un véritable gouvernement sur ces terres, mais, avec plus de quarante mille insurgés en armes, la tâche paraît insurmontable, à moins d'envisager une opération militaire de grande envergure, suivie d'une aide étrangère importante pour développer la région et la débarrasser de l'opium.

« On vient de passer la frontière », m'annonça Hu. Je me retournai pour regarder à travers la vitre arrière de la Jeep. « Ah ! bon ? Je n'ai rien vu.

— Eh oui, me dit Hu tout fier. La frontière n'existe que sur la carte. Ici elle n'est matérialisée que par des cairns. C'est comme ça qu'on sait qu'on passe d'un pays à l'autre. Mais les arbres ne le savent pas. Ils poussent des deux côtés de la frontière, tout comme l'opium. Si on a un laboratoire d'un côté de la frontière, tout près des cairns, et que les flics rappliquent, il suffit de courir de l'autre côté et ils ne peuvent plus rien contre vous. C'est génial, non ? Ils n'osent

pas franchir la frontière parce qu'ils ont peur d'un incident international. »

Maintenant je commençais à comprendre pourquoi la Birmanie n'autorisait l'entrée sur son territoire que par air. C'était le seul moyen de contrôler les entrées et les sorties du pays. Mais toute personne ne craignant pas de passer par les pistes accidentées de la montagne pouvait franchir tranquillement la frontière. Il n'y avait ni douane, ni police, pas même une vague pancarte dissuasive.

« Nous sommes sur le territoire de l'Armée chan unifiée maintenant, dit Chan sortant de son étrange concentration proche de la transe. Tout autour, ce sont les terres de Kuhn Sa. Tous les villageois travaillent pour l'Armée chan. C'est normal qu'il ait son mot à dire en Thaïlande parce qu'il a des hommes à lui dans toutes les villes importantes du pays. Mais là-bas, il se contente d'avoir de l'influence. Ici, il fait la loi.

— Vous n'avez pas peur que les forces de l'Armée chan nous arrêtent dans la montagne ?

— Ne vous inquiétez pas, répondit-il. Avant de quitter Chiang Mai, nous avons prévenu un de leurs hommes que nous allions traverser la frontière par cette route. Tout le monde connaît la Jeep. Et vous ne risquez rien parce que vous êtes avec nous. Les nouvelles se répandent très vite d'une ville à l'autre. Il y a une façon de les faire circuler. Quand quelqu'un traverse les terres de l'Armée chan, celle-ci le sait toujours. Ils vont nous surveiller, s'assurer qu'on ne voit rien de trop intéressant, puis ils nous regarderont partir. Je voudrais vous montrer quelque chose pas loin d'ici. On peut faire ça tout en rentrant en Thaïlande ce soir. Ce qu'il faut, c'est récupérer la grand-route avant la nuit. Je ne veux pas être coincé dans la montagne après le coucher du soleil. Ce n'est pas drôle du tout. »

Chan quitta bientôt la piste, grimpa au-dessus d'un petit torrent et s'arrêta au sommet d'une colline. Pour la première fois depuis sept heures, il coupa le moteur. Le silence était surprenant. Après s'être longuement étiré, Chan sortit un M-16 de la Jeep et me fit signe de le suivre. Je

ne voyais pas le moindre sentier mais Chan et Hu entrèrent résolument dans la jungle. Il nous fallut près de dix minutes pour faire cent mètres, ma lente progression dans la forêt tropicale les obligeant à m'attendre. Si, du siège arrière de la Jeep, le territoire semblait accidenté, à pied c'était bien pire.

J'étais si attentif à mes pas que je ne vis pas que je me dirigeais droit vers le côté d'un bâtiment. Hu m'arrêta en me mettant la main sur l'épaule. « Attention, dit-il. On ne sait jamais sur quoi on tombe en Birmanie. »

Mon visage devait refléter une extrême surprise parce que Hu et Chan pouffèrent de rire. Je croyais qu'ils voulaient me faire admirer un panorama sur les Etats des Chans. Au lieu de cela, je me trouvai devant une grande bâtisse en bois en partie calcinée et envahie par la végétation. J'entrai avec eux. Il n'y avait pas de plafond mais, à l'intérieur des murs, des débris de verre, des vases, des bassines de métal tordues et de grandes casseroles qui jonchaient le sol. Des barils de deux cents litres en métal noir étaient alignés contre un mur. Sur celui d'en face, je vis des placards de fortune rouillés, leurs portes défoncées et béantes.

« Vous êtes le premier Blanc à pénétrer ici, me dit Hu. C'était l'un des gros laboratoires des Etats des Chans. On pouvait produire deux cents kilos d'héroïne par jour là-dedans. » Si Hu avait été précis, il aurait dit deux tonnes d'opium transformé par jour, c'est-à-dire près de quatre fois plus que l'estimation de la DEA sur la production moyenne d'une raffinerie de jungle.

« Ce labo a été construit il y a un an, poursuivit-il. Il a fonctionné pendant deux mois puis il a sauté. Les explosifs ont tué douze personnes, et tout ou presque a été détruit, y compris la dope. L'Armée chan s'en fout parce qu'elle pense que c'est un coup de la DEA ou de la CIA. Personne d'autre n'aurait été capable de faire ça. Si c'est le cas, elles ne manquent pas de culot. Elles n'ont pas le droit d'opérer en Birmanie. C'est hors limites pour eux. »

Hu, manifestement, ne voyait pas l'ironie de la chose : voici un trafiquant d'héroïne vivant totalement hors la loi et se plaignant parce que les services secrets ne la respectaient

pas. Il commençait même à s'indigner. « Les gens qui ont été tués ici, continua-t-il, c'étaient tous des paysans. Ils étaient très mal payés. Quant au chimiste, il n'était même pas là. De sorte qu'ils (les services de renseignement américains) n'ont rien eu. En une semaine, le labo peut être remis sur pied et fonctionner comme avant.

— Comment les gens faisaient-ils pour entrer et sortir de là ? La végétation est si dense !

— Oh ! ça... ce n'est pas un problème. Quand le labo fonctionnait, il y avait un sentier qui y menait. Il a été recouvert par la végétation. Il l'était déjà en partie. D'avion, on ne voyait rien, mais c'est plus épais maintenant qu'il est abandonné.

— Combien y avait-il de chimistes là-dedans ?

— Un seul. Un très bon chimiste. Ici, on faisait de la n° 3 (de l'héroïne fumable). Quand on a ouvert, c'est Nat Sa'Kui qui l'a dirigé. C'est le grand spécialiste de la 3. Il habite à la sortie de Mae Sa, à l'extrême nord de la Thaïlande. Il continue à travailler pour Kuhn Sa, il supervise le raffinage. Moi, je l'ai vu quand il était neuf, le labo. Il y avait tout un matériel hyper-moderne, des sentinelles, des armes, etc. C'est pour ça que nous sommes sûrs que c'est la CIA ou la DEA qui a fait le coup. Personne d'autre n'aurait pu rentrer sans se faire prendre. Mais ça n'arrivera plus parce que, depuis, Kuhn Sa a fait des modifications. »

J'avais déjà vu des photos de laboratoires investis dans la jungle. J'étais toujours étonné de voir combien les raffineries étaient rudimentaires. Un assortiment de tubes, de flacons et de balances — le genre de matériel qu'on s'attend à trouver dans toute salle de chimie d'un établissement scolaire. Mais on ne voyait jamais le paysage entourant le laboratoire, pas plus que les matériaux utilisés pour sa construction. En plein jour, ces locaux sont sombres à cause de l'épaisse voûte de feuillage qu'on a au-dessus de la tête. La plupart du temps, il n'y a pas de toit en raison des fumées toxiques dégagées par le processus du raffinage. Il faut le maximum de ventilation. Dans le bâtiment où nous nous trouvions, il faisait chaud et humide. Lorsque les feux pour

cuire la morphine et faire bouillir les agents chimiques étaient allumés, la chaleur devait être intenable. Je marchai sur du verre et me penchai : je venais d'écraser une paire de lunettes ayant appartenu à l'une des douze victimes dont les corps devaient être décomposés depuis longtemps dans ce climat tropical. Il était difficile d'imaginer que ces hangars jouaient un rôle primordial dans le trafic de l'héroïne et dans les affaires des Triades. Pourtant, sans ces raffineries, l'opium devrait être acheminé en vrac à Hong Kong ou dans d'autres centres de raffinage. La construction de ces laboratoires à la source de l'opium permet d'alléger considérablement les cargaisons quittant le Triangle d'or et de les rendre beaucoup moins encombrantes. La contrebande en est facilitée et la transformation subie par l'opium assure le maximum de rentabilité. Même si le chargement est censé être livré à Hong Kong ou dans des laboratoires néerlandais, ces raffineries de jungle permettent au moins de transformer l'opium en morphine ou en héroïne base.

Cette partie du trafic de l'héroïne est une tâche ingrate qui incombe aux « cols bleus ». Un travail très pénible effectué par des ouvriers mal payés dans ces laboratoires rudimentaires du Triangle d'or. Seul le chef chimiste, généralement associé aux trafiquants, gagne beaucoup d'argent. C'est celui qui en gagne le plus après le seigneur de la drogue.

Au bout d'une demi-heure, Hu déclara qu'il fallait regagner la Jeep si nous voulions être en Thaïlande avant la nuit. Le trajet du retour fut paisible. Hu dormit pendant une bonne partie de la route. Chan tendait le cou pour voir au-dessus du volant et conduisait en silence. Quant à moi, je réfléchissais à ce que je venais de voir. Ce laboratoire de Birmanie était loin du quartier général des Triades de Hong Kong, loin des dealers qui vendent la dope dans les rues de New York ou des banques qui blanchissent les milliards de narcodollars. Pourtant, il faisait partie intégrante de la chaîne, au même titre que tous les autres éléments. C'était la source. Sans les armées rebelles, sans les récoltes et les raffineries, le pipeline de l'héroïne serait à sec.

C'était bien, en effet, le territoire de Kuhn Sa. Je n'avais pu voir ce laboratoire que parce que son Armée chan unifiée m'en avait donné l'autorisation. Personne n'entrait dans les Etats des Chans sans sa permission. Je repensai à l'exécuteur de la Triade, au 426, que j'avais rencontré à la Canton Disco. Son train de vie dépendait entièrement des seigneurs de la drogue, de leur capacité à assurer des récoltes d'opium à jet continu. Et le meilleur associé qu'ils avaient jamais eu à la source était évidemment Kuhn Sa.

C'est le plus cabotin et le plus tapageur des seigneurs de la drogue. Pour tous les services chargés de lutter contre ce fléau dans le monde, il est le mal incarné. Aux yeux des vieux généraux chinois du Kuomintang, c'est un parvenu haïssable. Pour les insurgés armés des Etats des Chans, un opportuniste qui a détourné le mouvement d'indépendance de son but premier afin de pouvoir se livrer à son trafic de stupéfiants. Les montagnards du Triangle d'or le considèrent comme un féodal, une sorte de Robin des Bois moderne qui vit de l'opium. Il représente la principale source de richesse de certaines autorités gouvernementales de Thaïlande et de Birmanie. Mais pour les Triades de Hong Kong, il est le personnage clé du trafic de l'héroïne, qui rapporte des milliards de dollars par an. En un sens, visiter cette raffinerie incendiée en Birmanie m'a aidé à le comprendre.

Trop peu d'hommes intègres

« Ce sont des conneries, me dit l'agent de la DEA, assis derrière son grand bureau. Nous ne posons jamais de bombes dans les labos d'héroïne. Nous ne pouvons même pas pénétrer en Birmanie. Notre travail s'arrête à la frontière. Le Département d'Etat aurait une attaque si l'un de nos agents basés en Thaïlande se faisait prendre en Birmanie. En outre, la DEA en Birmanie n'est qu'un simple service de recherche et de renseignement. Elle ne fait pas d'opérations. Et si vous pensez que la CIA, dans le coin, est prête à gaspiller du temps et de l'argent pour faire sauter un laboratoire de jungle, vous vous trompez. Elle a ses priorités et la lutte antidrogue n'en fait pas nécessairement partie. Ceux qui font sauter les laboratoires de l'Armée chan unifiée en Birmanie, ce sont les autres groupes rebelles, je vous l'assure. Soit le Kuomintang, soit le Wa. Un concurrent de Kuhn Sa, en tout cas. Ça ne vient pas de nous. Nous avons déjà bien assez à faire avec les raffineries de ce côté-ci de la frontière. »

Je me trouvais dans les bureaux de la DEA à Chiang Mai, moins d'une semaine après avoir traversé la frontière birmane avec Hu et Chan. L'homme qui parlait ainsi s'appelait Ben Yarbrough. C'était le chef de l'antenne de la DEA chargé du nord de la Thaïlande. « La branche opération de la DEA », selon Yarbrough. « Il n'y a que les

cow-boys de l'agence qui sont volontaires pour venir ici. On n'y vient pas à moins d'être prêt à se salir les mains dans des actions tordues. Vous savez bien qu'à Chiang Mai, vous allez fatalement être amené à abattre des trafiquants de drogue et que vous avez de grands risques d'y laisser votre peau. »

Yarbrough est manifestement prêt à se battre. Avec son mètre quatre-vingt-dix et ses quelque cent vingt kilos de muscles, il donne l'impression de pouvoir vous écrabouiller la tête au cours d'une bagarre sans même s'essouffler. Assis dans son vaste fauteuil de cuir, il est l'image même du militaire américain, *clean*, bronzé. Il porte des lunettes d'aviateur et une casquette de base-ball yankee enfoncée sur ses cheveux bruns coupés très court. Marié et père de deux enfants, on le verrait très bien dans un film d'aventures aux côtés de Sylvester Stallone ou d'Arnold Schwarzenegger. Etre en première ligne sur le front de l'héroïne l'excite visiblement. Son bureau représente parfaitement sa vie tournée vers l'action. Les murs sont couverts des nombreuses citations que lui a values son courage.

« Vous savez, ce qui se passe ici, c'est vraiment une guerre et nous, nous ripostons avec de simples opérations de police. Comment espère-t-on que nous allons arrêter le déferlement de l'héroïne avec une seule antenne ? Parmi nos homologues thaïlandais, il y a des types formidables qui risquent leur vie... Moyennant quoi, ils sont payés des clopes et la population n'a aucun respect pour eux. Ces gars-là et leur équipe sont restés à mes côtés dans des bagarres sanglantes avec les trafiquants. Ils n'ont pas molli d'un pouce. Ils sont honnêtes et donneront leur vie pour vous. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas un grand nombre de flics corrompus. Vous n' imaginez pas le nombre de flics thaïlandais qui se laissent acheter. Ça me rend malade. Et pas seulement les flics.

« Parfois, je rêve de travailler dans un pays où ces salauds de trafiquants ne peuvent pas acheter leur libération. Et quand ils n'achètent pas leur libération, c'est le plaignant ou le juge qu'ils achètent. Quelque part, le long de la chaîne, il

y a toujours un maillon pourri. Ça rend fou d'arriver enfin à coincer un gros trafiquant et de le voir sortir de prison presque aussitôt parce que le système est corrompu. Mais ça, c'est la Thaïlande. Il vaut mieux s'y habituer autrement on devient dingue. Remarquez, on a une compensation : les Thaïlandais nous laissent la bride sur le cou, ce qui n'est pas toujours le cas dans les autres pays. »

Il regarda le fusil d'assaut accroché au mur. « Vous voyez ça ? Eh bien, c'est la véritable cour d'appel de ce pays. Les trafiquants adorent se battre avec les flics parce que ça leur donne une chance d'en éliminer quelques-uns définitivement. Cette année, j'ai descendu quatre trafiquants de drogue. Vous imaginez ça aux Etats-Unis ? Ça n'arrive jamais. L'année dernière, en 1986, on a fait une descente dans un labo avec la patrouille de police des frontières. On s'est battus avec douze hommes armés de mitrailleuses et de grenades. Cette année, on a détruit un laboratoire gardé par trente types armés jusqu'aux dents — M-16, AK-47 russes, lance-roquettes, M-79, lance-grenades et autres joujous, y compris des mines antipersonnels. Ah ! ce n'est pas de tout repos, ici, mais on ne peut pas dire qu'on s'ennuie. Ça non. De toutes les antennes de la DEA dans le monde, nous sommes celle qui fait le plus d'opérations. Par contre, on n'en rajoute pas dans le renseignement. Nous sommes au front dans cette guerre contre la drogue. »

Yarbrough me fit faire le tour des bureaux. Leur quartier général ressemblait à une petite forteresse. Entourés d'un haut mur de béton, protégés par un système électronique de sécurité, c'est là que vivent les agents de la DEA et leurs familles. Ils sont coupés de Chiang Mai. L'enceinte fortifiée est située dans l'une des parties les plus pauvres de la ville et ils sont cernés par les bidonvilles. Cependant, dès qu'on franchit le portail blindé, on a l'impression de se retrouver dans une petite ville américaine reconstituée par Hollywood. Des jeunes gens en tenue de tennis jouent en double sur des courts neufs. Les maisons à un étage, typiquement américaines, ont l'air d'avoir été transportées comme par miracle en Thaïlande. Les pelouses lisses comme de la

moquette, les piscines, les caisses de Coca-Cola et les vastes stocks de T-bones steaks contribuent à entretenir l'illusion et vous aident à oublier qu'on est à treize mille miles de la côte américaine.

« En 1974, l'un des premiers agents en poste ici, Georges Shaof, et sa femme Sheryl se sont fait attaquer sur une route, près de la ville, par deux gamins armés de fusils de chasse à canon scié. C'était le comité d'accueil chinois de la région ! Sheryl s'est retrouvée à l'hôpital. Et, en 1980, Mike Powers, l'un de nos meilleurs agents en Thaïlande, a perdu sa femme Joyce. Elle a été enlevée et assassinée. C'est une chose dont on ne parle pas. Ça nous rend encore malades. Tout ça pour vous dire que ce camp fortifié est important pour nous. Nous avons besoin de nous sentir en sécurité.

— Et l'histoire de la menace de Kuhn Sa ? Qu'avez-vous fait quand il a mis à prix la tête des agents de la DEA ?

— Eh bien, la première fois, c'était il y a cinq ans. Nous l'avons prise au sérieux et nous avons évacué les familles. Mais maintenant, quand le Kuomintang ou l'Armée chinoise unifiée ou n'importe quel autre trafiquant chinois répandent des rumeurs de ce genre, généralement après une de nos opérations, nous nous arrangeons pour leur faire savoir que, s'ils s'attaquent à l'un des nôtres, nous exercerons de telles représailles que leurs affaires en souffriront. Et ça, c'est un langage qu'ils comprennent. Pour les Chinois, l'argent c'est ce qui compte le plus après la famille. Et encore... parfois ça passe avant.

« Ils sont beaucoup plus intelligents que les Mexicains. Au Mexique, les trafiquants de drogue ont torturé et assassiné deux agents de la DEA en s'imaginant qu'après ça, on les laisserait tranquilles. Ça montre leur bêtise. Les Etats-Unis, fous de rage, ont envoyé davantage d'agents au Mexique et ont harcelé le gouvernement mexicain pour qu'il lutte contre les trafiquants. Le résultat, c'est que maintenant, c'est bien plus dur pour les syndicats du crime mexicains que ça ne l'était avant qu'ils s'attaquent à la DEA.

« Les Chinois, eux, ne sont pas idiots. Ils sont même très fûtés. Des types comme le général Li ou Kuhn Sa ont très

bien compris que chaque fois qu'ils se débarrassent d'un agent, celui-ci est aussitôt remplacé, et parfois par plusieurs agents. Par ailleurs, ça irrite le gouvernement américain qui commence à distribuer des coups de pied au cul dans la région. Alors, ils nous laissent saisir autant de drogue qu'on peut et descendre des trafiquants, ce qui ne les empêche pas de faire fortune. Pour eux, nous faisons simplement partie des frais généraux.

— Mais en fait, s'ils continuent à passer autant d'héroïne qu'ils veulent, à quoi sert votre présence ici ?

— Ça change tout. Sans nous, le pays serait inondé d'héroïne et les Thaïlandais ne pourraient même pas saisir cinq cents kilos de dope. Nous harcelons les Chinois et nous les gêpons. Ils savent que, comme on paie bien nos informateurs, on en a autant qu'on veut. Alors, au bout d'un moment, ils ne savent plus du tout à qui faire confiance et ça les rend nerveux. Et quand on déniché leurs labos, on les détruit et on coffre leurs chimistes au passage. Ça leur coûte cher. Nos efforts vous paraissent peut-être dérisoires mais croyez-moi, on les emmerde bien, les trafiquants. Ils savent qu'on n'est jamais loin et chaque fois qu'on en a l'occasion, on leur flanque un bon coup de pied au cul pour leur rappeler qu'on n'est pas des rigolos.

« Le problème, c'est que nous sommes trop peu nombreux. Il ne faut pas oublier qu'ici on se bat contre des armées. Si on veut mettre fin au trafic de l'héroïne dans le Triangle, il faut envoyer des chasseurs et bombarder les armées et les raffineries du nord de la Birmanie. Quand on aura compris qu'il s'agit d'une guerre et qu'il faut se donner les moyens de la faire, alors on mettra un terme à cette merde. Mais si on ne s'engage pas à fond, on n'arrivera pas à grand-chose. Venez, nous continuerons à parler de ça plus tard », dit-il en se levant.

J'allais en mission de reconnaissance à l'extrême nord de la Thaïlande avec des agents de la DEA qui avaient reçu des renseignements d'un de leurs informateurs. Je suivis Yarbrough hors de son bureau situé au premier étage. Tout l'espace ou presque de l'étage était occupé par une salle de

conférences dans laquelle trônait une énorme table de style espagnol en bois très sombre, sculptée et entourée de chaises à haut dossier recouvertes de velours. À côté, se trouvait la salle des cartes, pièce dont les murs étaient tapissés, du sol au plafond, de cartes du Triangle d'or, avec des repères de couleur pour indiquer les derniers renseignements en date sur les raffineries d'héroïne, les mouvements des troupes rebelles et les nouveaux sentiers de contrebande dans la montagne. Ce bureau sans fenêtre était également utilisé par l'analyste des renseignements de l'antenne, Steve Worobec. Worobec semblait le contraire de Yarbrough. Docteur en philosophie, il avait tout du jeune professeur d'université. Il écrivait un mémoire sur le trafic de drogue du Sud-Est asiatique. Nous entrâmes dans son bureau. Sa table de travail était jonchée de papiers et de livres. Il leva vers nous ses yeux cerclés de métal et se contenta de marmonner un bonjour avant que Yarbrough ne lui donne une grande tape amicale dans le dos. « Sacré mec, Steve, dit-il. Sans lui, je ne sais pas ce qu'on ferait. Le trafic de drogues dans le Sud-Est asiatique n'a pas de secrets pour lui. Il faudra que vous discutiez avec lui en rentrant. » Là-dessus, Yarbrough m'entraîna vers l'escalier. Nous devons nous équiper avant de partir.

Si les rebelles de Birmanie possèdent un armement hypermoderne, la DEA à Chiang Mai n'est pas équipée de simples pistolets. Ben ouvrit la grille d'acier qui séparait le vestiaire de ce que, dans la maison, on appelait « la salle des coffres ». Un véritable arsenal : fusils d'assaut, armes de poing de gros calibre, fusils, explosifs et assez de munitions pour faire sauter Chiang Mai.

« Grouille-toi, Ben, il faut filer maintenant, cria une voix à l'intérieur. Autrement, on n'arrivera jamais à Chiang Mai à temps. » Ben me présenta au second membre de la mission, Mike Bansmere. Comme Yarbrough, Bansmere vous rappelait que cette antenne de la DEA était spécialisée dans les opérations. C'était un grand gaillard de quarante-quatre ans, encore plus athlétique que Yarbrough, avec des cheveux bruns coupés en brosse. Mike était un ancien héros

des Forces spéciales du Vietnam. Il aimait la guerre et, en temps de paix, ces missions étaient ce qui s'en rapprochait le plus.

En quittant le quartier général, nous passâmes devant une salle de gymnastique installée au rez-de-chaussée, où s'entassait du matériel de musculation. Un quatre × quatre nous attendait devant la porte. Comme je l'avais appris au cours de ma virée avec Hu et Chan, personne n'allait dans le nord de la Thaïlande sans un véhicule tout terrain. Nous mîmes les fusils dans le camion et comme nous montions à notre tour, un Asiatique d'âge moyen arriva et grimpa sur le siège arrière. Mike se tourna vers moi. « C'est Pep. Il est laotien. L'un de nos meilleurs éléments. N'est-ce pas, Pep ? » Un sourire fugitif éclaira le visage de l'homme. « Pep n'est pas bavard. Mais il n'y a pas plus courageux et plus coriace que lui. Il a travaillé pour la CIA pendant la guerre au Laos. Puis il s'est échappé quand les communistes ont pris le pouvoir. Il est revenu pour évacuer les siens et il a descendu le Mékong à la nage en traînant un radeau sur lequel il avait installé sa famille. Les cocos lui ont tiré dessus et il a eu le dos à moitié arraché. Il devrait être mort depuis longtemps, mais comme ça n'a pas marché, nous lui donnons une seconde chance de se faire descendre. Pas vrai, Pep ? » Nouveau sourire bref. « Pep n'est pas bavard », répéta Bansmere, avant de mettre le moteur en marche.

Ben sauta soudain de son siège et cria à sa secrétaire qui, de l'escalier, nous regardait partir : « Réservez une chambre d'hôtel pour Posner et sa femme au Suriwongse et occupez-vous de faire transférer leurs affaires pendant notre absence. » Il se rassit et se tourna vers moi : « J'ai oublié de vous dire... la Chiang Inn appartient à un trafiquant d'héroïne. Il ne faut pas que vous restiez là. Je connais le directeur du Suriwongse. C'est un type assez bizarre mais on peut lui faire confiance.

— Je ne savais pas que la Chiang Inn appartenait à un trafiquant d'héro.

— Dans le coin, beaucoup d'hôtels ont été construits avec l'argent de la drogue mais ça ne se voit pas. Tout le

monde ou presque, ajouta-t-il, connaissait les liens de la Chiang Inn avec la filière de la drogue. Lorsque l'hôtel ouvrit à la fin des années 70, la police qui, entre-temps, avait reçu des tuyaux, fit une descente. Elle trouva deux cents kilos d'opium dans la cave. Les propriétaires furent arrêtés mais, le lendemain, l'un des portiers vint se constituer prisonnier. Il prétendit que la drogue lui appartenait. Personne ne posa de question, ne lui demanda, par exemple, avec quel argent il se l'était procurée. Il alla en prison, sa femme eut une maison neuve et les propriétaires, libérés, retournèrent à leurs occupations.

« En montant vers le nord, vous avez remarqué ces maisons en pierre ? me demanda Yarbrough. Elles appartiennent toutes à des trafiquants. Dès qu'ils ont de l'argent, ils remplacent leurs huttes par de jolies maisons bâties en dur. Regardez bien. »

J'étais allé à Chiang Rai la semaine précédente. Nous prîmes la même route. Ben et Mike tentaient de coordonner par talkie-walkie l'opération d'un de leurs agents qui essayait d'acheter et de se faire remettre sur-le-champ de l'héroïne par deux jeunes trafiquants chinois, près de l'aéroport. Je me demandai un instant s'il pouvait s'agir de Chan et de Hu. Mais non, ce serait une coïncidence extraordinaire, me dis-je. En fait, je ne le sus jamais parce que, à mi-trajet, Ben annula l'opération. L'agent secret n'obtint pas la drogue, et donc, ne put épingler les trafiquants qui restèrent non identifiés.

« Ces Chinois sont malins comme des singes, me dit Ben. Ils savent que la politique de la DEA, c'est de ne jamais les payer avant d'avoir la dope en main. Alors, pour être sûr d'identifier nos agents, les Chinois exigent d'être payés d'abord et ne livrent la marchandise que le lendemain. Ces gars-là, avec leurs familles tentaculaires, se connaissent tous plus ou moins de sorte que les acheteurs authentiques ne font aucune difficulté et acceptent la règle du jeu. Ce serait inconcevable avec des Cubains ou des Mexicains. Ils prendraient l'oseille et se tireraient, mais les Chinois, s'ils disent qu'ils reviendront à cinq heures avec la dope, ils sont

là à cinq heures pile. Alors, pendant un moment, avec notre politique financière on s'est complètement fait baiser. Mais récemment, on a fini par persuader le quartier général de nous laisser donner le fric avant d'avoir la drogue en main. L'autre jour, on en a épinglé un. Le type était si confiant qu'il a même raconté à notre agent qu'il ne donnait jamais l'héroïne immédiatement pour ne pas risquer de se faire arrêter. Quand il a apporté la drogue le lendemain et qu'on lui est tombés dessus, vous auriez dû voir sa gueule. Il en faisait dans son froc. Il n'arrivait pas à croire qu'on était vraiment des flics. C'était génial ! Alors maintenant, les Chinois ont la trouille parce qu'ils n'ont plus aucun moyen de reconnaître les vrais acheteurs des faux.

— Vous trouvez les criminels chinois différents des autres ?

— Et comment ! répondit Ben. Ça fait un moment que je traque les dealers chinois. En 1970, je faisais partie de la brigade des stupés de Chinatown, à New York et, en 1973, j'ai été envoyé en Asie pour la première fois. En 1975, j'ai atterri à Chiang Mai. C'est à cette époque qu'avec Steve Tse, un Chinois de mon équipe, j'ai fait ma première saisie d'héroïne chinoise. Ensuite, j'ai été muté à Seattle, de 1976 à 1983, et là aussi, j'ai eu affaire à pas mal de Chinois. Alors ça fait près de vingt ans que je les côtoie. Si on réunit trois Chinois, ils montent aussitôt un tripot clandestin ou un réseau de prostitution, de drogue ou de racket. On n'a que l'embarras du choix.

— C'est vrai, renchérit Mike, Ben et les autres agents de la DEA vous le confirmeront, les Chinois sont beaucoup plus intelligents que la plupart des autres criminels. Ils sont plus patients, plus disciplinés, plus loyaux et moins voyants. Ils se font coffrer moins facilement. Bien sûr, certains sont signés avec leur montre en or, leur Mercedes et leur bouteille de cognac Hennessy XO, mais la plupart sont des types discrets. Ce qui ne les empêche pas d'être, comme les autres, mouillés jusqu'au cou dans le trafic des jeux qui rapporte des millions de dollars. »

Ben se tourna vers moi. « Ce sont des coriaces, conclut-il.

Ils ne craquent jamais pendant les interrogatoires. Et pourtant les Thaïlandais leur mènent la vie dure. J'ai vu un jour un type s'évanouir de douleur. On l'a ranimé. Il s'est de nouveau évanoui. A la fin de l'interrogatoire, le type était presque mort. Mais on ne peut pas intervenir. Ce sont leurs méthodes. Nous sommes en Thaïlande et ils font ce qu'ils veulent. Mais je n'ai jamais vu ces types craquer et se mettre à parler.

— Jamais, intervint Pep, ils préfèrent mourir.

— Et ça se termine parfois comme ça, ajouta Bansmere. Quand on les coffre, ils admettent toujours qu'ils sont coupables mais ils jurent qu'ils travaillaient seuls, pour leur compte, que personne d'autre n'est mouillé dans leur trafic. »

Ben regarda défiler le paysage. « En fait, ils savent que, s'ils parlent, ils seront descendus par un membre de la mafia. Mais s'ils se taisent, les gros bonnets essaieront de les tirer de là. Ils leur achètent parfois une remise de peine et prennent soin de leur famille. S'ils parlent, ils sont cuits. Je n'ai jamais vu des types aussi durs. Les Mexicains, ils piaillent avant même qu'on les touche. Il suffit qu'on les regarde de travers. " Oh ! señor, s'il vous plaît, ne me faites pas de mal ! " Les Noirs, ils parlent facilement. Les Italiens, ils cherchent tout de suite à négocier avec vous. Mais les Chinois, c'est un mur de silence. »

Le fameux serment du silence de la Triade était manifestement respecté. Nous fîmes le reste de la route en parlant des cas sur lesquels les agents avaient travaillé depuis leur arrivée en Thaïlande. Ils n'avaient pas plus tôt terminé un gros coup de filet, racontaient-ils, qu'aussitôt un autre trafiquant prenait la relève et remontait le réseau en quelques semaines. A la longue, c'était très déprimant. Il était également pénible de travailler dans un pays où les armées de l'héroïne vous tiraient dessus dès qu'elles en avaient l'occasion et où on pouvait difficilement faire confiance à la police. Tous deux connaissaient des agents qui s'étaient mis à boire et dont l'épouse, ne pouvant plus supporter cette vie — l'angoisse de ne jamais savoir où se

trouvait leur mari ni même s'il était vivant ou mort, rentrait aux Etats-Unis.

« Je ne crois pas que les gens comprennent vraiment ce que nous essayons de faire ici et combien c'est difficile, dit Ben. On est sur la brèche vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'arrive à mon bureau à sept heures du matin et je ne suis jamais rentré avant dix heures du soir. Je vois mes gosses une heure par jour et ma femme et moi ne prenons presque jamais de vacances. Mais je pense aussi que ce que nous faisons est important. En Amérique, les gens s'imaginent qu'un agent des stups, c'est un type qui porte un costume et une cravate, un bureaucrate qui se balade de temps en temps pour coincer des mecs qui fument des joints ou qui vendent un gramme de cocaïne. Ils ne se rendent pas compte que nous luttons contre des mafias qui ont des ramifications dans le monde entier. Si vous leur demandez où se trouve la Birmanie, ils ne le sauront même pas. Et si vous leur disiez que, là-bas, ce sont des armées entières qui trafiquent cette héroïne qui atterrit dans les rues de leurs villes, ils seraient sans doute ahuris. Au fond, je crois qu'ils s'en foutent et, parfois, je me demande si ça vaut le coup de se faire trouer la peau pour des gens aussi indifférents. Mais, en même temps, j'ai le sentiment que c'est important. C'est pour ça que je suis ici. Mike et les autres aussi. Parfois, on en a vraiment marre mais on sait que, sans nous, ce serait bien pire. »

Cette soirée à Chiang Rai fut différente de celle que j'avais passée avec Hu et Chan. Nous descendîmes dans un hôtel luxueux de cinq étages, dont la construction avait coûté des millions de dollars, une somme importante pour une ville assoupie où le tourisme était presque inexistant. « L'argent de la drogue, me dit Mike en entrant. Ils ont tellement de fric qu'ils ne savent plus quoi en faire, alors ils l'investissent dans ce genre de chose. Ce n'est pas rentable mais c'est un endroit agréable où passer la nuit quand on va vers le nord. »

Cette nuit-là, Ben, Mike et Pep avaient rendez-vous avec des informateurs qui devaient leur donner des renseigne-

ments et se faire payer. Mais avant de partir, Ben voulut me montrer le « club privé » de l'hôtel. Un grand Thaïlandais avec une moustache à la Fu Manchu bloquait l'entrée qui menait à une annexe en stuc blanc. Lorsque nous lui montrâmes les clés de nos chambres respectives, il ouvrit la porte qui donnait sur des bains romains — tels qu'ils avaient dû être conçus à l'apogée de l'Empire. Des colonnes de faux marbre de cinq mètres de haut soutenaient le plafond. Le sol était recouvert de marbre blanc et des filles, vêtues de toges légères, se précipitèrent pour nous guider vers le bar. Nous nous assîmes en face d'une mauvaise copie de la *Vénus* de Milo qui vomissait de l'eau rose et verte. Les filles firent pivoter nos chaises et, soudain, nous nous retrouvâmes devant une grande baie vitrée derrière laquelle une cinquantaine de filles étaient assises sur de grands coussins de couleur vive disposés un peu partout sur des marches de marbre.

C'était un autre genre de bordel que la Cage à poules, et même l'opposé. Ici, les filles étaient toutes jeunes — pas de vieilles prostituées décaties, ni de gamines (la spécialité de la Cage à poules). Elles avaient entre quinze et vingt-cinq ans et étaient vêtues de robes coûteuses. Elles paraissaient beaucoup plus « professionnelles » que les filles que j'avais vues une semaine auparavant. Elles portaient toutes une grande étiquette avec un numéro sur l'épaule. Des clients de l'hôtel entraient, prenaient un verre tout en observant les filles puis demandaient le ou les numéros de leur choix. Ça coûtait quatre dollars pour une heure, vingt-cinq dollars pour la nuit. Comme à la Cage à poules, les filles regardaient la télévision. Le poste nous tournait le dos mais elles semblaient fascinées par le spectacle qui se déroulait sur l'écran. Pendant que j'étais là, un couple de Français d'âge moyen entra et, dix minutes plus tard, ils repartirent avec une jeune Thaïlandaise vêtue d'une longue robe en satin violet.

« J'ai pensé que ça vous intéresserait de voir ça, me dit Ben. C'est une des affaires annexes des trafiquants de drogue qui possèdent l'hôtel. Les filles leur font gagner un peu d'argent mais c'est surtout un service pour les dealers

qui viennent de Hong Kong pendant la saison d'achat. Tout le monde ne va pas jusqu'à Chiang Rai. Beaucoup concluent leurs affaires à Chiang Mai mais ceux qui viennent ici ne peuvent descendre que dans cet hôtel. C'est le seul établissement agréable et, au moins, les filles sont propres. Il y a en Thaïlande des maladies vénériennes qu'on ne voit nulle part ailleurs. L'un des avantages de ce bordel, c'est que les filles sont censées n'avoir aucune maladie vénérienne. Mais je n'engagerais pas un pari là-dessus. »

Je l'interrogeai sur la Cage à poules. « J'en ai entendu parler, dit-il. C'est connu dans toute la région. Vous dites que c'était plein de flics ? Ça ne me surprend pas. Pour rien au monde je ne travaillerais avec la police locale. C'est une bande de salopards corrompus jusqu'à la moelle. Venez, sortons d'ici... Ils vont finir par comprendre qu'on est simplement venus regarder et je ne tiens pas à me faire virer. Vous voyez, ici, les trafiquants n'investissent pas dans les clubs de santé, comme aux Etats-Unis. Ils placent leur argent autrement. »

Après ces deux voyages dans le nord de la Thaïlande, j'étais de plus en plus convaincu que la prostitution, dans le Triangle, allait de pair avec le trafic de la drogue.

Le lendemain matin, nous devions quitter Chiang Rai à huit heures. A sept heures, j'allais me balader dans le quartier. Il faisait déjà près de trente degrés, le climat étant le même qu'à Chiang Mai. Mais la ville était bien plus pauvre. En regardant les boutiques et les maisons minables, on avait du mal à imaginer que cette bourgade puisse être une étape essentielle du circuit de l'héroïne. La pauvreté du lieu ne faisait que souligner l'origine douteuse du financement de l'hôtel où nous avons passé la nuit et de celui d'autres endroits, comme ce café éclairé au néon avec son comptoir art déco qui n'aurait pas déparé les quartiers les plus branchés de Manhattan. Il était pris en sandwich entre une hutte qui abritait une cordonnerie et une station-service. Un autre immeuble — carrelage blanc et verre — proposait un assortiment étincelant des dernières motos étrangères.

Je m'installai pour prendre mon petit déjeuner dans une sorte de hangar à ciel ouvert où s'alignaient des soupières métalliques. C'était le seul café ouvert du quartier. Un bref regard aux potages, aux curries non identifiables et à la marmite de riz collant m'incita à commander simplement un café. La requête devait être inhabituelle car le cuisinier se livra à une recherche frénétique de la denrée en question. Il finit par dénicher un pot de Nescafé d'une propreté douteuse et de l'eau chaude. Comme je transcrivais les notes d'une de mes interviews enregistrées, un coup de klaxon me fit lever la tête. C'étaient Ben, Mike et Pep. « Payez la note et venez, me cria Ben. On a réglé l'hôtel et pris votre sac. »

Ben et Mike étaient vêtus de jeans et de T-shirts. Tous deux portaient des lunettes d'aviateur et Ben était coiffé de sa casquette yankee. Pep était habillé d'une vieille chemise de l'armée et d'un pantalon noir. La DEA s'appêtait à aller brandir le drapeau américain dans le Triangle d'or. Comme Chan, Mike quitta la grand-route un quart d'heure plus tard. Il me regarda dans le rétroviseur. « Nous allons prendre un chemin que nous n'avons jamais pris encore. On va essayer de longer la frontière puis de couper à travers la montagne pour arriver à Mae Sai par le nord. Il ne doit pas y avoir de route là-bas. On en ouvrira une. Ils n'ont jamais dû voir une voiture arriver par là. »

Pendant le trajet, Ben et Mike me montrèrent les maisons appartenant aux trafiquants de drogue et aux hommes de confiance de Kuhn Sa et du général Li. A droite de la route se dressait une grande demeure peinte en vert. « C'est la maison du fils d'un ancien ministre de l'Agriculture du pays, m'expliqua Ben. Nous enquêtons sur lui. Nous pensons qu'il est responsable de l'exportation aux Etats-Unis de quelque deux cents kilos d'héroïne par mois.

— Si vous connaissez l'adresse de la plupart des trafiquants, pourquoi n'arrivez-vous pas à les arrêter ?

— Ce sont les lois de ce putain de pays qui nous gênent. Ici, on ne peut pas saisir les biens des gens. Si le type dépense une fortune et qu'on arrive à prouver que son affaire d'import-export ne peut expliquer un pareil train de

vie, on essaie de le coincer sur le plan fiscal. C'est tout. La loi sur l'association de malfaiteurs est telle que c'est comme si elle n'existait pas. Il faut piquer le type la dope à la main. Bien sûr, on n'attrape jamais les gros bonnets. Vous ne trouverez jamais d'héroïne chez eux. Quand ils atteignent ce niveau, ils sont trop intelligents pour faire ce genre de connerie. Ça exaspère tellement la police thaïlandaise que souvent, lorsqu'elle a épinglé un trafiquant, elle l'amène à l'endroit où l'on a saisi sa cargaison d'héro et prend des photos du type à côté de sa came. Au procès, la police jure qu'ils l'ont trouvé là, à côté de son chargement. Voilà comment les Thaïlandais pallient les points faibles de leur droit. Mais nous, si nous ne respectons pas strictement les règles, nous nous ferions jeter. »

Pendant les six heures suivantes, je fis un voyage auprès duquel la balade avec Chan et Hu me parut une promenade de santé. Mike avait raison. Nous passâmes un temps fou à essayer de nous frayer un chemin. Le quatre × quatre écrasait les bambous et les plantes tropicales. Nous nous enlisâmes à trois reprises. Il nous fallut accrocher une corde autour d'un bloc rocheux pour essayer de sortir le camion d'un trou — nous perdîmes le pare-chocs avant mais la voiture n'avança pas d'un pouce. Ben était prêt à signaler notre position à la radio et à attendre la remorqueuse mais une fois encore, en poussant tous trois à l'arrière, nous réussîmes à sortir du fossé et à repartir.

Nous traversâmes les collines, laissant derrière nous les villes contrôlées par l'Armée chan unifiée. Nous devons nous rendre à l'extrême nord de la frontière, dans la ville de Wan A Ti située sur le versant birman. « C'est l'une des villes de Kuhn Sa, m'expliqua Ben. La dernière fois qu'on s'en est approchés le chef de la tribu s'est précipité vers nous avec un M-16 en gueulant comme un âne. Cette fois-ci, on va sortir tout droit de la brousse. Il va être un peu surpris, le chef ! »

Avant d'entrer dans Wan A Ti — nous venions de passer Ko Phak Hi —, Mike repéra deux types sur la colline. Ils avaient vu le camion et se ruaient vers le village. « Tu veux

voir ça de plus près ? » demanda Mike. Ben hocha la tête. Mike fit demi-tour et remonta vers le village. J'aperçus soudain trois silhouettes qui descendaient la colline en courant. Ben saisit son M-16. Pep prit un pistolet qu'il posa sur ses genoux. A l'intérieur, l'atmosphère avait changé. Redevenus des chasseurs, les agents se tenaient très droits sur leur siège, les yeux fixés sur les fuyards qui ne semblaient pas armés. Ben se tourna vers moi. « Baissez-vous au maximum », me dit-il.

Avant que le quatre × quatre ait pu grimper la côte, les suspects avaient disparu dans le village. Au moment où nous arrivâmes aux premières huttes, il n'y avait plus aucun signe de vie. Mike arrêta le camion et nous restâmes assis à l'intérieur, en silence. « Qu'en penses-tu ? demanda Mike.

— Si nous restons ici et qu'ils veuillent tenter quelque chose, nous leur offrons une cible idéale, dit Ben. Mais si on sort, où aller ? Nous ne savons même pas à quoi ils ressemblent. J'aurais quand même bien aimé leur dire trois mots. Traverse lentement le village, on va voir si quelque chose se passe. »

Mais rien ne se passa. Je sentais presque l'adrénaline galoper dans les veines de Mike et de Ben. Ils étaient prêts à se battre et impatients de le faire. Si l'un de ces types avait sorti une arme, il se serait fait aussitôt couper en deux. Il n'aurait pas fait un mètre. Il n'y avait pas de nervosité dans l'air. Juste ce calme et cette attitude déterminée qui donnaient à cette poursuite de criminels dans le Triangle d'or des allures de chasse en Sologne.

Il était quatre heures lorsque nous arrivâmes à Wan A Ti. Le moment le plus chaud de la journée. A force de sortir le camion des ornières, nous étions épuisés, mais arriver à destination nous donna un second souffle. Mike dissimula le quatre × quatre derrière de hauts bambous, hors de vue du village. Puis nous commençâmes à monter à flanc de coteau. Il fallait trouver une crête derrière laquelle nous abriter pour surveiller la bourgade sans être repérés. Cela nous prit près d'une demi-heure sous un soleil implacable.

Au bout de quelques minutes, Ben me tendit ses puissantes jumelles.

« Suivez mon doigt et regardez là, en bas. Dites-moi ce que vous voyez.

— Je vois un poulailler.

— Regardez un peu à gauche.

— Je vois un amas rocheux. Ça forme comme une entrée vers quelque chose... une entrée condamnée.

— Et que voyez-vous juste devant les rochers ?

— Rien. Ah ! si, je vois une demi-porte, comme une entrée de cave.

— Une cave, mon cul ! rigola Ben. Ce que vous voyez, c'est une cache d'héroïne n° 4, bourrée de petits paquets dans des emballages en plastique posés sur le sol. Il existe trois caches de ce genre à Wan A Ti. Ça représente plus de trois cents kilos d'héroïne pure. Nous connaissons ces caches mais nous sommes obligés d'attendre qu'ils sortent l'héro et c'est là que ça se complique. Les caches sont à un kilomètre, du mauvais côté de la frontière et on ne peut rien faire tant que la drogue n'est pas en Thaïlande. Mais si on peut arriver à leur piquer toute la came, le Kuhn Sa va en faire une jaunisse. »

L'un des informateurs de Ben lui avait donné l'heure exacte à laquelle un groupe d'une vingtaine de gardes de l'Armée chan unifiée était censé venir chercher les trois cents kilos d'héroïne pure et les acheminer en Thaïlande où les hommes de Kuhn Sa avaient rendez-vous avec des acheteurs de Hong Kong. Nous passâmes de l'autre côté de la crête et regardâmes le ravin étroit, tout en bas.

« Ils arriveront par cette piste, dit Mike, montrant du doigt un sentier. Il faudra attendre qu'ils aient parcouru deux kilomètres avant de leur tomber dessus. »

Ben ne lâchait pas ses jumelles, scrutant les hectares de terrain autour de la cache. « Et il va falloir qu'on poste des types de la patrouille des Frontières ici, à notre place. C'est l'endroit idéal. Si les troupes de Kuhn Sa essaient de repasser en Birmanie avec la dope, les Thaïlandais n'auront

plus qu'à se baisser pour les ramasser comme des canards après la battue. »

Les trois agents de la DEA passèrent l'heure suivante à prendre des notes et à marquer des lieux, les comparant à la carte détaillée du service de renseignement. Lorsqu'ils eurent réuni les informations nécessaires à leur embuscade, nous revînmes dans le camion et repartîmes par une route épouvantable vers Mae Sai, la ville située à la frontière thaïlandaise.

« Dommage que vous ne puissiez assister à l'opération, me dit Ben. Mais ce ne sera pas avant un mois. Et ceci à condition que notre informateur ne nous raconte pas autre chose au dernier moment. C'est la première fois que nous travaillons avec ce gars-là et nous ne savons pas s'il est fiable. Parfois ils essaient simplement de nous soutirer du fric. Ce type pourrait facilement nous mener en bateau, nous dire par exemple que la drogue a été vendue à d'autres, des nouveaux venus, et qu'il ne l'a pas su à temps. Mais s'il nous fait le coup, je vous promets que je lui ferai rembourser l'Oncle Sam.

« On a eu une histoire incroyable un jour. L'un de nos principaux informateurs, un type de la police des Frontières, a fabriqué un laboratoire dans la jungle exprès pour nous, pour qu'on puisse le faire sauter. Il a monté le coup avec deux autres flics et nous a refilé le prétendu tuyau. Ils ont encaissé l'argent et sont venus faire sauter le labo avec nous. On a découvert le pot-aux-roses parce que, manifestement, aucun des ustensiles n'avait jamais servi et que, par ailleurs, ça ne collait pas avec les renseignements des services secrets concernant la région. On a obligé ce petit salopard à nous rembourser et peu après, il a été muté en Thaïlande du Sud. Si jamais je le revois, je lui casse la gueule. »

En entrant dans Mae Ai, Ben m'expliqua le rôle de la ville dans le trafic de l'héroïne. « Elle n'existe que par l'héroïne, me dit-il. Il n'y a qu'une rue principale, une route en terre battue, et quand nous entrerons, ouvrez bien les yeux et dites-moi ce que vous voyez, surtout dans cette partie-ci. A

Mae Sai, il faut payer un million de baht (quarante mille dollars) pour acheter un poste de chef de la police et douze mille dollars par mois pour le garder. Et ce travail pourri ne rapporte officiellement que deux mille cinq cents baht (cent dollars) par mois. Ça prouve que l'héroïne coule à flot dans le coin. Pour que la police ne fourre pas son nez dans les affaires des trafiquants, les Chinois mettent le prix. Mais les policiers doivent à leur tour payer le conseil municipal pour être nommés à ces postes. Ça me rend malade. Je vous le jure, 98 pour cent des flics thaïlandais sont corrompus. Vous voyez, les Thaïlandais sont intelligents. Ils nous laissent davantage la bride sur le cou qu'aucun autre pays du monde, alors on ne peut pas se plaindre. Mais ils savent qu'une telle quantité de cette saloperie de drogue transite par la Thaïlande que notre action ne représente qu'une petite brèche dans cette montagne d'héroïne. Alors, au lieu d'essayer de nous mettre des bâtons dans les roues, ils nous laissent faire notre boulot et empochent quand même un bon paquet de fric en fermant les yeux sur les activités des gros cartels chinois.

« Je pourrais vous montrer quantité de dossiers concernant les affaires de corruption. La police thaïlandaise, les militaires, les diplomates, les autorités gouvernementales — tout le monde est impliqué. Vous seriez sidéré. Le trafic de la drogue ne pourrait exister si la corruption n'était pas, ici, une véritable institution. La Thaïlande, c'est le paradis de la corruption. Si vous avez de l'argent dans ce pays, tout le monde vous respecte et personne ne vous demande d'où il vient. Parmi ces gros trafiquants de drogue, certains sont devenus des héros nationaux. L'un des plus gros exportateurs de came aux Etats-Unis, un Chinois de Chiang Mai, Lu Hsu-shui, a même reçu la plus prestigieuse des décorations, l'ordre de l'Eléphant blanc. Il l'a reçue des mains du roi. Vous vous rendez compte ? Il a été décoré parce qu'il donnait beaucoup aux œuvres de bienfaisance. Et ce type approvisionne le quart des toxicomanes de Bangkok ! Mais ça, tout le monde s'en fout. »

Traverser Mae Sai par la rue principale nous prit à peine

une minute. Ben m'avait dit d'ouvrir les yeux. Effectivement ce que je vis était surprenant : dans cette petite ville poussiéreuse de la frontière, il n'y avait que des banques. L'estampille de l'héroïne. Des banques aux ramifications internationales, en mesure de régler toute transaction ayant trait à la drogue en un instant.

Après avoir déjeuné dans un restaurant en plein air, nous reprîmes la route de Chiang Mai.

« Vous voyez cette route où nous sommes ? me dit Ben. Nous savons que de 70 à 80 pour cent de la drogue qui sort du Triangle d'or passe par là, et par une autre route du Nord. Elle est planquée dans des poids lourds, dans des minibus, bref dans divers véhicules, tout ça sous couvert de transport normal.

— Si vous le savez, pourquoi ne parvenez-vous pas à en saisir davantage ?

— Je vais vous l'expliquer. Des marchands de riz vont envoyer un camion avec trois cents ou quatre cents sacs de cent kilos de riz chacun. La came n'est jamais planquée dans plus de deux sacs mais ça représente quand même un gros chargement de drogue. Comment la trouver ? On ne peut pas arrêter tous les camions et passer tous les sacs au crible. Il faudrait au moins cinq hommes et une journée entière pour fouiller efficacement un semi-remorque. Nous utilisons une pique en métal pour percer les sacs et voir s'il sort du riz ou de l'héroïne. Mais souvent l'héroïne est mêlée au riz, et si on ne pique pas là où il faut, on ne fait tomber que le riz alors que la poudre est à deux centimètres de là. Et au cinquième sac, il y a tellement de saloperie sur la pique qu'on ne sait plus ce qu'on voit.

« En fait, il faudrait couper le haut des sacs et verser le contenu dans un sac vide. Mais si on ne trouve rien, il faut refaire l'opération en sens inverse. Ça fait quatre cents sacs à vider, à remplir de nouveau et à ranger. Et, bien sûr, ça fout un bordel noir dans la circulation. Stopper un dix-roues sur une route à deux voies, ça signifie des kilomètres de bouchon. Et tout ça pendant que la police thaïlandaise qui, entre parenthèses, doit toujours assister à ce genre d'opéra-

tion, vous presse d'en finir. Ils vous disent toujours : " Vous voyez bien qu'il n'y a rien d'anormal dans ce camion. "

« Si vous sortez de ces fouilles les mains vides, ils vous engueulent pendant une semaine. Ils disent que c'est la dernière fois, qu'ils ne vous laisseront plus jamais faire ça. Et si vous les laissez fouiller les camions tout seuls, ils ne trouvent jamais rien, parce qu'ils ne supportent pas de passer des heures sous un soleil brûlant. C'est un boulot trop dur pour eux, alors ils le bâclent. Et parfois, ils se plaignent au consulat des Etats-Unis et on se fait taper sur les doigts pour avoir fait de la peine à nos amis thaïlandais.

« Et des centaines de camions empruntent ces routes chaque mois. Lequel arrêter ? Alors, à moins qu'un informateur ne nous donne un renseignement précis, on laisse courir. Et même si l'informateur vous refile un tuyau précis, vous ne trouverez pas nécessairement de la dope dans le camion. Je viens de vous parler de la contrebande la plus simple, celle qui consiste à cacher la drogue dans les sacs. Mais elle peut aussi être dans la transmission ou dans les jantes, ou bien dans des sacs étanches, à l'intérieur du réservoir d'essence. Comment la trouver dans ces conditions ? Le résultat, c'est que nous savons que la drogue circule sur ces routes et que la plus grosse partie nous file sous le nez.

« Et il n'y a pas que du riz dans ces poids lourds. Ils sont parfois remplis de poissons entassés sur des blocs de glace et l'héroïne est planquée à l'intérieur des poissons. Essayez donc de la dénicher ! Ou alors c'est un chargement d'engrais — deux tonnes de bouse de vache sous lesquelles on a dissimulé cent kilos d'héroïne. Tâchez donc d'obtenir d'un policier thaïlandais qu'il patouille dans la bouse de vache ! Une dernière chose. Que faire si la drogue circule dans une voiture du gouvernement thaïlandais ? On ne peut pas l'obliger à s'arrêter sur la route. Là, les trafiquants sont sûrs de leur coup. Et ils ont les moyens de graisser toutes les pattes nécessaires au transport de leur cargaison.

« Supposons un instant que soixante-dix tonnes d'hé-

roïne soient véhiculées sur ces routes chaque année. Une quantité maximum qui pourrait pourtant tenir dans sept cents sacs de cent kilos chacun. Des centaines de milliers de sacs de cent kilos descendent à Bangkok de cette façon chaque printemps. Trouvez-moi une combine pour saisir ces sept cents sacs et je vous promets de l'utiliser.

— A vous entendre, on dirait que c'est un problème insoluble.

— C'est exactement ça. Tant que nous continuerons à combattre ce fléau par de simples actions de police, les criminels nous en feront baver parce qu'ils possèdent des armées, une logistique et qu'ils se battent, eux, comme s'il s'agissait vraiment d'une guerre. »

Nous mîmes plusieurs heures à regagner Chiang Mai. Le tiers du trajet s'effectua sur des routes au tracé inexistant le long de la frontière birmano-thaïlandaise. Nous étions fatigués par cette longue journée et nous nous tîmes peu à peu. Je réfléchissais à ce que m'avait dit Yarbrough. Il ne faisait aucun doute que, compte tenu de la topographie du Triangle d'or et de la politique de la police thaïlandaise, la poignée d'agents de la DEA et les flics thaïlandais honnêtes se battaient à armes inégales.

Au cours de la semaine suivante à Chiang Mai, je visitai deux unités thaïlandaises pour lesquelles Yarbrough éprouvait le plus grand respect. Il s'agissait de la patrouille des Frontières — et je fis là la connaissance d'une unité d'élite qui travaillait main dans la main avec la DEA dans les attaques contre les laboratoires ou les trafiquants. Avec quatre hélicoptères et un petit avion, ils devaient couvrir tout le nord du pays.

Je rencontrai également le capitaine Wipon, un policier thaïlandais au visage poupin qui est l'un des rares policiers intègres à se battre sérieusement contre les trafiquants du Nord. Deux jours plus tard, je lui rendis visite à son quartier général.

Je longeai les baraques qu'occupaient les hommes de sa brigade des stupéfiants. Des poulets et des oies picorèrent dans une grande cour en terre battue et l'endroit ressemblait

davantage à une ferme qu'à un centre de lutte antidrogue. Le bâtiment principal, qui tenait plutôt de la hutte, n'était pas climatisé. Il fallait d'abord traverser un vestiaire où, dans des placards rouillés, s'entassaient les uniformes des hommes. Le bureau du capitaine Wipon se trouvait dans un angle de la maison. Sur tout un mur s'alignaient des placards métalliques déglingués. La police thaïlandaise n'en est pas encore à l'ère de l'ordinateur. Une photo du roi, complètement décolorée par le soleil, était accrochée sur le mur du fond. Un grand bureau de métal, rouillé et troué au milieu, occupait le centre de la pièce. Un ventilateur léthargique tournait au plafond, faisant vaguement circuler l'air étouffant. Comme les volets de bois des deux fenêtres d'angle étaient clos pour des raisons de sécurité, on se serait cru dans une étuve. « J'y suis habitué », me dit en souriant le capitaine Wipon.

Cet homme qui dirige la lutte antidrogue à Chiang Mai, gagne un peu plus de trois cents dollars par mois. Il porte une grande admiration à la DEA et à des hommes comme Ben et Mike au point de chercher à leur ressembler. Lui aussi fait des poids et haltères. Il m'emmena dans une grande salle au fond du bâtiment où deux de ses hommes, affalés sur des canapés, regardaient la télévision. Le contraste entre ce quartier général rudimentaire et celui, luxueux, de la DEA, était saisissant.

Nous nous arrê tâmes devant la photographie encadrée et fleurie d'un jeune Thaïlandais : un policier de vingt-six ans, tué six mois avant mon arrivée. C'était le premier homme qu'avait perdu le capitaine Wipon en huit ans. Et il avait été tué par un autre flic qui essayait de conclure une vente d'héroïne.

« Vous voulez voir les photos du corps quand nous l'avons trouvé ? » demanda-t-il. Je hochai la tête, comprenant qu'il avait besoin de faire partager son indignation. Je m'assis à côté de lui sur le vieux canapé et il me montra les photos macabres d'un corps qu'on avait laissé pourrir sous le soleil tropical. Ses yeux luisaient en regardant la photo.

Il leva son regard vers moi. « Ils disent que si je continue à les harceler comme ça, je finirai comme lui. Mais Ben en fait autant et la même chose pourrait lui arriver. Je refuse de me laisser intimider. Il doit y avoir un moyen de les arrêter. Je ne sais pas si je vivrai assez vieux pour le voir, mais je voudrais qu'un jour mes gosses puissent dire que le nord de la Thaïlande vit enfin d'autre chose que du trafic de drogue. Que les criminels chinois sont partis et les gens honnêtes revenus. »

Ce jour-là, à Chiang Mai, je compris que des gens comme le capitaine Wipon, Ben et Mike étaient indispensables. Sans eux, les Triades et leurs comparses feraient totalement la loi. J'imaginai un parrain de la Triade, à Hong Kong, dans son bureau design, ricanant de ce personnage idéaliste et sensible qu'est le capitaine Wipon et se disant que tant qu'il aurait à combattre des adversaires de ce genre, ses affaires resteraient prospères. Mais en fait, des gens comme Wipon, à condition d'être suffisamment nombreux, pourraient les gêner beaucoup. Le problème, c'est qu'il y a trop peu d'hommes intègres décidés à combattre les seigneurs de l'héroïne du Triangle d'or.

Au cours des mois qui suivirent mon départ du nord de la Thaïlande, la DEA et les brigades des stupéfiants thaïlandaises multiplièrent les saisies d'héroïne. Autant de belles victoires pour la police. Les seigneurs de la drogue, Kuhn Sa en tête, réagirent par des menaces contre le personnel de la DEA à Chiang Mai. Le gouvernement des Etats-Unis les prit au sérieux. Les agents et leurs familles furent évacués en novembre et en décembre 1987. Privé de ses camarades de la DEA, le capitaine Wipon continua le combat tout seul. Au début de 1988, les agents américains reprirent peu à peu leurs fonctions dans le Triangle d'or. Ben Yarbrough n'était pas parmi eux. La DEA, considérant qu'il courait à présent un trop grand danger en Thaïlande, le fit transférer à Miami. Son enthousiasme et son expérience compteront dans la lutte contre les cow-boys de la cocaïne qui opèrent dans le sud de la Floride, mais cette affectation a donné temporairement la victoire aux sei-

gneurs de la drogue. Leur politique d'intimidation a réussi puisqu'elle a éliminé leur principal adversaire. L'effectif des hommes décidés à les combattre compte une unité de moins.

Le flic incorruptible

C'était le combat au cours duquel « Marvelous » Marvin Hagler était censé envoyer Sugar Ray Leonard au tapis et empêcher son *comeback*. Ce combat pour le titre de champion du monde poids moyen avait lieu à Las Vegas. Le tenant du titre, Hagler, boxait contre le populaire Leonard qui revenait sur le ring après deux ans d'absence. Mais, chaque fois que les coups de Leonard faisaient mouche, la moitié des douze hommes réunis autour du poste de télévision poussaient des cris de joie. Lorsque Hagler contre-attaquait et déséquilibrait Leonard, l'autre moitié manifestait bruyamment son enthousiasme. Pourtant, aucun homme, dans cette pièce, n'était américain. Je regardais ce match en direct à la télévision thaïlandaise avec les treize heures de décalage horaire. C'était mardi matin à Bangkok, mais encore lundi soir aux Etats-Unis.

Je me trouvais dans le bureau du colonel Viraj Juttimita, surnommé le « flic incorruptible ». L'homme qu'on ne pouvait pas acheter. Chef de la Brigade des stupéfiants de Bangkok, il a mené la guerre tout seul contre les trafiquants avant même que des hommes comme le capitaine Wipon ne rejoigne sa brigade. Pas plus d'un mètre soixante-cinq, mince, approchant de la cinquantaine, il porte ses cheveux noirs clairsemés plaqués en arrière. Sa moustache est soigneusement taillée. Bien qu'il soit thaïlandais, il a du sang

prussien et a été formé aux Etats-Unis. Après un diplôme de criminologie obtenu à Berkeley, en Californie, il a passé un an dans le service des enquêtes de la police de San Jose, puis une deuxième année dans la Brigade des stupéfiants de San Francisco. Ensuite, il a refusé de multiples propositions émanant de la CIA, du FBI ou de polices locales américaines. « Je leur ai dit que la Thaïlande avait davantage besoin d'hommes intègres que les Etats-Unis », dit-il.

Sa formation américaine, son refus arrogant de toute corruption, sa franchise, son sang prussien — tout cela fait qu'il n'est aimé ni de la police thaïlandaise ni du gouvernement. Un agent de la DEA, qui a été en poste pendant six ans à Bangkok, m'a dit : « C'est lui qui obtient les meilleurs résultats dans la lutte contre les trafiquants d'héroïne. L'homme qu'il a remplacé est à présent général. Viraj devrait l'être aussi. Mais trop de gens détestent son image de preux chevalier et font tout leur possible pour bloquer sa carrière. »

J'avais rendez-vous à dix heures avec le colonel Viraj mais lui et ses hommes étaient entassés dans la salle d'attente, l'œil rivé au poste. L'argent circulait de main en main après chaque round du combat Hagler-Leonard car les hommes pariaient sur la durée du combat et sur un éventuel *knock-out* d'un des deux adversaires. Viraj était le seul à garder son calme. Appuyé contre une table au fond de la pièce, vêtu d'un pantalon gris au pli impeccable et d'une chemise kaki à col ouvert, il avait posé son célèbre canotier sur la table à côté de lui. Tandis que ses hommes manifestaient bruyamment leur joie ou leur déception, Viraj se contentait de sourire. Il me fit signe, comme pour me rassurer, me dire que notre rendez-vous tenait toujours, qu'il était seulement retardé. Entre les rounds, les hommes s'approchaient de lui et lui demandaient son avis sur le déroulement du match et la façon dont il allait finir. Viraj était manifestement le chef du groupe, pas seulement en raison de son rang, mais parce qu'il était clair que les hommes le respectaient.

A la fin du combat, nous attendîmes pour voir les juges récompenser le nouveau champion. Ceux qui avaient parié

sur lui fêtaient ça en dansant dans la pièce. S'ils luttaien contre les trafiquants avec le même enthousiasme, je ne doutais pas de leur efficacité.

« Venez dans mon bureau », me dit Viraj en souriant. Il s'excusa et me laissa seul pendant quelques minutes avec un café qui avait le goût d'un vieux fond de cafetière datant de quarante-huit heures.

J'examinai le bureau étroit et long du colonel Viraj. D'immenses cartes de la Thaïlande recouvraient en partie les murs, lui donnant l'air d'une salle des cartes militaire. L'un des murs était en partie dissimulé par de hauts classeurs métalliques prolongés par un coffre. Au-dessus des classeurs étaient accrochées diverses photos — Viraj à l'université, entouré de ses camarades de fac, personnalités de la police, et des médailles thaïlandaises et américaines reçues en témoignage des services rendus. Parmi ces médailles montées sur plaque, je remarquai des sachets de plastique encadrés de la marque Double U-O Globe 999, Lions, tous imprimés avec des illustrations de dragons et de tigres. Un souvenir et un rappel des marques d'héroïne les plus vendues dans le Triangle d'or.

Sur son bureau en bois — semblable à celui de n'importe quel fonctionnaire — s'entassaient papiers et dossiers. Un téléphone noir pivotant, qui aurait été considéré comme une antiquité dans bien d'autres pays, occupait un angle de la pièce. J'étais assis au bout d'une longue table qui avait été ajoutée à celle de Viraj. Mis à part les cartes sur les murs, on se serait cru dans le bureau d'un inspecteur de police vers la fin des années 40.

Je regardai par la fenêtre le centre de Bangkok. Le quartier général de Viraj était situé au cœur de la capitale thaïlandaise. Il y avait un grand contraste entre Bangkok et le nord du pays où je venais de passer deux semaines.

Bangkok est une métropole grouillante de cinq millions d'habitants, construite au bord d'une vaste zone marécageuse qui s'étend sur toute l'Asie du Sud. On dirait le cauchemar d'un architecte. Précipitée dans le xx^e siècle, avec l'abus du béton, du chrome et du néon, Bangkok est un

mélange surprenant de pagodes thaïlandaises traditionnelles et du Kansas City des années 50. Le touriste s'y rendant pour la première fois ne l'oubliera jamais, ne serait-ce qu'à cause de son odeur qui le poursuivra longtemps.

Des centaines de temples bouddhistes parsèment la ville. Ils sont remplis de milliers d'orchidées et de bâtons d'encens qui brûlent à longueur de journée. Le parfum de l'encens se mêle à celui des plats épicés qui cuisent dans les échoppes à ciel ouvert. Une troisième odeur vous agresse : celle des gaz d'échappement. A Bangkok, les embouteillages sont permanents. La circulation est un enfer.

Lorsque la « Venise de l'Extrême-Orient » fut construite, deux cents ans plus tôt, les habitants circulaient sur les canaux. Aujourd'hui, les milliers de voitures délabrées, les mini-taxis à trois roues surnommés tuk-tuks (en raison du bruit de leur pot d'échappement), les fleuristes ambulants, un éléphant occasionnel et les feux qui restent bloqués au rouge pendant dix minutes dans des rues étroites à sens unique contribuent à donner un sens nouveau au mot embouteillage. Il y a peu de transports en commun, à part quelques autobus déglingués. Pendant les heures de pointe, à Bangkok, on fait du quatre kilomètres à l'heure et un nuage de pollution flotte en permanence sur la ville.

Le pire moment pour se rendre à Bangkok se situe entre mars et mai, quand la chaleur humide atteint quarante degrés à l'ombre. Je m'y trouvais moi-même à la mi-avril et découvris ainsi la quatrième puissante odeur de Bangkok — les amas d'ordures pourrissantes flottant sur les canaux. Ces miasmes putrides vous suivent partout dans la ville.

Cependant, Bangkok est beaucoup plus qu'une ville pittoresque et déconcertante. Elle a son côté sinistre — près d'un habitant sur dix se prostitue, ce qui signifie que cinq cent mille personnes font commerce de leurs charmes dans le quartier chaud et dans les instituts de massage. Plus d'un habitant sur dix est drogué. Cela fait six cent mille toxicomanes recensés. Bangkok est victime de la légèreté et de l'insouciance des Thaïlandais. Le gouvernement refuse souvent d'admettre la gravité du problème. Il a tout de

même reconnu que le Sida, dans cette métropole qui compte plus de drogués et de prostituées que n'importe quelle autre ville du monde, devenait une préoccupation.

Avec le nombre ahurissant de ses crimes, l'amplitude de la fraude commerciale et un taux de chômage qui ne cesse de s'élever, Bangkok lutte pour faire face à une population dont l'accroissement est plus rapide que la capacité de la ville à l'administrer. La misère, dans la capitale thaïlandaise, est visible partout.

Le contraste entre les quartiers pauvres de Bangkok et celui des affaires et des médias — le deuxième après Hong Kong dans le Sud-Est asiatique — est absolument saisissant. Ce ne sont que gratte-ciel en verre et grandes banques, dont beaucoup regorgent de narcodollars. Les Thaïlandais vivent dans de somptueuses demeures situées dans les quartiers résidentiels de la ville. Les temples bouddhistes de Bangkok sont parmi les plus luxueux d'Asie et le Temple d'or, avec son Bouddha d'émeraude, vaut le détour. L'Oriental Hôtel, construit au début du siècle et considéré par beaucoup de voyageurs comme le meilleur hôtel du monde, a été longtemps un second « home » pour Somerset Maugham, Noel Coward et bien d'autres. En effet, lorsqu'on est assis au bar des Auteurs à l'Oriental, et qu'on regarde couler le fleuve Chao Phraya, il est difficile d'imaginer un endroit plus agréable et civilisé.

L'hospitalité des Thaïlandais à l'égard des Occidentaux est légendaire. On appelle ce pays la Terre des sourires. Ses habitants sont parmi les gens les plus amicaux et les plus gentils d'Asie. Pour le touriste qui visite Bangkok, la nature chaleureuse des Thaïlandais peut créer l'illusion d'un peuple toujours heureux, ne manifestant jamais ni colère ni déception. Cependant, sous cette façade aimable se cache une violence potentielle bien plus inquiétante que dans le reste du Sud-Est asiatique. « Oh ! bien sûr, ils sont souriants, me dit un agent de la DEA à Bangkok. Ils sourient même quand ils vous tirent dessus. En réalité, ce sont des gens très violents mais les touristes ne peuvent pas s'en rendre compte. Les seuls qui ne sont pas armés, dans ce pays, ce

sont les *fahrang*, les étrangers. Cette amabilité est trompeuse. En fait, c'est un pays très dur. »

C'est par cette ville de contrastes et d'extrêmes que transite la majeure partie de l'héroïne du Triangle d'or. Elle s'arrête ici avant d'arriver à Hong Kong d'où elle est distribuée dans le monde entier. J'étais venu voir le colonel Viraj pour essayer d'en apprendre davantage sur la façon dont l'héroïne quittait Bangkok.

Viraj rentra dans la pièce et s'assit à son bureau, en face de moi. La lumière filtrant entre les lattes des volets projetait des raies d'ombre sur son visage. Le regard vif, il vous jaugeait et décidait aussitôt s'il pouvait, ou non, vous faire confiance. C'est probablement grâce à cette sûreté de jugement que Viraj a survécu jusqu'à présent. Sa réputation d'intégrité qui lui a coûté sa carrière et valu des émoluments ridiculement bas, a fait de lui un homme à abattre. Il conduit sa voiture avec un pistolet automatique Smith & Wesson sur les genoux, une balle engagée dans la culasse et quinze autres dans le chargeur. Son fusil à pompe Remington est en permanence sous son siège. Il en possède un deuxième chez lui et ses cinq fils apprennent à s'en servir. Sa maison ressemble à un camp retranché. Elle est entourée de fils barbelés et gardée par une demi-douzaine de chiens lâchés dans le jardin. C'est un homme simple qui voit le monde en noir et blanc et qui sait, sans hésitation, reconnaître les « bons » des « méchants ». Et il sait aussi qu'un jour il risque de payer le prix de ses principes.

« Je me demande pourquoi je suis encore en vie. Sauf qu'ils sont sûrs d'une chose : s'il m'arrivait quoi que ce soit, mes hommes sauraient qui a fait le coup et ils égaliseraient le score. Personne ne souhaite ce genre de chose. »

Mais il se rend compte que sa réputation fait peur à ses compatriotes.

« Ici, ils ne me comprennent pas, dit-il. En Thaïlande, les gens considèrent que moins on fait de vagues, mieux on se porte. Si on suit son bonhomme de chemin, qu'on n'écoute pas les autres et qu'on ne devienne pas un escroc, alors on inspire de la crainte. »

Que Viraj préfère l'honnêteté à la richesse, les gens n'en reviennent pas, surtout parce qu'il est policier. « Pour les Thaïlandais, les policiers sont des chiens bons à recevoir des coups de pied au cul, dit-il. Ils pensent que toute la police est corrompue et vendue aux criminels. Ils entendent parler de policiers devenus milliardaires et ils croient que toute personne vêtue d'un uniforme est un malfaiteur. Mais il est important que les gens me fassent confiance. Ils savent qu'ils peuvent venir me trouver, que je ne leur mentirai pas et ne les trahirai pas. Il est indispensable que la police soit honnête. Je sais que c'est difficile à obtenir, mais je ne vois pas d'autre façon de travailler. »

Viraj gagne un peu plus de cinq cents dollars par mois. Il a du mal à assurer un train de vie convenable à sa famille, pourtant il a toujours refusé les pots-de-vin.

« Je ne sais pas combien de fois on m'a offert de l'argent pour fermer les yeux ou laisser tomber une affaire. On a ouvert devant moi des attaché-cases bourrés de dollars. On m'a proposé cinq cent mille dollars pour laisser quelqu'un partir. Une autre fois, trente mille dollars par mois pour bloquer une enquête. »

Lorsqu'il arrêta Sukree Sukreepirom, l'un des barons « intouchables » de l'héroïne dans les années 70, celui-ci, assis dans son bureau, essaya de l'acheter. « Il était convaincu que tout le monde a un prix, y compris moi. Je lui ai répondu que la seule chose qui m'intéressait, c'était de le voir sous les verrous. Il connaissait très bien le système et il m'a dit que je ne pouvais pas être sûr qu'il y resterait. »

Sukree avait raison. Dans les trois mois, un procureur véreux fit libérer le baron de la drogue. Mais Viraj divulgua l'affaire à la presse et le gouvernement, embarrassé, finit par limoger le procureur. Sukree s'enfuit du pays. Une fois encore, Viraj, avec son honnêteté, s'était fait des ennemis au sein du gouvernement et de la pègre.

« Ça fait vingt et un ans que je fais ce travail. Je n'ai pas manqué un seul jour pour cause de maladie et je n'ai jamais pris de vacances. Ma femme et mes enfants vivent sur les nerfs. Quand je pars le matin, ils ne savent jamais s'ils me

reverront vivant. Et quand il s'agit d'une affaire importante, d'une bagarre avec des criminels prêts à tout, c'est toujours à moi qu'on fait appel. Je crois que si c'était à refaire — et pourtant j'aime mon métier —, je ne me foudroyais pas là-dedans. Non... c'est vraiment trop dur pour n'importe qui.

— Considérez-vous que ces vingt ans de lutte ont été efficaces et qu'il y a maintenant moins d'héroïne transitant par Bangkok que lorsque vous êtes arrivé ?

— Non, c'est de pire en pire. On cultive davantage l'opium, surtout en Birmanie et, même si on en saisit plus qu'il y a vingt ans, il en descend beaucoup plus de la montagne. Toute cette drogue circule à Bangkok. Le Laos en produit à nouveau — quelque deux cents tonnes cette année, alors que dans les années 80, sa production était inexistante. Le Vietnam en produit vingt tonnes. Nous ne connaissons pas le taux de production de la Chine du Sud. La Thaïlande se contente de vingt-cinq tonnes mais la Birmanie atteint près de mille tonnes. La seule chose qui pourrait nous sauver, ce serait le mauvais temps et deux ans de récoltes insuffisantes. Si elles pouvaient être amputées des deux tiers, ça générerait davantage les cartels que tout ce que nous pouvons faire.

« Nous arrêtons par mois plus de deux mille personnes qui ont un rapport avec la drogue. Je connais un gamin de dix ans et une grand-mère de quatre-vingt-six ans qui se sont fait arrêter pour trafic d'héroïne. Mais ça, c'est le menu fretin. Ce qu'il faut, c'est arriver à coincer les gros bonnets et c'est beaucoup plus compliqué.

— Qui tire les ficelles du trafic de l'héroïne en Thaïlande ?

— Les Chinois. Et les plus importants, ce sont les parrains de Hong Kong. C'est eux qui internationalisent le trafic. Sans ces Chinois émigrés, jamais le trafic de la drogue n'aurait pris cette ampleur en Thaïlande. Les organisations de Hong Kong ont des contacts importants ici. Certains de nos truands chinois sont arrivés du Vietnam en 1972 et 1973. Puis, après la chute du Vietnam, les Nord-Vietnamiens ont prétendu que les dossiers de la police de Saigon

avaient été détruits de sorte qu'il était devenu impossible d'identifier les Chinois ayant trempé dans des activités illégales là-bas. En fait, je suis persuadé que les communistes ont bel et bien retrouvé les dossiers mais ils soutirent de l'argent aux criminels réfugiés en Thaïlande en les menaçant de dévoiler leur passé.

« Outre les Chinois, il y a aussi les Corses impliqués dans le trafic. Certains sont arrivés à l'époque où le Laos et le Vietnam sont tombés et ils ont depuis longtemps des contacts dans le trafic de l'héroïne. Mais, récemment, nous avons vu rappliquer des jeunes Corses à Bangkok. Ils ont acheté des bars et des discothèques dans le quartier de Patpong (le quartier chaud) en alignant comptant cinq cent mille ou un million de dollars. Vous croyez qu'ils avaient besoin de parcourir vingt mille kilomètres pour ouvrir un bar ? En réalité, ils travaillent avec les cartels chinois pour passer de l'héroïne en Europe. »

La préoccupation essentielle de Viraj est la filière chinoise. Les chiffres des services secrets thaïlandais indiquent que huit dealers sur dix, en Thaïlande, sont chinois et que les deux qui restent ont des contacts avec les Chinois et opèrent grâce aux intermédiaires chinois. Plus de trois millions de Chinois vivent en Thaïlande et tous s'accrochent farouchement à leur identité. Ils se considèrent comme des Chinois, pas comme des Thaïlandais bien qu'ils soient obligés — c'est la loi — d'adopter des noms thaïlandais une fois qu'ils sont naturalisés. Ils composent la classe des gros négociants en Thaïlande, ils ont la mainmise sur presque tout le commerce de détail et sur d'importants secteurs de l'industrie. Ils exercent diverses professions libérales et contrôlent l'essentiel des ressources du pays.

Les Triades de Hong Kong ont établi de prospères ramifications parmi les Chinois de Bangkok. Depuis 1980, la police de Bangkok a observé une affluence inquiétante de Triades 14C. Six mois avant mon arrivée, la ville était en état de choc : trois membres de la 14C, pourvus d'armes automatiques et de grenades à main, avaient été tués en

organisant l'évasion d'un Triade emprisonné, un ancien officier de la police royale de Hong Kong.

Presque toute la documentation réunie par les Thaïlandais coïncide avec les renseignements des services secrets de Hong Kong. « Les gros bonnets du crime à Hong Kong font des voyages fréquents à Bangkok pour superviser ce qui est devenu un tremplin pour les jeunes Triades ambitieux désirant faire carrière à Hong Kong, m'avait dit un directeur de la police de Hong Kong. Ils passent plusieurs années à Bangkok et ça leur permet de s'occuper des affaires les plus rentables des Triades, comme la drogue et la prostitution. »

Non seulement les Triades de Hong Kong envoient des hommes à Bangkok pour coordonner les activités illicites du groupe, mais les Chinois vivant en Thaïlande depuis des générations possèdent leurs propres Triades. Les Triades vendent de l'héroïne ou des prostituées à la Mafia américaine ou aux gangs corses, mais elles réservent toujours les bonnes affaires aux autres membres de la société secrète.

« Au sommet de la pyramide, tous les Triades se connaissent, me dit Viraj. Les caïds chinois d'ici sont en excellents termes avec ceux de Hong Kong. Donc, si le cartel de Hong Kong décide d'acheter une quantité importante d'héroïne, il n'a pas besoin d'investir plus de 25 pour cent de la somme. Le groupe de Bangkok partagera les risques avec eux. Jusqu'à ce que l'héroïne arrive à Hong Kong, ils n'auront rien d'autre à payer. Si la cargaison est saisie pendant le trajet, ils partagent les pertes. Personne, à part les Chinois, ne fonctionne ainsi. C'est un système fondé sur la confiance mutuelle. »

Si, au sommet du trafic, on trouve toujours des Chinois, le menu fretin du commerce de l'héroïne — les passeurs — est presque toujours thaïlandais, bien qu'on compte aussi des Européens et des Américains. C'est la chair à canon du trafic. On paie ces gens à peine plus de mille dollars pour sortir de Thaïlande et transporter à bon port un kilo ou deux d'héroïne dans une valise à double fond ou en sachets attachés sur eux.

Les trafiquants ont mis au point des méthodes ingénieuses et parfois macabres pour passer l'héroïne. Dès qu'une méthode est découverte par la police, elle est abandonnée. On a trouvé de l'héroïne dans des meubles, derrière des toiles de peintres, à l'intérieur des parois métalliques des réfrigérateurs, dans des jouets, des aérosols, des ordinateurs, des piles, des tubes cathodiques, du linge de corps pourvu de compartiments secrets, des épaulettes, des montures de lunettes, des talons de chaussures et des membres artificiels, parmi des douzaines d'autres cachettes. On en a découvert dans le corps de bébés morts qui franchissaient la frontière dans les bras de leur « mère ». Certains passeurs, ayant avalé cinq cents grammes d'héroïne, ont péri parce que les préservatifs bourrés d'héroïne se sont déchirés dans leur estomac.

La douane découvre souvent de la drogue dans des récepteurs de télévision ou des aérosols en parfait état de marche : l'héroïne est cachée dans une partie du matériel qui n'affecte pas son fonctionnement. Parfois seul le poids anormal d'un aérosol ou d'une pile alerte l'inspecteur. Bien qu'ils paraissent petits, les divers appareils utilisés pour la contrebande de l'héroïne peuvent, en fait, en contenir pas mal. Par exemple, on peut dissimuler sept cent cinquante grammes d'héroïne dans la partie évidée d'un aérosol, ce qui représente cinq mille dollars pour le Triangle d'or et deux millions de dollars une fois coupée et vendue au détail aux Etats-Unis.

Les trafiquants ont récemment mis au point une méthode permettant de transporter de grandes quantités d'héroïne, laquelle est dissoute dans une bouteille de liqueur qui semble normale même en cas d'examen minutieux. Arrivée à destination, l'héroïne, au terme d'un procédé chimique, redevient solide. Des serviettes et du linge peuvent être aussi trempés dans une solution spéciale d'héroïne qui, après avoir subi un traitement chimique, est à nouveau transformée en poudre. L'héroïne en bouteille ou imbibant un tissu désoriente complètement les chiens. L'un des systèmes les plus sûrs consiste à dissimuler l'héroïne dans de longues

pailles faites sur mesure et glissées dans les rainures des emballages en carton ondulé. Les pailles sont recouvertes de grains de café pour que les chiens ne puissent pas sentir la drogue. C'est absolument invisible quand on examine la boîte. La plupart du temps, les douaniers cherchent la drogue à l'intérieur des cartons et non dans l'emballage. Cette méthode a été découverte un jour, par hasard, dans le port de Rotterdam. Un carton est tombé et de la poudre blanche s'est échappée d'un trou sur le côté. De grands cartons d'emballage peuvent contenir jusqu'à deux kilos d'héroïne pure et dans un chargement de soixante-quinze kilos, ce poids supplémentaire ne se remarque pas.

La multitude de ces astuces rend remarquable le nombre des saisies effectuées par la police qui doit faire face à un adversaire imaginatif dont les tactiques changent constamment.

« Les cargaisons massives d'héroïne ne sont plus transportées par des passeurs, me dit le colonel Viraj. Plus maintenant. Aujourd'hui, elles sortent de Thaïlande sur des chalutiers. Ce sont des chargements d'au moins deux cents kilos transférés ensuite sur d'autres chalutiers au large de Hong Kong puis réexpédiés dans divers endroits. Cette méthode était très prisée dans les années 60 mais les trafiquants l'avaient plus ou moins laissée tomber. A présent, avec les importantes quantités d'héroïne qui se négocient, ils y ont à nouveau recours. Le plus gros de la contrebande s'effectue ainsi. Quand un cartel passe commande de cinq cents kilos d'héroïne, comment voulez-vous utiliser des passeurs ? Il faudrait des centaines de voyages ! Alors que, si l'on divise la commande en cinq lots de cent kilos chacun transportés dans différents chalutiers, c'est beaucoup plus facile. Et si les caïds ont la malchance de perdre un des lots, il leur en reste quatre autres qui leur rapportent assez d'argent pour vivre de leurs rentes jusqu'à la fin de leurs jours. Et pour eux, les saisies font partie des risques du métier. En fait, une fois sortie de Thaïlande, la drogue augmente tellement que le cartel pourrait perdre quatre lots sur cinq et faire quand même une bonne affaire.

Il ne perd de l'argent que si les cinq lots sont interceptés et, bien sûr, cela n'arrive jamais parce qu'ils utilisent différents bateaux, différentes heures, que les destinations changent constamment et qu'une partie, sinon le tout, arrive toujours. »

La Thaïlande possède quinze mille chalutiers de pêche mais la plupart des chalutiers ne sont pas enregistrés et, même si on saisit des stupéfiants à bord, trouver le véritable propriétaire ou le locataire du bateau est une gageure. Lorsqu'il prend la mer, un chalutier n'est pas tenu d'indiquer sa destination aux autorités maritimes thaïlandaises. Personne ne sait s'il va larguer une cargaison d'héroïne dans le sud de la Chine ou pêcher dans le golf du Siam.

Je demandai à Viraj combien, parmi les trafiquants de drogue, s'étaient acheté une vie respectable. Cette question amena un large sourire sur son visage.

« Beaucoup trop, dit-il. Je les connais tous. Ils comptent maintenant parmi les citoyens les plus respectés du pays. Et, sauf si je les arrête avec de l'héroïne sur leurs genoux, personne ne me croira si je dis que ce sont des trafiquants. Et même là, ils diront : " Ce fou de Viraj doit régler des comptes personnels. Il a monté un coup pour faire croire que ce grand homme, cet honorable citoyen est impliqué dans le trafic de l'héroïne. " Et n'importe quelle cour libérera le trafiquant et me bouclera à la place. C'est peut-être pour ça que je suis encore en vie. Ils savent que je les guette mais que, quoi que je fasse, ils glisseront toujours à travers les mailles du filet.

« Et, bien entendu, ils sont presque tous chinois. Parfois je lis des articles sur eux dans la presse parce qu'ils font des dons importants aux œuvres de bienfaisance et contribuent toujours largement aux campagnes antidrogue. Ces gars-là sont vraiment astucieux, vous savez. Comment le public pourrait-il imaginer qu'un homme d'affaires qui mène une croisade contre la toxicomanie et dénonce à tout bout de champ les horreurs de la drogue est l'un des plus gros trafiquants du pays ? Et, bien sûr, ils aident aussi beaucoup les hommes politiques, de sorte qu'ils se font des amis parmi

les gens les plus puissants. On dirait un roman mais c'est la vérité. Je le sais. Je pourrais vous donner une liste de noms qui pétrifierait la nation tout entière. Mais essayez de prouver quoi que ce soit. Par exemple, c'est au trafic de l'opium que nous devons la Banque de Bangkok, la plus importante du pays. Mais c'est impossible à prouver.

— Pensez-vous que la corruption ait joué un rôle important dans l'ascension sociale et la puissance de ces gens ?

— Ecoutez, c'est vrai que la corruption sévit aux niveaux les plus bas. A cet égard, les Chinois n'ont jamais lésiné. Ils achètent en bas de l'échelle de la société thaïlandaise. Mais au plus haut niveau, dans certains cas, il ne s'agit pas nécessairement de corruption. Dans beaucoup d'affaires pour lesquelles on prononce un non-lieu et où tout le monde crie à la corruption, c'est souvent de négligence qu'il s'agit, de préparation insuffisante du procès. Dans certaines régions, la police locale ne conserve pas les comptes rendus d'enquête et ne respecte pas les procédures prévues par la loi. Par exemple, même si vous obtenez un mandat de perquisition signé du tribunal, vous ne pouvez pas l'utiliser après dix heures du soir, sauf dans des situations très spéciales. Mais la police locale n'en tient pas compte. Ils prennent le mandat et vont perquisitionner aussi bien à minuit. Et, bien sûr, il y a vice de procédure. Parfois, il s'agit simplement d'une mauvaise préparation. Les jeunes policiers sont toujours impatients de conclure leur enquête par une arrestation. La partie la plus morne de la vie d'un policier, c'est la paperasserie. Donc, les flics la bâclent volontiers. Ils s'occupent d'une nouvelle affaire et continuent à négliger la paperasserie qui s'entasse. Ils se disent toujours qu'ils le feront la semaine suivante, mais le moment ne vient jamais. Un an plus tard, quand ils sont cités à comparaître, ils ne se souviennent pas de l'affaire avec précision et font des témoins lamentables. Alors, le trafiquant est libéré ou bien il y a un non-lieu. Comme le flic sait que le type est coupable et qu'il n' imagine pas une seconde que sa relaxe soit liée à son propre témoignage, il est

persuadé que quelqu'un s'est laissé acheter, l'un des juges ou le procureur. C'est parfois le cas, bien sûr. Les trafiquants ont assez d'argent pour acheter des amis très influents dans n'importe quel pays. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse toujours de corruption. Parfois, c'est simplement la police qui a mal fait son travail. »

Je savais que si le colonel Viraj insistait là-dessus, c'était pour essayer de corriger la déplorable image de marque de la police thaïlandaise et des autorités gouvernementales attaquées de tous côtés. Il voulait me faire croire que la corruption n'était pas aussi étendue qu'on le prétendait. Cependant, l'idée que les principaux trafiquants d'héroïne devaient souvent leur libération à l'incurie et à la bêtise de la police thaïlandaise n'était pas réconfortante, loin de là.

« L'héroïne est un problème qui concerne le monde entier, poursuivit-il, et pas seulement les Thaïlandais. Nous ne sommes plus un gros producteur mais surtout un lieu de transit. Vous savez bien que presque tout l'opium est cultivé en Birmanie et consommé en Occident. C'est facile de dire que la Thaïlande devrait faire ceci ou cela, mais nous manquons d'argent et de technologie. Les Etats-Unis nous ont donné sept hélicoptères, mais ça fait des années, et ils commencent à vieillir. Ce n'est pas parce que notre situation géographique fait de nous la plaque tournante de l'opium du Triangle d'or que nous devons endosser toute la responsabilité de la toxicomanie à travers le monde. »

Viraj se souvient très bien que pendant et après la guerre du Vietnam, des GI se sont installés en Thaïlande et ont monté un réseau d'héroïne. Le plus célèbre de ces « syndicats de soldats » était un réseau de GI de race noire, dirigé par Leslie « Ike » Atkinson, connu dans la pègre sous le sobriquet de « Sergent Smack ». Leader d'un groupe baptisé le Black Masonic Club, Atkinson avait commencé sa carrière en organisant des jeux de dés à l'époque où il était basé en Allemagne. Au moment de la guerre du Vietnam, Atkinson était rodé, prêt pour le grand saut. Il monta un réseau de drogue avec d'autres soldats à Bangkok. Le quartier général de la bande était une boîte populaire, le

Jack's American Style Bar. Pendant les années 70, c'était l'un des endroits les plus vivants de Bangkok, fréquenté par dix mille GI noirs, impatients de se délester des liasses de dollars économisés en vue de ces cinq jours de permission, de « repos et de détente ».

Au rez-de-chaussée, on servait de la cuisine du sud des Etats-Unis autour d'une piste de danse où s'entassaient prostituées thaïlandaises et soldats, tout ce beau monde se secouant au rythme de « Funky Chicken », « Soul Man » et « Rubberlegs ». Le premier étage était réservé au commerce de la drogue. Les GI achetaient d'importantes quantités d'héroïne et cinq cents kilos d'héroïne n^{os} 3 et 4, presque pure, parvenaient, par ce réseau, aux Etats-Unis.

Le syndicat Atkinson achetait l'héroïne à des négociants chinois et la faisait venir par avion militaire, presque toujours à Fort Bragg et à la base aérienne de Seymour-Johnson. Atkinson la distribuait ensuite à des trafiquants de New York, de Baltimore, de Washington DC, de Philadelphie et des villes du Sud. A son apogée, le syndicat Atkinson utilisait des soldats pour passer l'héroïne et la glissait aussi dans des chargements de meubles orientaux faits sur commande ainsi que dans d'autres marchandises venant d'Asie et destinées aux Etats-Unis. Mais la méthode la plus bizarre et la plus macabre était incontestablement la « filière des linceuls ». Pendant son enquête sur les activités du groupe en question, la DEA découvrit qu'Atkinson expédiait aux Etats-Unis de l'héroïne cachée dans les cercueils des soldats tués au Vietnam ou même dans les cadavres des GI. Un passeur accompagnait les corps aux Etats-Unis et en extrayait l'héroïne, généralement au cours d'une escale intermédiaire comme la base aérienne de Travis en Californie.

Atkinson purge une peine de quarante ans au pénitencier d'Etat d'Atlanta, en Georgie. Les autorités estiment qu'il a mis à l'abri quelque quatre-vingt-cinq millions de dollars dans des banques aux Caraïbes et en Suisse. Sept autres membres importants de ce syndicat purgent également des peines de prison aux Etats-Unis. Deux autres

acolytes d'Atkinson, Jasper Myrick et James Warren Smedley, furent arrêtés en Thaïlande et jugés pour trafic de drogue au cours d'un procès retentissant. Smedley, qui dirigeait les opérations en Asie, fut condamné à perpétuité. Il fit appel et fut libéré pour des raisons que la justice thaïlandaise n'a jamais pu clairement expliquer. Il rentra aux Etats-Unis pour passer aussitôt en justice à Raleigh, en Caroline du Nord, pour ce même trafic d'héroïne. Il plaida coupable et fut condamné à huit ans de réclusion. Mais la cour, considérant qu'il avait déjà fait deux ans de prison en Thaïlande, le libéra sur parole. Myrick, un soldat de vingt-trois ans, qui n'était qu'un obscur passeur dans l'organisation, eut moins de chance. Condamné à trente-trois ans de prison, il purge encore sa peine dans la sinistre prison de haute sécurité de Bang Kwang.

Il y a eu d'autres affaires du même genre, mais moins importantes, parmi les GI. « Tout le monde semble avoir oublié que les types impliqués dans le trafic de l'héroïne étaient des soldats américains, me dit le colonel Viraj. Par contre, on n'oublie jamais que la drogue venait de Thaïlande. On a toujours l'impression que nous sommes les seuls coupables. Mais, en y regardant de plus près, vous verriez que la faute incombe à plusieurs nations. »

Le colonel Viraj me parla longuement des efforts des Thaïlandais pour restreindre la production d'opium dans le pays. L'une des solutions consiste à trouver une culture de substitution mais ce projet n'a pas encore abouti pour des raisons historiques et à cause de la politique du gouvernement thaïlandais, qui considère qu'on peut difficilement demander aux tribus montagnardes de renoncer à l'opium au profit d'une autre culture tant que celle-ci ne bénéficie pas d'un marché stable. Et assurer un marché à ces cultures de substitution est un processus lent et difficile, bien que les Thaïlandais fassent des progrès à cet égard.

L'autre façon de réduire la production de l'opium, c'est d'arracher les pavots : une méthode coûteuse et qui prend du temps. Il faut envoyer des troupes dans le Triangle d'or et l'opération doit être menée avec précaution afin de ne pas

fomenteur de troubles parmi les tribus montagnardes dont les moyens d'existence dépendent de la culture de l'opium. Yarbrough m'avait dit à Chiang Mai que la destruction des cultures était en partie du bluff. « Les Thaïlandais nous disent qu'ils ont arraché les pavots dans un certain périmètre. Quand on y va, qu'on prend des photos et qu'on les leur fourre sous le nez, ils nous disent : " Oh ! nous avons dû oublier ce champ. " C'est une plaisanterie. Ils n'ont qu'à vaporiser du D-24, s'ils veulent sérieusement se débarrasser de l'opium. »

Le D-24 est un herbicide pour plantes à larges feuilles dont la DEA fait une promotion intense dans les pays producteurs de drogue. Le Mexique l'a utilisé avec succès. Toute végétation, même de l'espèce la plus résistante, meurt dès qu'elle est en contact avec ce produit. Les autorités américaines prétendent que l'attitude des pays producteurs d'opium face à l'« agent orange » est révélatrice. Comme me l'a dit un agent de la DEA à Bangkok : « C'est un produit inoffensif et, de toute façon, ils sont censés le déverser sur les pavots, pas sur les gens. »

La Birmanie est le premier pays producteur d'Asie du Sud-Est à utiliser le D-24 dans le cadre de ses efforts pour éradiquer l'opium. En acceptant le produit chimique que les Etats-Unis leur fournissent gratuitement avec les avions pour le pulvériser, les Birmans ont aussi reçu un supplément d'aide économique américaine. La même carotte financière est agitée sous le nez de la Thaïlande : acceptez le D-24 et davantage d'argent sortira des poches de l'Oncle Sam. Mais, jusqu'à présent, les Thaïlandais se sont fermement opposés à la pulvérisation de l'agent orange. Le colonel Viraj est également contre. « Le problème, dit-il, c'est que les tribus montagnardes ne font pas pousser que de l'opium. Elles plantent des pavots sur une partie de leurs terres mais juste à côté, elles font pousser des légumes. Or ce produit n'est pas sélectif. Il tue tout ce qui pousse. Alors, non seulement le fermier n'a plus d'opium mais il n'a plus rien à manger. Par ailleurs, les gens peuvent être aspergés de produits chimiques. C'est arrivé en Birmanie. Si les armées rebelles

ouvrent le feu sur les avions, les pilotes lâchent toute la cargaison d'herbicide, sans se préoccuper de l'endroit où elle tombe. Il y a eu des tas de gens malades, avec ce truc-là, en Birmanie. »

Quelques jours plus tard, le général Chavolit Yodmanee, directeur du bureau des stupéfiants en Thaïlande, développait les raisons du refus du programme de pulvérisation. « Pour les tribus montagnardes qui sont superstitieuses, voir un nuage tomber du ciel, anéantir toutes les cultures et rendre les gens malades, c'est épouvantable. Ça les monte contre le gouvernement central et c'est la porte ouverte à l'insurrection. En Birmanie, les armées rebelles disent aux tribus que le produit vient des Etats-Unis. Ça provoque la colère et le ressentiment de millions de gens, réactions qui sont aussitôt exploitées par les communistes. Et nous ne pensons pas que cet agent orange soit sans danger pour les hommes, quoi qu'on en dise. Non, je suis désolé, mais nous n'en voulons pas en Thaïlande. Nous continuerons notre programme d'éradication. Il est peut-être un peu lent aux yeux de certains, mais il est efficace. »

Non seulement les Etats-Unis n'ont pas réussi à convaincre les autres pays d'Asie d'adopter le programme de pulvérisation mais les Américains ont la preuve que la Birmanie le détourne de sa finalité. Les rapports de la CIA datant de 1986 assurent que les Birmans n'arrosent pas les champs de pavots mais les places fortes des armées rebelles. Ils se servent de l'aide américaine dans la lutte antidrogue à des fins personnelles, pour combattre les insurrections ethniques. Ils espèrent que l'herbicide détruira les cultures sur lesquelles les rebelles comptent pour se nourrir. Selon ces mêmes rapports de la CIA, certaines unités militaires birmanes, avec la complicité de Rangoon, se servent de l'agent orange pour racketter la population : dans les régions contrôlées par le gouvernement, elles préviennent les villageois que, s'ils refusent d'acquitter un impôt supplémentaire, leur village sera enseveli sous des tonnes d'herbicide. Combien de temps la DEA va-t-elle supporter ce « détournement de programme » ?

En tout cas, bien que Rangoon prétende avoir détruit un grand nombre de champs de pavots en 1986, la récolte birmane ne cesse d'augmenter et, selon les prévisions, battra tous les records au cours des années à venir.

La Thaïlande, sans avoir recours à la pulvérisation, a malgré tout réduit sa production d'opium. De soixante-quinze tonnes au début des années 70, celle-ci est tombée à moins de trente. Yarbrough m'a dit : « Le Département d'Etat ne voulait pas qu'ils dépassent les dix-sept tonnes. C'est ridicule. On a réussi à imposer un maximum de vingt-cinq tonnes mais, en réalité, ils en produisent environ trente-cinq. » Quel que soit le tonnage exact de la production d'opium thaïlandais, c'est un chiffre insignifiant comparé à celui de la Birmanie.

Si les Thaïlandais, voulant faire preuve de bonne volonté à l'égard des Américains, sont parvenus à réduire leur production, ils n'ont pas réussi à réduire le nombre des raffineries d'héroïne ni à empêcher que leur pays soit utilisé comme principal centre de transit.

Les lois thaïlandaises et les efforts de la police sont insuffisants pour lutter contre la drogue. Les trafiquants ne semblent pas gênés par la surveillance policière et les tables d'écoute. Ils ont simplement changé de tactique et évitent les conversations compromettantes au téléphone. Jusqu'en 1986, le service des douanes ne possédait pas même une vedette rapide. La saisie des biens est interdite. Dans les affaires de fraude fiscale, le coût des investigations est à la charge du gouvernement et non des fraudeurs.

Le colonel Viraj est encore déprimé par l'histoire de ce chauffeur de taxi devenu le propriétaire multimillionnaire d'un grand magasin, l'ami des hommes politiques influents du pays, et un actif soutien des œuvres caritatives et des programmes antidrogue. Sa fortune entière est fondée sur l'opium et il a défié Viraj d'arriver à le coincer. On n'a même jamais pu l'accuser d'un seul délit.

En 1979, les Thaïlandais ont finalement interdit l'usage de certains produits chimiques indispensables au raffinage de l'héroïne. Ces produits ne sont pas devenus introuvables

pour autant. Ils sont simplement vendus sous le manteau. De nouveaux fournisseurs en proposent au marché noir et la Triade Sun Yee On de Hong Kong est devenue le principal distributeur de ces agents chimiques interdits dans le Triangle d'or. Cette interdiction a eu un autre effet que celui que l'on escomptait : le prix de l'héroïne, depuis deux ans qu'elle est en vigueur, a grimpé en flèche.

Les services secrets thaïlandais et les rapports de la DEA font état d'un nombre record de raffineries mobiles en Thaïlande. Beaucoup sont proches de la frontière birmane. Dès qu'on en découvre une, elle est investie et détruite mais elle est remplacée presque aussitôt. Et la Thaïlande, loin de perdre la faveur dont elle jouit comme pays de transit, semble avoir consolidé, au contraire, sa position. Seules quatre routes descendant du Triangle d'or contournent la Thaïlande. Depuis que Hong Kong a ouvert ses frontières aux réfugiés du continent chinois, voici plusieurs années, une quantité de plus en plus importante d'héroïne est acheminée à travers la Chine jusqu'à Hong Kong sans passer par la Thaïlande. De Birmanie, une partie de l'héroïne part directement pour l'Inde où elle est expédiée au Moyen-Orient ou en Europe. De Birmanie partent aussi des bateaux bourrés de stupéfiants. Ils traversent la mer d'Andaman, passent par la Malaisie et Penang puis naviguent dans les eaux sûres des archipels qui constituent les frontières indonésiennes, des kilomètres de côtes sans la moindre patrouille maritime. Une dernière route de la drogue évite aussi la Thaïlande : c'est celle qu'empruntent les chargements d'opium et d'héroïne laotiens expédiés directement à Da Nang puis, de là, dans le sud de la mer de Chine et enfin à Hong Kong.

Toutefois, les services de police admettent qu'au moins 75 pour cent des stupéfiants en provenance du Triangle d'or passent par la Thaïlande. La plus grande partie prend la direction du Sud, c'est-à-dire de Bangkok. Les cargaisons sont ensuite transportées par bateau sur les milliers de chalutiers indépendants ou encore sur des cargos qui entrent et sortent de la capitale thaïlandaise. « L'héroïne est

livrée partout, me dit un expert de la DEA à Bangkok. Une partie va à Singapour, une partie à Taiwan, une autre en Australie, mais la plus grosse quantité continue à atterrir à Hong Kong. »

A Hong Kong, les Triades ont toutes les chances de pouvoir changer le connaissance afin que, une fois arrivée dans un port des Etats-Unis, la cargaison n'ait pas l'air de venir d'un pays producteur de drogue comme la Thaïlande. Outre le fait qu'ils peuvent trafiquer les papiers pour faciliter le passage de la douane américaine, ils aiment aussi parfois terminer le raffinage du produit dans leurs propres laboratoires. Ils sont toujours persuadés qu'ils ont les meilleurs chimistes. Mais si presque toute la drogue se retrouve à Hong Kong, c'est aussi parce que ce sont les caïds locaux qui paient, et ils ont l'impression de mieux contrôler la situation si l'héroïne passe par leur propre ville. Ce qui ne veut pas dire pour autant que la drogue soit systématiquement débarquée une fois arrivée à Hong Kong. Elle peut aussi bien rester là, être transférée sur un autre cargo et ne jamais quitter le port ou l'aéroport.

Le colonel Viraj sait que presque toute l'héroïne quittant la Thaïlande transite, à un moment ou à un autre, par la colonie britannique. « Ils ont une façon particulière de faire les choses à Hong Kong. Ils choisissent leurs propres passeurs et s'assurent que la qualité et le poids de la cargaison ont été respectés. »

D'après les discussions que j'ai eues avec les agents des stupéfiants à Bangkok, il est clair que les routes de l'héroïne aboutissent à Hong Kong et les principaux trafiquants et leurs acolytes sont chinois. Tous les seigneurs de l'héroïne du Triangle d'or sont partiellement ou totalement chinois. Les laboratoires de jungle emploient des chimistes chinois. Ce sont des intermédiaires chinois qui négocient les récoltes à Chiang Rai ou à Chiang Mai et s'occupent des expéditions pour Bangkok. Des Triades, se partageant entre Bangkok et Hong Kong, prennent en charge le trafic à un stade où les profits deviennent particulièrement intéressants.

Des hommes comme Viraj risquent leur vie pour que la

Thaïlande cesse d'être la plaque tournante de la drogue. Mais, même lorsque celle-ci passe tout près de Viraj, elle est encore loin de se présenter sous la forme de petits sachets de plastique à cinq dollars qu'on vend dans les rues de New York.

Comment les Triades accomplissaient-elles cette métamorphose ? Je savais que la réponse se trouvait à Hong Kong.

« White powder MA »

Trois policiers me précédaient et deux autres fermaient la marche. L'escorte policière s'était regroupée à l'entrée d'un tunnel qui donnait dans une rue commerçante. La lumière de la rue éclairait l'entrée du passage. L'un des chefs de la police de Hong Kong m'avait dit : « Si vous allez là-dedans tout seul, vous risquez de ne pas en sortir vivant. »

Le passage dans lequel nous nous engageâmes était clos comme un tunnel en béton. Une crasse séculaire tapissait les murs. Le plafond était bas, couvert d'un enchevêtrement de fils électriques et de câbles, de fusibles et de douilles, le tout pendant à moins de trente centimètres de la tête du flic le plus grand. Le sol inégal — un mélange de béton cassé et de saletés accumulées — rendait la progression difficile. De temps en temps, une ampoule nue projetait une lumière crue sur les murs et le plafond qui semblaient se refermer sur nous. Le tunnel, à cent mètres de la sortie, se resserrait, de sorte que nous étions obligés de marcher en file indienne. Puis nous dûmes nous courber car le plafond nous frôlait quasiment la tête. Le tunnel s'élargit à nouveau et nous pénétrâmes soudain dans un autre tronçon qui, d'abord, me parut être un labyrinthe. Des souterrains partaient dans cinq ou six directions et des escaliers sombres montaient vers d'autres lieux mystérieux. L'un des policiers me montra une pancarte en chinois, accrochée au-dessus de la

seconde ouverture sur notre droite : « Voyez, dit-il, c'est la rue de la Pisse-de-Rat. C'est là que nous allons. »

D'âcres odeurs, se mêlant à celle du pain chaud, flottaient dans l'air confiné : bouffées d'ammoniaque, charbon de bois, plastique brûlé et d'autres encore, non identifiables. Une lumière provenant d'une source latérale éclairait le tunnel. En avançant, je vis qu'elle venait de petites alcôves situées de part et d'autre de la paroi. Certaines ne mesuraient pas plus de deux mètres sur deux mètres cinquante. Des hommes et des femmes s'entassaient dans cet espace exigu, aux prises avec tout un assortiment d'appareils archaïques. Dans certains ateliers, des feux brûlaient et les flammes léchaient des feuilles de métal que manipulaient de petits hommes émaciés. Il n'y avait pas de fenêtre et le feu rendait la chaleur intolérable.

Dans une pièce, un groupe d'hommes enfournait des miches de pain. Le four, datant du début du siècle, occupait presque tout l'espace. Ailleurs, deux femmes mettaient des poignées de bonbons dans des sachets en plastique qu'elles scellaient ensuite au fer chaud. Je m'arrêtai devant un atelier de la taille d'un grand placard. Trois jeunes femmes étaient assises devant des machines à coudre. Derrière leurs chaises s'amoncelaient des montagnes de vêtements et devant elles, les chemises d'hommes qu'elles venaient de terminer. Une faible ampoule constituait leur seul éclairage. Le rythme de leurs machines ronronnantes semblait surpasser celui des autres ateliers autour d'elles. Elles levèrent la tête vers nous, l'air presque effrayé, puis se remirent au travail. Ces gens ont en moyenne une espérance de vie de quarante-cinq ans et dix minutes passées dans ces sous-sols suffirent pour le comprendre. Ils respirent des produits chimiques nocifs interdits par tous les gouvernements du monde, travaillent dans des conditions inhumaines et sont payés moins d'un dollar par jour pour un travail qui, sans aucun doute, va écourter leur vie.

« C'est pour cette raison que les touristes paient deux dollars une chemise dans les rues de Hong Kong, me dit l'un des policiers par-dessus son épaule. Personne ne sait

que des milliers de gens travaillent dans ces conditions afin que la ville des "bonnes affaires" puisse continuer à mériter sa réputation. La plupart des gens n'ont jamais entendu parler de cet endroit. »

Lorsque de riches touristes arrivent à Hong Kong, ils ne se rendent pas compte, en venant de l'aéroport, qu'ils entrent dans un autre monde.

J'étais dans la Cité murée, à seulement quelques kilomètres de Kai Tek, l'aéroport international de Hong Kong. Construite par la dynastie Sung en 1197, la Cité murée fut d'abord une base militaire d'où l'on dirigeait le commerce du sel. Elle mesure cent mètres de large sur deux cents mètres de long. C'est pourtant le territoire urbain le plus dense du monde. Dans cet espace restreint, près de cinquante mille personnes s'entassent dans des logements ouvriers rappelant les pires bidonvilles. Pas d'électricité, pratiquement pas d'eau courante, pas de tout-à-l'égout et naturellement pas d'ascenseurs. Les résidents âgés montent quinze étages à pied pour regagner le studio où logent deux générations d'une même famille. La Cité est remplie de rats et une meute incontrôlable de chiens féroces circule dans les tunnels. Au pied des escaliers délabrés et dans les passages s'amoncellent les ordures pourrissantes.

Les Japonais détruisirent le mur au cours de la Seconde Guerre mondiale et, avec le matériel récupéré, construisirent de nouvelles pistes d'aéroport. Cependant, la ville est restée une espèce de bidonville replié sur lui-même. Lorsque la Chine céda Hong Kong aux Anglais après la première guerre de l'opium, elle voulut garder sa souveraineté sur la Cité murée. Les Anglais, estimant que celle-ci ne leur vaudrait que des ennuis — mais sans pour autant accéder au désir des Chinois —, décidèrent tout simplement de ne pas s'en occuper. Ni police ni administration, de sorte que la Cité est devenue le paradis des drogués, des gangsters et un refuge pour ceux qui fuient la police. C'est le théâtre de nombreuses activités illégales qui vont de la vente des serpents à celle des produits de contrefaçon. A certaines époques, elle fut « gouvernée » par une bande d'aventuriers

qui se livraient à la contrebande des armes et des stupéfiants. Il était inévitable qu'elle devînt aussi un repaire de Triades, comme me l'apprit l'un des policiers.

Tous ces logements ouvriers et ces cabanes en tôle ondulée qui s'empilent les uns sur les autres sont reliés par un dédale complexe de tunnels, certains si bas qu'on doit se courber en deux pour passer. Ces passages ont tous des noms, comme la Pisse-de-Rat, que nous avons traversé un peu plus tôt, donnés par dérision par les habitants du quartier. Chaque fois que la police essaie de poursuivre un criminel dans la Cité, elle se perd dans le dédale des passages obscurs. Il est possible de visiter le quartier de fond en comble sans jamais voir la lumière du jour. Des enfants naissent ici, fréquentent les « écoles » locales et font partie de bandes dès l'âge de dix ans, cherchant tous à échapper à leur enfer naturel.

« Les gangs des Triades se battent parfois pour la possession d'une simple cage d'escalier, me dit l'un des policiers. Il y a des bagarres terribles pour le contrôle d'un bout de passage. Ils sont chez eux ici. Ils n'aiment pas qu'on vienne et ils n'ont certainement pas l'habitude d'y voir beaucoup de Blancs. »

Certaines parties de la Cité ont été aménagées en ateliers où des ouvriers sous-payés travaillent dans des conditions lamentables. On y trouve aussi, selon la police, plus de quatre-vingt-dix cabinets dentaires tenus par des dentistes sans diplômes, équipés du matériel le plus rudimentaire. Les avorteurs abondent et leurs méthodes sont si frustes que la mère court de grands risques d'y laisser sa peau. Les vieux Chinois s'entassent encore dans les dernières fumeries d'opium, le seul « remède » qui empêche leur corps de se rebeller après soixante ans de toxicomanie. Les vieilles prostituées offrent leurs services dans des bordels d'une seule chambre.

La République populaire de Chine, qui va reprendre Hong Kong en 1997, a dit aux Anglais qu'elle ne voulait pas de la Cité murée. Elle sait que c'est un repaire de criminels ingouvernable. Les Anglais essaient de construire de nou-

veaux logements pour les cinquante mille résidents et commencent, lentement, à démolir les habitations insalubres de la périphérie. En 1997, les Anglais et les Chinois espèrent que la Cité ne sera plus qu'un anachronisme historique.

Je visitai les deux temples bouddhistes de la Cité. Le premier est un simple autel face à une cinquantaine de chaises pliantes, le second, une chapelle pittoresque, rouge et or, aux lourdes portes métalliques, que le gardien ouvrit avec réticence à la demande des policiers. Je visitai un couvent transformé en résidence pour les personnes âgées de la Cité. « Certains ne sont sortis que deux fois dans leur vie », me dit un policier, regardant une vieille Chinoise frêle et presque chauve, affaissée dans un rocking-chair. Elle ne bougea pas quand nous entrâmes. Ses yeux étaient rivés au sol. Une vie passée dans cet enfer aurait suffi à abêtir n'importe qui.

« Ces gens vivent quasiment en autarcie, continua le policier. C'est fruste mais ils se débrouillent. Ils ont des magasins d'alimentation, des dentistes, des médecins et leurs propres apothicaires. Ils n'ont jamais besoin de sortir. Naturellement, tout est contrôlé par les Triades. Il y a des armureries qui fabriquent de petits pistolets avec du métal de récupération. S'ils n'explosent pas dans la main dès qu'on s'en sert, ils peuvent être utiles. L'endroit est rempli de caches de stupéfiants, de tripots, de receleurs et de médecins qui vous soignent si on est blessé. Personne ne parle. Ils ne font pas confiance aux gens de l'extérieur et ils sont fidèles à leur milieu d'origine. Ils ne coopèrent pas avec nous en tout cas. »

C'est à Amsterdam que j'entendis parler de la Cité pour la première fois. Un policier hollandais, Arie Bax, spécialisé depuis quinze ans dans les Triades et le trafic de drogue, avait insisté pour que je la visite. « Il faut absolument demander à la police de Hong Kong de vous emmener là-dedans, m'avait-il dit. Il faut voir ça. Les passeurs que nous arrêtons en Hollande viennent presque tous de la Cité. Pour mille à mille deux cents dollars, ils risquent de longues

peines de prison. A moins que vous ne le voyiez vous-même, vous ne comprendrez jamais pourquoi quelqu'un est prêt à risquer sa peau pour si peu d'argent. Mais quand vous aurez constaté les conditions dans lesquelles ces gens vivent, vous comprendrez. Cela représente quatre ans de salaire pour eux et ça leur permet d'essayer de sortir de ce bidonville et d'avoir une vie meilleure. Quand on vient d'Amérique, on ne peut pas saisir ce genre de chose à moins de le voir de ses propres yeux. »

Non seulement la Cité murée est un refuge sûr et un lieu de recrutement idéal pour les Triades, mais les malheureux résidents sont aussi des victimes toutes désignées. Privés de la protection de la police, ils sont livrés aux malfaiteurs. Parfois une fille est violée par une bande. Ils appellent ça « estampiller la marchandise ». L'adolescente en éprouve une telle honte qu'elle laisse sa famille la livrer à un réseau de prostitution ou de pornographie. Les Triades vendent la fille à l'un des milliers de bordels de Hong Kong et le prix payé pour l'acquérir devient sa dette au bordel, dette dont elle mettra au moins dix ans à s'acquitter puisque seulement 10 pour cent de ce qu'elle gagne contribue au remboursement.

De jeunes garçons sont également enlevés à leur famille et vendus aux réseaux de pornographie de Thaïlande et des Philippines. Des enfants, qui n'ont parfois pas plus de huit ans, vendent de la drogue dans les rues, font de la retape pour les tripots ou bien collectent l'argent de la « protection ». Les Triades pratiquent l'intimidation pour obliger les enfants à vendre de la drogue dans les écoles. L'année dernière, quatre-vingt-onze enfants de Hong Kong entre neuf et quatorze ans ont été arrêtés pour vente de drogue. Avec plus de cinq mille drogués de moins de quatorze ans recensés, plus rien ne surprend les assistantes sociales. On menace les familles qui n'ont d'autre choix que de laisser leur appartement servir d'entrepôt pour des denrées illégales. Les quelques intrépides qui essaient de résister aux Triades sont assassinés par des bandes dans des tunnels, découpés en morceaux et abandonnés là afin qu'un passant,

ou un enfant rentrant de l'école, les découvrir. Ceci pour décourager toute espèce de résistance.

En un sens, c'est dommage que les Anglais aient l'intention de démolir la Cité. Elle devrait rester là pour l'édification des foules. Ce serait, en quelque sorte, le testament des Triades, la preuve de ce qu'ils ont fait subir à cinquante mille personnes. Si les hauts fonctionnaires de la police et des gouvernements occidentaux visitaient la Cité, ils se rendraient compte de la cruauté des Triades et réfléchiraient peut-être à la façon d'endiguer ce flot de criminels de sociétés secrètes, qui vont vraisemblablement s'implanter aux Etats-Unis et en Europe dans les dix prochaines années. Mais personne ne va dans la Cité murée.

« En fait, les hauts fonctionnaires de la police qui viennent ici ne se préoccupent pas réellement des Triades, me dit un inspecteur en chef. Vous savez, on n'a pas besoin de visiter la Cité pour se rendre compte de la gravité du problème. Il n'y a qu'à constater ce qu'elles ont accompli depuis vingt ans. Une grande partie de la colonie leur appartient. Ça devrait suffire à donner des cauchemars aux forces de police occidentales. Mais apparemment, ce n'est pas ainsi que les choses se passent... Ils ont probablement tant à faire avec leurs propres criminels que lorsqu'ils entendent à l'occasion parler des Triades, au cours de conférences, ils espèrent que ces gars-là tomberont sur le dos des autres, pas sur le leur. »

Mais cette politique de l'autruche n'aidera pas la police occidentale, bien au contraire, lorsque les Triades émigreront avec armes et bagages en 1997. Le type de criminel qu'engendre la Cité murée est inconnu dans les annales du crime.

Qu'un marchand ambulant de porridge à demi illettré ait pu devenir un membre de la Triade Yee Kwan, puis l'une des principales têtes de dragon de Hong Kong, semble inimaginable, pourtant c'est ce qui arriva à Ng Sik-ho, surnommé « le Boiteux » à cause d'une jambe abîmée,

souvenir d'une bagarre de jeunesse. En quinze ans, il devint le chef de la société secrète la plus puissante de la colonie. A la tête d'un cartel de l'héroïne au capital de cinq cents millions de dollars implanté à Hong Kong et en Thaïlande, Limpy, alors âgé de quarante-cinq ans, arrêté en 1974, fut jugé et condamné à trente ans de prison. Mais ce qui parut à l'époque une victoire de la police sur les Triades n'était en fait que le résultat des manœuvres des principaux concurrents de Limpy, les frères Ma.

Les frères Ma, originaires de la région de Chiu Chau, en Chine, venaient aussi des bas quartiers. Ma Sik-gu et son jeune frère Ma Sik-chun étaient des petits loubards fauchés traînant dans la rue, et qui n'avaient jamais fréquenté l'école. De commis de restaurant, ils passèrent à la surveillance de tripots clandestins, avant de devenir chefs de petites bandes dans les nouveaux lotissements ouvriers de la colonie britannique. Cependant, la police de Hong Kong pense que ce n'est qu'en intégrant la Triade Chiu Chau, étroitement liée avec la 14C et le puissant syndicat Sun Yee On, qu'ils se hissèrent au sommet de la pègre. La police a reconstitué la carrière météorique des frères Ma.

En 1967, tous deux n'étaient que d'insignifiants dealers d'héroïne. L'aîné des Ma voyageait en Thaïlande et dans le Triangle d'or pour superviser ses achats de stupéfiants. Au cours de ses expéditions, il rencontra le général Li et l'état-major des armées de l'opium des nationalistes. En 1968, le général Li s'était tellement entiché de ce trafiquant dynamique qu'il organisa une rencontre entre les frères Ma et les services secrets de Taiwan. Li pensait que l'entreprise en pleine expansion de Ma pourrait peut-être fournir de l'aide au gouvernement de Tchang Kaï-chek.

Le général Li avait raison. En 1970, les services secrets de Taiwan comprirent que les frères Ma allaient bientôt se retrouver au sommet du trafic de l'héroïne et que leur syndicat pourrait aussi servir aux nationalistes de réseau d'espionnage dans le Sud-Est asiatique. Selon la police de Hong Kong, le réseau avait des informateurs dans une demi-douzaine de contrées d'Asie qui fournissaient des

rapports sur les activités de la communauté chinoise et sur les changements susceptibles d'affecter Taiwan dans les pays en question. L'aîné des Ma, Ma Sik-gu, dirigeait le réseau qui, au milieu des années 70, au faite de ses activités, comptait une quarantaine de personnes et coûtait des millions de dollars. L'aîné des Ma rassemblait des renseignements à Hong Kong puis les transmettait aux autorités militaires et aux services secrets de Taiwan. Au moment où l'aîné se livrait à ces activités, son jeune frère, Ma Sik-chun, lançait un quotidien en langue chinoise, l'*Oriental Daily News*, qui devint rapidement le plus populaire des journaux pro-Taiwan à Hong Kong.

En 1972, ces deux truands, quoique désormais des agents importants des services secrets nationalistes, ne travaillaient pas pour Taiwan à plein temps, tant s'en faut. Ils se consacraient surtout à leur trafic d'héroïne devenu extrêmement lucratif. En échange des services rendus à Taiwan, le général Li fournissait aux frères Ma des opiacés de première qualité à des prix défiant toute concurrence. Taiwan récompensait, dit-on, les armées de l'héroïne du Kuomintang en leur envoyant des cargaisons d'armes supplémentaires. Avec cet accès direct — et à prix cassés — au Triangle d'or, le cartel Ma devint, dès 1974, l'un des plus grands empires de la drogue de l'histoire de Hong Kong.

Ce trafic, qui rapportait alors quelque sept cent cinquante millions de dollars par an, conféra aux frères Ma une respectabilité soudaine. L'aîné, connu sous le sobriquet de « White Powder Ma » (Ma Poudre blanche) par des millions de toxicomanes, se transforma en un homme d'affaires « légales », finançant toutes sortes d'entreprises allant de la restauration au négoce de denrées. A Hong Kong, il suffit d'avoir de l'argent pour jouir de la considération des habitants. Et White Powder Ma avait l'argent facile. Il aimait tant les courses qu'il acheta le plus célèbre hippodrome de la colonie, le Chung Fat Pak. Ce truand, qui n'avait jamais été à l'école, fut fait membre du prestigieux Royal Hong Kong Jockey Club. On le voyait régulièrement, vêtu à l'européenne, aux différentes tables du casino

de Macao, perdant ou gagnant fréquemment plus d'un million de dollars. Il recevait somptueusement dans sa fabuleuse maison de Kowloon, au cours de soirées données en l'honneur de leaders politiques, d'acteurs de cinéma, de magnats des affaires, de chefs de services secrets et de criminels de réputation internationale. Il fit entrer son neveu dans la Triade et bientôt un autre Ma, Ma Woon-yin devint le troisième puissant membre d'une entreprise qui rapportait des millions de dollars. On ne tarda pas à voir Ma Woon-yin sortir de la villa de White Powder Ma et, chargé de lourdes valises bourrées d'argent liquide, prendre la direction de l'aéroport.

Pendant ce temps, le jeune frère de White Powder, Ma Sik-chun, devenait un membre important de divers comités et organisations sociales, dont les boy-scouts locaux. C'était également un prince des nuits de Hong Kong. Il était connu pour laisser derrière lui cent dollars de pourboire partout où il allait. Il donnait des soirées dans des boîtes de nuit, sur des yachts et dans ses demeures des trois continents avec caviar à la louche, caisses entières de cognac Hennessy et boîtes de cigares de La Havane. Il traînait dans son sillage tout un lot de filles superbes. Il aimait les bijoux en or, les bolides et les orgies. Dans l'oasis portugaise du jeu, à Macao, il était surnommé « Golden Ma ».

White Powder Ma et sa famille donnèrent une autre dimension au trafic de l'héroïne. Les Triades, si elles avaient su profiter de l'arrivée des GI dans le Sud-Est asiatique à la fin des années 60, ne s'étaient pas préparées au retrait des troupes américaines. Elles avaient augmenté leurs achats d'opiacés et construit davantage de raffineries dans le Triangle d'or, mais elles n'avaient pas encore développé les contacts nécessaires à l'ouverture d'un marché en Amérique.

White Powder Ma changea tout cela. Au moment de la formation de son cartel, l'héroïne du Sud-Est asiatique ne représentait guère plus de 5 pour cent du marché américain et une part insignifiante du marché européen. A la fin des années 70, White Powder Ma, presque à lui tout seul, avait

fait passer sa part du marché américain à 25 pour cent et sa part du marché européen à près de 70 pour cent. Il envoya ses lieutenants dans le monde entier pour créer des filiales et établir des contacts avec les autres groupes pratiquant le crime organisé. White Powder Ma fut l'un des premiers chefs de bande à comprendre la nature internationale du crime organisé. Bien qu'il régnât sur Hong Kong avec son énorme trafic d'héroïne, il savait que, s'il voulait augmenter son chiffre d'affaires, il lui fallait coopérer avec d'autres caïds à l'étranger. Ceux-ci ne firent aucune difficulté pour accueillir White Powder Ma et sa réserve apparemment inépuisable de « chinoise ».

Selon un expert de la DEA, ce fut lui qui établit les liens avec les caïds américains du crime, comme Santo Trafficante Jr, de Miami, le successeur de Meyer Lansky, et Anthony Turano de New York (assassiné plus tard par les Triades lorsqu'elles pensèrent avoir été refaites sur un chargement d'héroïne destiné à la côte est des Etats-Unis). White Powder Ma établit aussi des liens avec l'ancien chef corse de la French Connection, Auguste Ricord. Par la suite, il envoya l'un de ses hommes dans la jungle du Paraguay pour rencontrer Ricord et décider d'une route passant par le Sud pour acheminer l'héroïne des Etats-Unis. Les agents des stupéfiants pensent qu'il est allé lui-même au Japon pour essayer de s'associer à un groupe de criminels, le Yakuza, mais qu'il a échoué. En 1971, il proposa une collaboration aux « Jeunes Turcs », un syndicat du crime opérant à Singapour, et travailla aussi avec les « Saigon Cow-Boys », l'un des gangs de criminels les plus endurcis du Vietnam. White Powder Ma avait ainsi aidé les Triades à s'internationaliser.

Ses activités finirent par attirer l'attention du gouvernement des Etats-Unis, de la Drug Enforcement Administration, de la police royale de Hong Kong et d'Interpol. Au milieu des années 70, les services de renseignement d'une demi-douzaine de pays regorgeaient de dossiers sur le cartel Ma. Les enquêtes se multiplièrent lorsque Limpy, en 1974, disparut du monde de l'héroïne de Hong Kong. Selon un

expert de la DEA à Hong Kong, l'hypothèse la plus probable est la suivante : White Powder Ma aurait utilisé ses nombreux contacts au sein de la police pour monter une affaire en béton contre son seul rival important. La police fit le reste et servit les intérêts du cartel Ma en arrêtant Limpy et en le traduisant avec succès en justice. Limpy, qui avait cru jusqu'au dernier moment qu'il pourrait acheter sa libération, fut pétrifié par la sentence : trente ans de travaux forcés. « Le mot de la fin, c'est que White Powder Ma avait renchéri sur l'offre finale que Limpy avait faite au juge », me dit l'expert de la DEA.

Avec la disparition de Limpy, le trafic de l'héroïne dans le Sud-Est asiatique tomba entièrement aux mains des frères Ma. Ceux-ci vécurent en paix avec les autres Triades en leur sous-traitant une partie des affaires. Le Wo Shing Wo était responsable du transport des cargaisons sur les chalutiers jusqu'à Hong Kong, la 14C dirigeait presque tous les laboratoires, et la Sun Yee On gérât les paiements à la police et à la douane. Les frères Ma firent comprendre aux Triades leur potentiel : les profits de l'héroïne doublèrent puis triplèrent.

En 1976, les policiers de Hong Kong furent chargés de toute urgence d'enquêter sur le cartel Ma. Au début de 1977 plus de soixante hommes travaillaient à plein temps sur cette affaire. La DEA y participait activement. Puis quelqu'un vendit la mèche à White Powder Ma. Celui-ci sut que la police était sur le point de l'inculper et, en février 1977, il parvint à s'enfuir à Taiwan. Et là, ses activités d'espion se révélèrent payantes car on le cacha et il demeura introuvable en dépit d'une énorme pression internationale sur le pays et son président, Chang Ching-kuo, le fils de feu Tchang Kaï-chek.

A Hong Kong, la police arrêta neuf autres hommes, y compris deux policiers, le frère de White Powder Ma, Ma Sik-chun, et son neveu, Ma Woon-yin. Ils furent accusés d'avoir dirigé le plus grand cartel de stupéfiants de l'histoire de Hong Kong. Taiwan étant membre de l'organisation internationale Interpol, le mandat d'arrêt contre White

Powder Ma fut envoyé également au quartier général d'Interpol, à Paris, mais Taiwan, rejetant la requête d'Interpol, refusa d'arrêter Ma. Les Etats-Unis et l'Angleterre firent pression sur Taiwan par la voie diplomatique mais Formose n'avait pas signé d'accords d'extradition avec Hong Kong. Le gouvernement nationaliste fut inflexible : White Powder Ma vivrait en paix à Taiwan.

Pendant ce temps, à Hong Kong, une brigade policière de cinquante hommes fut chargée de veiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur les neuf inculpés (libérés sous caution). Leur passeport fut confisqué, leurs noms et signalement communiqués aux aéroports, ports et gares ferroviaires. En dépit de cette étroite surveillance, trois des truands réussirent à échapper à la justice en 1978 et à se réfugier en Thaïlande. Puis, une semaine avant la date du procès, les deux Ma, l'oncle et le neveu, qui avaient été relâchés contre une caution dérisoire — deux cent mille dollars chacun — parvinrent à se glisser hors de leur domicile à minuit, en dépit du policier chargé de garder la maison. Ils gagnèrent le port de Hong Kong, le soir du festival de la Lune, au moment où le port était rempli de bateaux et où pétards et feux d'artifice explosaient de tous côtés. Ils montèrent à bord d'un cargo panaméen en partance pour Taiwan.

Au début, personne ne sut où les deux Ma s'étaient réfugiés. Une chasse à l'homme s'organisa en Asie avant que Taiwan n'annonce que leur bateau avait été intercepté par les garde-côtes dans ses eaux territoriales. Lors de leur arrestation, les Ma possédaient un passeport taiwanais mais pas de visa d'entrée, et près de cent mille dollars en liquide. Leurs papiers n'étant pas en règle, ils furent incarcérés pour entrée illégale à Taiwan. Bien que tous deux condamnés à un an de prison pour usage de faux papiers, ils furent libérés au bout de six mois.

De nouveau, Taiwan resta sourd aux protestations internationales l'accusant de donner refuge à tous les caïds du principal cartel de l'héroïne en Asie. Il ne fallut pas longtemps aux Frères Ma pour s'installer confortablement

dans leur pays d'accueil. Ils achetèrent de superbes propriétés dans l'un des quartiers résidentiels les plus sélects de Taiwan. Des filles ravissantes, venant de Hong Kong, continuaient de rendre visite au cadet des Ma. Les principaux directeurs de l'*Oriental Daily News* firent la navette entre Hong Kong et Taiwan pour tenir les frères Ma au courant des progrès de leur journal.

Pendant ce temps, à Hong Kong, un gouvernement embarrassé refusait d'enquêter officiellement sur les raisons de la fuite précipitée des Ma. Au lieu de cela, les autorités judiciaires organisaient un procès à grand spectacle pour les quatre autres inculpés et le procureur soutint que ces hommes étaient tout aussi importants que ceux qui s'étaient échappés. Le principal accusé était à présent un homme d'affaires chinois de cinquante-quatre ans, le conseiller financier des Ma. Le procureur, jouant quelque peu sur les mots, prétendit qu'il était « le haut responsable de toutes les tractations ». Après un procès de deux mois et vingt dépositions à charge, un jury principalement composé de Chinois l'acquitta sous les ovations du public entassé dans la salle d'audience. Le gouvernement humilié fit comparaître les trois derniers accusés de l'affaire Ma, trois responsables, mais à un échelon assez bas, de la contrebande. Au début, il put se réjouir d'avoir obtenu leur condamnation en première instance. Mais onze mois plus tard, la cour d'appel annula les condamnations et les hommes sortirent libres sous les hourras d'une foule de trois cents supporters.

Les frères Ma n'avaient pas été touchés par la répression. Aucun membre du cartel n'était en prison. Les efforts conjoints des Etats-Unis et de la police de Hong Kong n'avaient abouti qu'à une chose : les obliger à transférer leur base d'opérations de Hong Kong à Taiwan — à quarante-cinq minutes d'avion. Et s'il subsistait des doutes quant au rôle que continuaient à jouer les frères Ma dans le trafic de l'héroïne, ils furent levés à la mi-1979, près de deux ans après la prétendue dissolution du cartel.

Cette fois-ci, une opération conjointe de la DEA et des Thaïlandais aboutit à l'arrestation de Cheng Ah Kai, l'un

des trois lieutenants qui avaient réussi à échapper à la justice peu avant de passer en jugement à Hong Kong, en 1977. Il fut arrêté à Bangkok alors qu'il se préparait à expédier un chargement d'héroïne représentant des millions de dollars à Hong Kong sur un cargo panaméen enregistré au nom d'une compagnie écran appartenant aux Ma. L'arrestation d'Ah Kai confirma que les Ma étaient toujours dans les affaires — ce que redoutaient bien des autorités de la DEA. A nouveau, les frères Ma s'en sortirent sans une égratignure. Ah Kai fut acquitté par une cour d'assises thaïlandaise seize mois après son arrestation. Les Ma semblaient hors d'atteinte de toute action policière.

« J'aimerais pouvoir vous dire que quelque chose a changé, me dit un expert des services secrets de Hong Kong, mais ce n'est pas le cas. Les Ma sont toujours les plus gros trafiquants d'héroïne du Sud-Est asiatique. Ils sont devenus des légendes vivantes à force de nous échapper. Limpy est un homme fini. Sa condamnation l'a coulé aux yeux de la pègre. Elle en a fait un perdant. Mais les Ma sont des vainqueurs. Ils ont créé un empire et ils sont intouchables à Taiwan à moins que les Américains ne finissent par exercer suffisamment d'influence sur le gouvernement, mais j'en doute. Il y a dix ans, si vous m'aviez demandé quel était le plus prospère des trafiquants de drogue chinois, je vous aurais répondu sans hésiter les frères Ma. Aujourd'hui ma réponse serait la même, mais avec encore plus de conviction. »

D'autres hommes ont fait leur apparition sur la scène des narcotiques à Hong Kong et certaines Triades font tout leur possible pour augmenter leur part de marché. Mais la longévité et le succès du cartel Ma en fait le patron incontesté de la « Triade Connection ». Les frères Ma jouent au sein des Triades le rôle joué par Kuhn Sa dans le Triangle d'or. Depuis que White Powder Ma est parti s'installer à Taiwan, la part de l'héroïne sud-asiatique dans le marché américain a plus que doublé.

Cependant, bien que les frères Ma soient domiciliés à Taiwan, les cargaisons d'héroïne continuent à arriver à

Hong Kong et le raffinage de s'y effectuer. « Pourquoi voulez-vous qu'ils déménagent leurs chimistes ? Il faudrait aussi qu'ils rapatrient à Taiwan leurs laboratoires et toutes leurs caches, me dit l'expert des services secrets de Hong Kong. Ils ont d'autres affaires ici, comme le jeu, par exemple, sans parler de leurs affaires légales insaisissables à cause de leur structure juridique.

« Taiwan ne s'oppose pas à ce qu'ils s'occupent de leurs affaires à partir de Formose, mais préfère que ce soit par téléphone. Les Taiwanais n'aiment pas trop se salir les mains. Ils se fichent que les armées du Kuomintang organisent les récoltes d'opium parce que ça se passe loin de Taiwan. C'est la même chose avec les Ma. Ils peuvent vaquer à leurs occupations mais les Taiwanais préfèrent que le trafic se déroule ici, à Hong Kong. Ils ne veulent pas voir d'héroïne et ils ne veulent pas entendre parler de raffinage. »

Afin d'en savoir davantage sur la façon dont s'y prennent les Ma et les autres Triades pour acheminer l'héroïne de Bangkok à Hong Kong, puis pour l'emporter, je me retrouvai finalement dans le bureau du directeur des douanes royales de Hong Kong et au service des contributions indirectes. K. L. Mak approche de la cinquantaine mais paraît beaucoup plus jeune. Avec son blazer bleu marine, sa chemise blanche et sa cravate marron ornée d'écussons anglais, cet officier chinois ressemble davantage à un dynamique publicitaire qu'à un flic avec vingt ans de carrière derrière lui. J'avais rendez-vous au quartier général des douanes dont les bureaux, tout en haut d'un garage à plusieurs niveaux, dominaient le port de Hong Kong.

Le bureau de Mak était immense avec, à travers les larges baies vitrées, une vue splendide sur le port et les jonques amarrées bord à bord. Une grande carte de Hong Kong recouvrait tout un mur face à un agrandissement des routes maritimes du Sud-Est asiatique. Les cartes du sol au plafond

semblaient *de rigueur** pour les combattants de la drogue. On savait où l'on était rien qu'en entrant dans les bureaux. A Chiang Mai, les cartes du Triangle d'or remplissaient la salle de conférence. Bangkok et le sud de l'Asie occupaient les murs du bureau du colonel Viraj. Ici, c'était la colonie britannique. Les chaises en bois semblaient d'un inconfort propre à décourager les visiteurs les plus obstinés. Manifestement, l'inspecteur Mak ne tenait pas à ce qu'ils s'incrustent. L'appui de la fenêtre était orné de bois sculpté, d'ivoires et d'éléphants en jade, symboles de chance et de prospérité pour les Chinois.

« Je suis sûr que l'héroïne des Ma continue à transiter par Hong Kong, me dit K. L. Mak. Quand vous aurez vu l'activité du port, vous comprendrez la facilité avec laquelle on peut introduire des stupéfiants dans la colonie. »

Il appuya sur un bouton placé sous son bureau. Un jeune officier des douanes en uniforme apparut et s'avança vers le bureau, l'air interrogateur. Mak s'adressa à lui en chinois puis se tourna vers moi : « Je lui ai demandé de m'apporter un dossier. Vous allez comprendre ce que je veux dire. »

Quelques minutes plus tard, Mak feuilletait les pages d'un volumineux classeur. « L'année 1986 a été mauvaise pour nous. Le nombre des toxicomanes a augmenté et celui de nos saisies a diminué. Le résultat, c'est qu'il y a davantage d'héroïne dans les rues. Cela signifie-t-il qu'il y en ait davantage ailleurs ? Ça, nous n'en savons rien.

— Quel est votre objectif prioritaire ici ? Empêcher seulement l'héroïne d'entrer dans Hong Kong, ou en empêcher aussi le transit par la colonie ?

— Un peu les deux. Notre préoccupation essentielle, c'est bien sûr la drogue destinée à Hong Kong. Nous nous inquiétons moins des cargaisons qui ne font que transiter. De toute façon, c'est le travail des douaniers du pays destinataire. Naturellement, si nous apprenons par un informateur qu'un chargement d'héroïne vient d'entrer dans le port sur tel cargo, nous le saisisons. Mais nous

* En français dans le texte. (N.d.T.)

concentrons nos efforts sur la drogue qui sera consommée à Hong Kong. N'oubliez pas que la DEA a une antenne ici, c'est à elle de trouver l'héroïne en route pour les Etats-Unis.

« Si une cargaison d'héroïne destinée à un autre pays est déchargée pour un supplément de raffinage ou autre, il faut la saisir, parce qu'un kilo d'héroïne dans un appartement ne porte pas l'étiquette : " Destination finale Etats-Unis " et que nous n'avons aucun moyen de savoir si cette drogue est censée ou non approvisionner les toxicomanes de Hong Kong. Alors nous concentrons nos efforts sur ces cargaisons-là. »

Il n'est pas étonnant que Hong Kong soit la plaque tournante du trafic de l'héroïne. Le directeur des douanes était suffisamment honnête pour reconnaître que la colonie britannique n'avait pas assez d'effectifs pour se préoccuper de l'héroïne transitant vers d'autres pays. Dans le trafic de la drogue, le transit par Hong Kong est capital parce que les Triades sont en mesure de falsifier les connaissements de façon que les cargaisons ne paraissent pas venir d'un pays producteur de drogue comme la Thaïlande. Les caisses semblent toujours provenir d'un pays gros exportateur de marchandises, comme la Corée du Sud, et les douaniers américains ont tendance à laisser passer négligemment ces cargaisons et à fouiller les chargements d'origine suspecte. Non seulement les Triades fournissent de faux connaissements mais, pour mieux brouiller les pistes, elles changent aussi ceux de certaines marchandises légales afin qu'elles semblent arriver d'un pays producteur de drogue.

Ainsi les Triades espèrent que les douanes européennes ou américaines consacreront plus de temps à ces cargaisons-lettres. Grâce à quoi l'héroïne de Thaïlande ou d'ailleurs peut entrer à Hong Kong et, si les Triades disposent de vingt-quatre heures pour falsifier les connaissements, la cargaison a toutes les chances d'échapper à l'inspection.

C'était ce genre de chargement dont Mak et ses hommes ne s'occupaient pas. Cependant, Mak avait bien dit que si l'héroïne était déchargée dans la colonie pour un supplément de raffinage, sa saisie devenait alors prioritaire pour

son service et pour la brigade des stupéfiants. Mak me montra un certain nombre de raffineries que ses hommes avaient investies et détruites. La plupart n'étaient que des cuisines transformées en laboratoires rudimentaires qui pouvaient produire deux kilos d'héroïne par jour. Quelques chimistes astucieux se servaient de fours à micro-ondes et parvenaient ainsi à raffiner dix kilos d'héroïne par jour. Les laboratoires les plus ingénieux découverts au cours de l'année dernière sont des saunas individuels, dotés d'un équipement élaboré. Ils peuvent raffiner deux cents kilos d'héroïne par jour, autant qu'un laboratoire moyen du Triangle d'or. « Et, dans la mesure où une bonne partie de l'héroïne a besoin d'un raffinage supplémentaire à Hong Kong, les Triades sont obligées de décharger presque tout. Donc on peut dire que presque toute l'héroïne transitant par Hong Kong nous concerne », conclut Mak.

« Ce sont des conneries, me dit un expert de la DEA. Premièrement, la majeure partie de la drogue qui arrive ici n'a aucun besoin d'être de nouveau raffinée. Les laboratoires du Triangle d'or sont de plus en plus professionnels. Et depuis 1980, certaines Triades, parmi les plus importantes, ont abandonné les laboratoires de fortune que vous avez vus. Maintenant elles ont des laboratoires flottants. »

Au début du processus de raffinage, lorsque le narcotique commence à bouillir, une odeur nauséabonde se répand. On croirait un tas d'ordures pourrissantes. Quand le vent souffle, ces fumées nocives sont charriées assez loin. Dans le Triangle d'or, ce n'est pas gênant parce que les laboratoires sont construits en pleine jungle et qu'il n'y a personne autour. Mais dans une cuisine-laboratoire en pleine ville, il est difficile de synthétiser de l'héroïne sans que les voisins se plaignent à la police. Les Triades ont donc créé des bateaux-laboratoires. En plein océan, l'odeur ne pose pas de problèmes et les vedettes de la douane peuvent être repérées de loin. Une fois le raffinage terminé, le chargement est transféré directement sur un cargo au mouillage.

« K. L. Mak est un type bien, me dit l'expert de la DEA. Il a pas mal de saisies à son actif, mais les douanes n'ont pas

l'infrastructure nécessaire pour saisir les chargements en transit et jusqu'à présent, elles n'ont pas fait grand mal aux laboratoires flottants. »

K. L. Mak avait raison sur un point. Une fois qu'on avait constaté l'ampleur des activités commerciales et touristiques à Hong Kong, on ne s'étonnait plus que les douanes et la brigade des stupéfiants de Hong Kong fussent débordées par les mille façons dont l'héroïne pénètre dans la colonie britannique et la quitte.

Hong Kong est un port franc. Le gouvernement a tout fait pour encourager le commerce et le transport des marchandises. Pratiquement rien n'est taxé. Une licence d'import-export s'obtient en un minimum de temps. L'autorisation d'exercer une activité n'est nécessaire que pour des raisons de santé publique et de sécurité. Les douanes et le service de répression des fraudes ne disposent que de deux mille sept agents pour résoudre les problèmes que pose l'une des villes les plus encombrées du monde. Les trois accès à Hong Kong sont le cauchemar des douanes.

D'abord, il y a l'aéroport international. Les trente-sept compagnies aériennes internationales amènent près de trente mille passagers par jour dans la colonie, c'est-à-dire quelque cinq mille trois cents passeurs potentiels à l'heure, aux heures de pointe. Les sociétés de cargos aériens qui sont un modèle du genre traitent six cent soixante-dix mille tonnes de fret par an — tout l'opium du Triangle d'or ne représente que cent tonnes d'héroïne. La douane est tellement surchargée de travail au terminal marchandises que seules les cargaisons en provenance de pays producteurs de drogue sont inspectées au hasard. Voilà pourquoi les Triades changent les connaissements.

Les Chinois du continent peuvent aussi entrer à Hong Kong par voie de terre. En moyenne, près de trente mille personnes traversent la frontière chaque jour : « Chacune est un passeur potentiel », dit Mak. Chaque année, un million cinq cent mille tonnes de marchandises franchissent le poste frontière de Sha-Tau-Kok et un million six cent mille tonnes sont transportées par chemin de fer. Mais ce

qui achève de rendre la tâche des douaniers impossible, c'est le port où s'effectue la plus grande partie de la contrebande.

En 1987, Hong Kong, dépassant New York, est devenu le deuxième port du monde après Rotterdam. Quelque vingt-sept mille bateaux de haute mer et seize mille péniches entrent et sortent chaque année. Par ailleurs, environ cent quarante mille jonques et petits bateaux font des allées et venues dans le port. Ces jonques assurent la liaison entre le port et les chalutiers qui rentrent de Thaïlande en longeant la côte. Tous ces bateaux transportent de grosses cargaisons. Quelque trente-deux millions de tonnes sont déchargées au port, et quatorze autres millions de tonnes sont chargées sur des cargos pour l'exportation. Les péniches transportent dix autres millions de tonnes de fret. En moyenne, cinq mille navires mouillent quotidiennement dans le port de Hong Kong et celui-ci se flatte de pouvoir décharger et recharger un cargo en treize heures. C'est l'une des raisons pour lesquelles Hong Kong attire tant de sociétés de transport. Mais c'est au détriment de la répression des stupéfiants. Cela signifie que Hong Kong est un large tamis à travers lequel l'héroïne passe, rarement détectée. Non seulement le problème des cargaisons est presque insoluble mais il entre par bateau à Hong Kong neuf cent mille « passeurs potentiels » chaque année et dix autres millions font la navette entre Macao, la colonie portugaise du jeu, et Hong Kong. C'est un trajet de quarante minutes.

En 1986, la police et la douane de Hong Kong ont saisi environ six cents kilos d'héroïne. Cela n'a pas écorné ce trafic florissant. Le prix moyen de la dose d'héroïne est tombé à un dollar cinquante, c'est-à-dire le prix d'une bière fraîche. On comprend que Mak, avec le flot de drogue qui coule dans les rues de Hong Kong et ravitaille les cinquante mille toxicomanes de la ville, ait autre chose à faire qu'à s'occuper de l'héroïne qui ne fait qu'y transiter.

Les caïds de l'héroïne, comme White Powder Ma, doivent trouver que faire entrer de l'héroïne à Hong Kong n'est pas difficile. Des douzaines de compagnies écran en Thaïlande et à Hong Kong servent à dissimuler l'héroïne

dans des cargaisons normales. Les Triades se couvrent en distribuant largement les pots-de-vin, y compris aux douaniers chargés d'inspecter les caisses destinées aux Etats-Unis. Cette chasse aux stupéfiants coûte à Hong Kong près de quarante millions de dollars par an. White Powder Ma en gagne autant en vendant trente-cinq livres de « chinoise » dans les rues d'Amérique. A présent, avec les laboratoires flottants, les trafiquants tirent profit de la situation géographique de Hong Kong. La côte, très découpée, représente une longueur de plus de mille cinq cents kilomètres. On peut entreposer l'héroïne dans plus de deux cents cinquante îles désertes où les laboratoires flottants viennent s'amarrer et finir leur travail. Si Bangkok est le premier arrêt important pour la majeure partie de l'opium et de l'héroïne en provenance du Triangle d'or, Hong Kong est manifestement le second. Mais c'est seulement sous forme d'héroïne que la drogue quitte la ville et grâce au savoir-faire des Triades locales, elle va déferler dans le monde entier.

« Savez-vous quelle quantité d'héroïne passe par Hong Kong ? demandai-je à K. L. Mak.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-il. Je connais les quantités saisies, c'est tout. » Ce n'était pas une réponse rassurante de la part d'un responsable du service des douanes. Benny, le guide qui m'avait introduit auprès de la pègre chinoise de Hong Kong, ne fut pas surpris de me voir découragé. Pour lui, endiguer le flot d'héroïne tenait de la gageure. « Si je pariais là-dessus, me dit-il, je placerais mon argent sur White Powder Ma. La lutte est trop inégale. Tout ce que les flics réussissent à faire, c'est de rendre les Triades plus prudentes, de leur faire investir davantage d'argent dans la sécurité et de leur faire perdre une cargaison de temps à autre. Mais ils ne parviendront jamais à stopper le trafic. Jamais. »

Les Cinq Dragons

Avant de quitter Hong Kong, je revis Benny. Je voulais en savoir davantage sur les autres activités des Triades et découvrir dans quelle mesure la corruption de la police avait permis aux criminels chinois de tisser cette énorme toile d'araignée sur la colonie britannique. Benny décida de m'emmener voir les casinos de Macao. Bien que les jeux soient légaux et autorisés par le gouvernement portugais, les chefs Triades rôdent autour.

Les Chinois ont une passion pour le jeu. Dans toutes les villes chinoises du monde, on trouve des tripots clandestins. Comme certains Occidentaux consultent leur horoscope avant de partir travailler le matin, beaucoup de Chinois commencent leur journée dans un hall de jeux afin de déterminer, suivant qu'ils gagnent ou perdent, si la chance les accompagnera aujourd'hui. Ce sont des joueurs sérieux et obsédés. Leur expression est impassible et on ne sait jamais s'ils sont sur le point de faire sauter la banque ou de perdre leur chemise.

« C'est ce genre de trait de caractère qui fait que les dealers d'héroïne réussissent si bien », me dit Benny que je venais de retrouver à la gare ultra-moderne des ferries dans le port de Hong Kong. Benny était habillé à la dernière mode de Hong Kong : jean noir à taille haute et polo violet en coton, le tout délavé comme par des années de soleil. Ses

lunettes-miroir, dissimulant entièrement ses yeux, lui donnaient un air sinistre.

« Dealer l'héroïne, c'est jouer à une grande échelle. En s'entourant de toutes les précautions et en ne lésinant pas sur l'argent du thé (les pots-de-vin), on met toutes les chances de son côté. Mais évidemment, au lieu de jouer contre la banque, vous jouez contre les flics. Parfois, ce sont les flics qui gagnent. Ils ont de bonnes cartes et ils vous battent. Mais on a toujours assez de jetons pour miser une main et, quand on gagne, le profit est tel que ça vaut le coup de jouer à plein temps. »

Nous nous installâmes dans un hydroglisseur Boeing dont les sièges ressemblaient à ceux des avions en classe économique. Les moteurs se mirent en marche avec le ronronnement rassurant de la haute technologie et peu après nous fendîmes l'eau, laissant derrière nous un large sillage. Puis soudain les moteurs vrombirent et l'hydroglisseur s'éleva au-dessus de l'écume à cent kilomètres à l'heure.

Macao, l'enclave portugaise située à soixante-cinq kilomètres au sud de la côte, est le Las Vegas du Sud-Est asiatique. Paradis des pirates au XVIII^e siècle, c'est aussi le parent pauvre de Hong Kong. Les brochures de tourisme qualifient l'élégance décadente de Macao de « charmante » mais, en réalité, c'est une ville portuaire minable et délabrée. Elle a tous les côtés sinistres de Hong Kong sans en avoir le scintillement. C'est un dédale de ruelles empruntées presque exclusivement par des triporteurs. A chaque coin de rue, on a l'impression qu'il va vous arriver des ennuis.

La Chine va reprendre Macao en 1999, deux ans après être rentrée en possession de Hong Kong. Jusque-là, l'enclave nourrira l'obsession chinoise pour le jeu et servira les intérêts de certaines Triades.

« Macao, c'est un mélange d'affaires légales et de louches trafics, m'expliqua Benny, élevant la voix pour couvrir le bruit des moteurs. N'oubliez pas que beaucoup de rites initiatiques ont lieu ici, où ils ont moins de risques d'être découverts. Et si les flics de Hong Kong sont relativement

efficaces, les Portugais, eux, sont nuls. A Macao, il faut vraiment en faire beaucoup pour avoir la police sur le dos. »

Je savais que les informations sur Macao et le jeu pouvaient attendre notre arrivée. Tout d'abord, je voulais avoir l'avis de Benny sur un rapport récent de la police de Hong Kong qu'on m'avait communiqué. Il s'agissait d'une enquête des services secrets sur les milliers de cinémas, de restaurants, de bars, de salons de massages, de boîtes de nuit, de centres de jeux vidéo et d'écoles d'arts martiaux de Hong Kong. La police concluait que 80 pour cent de ces entreprises reversaient chaque semaine une part de leurs gains aux Triades. Seuls les grands restaurants et les hôtels où descendaient les étrangers (les 20 pour cent qui restaient) ne payaient rien. Selon l'enquête, ces établissements échappaient au racket parce que financés en partie par des capitaux étrangers. Les Triades craignaient les réactions de la police et du gouvernement en cas de dégradation du climat des affaires.

« Il n'y a aucun doute là-dessus, dit Benny. Je ne connais pas de restaurant qui ne casque pas. Tous les propriétaires d'une entreprise versent quelque chose. Les sommes varient suivant le quartier. On paie à la Triade qui contrôle le secteur. Mais il n'y a pas que la drogue. Il ne faut pas sous-estimer les autres affaires. S'il n'y avait pas de trafic de drogue à Hong Kong, les Triades prospéreraient quand même, parce que le reste est loin d'être négligeable.

« Ici, les Triades sont partout. Dans la fausse monnaie. Elles ont l'un des matériels les plus modernes. Du haut de gamme qui fait tout ce que vous voulez — chèques de voyage, livres anglaises, dollars américains, yens, marks, dollars de Hong Kong. J'ai même vu des roupies pakistanaïses et indonésiennes. On ne sait même pas à quoi ressemblent ces billets, alors comment verrait-on qu'ils sont faux ? Ils ont même des machines pour fabriquer les pièces. Personne d'autre n'a ça. Qui va s'interroger sur des pièces de monnaie ? Et cette affaire représente à elle seule des millions de dollars par an.

« Ce qui leur rapporte aussi un fric fou, c'est l'argent de

la protection. Les gangs sont utiles parce qu'ils obligent les mauvais payeurs à s'exécuter. Les Triades soutirent de l'argent à tout le monde — aux prostituées dans la rue, aux établissements de machines à sous, aux marchés aux poissons. Je vous donne un exemple : lorsqu'un immeuble se construit, les entrepreneurs sont aussitôt démarchés. Ils y sont tellement habitués que, souvent, ils négocient un forfait pour l'ensemble des travaux plutôt que de payer chaque semaine ou chaque mois. Ceux qui ont de bons contacts avec les autres gangs changent de quartier et de Triade afin d'obtenir des rabais. Le problème, ce n'est pas de savoir si l'entrepreneur doit payer, mais simplement combien et à quelle fréquence.

« Voilà comment ça marche : la Triade envoie un gamin qui va proposer de "surveiller" le chantier. Si on lui répond qu'on n'a pas besoin de ses services, il dit que le coin est mal fréquenté, rempli de jeunes délinquants et qu'il vaut mieux faire attention. Si on ne tient pas compte de cet avertissement, alors un petit incendie se déclare. Puis un autre gamin rapplique et dit qu'il voudrait vous emprunter de l'argent. Et il revient toutes les semaines "emprunter" la même somme. Comme il ne fait qu' "emprunter", il ne risque pas d'être arrêté pour extorsion de fonds. Entre-temps, l'entrepreneur a compris et il inclut l'argent de la protection dans ses coûts. C'est partout pareil. Ça rapporte des millions. On peut devenir une riche tête de dragon sans même toucher à la came. »

Comme nous franchissions la frontière invisible des eaux territoriales de Macao, les hôtes de l'hydroglisseur passèrent dans les travées pour proposer des billets de loterie instantanées et des cartons de loto. Les casinos n'étaient plus qu'à une vingtaine de minutes, mais les « accros » du jeu avaient besoin de leur dose dès que la loi le permettait. Benny continuait à bavarder. Ce qu'il me disait confirmait la plupart des choses que j'avais vues et entendues la semaine précédente dans les locaux de la police royale de Hong Kong.

Les Triades commencent le recrutement très tôt. Selon la

police de Hong Kong, 60 pour cent des enfants scolarisés sont affiliés à un gang. Elles recrutent aussi des professionnels dans les prisons surchargées de Hong Kong. Elles ont constamment besoin d'hommes de main pour vandaliser les voitures dans les garages ou lâcher des serpents et des rats vivants dans les restaurants dont le propriétaire refuse de payer. Non seulement elles monopolisent le jeu et le racket à Hong Kong mais elles pratiquent aussi le prêt usuraire. Les taux d'intérêt, de 700 à 1 300 pour cent sont courants, notamment dans les casinos de Macao. Le joueur dans une mauvaise passe peut emprunter tout ce qu'il désire. Ceux qui ne sont pas en mesure de rembourser ont une porte de sortie : généralement un voyage pour passer de l'héroïne. Si celle-ci arrive sans problème à destination, la dette du joueur est annulée. S'il se fait arrêter, la Triade prendra soin de sa famille.

Le système d'extorsion de fonds de la Triade est devenu sophistiqué. Afin d'éviter les problèmes avec la police, les entrepreneurs et les commerçants se voient souvent demander d'embaucher des employés fantômes qui figureront sur leur rôle comme s'ils travaillaient vraiment pour la société. Bien entendu, ils n'y mettent jamais les pieds. Des comptables de la Triade montrent au patron comment faire passer l'argent extorqué en frais déductibles. Le racket des entreprises représente des milliards de dollars. En 1986, la police, en enquêtant sur une affaire, a découvert que d'un simple marché aux poissons du port de Hong Kong, la 14C tirait six millions de dollars par an.

Et naturellement, tous les réseaux de prostitution et de pornographie sont rackets de la même façon. Cet empire inclut les boîtes de nuit minables, les salons de massage, les bordels où exerce une unique prostituée, les putains des ruelles, les théâtres pornos et les librairies pour adultes.

Une nouvelle génération de patrons de la Triade intègre à présent les affaires légales à leurs activités. Ils ont aussi poussé les sociétés secrètes à la délinquance en « col blanc », et notamment à l'escroquerie massive des cartes de crédit, la fausse monnaie et le détournement de fonds permanent.

« Beaucoup de syndicats du crime sont informatisés, maintenant, m'assura Benny, comme nous approchions de Macao. Et leurs logiciels sont très perfectionnés. Si la police met la main sur l'ordinateur central, le système est ainsi fait que, sauf si on connaît le mot de passe pour y accéder, l'ordinateur transmet automatiquement les fichiers à un autre ordinateur dans un autre pays et détruit lui-même tout ce qu'il a enregistré sur ses propres fichiers. La police ne peut pas suivre l'information. Naturellement l'ordinateur ne dit pas où il a transmis les renseignements. Ça peut être à New York, en Suisse ou au coin de la rue, ici, à Hong Kong. Il n'y a strictement rien sur l'ordinateur que saisit la police. Pour les Triades, ça rend la gestion des affaires bien plus facile.

« Et il n'y a pas qu'au cœur de l'organisation que les choses se sont modernisées, mais dans un tas d'affaires. Prenez les bookmakers, par exemple. Maintenant, ils se servent de téléphones portables et de bips digitaux pour être joignables vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et quand ils passent un coup de fil, les flics ne peuvent pas en repérer l'origine. Ces téléphones coûtent près de quatre mille dollars mais ça vaut la peine. Ils retransmettent automatiquement l'appel à un deuxième et parfois à un troisième poste. La police ne peut pas suivre. Quand nous arriverons à Macao, vous verrez peut-être un ou deux de ces types sur la plage. Ils ont de puissants téléphones portables et ils prennent les paris tout en se dorant au soleil. »

Le ciel était couvert à Macao et les plages désertes. Les forces de l'ordre essayaient d'entrer dans le *xxi^e* siècle mais les Triades les avaient devancées. Un trajet de cinq minutes sur la plage en triporteur nous amena à l'endroit le plus connu de Macao, le Lisboa Casino. C'est un complexe immobilier circulaire de plusieurs étages qui aurait bien besoin d'être rénové. Le bâtiment principal de style mauresque ressemble à un turban arabe scintillant des milliers d'ampoules qui forment le nom du casino. Un large escalier blanc conduit à l'entrée principale. Les portiers chinois portent un uniforme vert galonné de velours. On a l'impres-

sion que le Lisboa a racheté les uniformes des casinos de la Havane fermés par Castro en 1959. Le portier nous ouvrit la porte, révélant un hall arrondi aux murs ornés de fresques asiatiques en céramique datant des années 50. Une pâle imitation de la chapelle Sixtine. On traverse le hall, on longe une arcade où s'alignent des bijouteries et des magasins d'électronique vantant la modicité de leurs prix puis une pancarte au néon vous indique la direction des différentes salles de jeu du casino.

Après avoir emprunté un corridor parcimonieusement éclairé, nous entrâmes dans la salle principale, une énorme pièce ronde bourrée d'Asiatiques. Le bruit, la fumée, la chaleur et l'odeur de sueur étaient incroyables. Cette masse humaine s'entassait autour des tables de baccarat, de jeux de dés, de fan-tan, de mah-jong, de paigow, bref de tous les jeux de hasard possibles et imaginables. Pas un sourire dans la salle. Epaule contre épaule, sur quatre ou cinq rangs, les gens se poussaient et jouaient des coudes pour placer leur mise. Des mains tenant une cigarette allumée brandissaient des billets de banque pliés entre les doigts. La bousculade ne cessait qu'un moment, le temps d'apprendre quel numéro ou quelles cartes avaient gagné. Les joueurs étaient tous des hommes d'âge moyen, vêtus de smoking élimés. Des appliques fluorescentes sur tous les murs diffusaient une lumière étrange dans la salle.

On était loin de l'esprit et du style des casinos américains. Ici, pas de show extravagant ni de danseuses pour attirer les joueurs. Ce n'était pas nécessaire. Ces gens n'étaient pas venus pour s'amuser mais pour gagner de l'argent. Une seule chose comptait pour eux : sortir d'ici avec davantage d'argent qu'ils n'en avaient en entrant. Peu y réussissaient.

Au-delà de la salle principale, se trouvaient les annexes. La salle des machines à sous, dont les joueurs — des touristes mal habillés — déversaient des pièces de cinq ou dix cents dans les machines, contrastait avec la salle de jeu principale. Dans une autre salle se trouvaient de grandes roues de loterie et une dernière pièce, tout au fond, était réservée, à en croire Benny, à ceux qui jouaient gros. « Si on

doit perdre beaucoup d'argent, ils vous autorisent à le faire en privé. C'est aussi dingue et bondé là-dedans, mais au moins vous savez que votre mise de dix mille dollars ne va pas être raflée par une grand-mère misant deux dollars et jouant comme une savate. Là-dedans, ce sont tous des professionnels. »

Le Lisboa est une gigantesque machine à sous. Il pourrait aussi bien imprimer de l'argent. Le gouvernement portugais accorde une concession exclusive à ceux qui contrôlent le Lisboa et tous les autres casinos de Macao. En 1962, une lutte sans merci pour l'obtention de ces concessions s'engagea entre la richissime famille Fu, propriétaire de Furama Hotel à Hong Kong, et un groupe, la STDM (les initiales portugaises de la Société de tourisme et de loisirs de Macao). La STDM était représentée par un homme d'affaires de Macao, Stanley Ho, un beau parleur qui possède 25 pour cent de STDM. Il a investi dans l'immobilier, le transport maritime et les casinos en Asie, en Europe et en Australie. Cet empereur du jeu de soixante-cinq ans est devenu l'un des hommes les plus riches du Sud-Est asiatique.

Afin de conserver le monopole des jeux à Macao, Ho paie un important supplément d'impôts qui représente 45 pour cent du budget annuel de Macao. Malgré cette saignée, le groupe de Ho réalise d'énormes profits. Bien que les finances du groupe soient tenues secrètes, les experts financiers asiatiques ont évalué la STDM à un milliard de dollars. Ho et l'un de ses partenaires, le New World Group de Hong Kong, ont offert récemment quatre cent dix-sept millions de dollars pour obtenir les droits exclusifs du plus grandiose projet de construction d'un casino jamais conçu en Australie.

Stanley Ho voit grand. Personne ne le nie. Mais toutes sortes de rumeurs circulent sur son compte. Des soupçons pèsent sur ses activités. La police de Hong Kong possède un dossier important sur le chef de la sécurité de Lisboa, Lau Wing-kuei, faisant état de rapports possibles avec la pègre. Yip Hon, un joueur professionnel qui travaillait comme croupier pour la famille Fu, était devenu l'un des quatre

associés de Ho à la STDM. Ils se sont brouillés et, selon un expert de la DEA, Yip Hon avait même engagé des tueurs à gages pour se débarrasser de Ho. Il semblerait que quelqu'un de haut placé à Hong Kong soit intervenu en faveur de Ho et lui ait sauvé la vie. Yip Hon possède maintenant le Macao Trotting, le plus grand champ de courses de la colonie, et son chef de la sécurité, Charlie Lee, est un ancien flic de Hong Kong.

Toujours d'après la DEA, lorsque l'une des plus grandes stars de kung-fu à l'écran, Chan Wai-man, fut impliqué dans une affaire de drogue et arrêté, Stanley Ho vint à son secours. Certains membres des services secrets de Hong Kong et de la DEA voudront bien me parler de Ho, à condition que je m'engage à ne pas dévoiler leur identité. La police de Hong Kong dit que c'est un membre de la Triade. Des dossiers confidentiels sur le Lisboa prétendent que c'est au huitième étage de l'immeuble que se concluent les affaires de prêts usuraires. « C'est très pratique, me dit un agent de la DEA. Si vous vous êtes ruinés au casino, ils vous font monter dans l'ascenseur et vous embarquent là-haut où vous obtiendrez un prêt que vous regretterez pendant des années. » Les hommes de main rôdent au quatrième pour faire face à des troubles éventuels. Selon la DEA, un grand nombre de louches individus fréquentent le Lisboa, dont un chef de la 14C, domicilié à Taiwan, Fung Suy-may, ainsi que l'usurier numéro un de Hong Kong, Li Fa-Shing. Si Stanley Ho n'est pas directement impliqué dans les affaires des Triades, il est possible qu'il tolère leur présence dans son établissement, considérant que c'est un mal nécessaire quand on est dans les affaires de jeu.

Stanley Ho n'a jamais été poursuivi en justice. En ce moment il ne fait l'objet d'aucune enquête. C'est un homme respecté et honoré à Hong Kong. Mais son entreprise a pu être utilisée à son insu. Un casino est un terrain propice au recrutement des passeurs d'héroïne, aux opérations de prêts usuraires et de blanchiment de l'argent. D'après mes sources de la DEA, beaucoup de passeurs de drogue sont payés en jetons qu'ils dépensent dans les casinos de Macao. Ce type

de paiement est difficile à repérer. Cela encourage naturellement le jeu à outrance, ce vice qui en premier lieu a conduit certains joueurs à devenir des passeurs.

« De jeunes membres de bandes traînent ici, dit Benny, regardant autour de lui. Ils aiment bien venir au casino pour montrer combien ils peuvent jouer, histoire de frimer. »

L'empire de Stanley Ho est légal, mais cerné par les Triades qui projettent leur ombre « tutélaire » sur ses activités. Je me rendis compte pour la première fois que personne, peut-être, à Hong Kong n'était assez puissant pour échapper totalement aux Triades. Que la récolte soit bonne ou non dans le Triangle d'or, la pègre resterait florissante tant qu'existeraient la prostitution, le jeu, le racket et les prêts usuraires. Ces affaires-là étaient toujours en pleine expansion.

Si le Lisboa est un exemple de ce qu'un casino peut gagner avec seulement plusieurs milliers de joueurs, alors que dire des centaines de tripots illégaux de Hong Kong où des centaines de milliers de joueurs passent leurs journées ? Pour entrer dans ces tripots clandestins dissimulés derrière de lourdes portes en acier, il faut être asiatique. C'est le passeport indispensable. On ne fait pas confiance aux Blancs. Dans les salles en sous-sol, des planches en bois sont recouvertes d'un tissu vert cloué sur les côtés. Ce sont les tables de jeu et les couleurs des jetons indiquent les limites des mises. Ces tripots clandestins fonctionnent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Leurs frais généraux sont négligeables. Ils prélèvent 10 pour cent de tous les gains. Ils ne paient pas d'impôt et le fait de ne pas avoir de licence, contrairement à leurs concurrents de Macao, ne les tracasse pas. Si les casinos légaux de Macao ont fait de Stanley Ho un milliardaire en vingt-cinq ans, il y a fort à parier que les tripots clandestins de la pègre à Hong Kong, bien plus nombreux, rapportent des sommes considérables aux parains des Triades.

« Il était important que vous voyiez cela, me dit Benny. Vous n'auriez sans doute pas pu entrer dans un tripot de Hong Kong, alors c'est mieux comme ça. Quand vous

verrez combien les Chinois aiment le jeu, vous comprendrez qu'un lieu comme celui-ci est capital. De même qu'il est indispensable que le jeu continue à Hong Kong. Des millions de gens viennent à Macao chaque année, mais il y en a bien plus qui restent dans la colonie britannique. Ça équivaut à posséder légalement une planche à billets. »

Après avoir passé l'après-midi dans la colonie portugaise, nous reprîmes l'hydroglisseur. Une discussion sur la corruption de la police et le rôle qu'elle jouait dans la réussite des Triades nous occupa pendant tout le retour. Avec plus de trente-six mille policiers, Hong Kong est la quinzième police du monde. Pourtant un crime y est commis toutes les six minutes. Je parle des crimes connus. La majorité reste le secret d'une communauté peu bavarde.

Bien que la plupart des policiers de Hong Kong soient honnêtes et travailleurs, la population continue à avoir peu de respect pour eux. Elle garde en mémoire les affaires de corruption du passé dont la réputation des forces de l'ordre pâtit encore.

En 1969, la plus faible rumeur de campagne anticorruption engendrait aussitôt une vague de démissions parmi les inspecteurs et les sergents chinois. En 1973, le haut responsable de la police britannique, Peter Godber, s'enfuit en Angleterre pour échapper à une enquête sur ses économies — huit cent quatre-vingt mille dollars sur un compte alors que, en vingt ans, son salaire n'avait représenté que cent quatre-vingt mille dollars. Godber fut ramené à Hong Kong, passa en jugement et fut condamné pour corruption.

L'affaire embarrassa tellement l'administration britannique qu'elle décida de former une commission spéciale chargée d'enquêter en permanence sur la corruption de la police. L'ICAC (*Independant Commission Against Corruption*), six cents personnes travaillant à plein temps, conduisit discrètement plus de cinq cents enquêtes pendant un an. A la fin de la première année, l'ICAC conclut que « les stupéfiants étaient devenus une formidable source de corruption au sein des forces de l'ordre ».

La population fut choquée par les découvertes de l'ICAC

qui modifièrent à jamais l'idée qu'elle se faisait de la police royale. La commission découvrit que cinq inspecteurs chinois faisant partie du personnel du Triad Bureau, le service de police chargé d'enquêter sur les Triades et de les poursuivre, étaient eux-mêmes membres de la Triade. Ces hommes, censés protéger les gens contre le crime organisé, étaient en fait des criminels ! Le chef du groupe, l'inspecteur Lui Lok, un homme couvert de décorations, avait un grand nombre d'arrestations à son actif. Les jeunes policiers se référaient à lui en l'appelant « Tai Lo », c'est-à-dire l'équivalent du parrain pour la Mafia. Lui Lok, un membre de la 14C, et ses quatre acolytes étaient payés par les Triades, recevaient un pourcentage du jeu, de la prostitution et du trafic de la drogue. Les pots-de-vin représentaient des centaines de millions de dollars.

Comme l'ICAC avançait dans son enquête, les policiers véreux apprirent que la commission s'intéressait à eux. Fuyant Hong Kong, ils s'installèrent à Vancouver, au Canada, en novembre 1974. Ils montèrent une société qu'ils baptisèrent la Société des cinq dragons. Ils dépensaient sans compter. Ils achetèrent un immeuble du centre de Vancouver valant soixante millions de dollars qu'ils payèrent comptant. Lui Lok devint « l'homme aux six cents millions de dollars », estimation faite par la police de sa fortune illégale. Mais leur train de vie fastueux finit par attirer l'attention des autorités canadiennes. La police de Vancouver arrêta un des gangsters, à la stupéfaction de ses associés, et menaça de l'extrader à Hong Kong. Les Cinq Dragons reçurent le message. Ils réglèrent rapidement leurs affaires canadiennes, bouclèrent leurs valises et s'enfuirent à Taiwan.

En 1977, lorsque les Cinq Dragons arrivèrent à Taipei, la capitale, plus de quarante millionnaires ex-officiers de la police royale de Hong Kong, fuyant les enquêtes de l'ICAC, les y avaient précédés. D'autres policiers, enrichis dans les mêmes conditions, s'enfuirent aux Etats-Unis où l'un d'eux, Eddie Chan, devint la tête de dragon de Chinatown, à New York, dans les années 80 (voir chapitre

15). Certains de ces hommes figuraient parmi les plus respectés et les plus décorés des officiers de police de Hong Kong. Mais à Taiwan, le passé des policiers n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, c'était l'étendue de leur fortune qui leur valait le respect des autorités locales. Et comme aucune menace d'extradition ne pesait sur eux, ces ex-policiers menaient des vies tapageuses.

Les Cinq Dragons n'en finissaient pas de fêter leur évasion du Canada. Ils dépensaient des milliers de dollars chaque soir, faisant la tournée des boîtes de nuit en compagnie de starlettes, de mannequins et de chanteuses de l'opéra chinois. Dans la journée, ils investissaient leur argent dans des douzaines d'entreprises taiwanaises. Les Cinq Dragons choquèrent les hommes d'affaires de la ville en acceptant de perdre un chèque d'arrhes d'un million de dollars plutôt que de se lancer dans un procès pour la possession d'un restaurant convoité. Avec eux, l'argent coulait à flots.

Le gouvernement de Taiwan leur demanda finalement de se calmer un peu et la plupart adoptèrent un comportement visant à leur éviter l'expulsion du sanctuaire de Taiwan. Les Cinq Dragons placèrent de l'argent dans plusieurs restaurants, boîtes de nuit et bordels, où les ex-policiers pouvaient s'ébattre en toute tranquillité.

Lorsque White Powder Ma arriva à son tour, en 1977, il retrouva quelques-uns de ses vieux amis parmi ces policiers réfugiés à Taiwan. Certains lui devaient leur fortune. Lorsque White Powder Ma fut inculpé cette même année, il fut accusé, entre autres choses, de faire le commerce de la drogue avec Lui Lok, le chef des Cinq Dragons. Les Ma et les policiers qui avaient joué un rôle important dans la formation de leur trafic d'héroïne étaient enfin réunis. Lui Lok, les Cinq Dragons et tous les riches ex-policiers sont intouchables à Taiwan, « l'île sanctuaire ».

« Il n'y a pas grand-chose de changé maintenant, me dit Benny, tout en buvant un Coca-Cola choisi parmi les boissons proposées par l'hôtesse. L'ICAC annonce régulièrement qu'elle a découvert de nouvelles affaires de corrup-

tion. Mais en fait, si on regarde ce qui s'est passé depuis les Cinq Dragons, on se rend compte qu'il ne s'agit plus que d'affaires mineures : des policiers qui ont accepté deux caisses de whisky pour Noël... des choses de ce genre. Les grands criminels infiltrés dans la police demeurent intouchables.

« Voyez-vous, il y a encore des policiers membres de la Triade au sein des forces de l'ordre. L'ICAC n'a pas réussi à changer la nature humaine. Certains types intègrent la police pour pouvoir faire des affaires. Quand on gagne six mille dollars par an et qu'on vous en offre cinquante mille pour fermer les yeux, c'est dur de refuser. D'autant plus que tout le monde a entendu parler des Cinq Dragons. Les jeunes flics s'attendent presque à trouver une enveloppe avec du liquide dans le tiroir de leur bureau dès qu'ils sortent de leur stage. Ils se disent : " Tout le monde, au-dessus de moi, s'en met plein les poches, alors pourquoi pas moi ? " Tout ce que l'ICAC a réussi à faire, c'est à rendre les types beaucoup plus prudents dans leur manière d'encaisser les pots-de-vin et de les dépenser. Personne n'est assez fou maintenant pour mettre tout cet argent sur un compte en banque. S'ils l'ont fait autrefois, c'est qu'ils avaient le sentiment d'être absolument intouchables. Mais ça facilitait trop la tâche de l'ICAC. »

A présent, les policiers qui touchent de grosses sommes doivent blanchir leur argent comme le font les Triades avec les narcodollars. Les Triades distribuent des pots-de-vin puis, moyennant une faible commission, offrent de blanchir l'argent elles-mêmes. Cela sert les intérêts des cartels qui protègent ainsi « leurs policiers » contre l'ICAC.

Le système de corruption est très au point. Il est organisé et fonctionne comme une affaire bien gérée. Si un Triade veut monter une nouvelle entreprise illégale dans un quartier de Hong Kong, il doit d'abord obtenir une autorisation officielle de l'inspecteur responsable de cette partie de la ville. Non seulement il lui faut payer cette autorisation, mais il doit continuer à régler une somme « d'entretien » chaque semaine. Le chef collecteur de la

police de quartier est généralement un civil membre de la Triade. Le policier qui vient inspecter les registres et toucher les pots-de-vin est surnommé le « traiteur ». Il est chargé de faire la distribution aux autres policiers.

Les policiers véreux avec rang d'inspecteur reçoivent cinquante mille dollars par mois pour une seule opération d'envergure, avec quelques rallonges en cours de route. Ces postes lucratifs sont parmi les plus convoités du service. Pour tenter de masquer l'étendue de la corruption, les Triades refilent des tuyaux à la police sur du menu fretin facilement remplaçable et sur certains meurtres afin que les policiers véreux aient l'air de lutter activement contre la criminalité. Les plus corrompus des ex-policiers ont en général un nombre record d'arrestations à leur actif.

Les forces de l'ordre de Hong Kong offrent un terrain particulier pour la corruption à grande échelle. Au moins 75 pour cent des chefs-inspecteurs sont des officiers de police de carrière anglais qui ne parlent pratiquement pas un mot de chinois. Ils n'ont jamais affaire aux simples policiers chinois, qui représentent pourtant l'épine dorsale des forces de police et qui, dans la guerre anti-Triades, sont chargés des enquêtes sur le terrain. Beaucoup d'entre eux ressentent cela comme une injure, un vestige déplaisant de la mentalité coloniale des Anglais — ceux-ci dirigent le service mais le sale boulot, c'est pour les indigènes. Parfois la seule satisfaction que peut retirer un policier chinois de son activité, c'est d'accepter un pot-de-vin des Triades. Cet argent provenant d'un autre Chinois non seulement lui permet de mieux vivre mais est accepté sans le moindre sentiment de culpabilité envers des supérieurs méprisés et dans l'ensemble détestés.

Cette boulimie de pots-de-vin est par ailleurs exacerbée par la perspective du retour de la colonie à la Chine en 1997. « Il ne leur reste que dix ans, et beaucoup de policiers ont le sentiment qu'il faut accumuler tout ce qu'ils peuvent pendant qu'il en est encore temps », me dit un expert de la DEA. Ne sachant trop quelle sera l'attitude des communistes chinois à l'égard de la police, peu d'entre eux

envisagent leur carrière à long terme. Recruter des hommes intègres est difficile. La chose est prouvée. Outre le mépris traditionnel des Chinois pour la police, les jeunes n'ont pas envie de s'embarquer dans un métier mal rémunéré et incertain au-delà de dix ans. Les Anglais autorisent les nouvelles recrues à intégrer les forces de l'ordre pour une période de deux ans. A la fin de ces deux années, les jeunes policiers peuvent soit quitter la police avec la solde qui leur revient, soit rempiler pour deux ans. Beaucoup choisissent la première solution. La police passe son temps à former de nouvelles recrues. Comment les motiver dans ces conditions ?

« Beaucoup de ces types qui entrent maintenant dans la police le font pour les pots-de-vin, me dit Benny comme l'hydroglisseur entrant dans le port de Hong Kong. Ils savent que les Triades vont essayer de presser Hong Kong comme un citron, jusqu'à la dernière goutte, avant l'arrivée des communistes, et ils savent aussi qu'elles ont besoin de la police pour y arriver. Alors ils essayeront de faire le maximum de fric avant l'échéance. »

La situation à Hong Kong semblait aussi désespérée qu'en Thaïlande. La corruption n'est peut-être pas pire mais comme les profits des Triades sont beaucoup plus importants dans la colonie britannique, les pots-de-vins sont aussi plus intéressants et les policiers corrompus s'enrichissent bien davantage. Un expert de la DEA à Hong Kong me révéla que même l'homme prévu pour être le prochain chef de la police de Hong Kong était un membre de la Triade. La folle vie du style Cinq Dragons est finie mais la coopération de plus en plus active de la police et de la Triade est, elle, loin de l'être. Des quartiers comme la Cité murée continuent à fournir l'indispensable main-d'œuvre du trafic de drogue, mais aussi les prochaines têtes de dragon Triades. Des hommes comme White Powder Ma ou Lui Lok, « l'homme aux six cents millions de dollars », continuent à s'occuper de leurs affaires en toute impunité à quelques encablures de la colonie britannique. Les Triades ont étendu leur influence sur la pègre de Hong Kong en adoptant une

technologie dernier cri. Ils sont entrés dans une nouvelle phase, le crime informatisé, et les forces de l'ordre se traînent loin derrière.

Pour comprendre ce que les Triades faisaient à l'étranger, il fallait que je visite le premier pays qu'ils avaient envahi avec succès, en dehors de l'Extrême-Orient. Pour cela, je devais abandonner Benny et ses amis, les fumeries d'opium de Ladder Street, le « 426 » de la Canton Disco, les ateliers clandestins de la Cité murée et l'empire du jeu de Stanley Ho. La piste de la « chinoise » franchissait les frontières de l'Asie. Le prochain arrêt important, c'était Amsterdam.

La Licorne

Le café ressemble à des douzaines de cafétérias modernes d'Europe. Il est blanc et noir avec des murs laqués, du chrome, des tables en verre, des fauteuils en cuir et quelques fougères ici et là qui en atténuent l'austérité. Deux jeunes filles s'avancent vers le bar circulaire pour commander des « expresso » et une grosse part de gâteau au chocolat. Assis à une table d'angle devant des jus d'orange, un groupe d'âge moyen, genre professeurs d'université, fume des cigarettes et discute avec passion. Une femme élégante, attablée seule, boit une tisane en mangeant des gâteaux secs.

Ce café, pourtant, n'est pas comme les autres. Des dessins représentant des branches de marijuana décorent les murs. C'est l'un des deux cents « cafés cannabis » d'Amsterdam. Le gâteau au chocolat, les cigarettes et les biscuits contiennent tous de la marijuana ou du haschisch. Ces cafés vendent toutes ces drogues au comptoir et l'odeur âcre des pipes et des cigarettes des clients emplit l'air. Les cafés cannabis sont éparpillés un peu partout dans la capitale néerlandaise. Les plus connus sont situés autour de Leidseplein, la place la plus animée de la ville. Les clients sont des gens ordinaires. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les types crasseux aux cheveux longs qu'on voit traîner devant ne font pas partie de la clientèle. Ce sont des

policiers en uniforme. La dégaine des flics d'Amsterdam est unique au monde.

Le café Bulldog est installé dans d'anciens locaux de la police. On peut y changer de l'argent étranger et même acheter des vêtements dans une boutique. Derrière le comptoir, un tableau des drogues, éclairé au néon, vous est proposé ; à l'encre rouge, les haschisch et leurs provenances. En vert, les diverses marijuanas. Pour vingt dollars, on peut acheter un mélange, dont le poids varie d'un gramme cinq à cinq grammes, le tout bien emballé dans des sachets de plastique, estampillé au célèbre logo Bulldog. Ces cafés, remplis de toxicomanes en pleine « défonce », sont l'équivalent moderne des fumeries d'opium.

Il existe un guide de tous les cafés cannabis de Hollande, le Golden Blow Guide, qui note le service et l'atmosphère de ces cafés, la qualité des produits et les différences de prix. Le samedi après-midi, une importante station de radio d'Amsterdam annonce en florins le cours de la marijuana et du haschisch importés : Thaïlande 21,90 (guilders), Maroc, 13,50, Népal, 16,10, etc. Pendant des années, ce fut Koos Zwart, le fils du ministre néerlandais de la Santé, qui se chargea des « cours de la drogue » à la radio. C'était l'un des chefs de file du mouvement pour la légalisation des drogues dites douces. Au printemps de 1987, alors que les autres pays s'inquiétaient de la montée de la drogue, la capitale hollandaise consacrait un musée à la marijuana et aux plaisirs qu'elle procure.

Cependant la capitale européenne de la drogue, devenue dans les années 70 le sanctuaire des drogués et des hippies, doit maintenant faire face à une épidémie de « drogues dures ». On vend à présent dans la rue de la cocaïne, des hallucinogènes, des barbituriques. Et l'héroïne a sa clientèle fidèle estimée à vingt mille personnes.

Non seulement cette politique de *laissez-faire* * a créé un problème de toxicomanie interne, mais elle a également encouragé les trafiquants étrangers à s'installer en Hollande.

* En français dans le texte. (N.d.T.)

La plupart sont chinois. « Aujourd'hui, les seules organisations criminelles du pays sont chinoises », me dit l'un des responsables de la police néerlandaise avec qui je prenais un café au centre Interpol de La Haye. Les Chinois ont compris que la police ne parviendrait pas à instituer un contrôle sélectif entre drogues douces et drogues dures. Ils savaient que si les Hollandais avaient accès aux unes, ils auraient accès aux autres. Ils ne se trompaient pas. »

Les obstacles que rencontre la police néerlandaise sont considérables. La loi contre les associations de malfaiteurs est ainsi faite qu'elle ne sert à rien. Il est pratiquement impossible à un policier de poursuivre quiconque n'est pas pris avec de la drogue sur lui. En outre, la loi interdit aux policiers d'avoir recours à des méthodes de provocation, ce qui rend leur tâche encore plus difficile. La police ne peut pousser les criminels à commettre un acte susceptible de les faire tomber sous le coup de la loi. Les bandes enregistrées sur table d'écoute, qui sont d'une grande aide aux Américains dans la lutte antidrogue, ne peuvent ici servir de preuve. Les policiers hollandais doivent trouver d'autres preuves corroborant les propos enregistrés sur bande, tâche difficile, et même souvent impossible. Enfin, la loi hollandaise interdit au procureur de soutirer des renseignements à l'inculpé contre une promesse de remise de peine. La loi autorise la coopération avec des indicateurs rémunérés mais un agent de la DEA en poste à La Haye m'a dit : « Ils n'ont pas d'argent. C'est pour ça qu'ils n'arrivent pas à avoir de bons informateurs. Aucun indicateur qui se respecte ne voudrait travailler pour la police néerlandaise. »

Jusqu'en 1977, la peine maximale encourue par les trafiquants de drogue était de quatre ans. Avec la réduction pour bonne conduite, ils pouvaient espérer sortir de prison au bout de deux ans. Les simples dealers comme les gros bonnets de l'héroïne. La loi ne prévoyait pas de peine plus lourde.

La DEA en a le poil encore hérissé lorsqu'elle parle de l'affaire du trafiquant chinois qui méprisait tellement la loi néerlandaise qu'il congédia ses passeurs et convoya lui-

même treize kilos d'héroïne à Amsterdam. Son mépris était justifié. Arrêté, il fut condamné à trois mois de prison avec sursis ! Le juge accepta son incroyable système de défense qui consistait à prétendre que, selon lui, la drogue était un médicament et qu'il ne se déplaçait jamais sans emporter avec lui les doses qui lui seraient nécessaires pour le restant de sa vie. Dans la plupart des autres pays, il aurait été condamné à perpétuité, et dans certains, exécuté. Mais en Hollande, bien qu'il eût été déclaré coupable, il sortit libre du tribunal. Personne ne prétend que la corruption gangrène la police et la justice néerlandaises. Cela n'aurait aucune raison d'être. Il y règne un tel laxisme que les criminels s'en tirent sans rien déboursier.

En 1977, la loi fut modifiée et prévoit une peine maximale de douze ans. Elle est rarement appliquée. Et, avec la remise pour bonne conduite, un trafiquant peut quand même reprendre ses affaires au bout de huit ans. Mais en fait, il n'est jamais réellement coupé de ses activités parce que les prisons néerlandaises ressemblent à des hôtels. Les trafiquants peuvent tranquillement continuer à y régler leurs affaires. « Les prisons hollandaises ont la réputation d'être des quatre étoiles, me dit un policier d'Amsterdam. Nous sommes si humains avec les criminels que nous leur faisons la vie plus douce qu'ils ne l'auraient dehors. Leurs peines ressemblent à de longues vacances. »

Tout d'abord les prisons ne sont pas bondées. Chaque prisonnier dispose d'une cellule individuelle équipée d'une télévision, de radio, de livres et des derniers magazines sortis. On peut même apporter son appareil vidéo et ainsi bénéficier des vidéocassettes de la bibliothèque. Il n'y a pas de miradors, pas de sentinelles armées, pas de fils barbelés, pas de chiens policiers. Les prisons ressemblent à un campus universitaire. Certaines projettent les films en exclusivité, offrent des menus diététiques, des salles de gym et des cours variés. Les visites conjugales sont encouragées et les prisonniers peuvent téléphoner autant qu'ils veulent. Le nombre des visiteurs n'est pas limité et on peut apporter des paquets à la prison et en remporter sans grands risques.

Le laxisme des lois néerlandaises et le confort des prisons ont encouragé les Triades à faire de la Hollande leur base d'opérations en Europe. Amsterdam possède la plus importante communauté chinoise. Au départ, cette immigration a été encouragée par des lois d'immigration les plus libérales d'Europe. La population de la ville chinoise a doublé en dix ans. De dix mille en 1980, elle est passée à près de vingt mille aujourd'hui. Les Chinois s'entassent dans un quartier dépourvu de charme. Les restaurants de luxe chinois ou européens ont fermé. A leur place, on voit maintenant des cafés et des bars minables aux fenêtres souvent occultées. Clubs *topless* et discothèques miteuses abondent dans les rues adjacentes près des canaux où les prostituées exhibent leurs charmes en vitrine. Il y a tant d'héroïne à Amsterdam que, parfois, de jeunes Chinois offrent au passant un *sniff* gratuit sur un morceau de papier.

Outre l'augmentation de la population chinoise et le laxisme des lois néerlandaises en matière de drogue, la Hollande offre d'autres avantages aux trafiquants d'héroïne. Elle possède le premier port du monde, Rotterdam, dont l'activité a de quoi faire pâlir Hong Kong. Non seulement, Rotterdam fournit des occasions illimitées de contrebande, mais le pays entier est un paradis pour les trafiquants. La côte hollandaise, au nord et à l'ouest, est très découpée et difficile à surveiller. Au sud, il y a la frontière ouverte avec la Belgique. La situation géographique de la Hollande est idéale pour contrôler le trafic de drogue en Allemagne, en France et en Angleterre et pour acheminer l'héroïne aux Etats-Unis.

Les Triades misèrent sur le fait que les forces de l'ordre occidentales seraient totalement désorientées par ce déferlement d'héroïne. Les parrains de Hong Kong avaient raison. La police néerlandaise ne possédait même pas de brigade des stupéfiants. Il n'y avait pratiquement pas d'accords internationaux de coopération et pas un seul policier chinois dans les forces de police hollandaises. La première saisie d'héroïne effectuée en Hollande — deux onces trouvées dans la poche d'un Chinois dans un tripot clandestin — eut lieu en

1971. A cette époque la « chinoise » avait déjà intoxiqué des dizaines de milliers de GI dans le Sud-Est asiatique, mais les autorités néerlandaises apparemment n'en avaient jamais vu.

Richard Weijenburg, le patron du service de renseignement chargé du crime chinois et du trafic de l'héroïne, me dit : « Nous n'étions absolument pas préparés à cela, à cette époque. Nous ne savions même pas à quoi ressemblait l'héroïne. Un jour, au début des années 70, deux policiers entrèrent dans un restaurant chinois au cours d'une tournée d'inspection. Dans la cuisine, ils virent un grand panier d'osier rempli de sachets en plastique de la marque du Tigre. Les deux hommes questionnèrent le chef sur le contenu de ces sachets et il leur répondit qu'il s'agissait d'épices utilisées dans la cuisine chinoise. Lorsque le policier demanda s'il pouvait en prendre un peu pour sa femme, cuisinière toujours en quête de recettes nouvelles, on lui rétorqua, poliment mais fermement, que c'était impossible parce que ces épices étaient très chères et très difficiles à trouver.

« A leur retour au commissariat, les policiers, en feuilletant les dossiers sur les Chinois, tombèrent sur la photo d'un sachet en plastique, rigoureusement semblable à ceux qu'ils venaient de voir au restaurant. Nous savons maintenant qu'il s'agissait des Double U-O Globe, l'une des marques d'héroïne les plus connues. Les policiers revinrent aussitôt au restaurant mais le panier avait disparu. Interrogé, le personnel répondit qu'il n'y avait jamais ni panier ni épices et que la police devait se tromper d'établissement, confondre avec un autre Chinois du quartier. Nous étions vraiment naïfs à l'époque. »

Tandis qu'au début des années 70, la police hollandaise commençait tout juste à apprendre à reconnaître de l'héroïne lorsqu'elle en voyait, le trafic des Triades prenait de l'ampleur. Elles s'étaient installées en Hollande avant la Seconde Guerre mondiale. La 14C avait été la première Triade à s'implanter dans le quartier chinois d'Amsterdam en montant deux tripots clandestins et un réseau de prostitution pour la petite communauté d'avant-guerre. Le

quartier général de l'Overseas Chinese Association à Amsterdam servit de couverture aux opérations de la 14C. La communauté chinoise était gouvernée à partir de ce petit immeuble du début du siècle, et ne subissait pour ainsi dire aucun contrôle de la part des autorités néerlandaises.

Dans les années 50, c'était un membre de la Triade d'une trentaine d'années qui supervisait toutes les opérations de la 14C en Hollande. Ce gros gangster d'un mètre soixante-huit aux cheveux noirs plaqués en arrière et dégageant un grand front s'appelait Chung Mon. En hommage à ses talents criminels, la pègre le surnommait « La Licorne », symbole de force et de magie pour les Chinois. La Licorne réorganisa les trafics du jeu et de l'opium et en 1960, il avait fait de la communauté chinoise d'Amsterdam l'une des succursales les plus florissantes de la 14C à l'étranger. Cependant en 1968, lorsqu'il essaya d'étendre l'influence de la 14C à Düsseldorf, en Allemagne, siège d'une autre petite communauté chinoise, il ne remporta pas le même succès. En 1969, la 14C de Hong Kong le pria de concentrer ses efforts sur la Hollande et lui donna des sommes d'argent importantes pour développer ses activités.

En 1969, Limpy et White Powder Ma ayant démontré aux Triades de Hong Kong qu'on pouvait réaliser d'énormes profits en internationalisant le trafic de l'héroïne, la 14C chargea La Licorne de créer une base d'activités pour l'Europe. A cette époque, La Licorne possédait déjà plusieurs affaires légales, y compris quelques restaurants, une agence de voyage et un casino. Il était aussi le président de l'Overseas Chinese Association et faisait de fréquents voyages à Hong Kong et à Taiwan. En 1970, il s'était lié d'amitié avec les frères Ma et, grâce à eux, chaque fois qu'il se rendait à Taiwan, il était reçu comme un héros, fêté par les autorités gouvernementales y compris par le vice-président. Dans la colonie britannique, l'accueil était moins chaleureux. En 1970, les services secrets possédaient un dossier sur lui et ses réunions avec des caïds de la pègre n'échappaient pas à la police. A plusieurs reprises, la police de Hong Kong l'arrêta et le questionna sur le trafic de la

drogue mais son silence et son amitié avec les frères Ma empêchaient qu'on retînt quoi que ce soit contre lui.

En 1970, La Licorne supervisait un réseau de distribution qui envoyait par avion des dizaines de passeurs à Amsterdam et expédiait également des cargaisons d'héroïne cachées dans des bateaux transitant par Rotterdam. Il répandit l'héroïne fumable n° 3 parmi les toxicomanes chinois et hollandais et concentra ses efforts sur l'héroïne n° 4 injectable destinée au GI stationnés en Allemagne et aux toxicomanes français et anglais. En 1973, il organisa les premiers chargements d'héroïne par cargo de Rotterdam à New York. Entouré de gardes du corps, ne se déplaçant dans la capitale hollandaise que dans une Mercedes 600 blindée, il était le parrain incontesté d'Amsterdam.

Ses efforts qui accroissaient considérablement les gains de la 14C en Hollande lui attirèrent l'attention de la DEA et aussi la jalousie d'autres trafiquants asiatiques ambitieux. En 1973, la DEA mena une enquête approfondie sur les activités de La Licorne et conclut dans un rapport interne que la Hollande était devenue la plaque tournante européenne de l'héroïne asiatique. La même année, la DEA réussit pour la première fois à arrêter des trafiquants en Hollande. Deux agents secrets étaient dans le coup : Stephen Tse, né à Hong Kong, jouait le rôle d'un intermédiaire chinois, et Ben Yarbrough, l'ancien chef de l'antenne du nord de la Thaïlande, celui d'un Américain membre d'une bande à la recherche de « chinoise ».

« Les Hollandais étaient gentils mais ils ne comprenaient rien à ce qui se passait, m'avait dit Yarbrough en Thaïlande. Nous étions convenus d'une heure avec ces trafiquants chinois pour prendre livraison de la came. On avait juste de quoi se procurer quinze kilos d'héroïne mais si on en avait eu plus, on aurait pu en acheter autant qu'on aurait voulu. Ces types nageaient dans la came et n'avaient qu'une idée, c'était de vendre. Ils en avaient tellement qu'ils avaient décidé de transgresser la règle qui consiste à ne jamais traiter avec des Blancs. Et, malgré ce déferlement d'héroïne, avant

notre arrivée les Néerlandais n'avaient même pas réussi à en saisir cinq cents grammes.

« Enfin, le moment du rendez-vous avec les Chinois arrive. La police néerlandaise est dans l'appartement voisin. Nous devons leur donner le signal — deux coups frappés au mur — qui signifie que le marché est conclu et qu'ils n'ont plus qu'à rappliquer pour procéder aux arrestations — parce que, vous comprenez, nous n'étions pas même censés agir en Hollande, mais simplement conseiller la police.

« Alors les trafiquants chinois se pointent avec la came, je donne un grand coup dans le mur et on est tous là, debout dans la pièce à se sourire. Je redonne un coup de coude et on continue à attendre. Ces connards de Hollandais, ils s'étaient endormis. Soudain les Chinois ont compris que c'était un piège et ils nous sont tombés dessus. Brusquement, j'ai vu Steve aux prises avec l'un des types sur le sol tandis que deux autres bondissaient sur moi. Tous trois, on est passés par la fenêtre et on a roulé sur le toit de la maison voisine. Nous étions enfin parvenus à maîtriser les types lorsque les Hollandais sont arrivés. L'idée qu'on allait les arrêter nous-mêmes les rendait si nerveux qu'ils nous ont obligés à faire semblant de fuir par les toits voisins pendant qu'ils tiraient en l'air. Le lendemain, tous les journaux titraient sur "l'arrestation d'importants trafiquants de drogue par la police néerlandaise", et ajoutaient que malheureusement les trois acheteurs de la mafia américaine avaient réussi à échapper aux balles de la police et à s'enfuir par les toits. Sans nous, je peux vous dire qu'ils n'auraient pas saisi quinze kilos de came en 1980. »

Personne ne connaissait le rôle de la DEA dans cette affaire, pourtant, dans la communauté chinoise, le bruit courut très vite que les Américains étaient venus aider les Hollandais dans la guerre contre les Triades. La Licorne fut rappelée d'urgence à Hong Kong pour y subir un « cours » intensif sur la façon de s'y prendre avec la DEA, et notamment la précaution élémentaire consistant à se faire payer avant la livraison, puisque les agents américains avaient la consigne de ne jamais laisser l'argent avant d'avoir

la drogue en main. La 14C apprit aussi à La Licorne l'importance des relations publiques au sein de la communauté.

De retour en Hollande, La Licorne créa un certain nombre d'organisations caritatives dans le quartier chinois. Sa vie secrète était tournée vers les prêts usuraires, l'héroïne et les tripots clandestins, sa vie publique vers les repas pour les pauvres et les soins médicaux gratuits. Le gouvernement hollandais fut si impressionné qu'il décora La Licorne pour activités d'intérêt général. La 14C de Hong Kong avait fait du bon travail. Même lorsqu'un nombre croissant de passeurs fut intercepté avec des documents où figuraient l'adresse de ses entreprises, Chung Mon nia ce que cette découverte impliquait. Il déclara de façon laconique que son rôle de président d'Overseas Chinese Association l'obligeait à rencontrer les nouveaux venus dans la communauté chinoise et que, de ce fait, il n'était pas surprenant que tous ces Chinois, parmi lesquels figuraient sans doute quelques escrocs, eussent son adresse.

En 1972, deux événements sans rapport aidèrent à catapulter La Licorne au sommet du trafic d'héroïne en Occident. D'abord, dans le Sud-Est asiatique, le retrait hâtif des troupes américaines du Vietnam laissèrent aux armées de l'opium du Triangle d'or et aux Triades de Hong Kong un stock important d'héroïne. Le général Li et le Kuomintang vendirent vingt-six tonnes d'opium aux Etats-Unis pour un million de dollars, mais les Triades voulurent tirer davantage de profits de leur excédent d'héroïne. L'occasion se présenta d'elle-même lorsque la Turquie, après avoir subi d'intenses pressions de la part des Etats-Unis, accepta de détruire son importante récolte d'opium en 1972. Les Etats-Unis comptaient déjà beaucoup de toxicomanes et Nixon avait déclaré l'héroïne « l'ennemi public numéro un ». Le nombre des drogués augmentait rapidement en Europe. La plupart des toxicomanes occidentaux étaient approvisionnés par la « French Connection », de la Turquie à Marseille, puis de là, la drogue était distribuée dans toute l'Europe et aux Etats-Unis. Mais en 1972, privée de sa source turque, la

French Connection fut incapable de faire face à la demande des toxicomanes. L'Asie du Sud-Est sut en tirer parti.

Les Triades de Hong Kong envoyèrent un nombre record de passeurs et de cargaisons d'héroïne à La Licorne. Les résultats furent impressionnants. La qualité de l'héroïne vendue dans les rues d'Europe et des Etats-Unis s'améliora sensiblement et les prix chutèrent, signe évident d'un excédent de marchandise. Les drogués aimaient la nouvelle héroïne du Sud-Est asiatique. Dès 1973, La Licorne distribuait de grosses quantités d'héroïne aux trafiquants des Etats-Unis, d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. La Licorne était devenue le White Powder Ma de l'Europe.

Tout en développant son empire du crime, il appliquait la règle immuable des Triades consistant à se lier avec des personnages clés de la police. La Licorne devint l'informateur personnel du commissaire de police d'Amsterdam, Gerard Toorenaar. Il lui fournissait des renseignements sur les opérations de ses concurrents et promettait de maintenir la paix dans la communauté chinoise. En échange, la police néerlandaise le laissait tranquille. Il était constamment fourré dans le bureau du commissaire. Dans la communauté chinoise et parmi les membres de la 14C de Hong Kong, ce statut de *persona grata* au sein de la police dotait La Licorne d'un grand prestige. Lors d'une enquête sur la filière de l'héroïne en Belgique, la police lui confisqua sa Mercedes. Toorenaar intervint personnellement pour qu'on la lui rendît. C'est dans cette voiture, selon un rapport interne de la DEA, que le gang allait chercher les passeurs à Schiphol, l'aéroport international d'Amsterdam. En outre, pour l'aider à récupérer sa précieuse Mercedes et achever de l'innocenter, Toorenaar donna à La Licorne une lettre dans laquelle il affirmait que celui-ci n'avait jamais joué le moindre rôle dans le trafic de l'héroïne. Certains membres importants de la police hollandaise connaissaient l'existence de cette lettre qui, à leur grand embarras, fut largement propagée dans le quartier chinois. En 1974, lorsque la police de Hong Kong arrêta à nouveau La Licorne, celui-ci

produisit la fameuse lettre du commissaire Toorenaar et fut libéré.

La police néerlandaise, désorientée par la soudaine vague de violence qui déferlait sur la communauté chinoise d'Amsterdam, demanda à La Licorne d'intervenir. Ce dernier fournit la liste des « responsables », liste fausse bien entendu. C'était une façon de se débarrasser de ses concurrents. La plupart des hommes interrogés par la police préférèrent admettre leur culpabilité bien que, dans ce cas précis, ils fussent innocents. La peine maximale encourue pour un meurtre était à l'époque de six ans dans une confortable prison hollandaise. C'était un sort préférable à celui que leur réservait La Licorne s'ils n'avaient pas joué le jeu.

La Licorne semblait à présent tout-puissant. Il était le patron d'un cartel en pleine expansion, soutenu par l'une des Triades les plus influentes, et il avait choisi comme base d'activités un pays aux lois laxistes où la police n'avait aucune expérience du trafic d'héroïne. Le parrain hollandais ne prenait aucun risque. Il se déplaçait partout en Mercedes blindée et son garde du corps ne le quittait jamais. Il portait lui-même un pistolet Beretta automatique 9 mm chargé en permanence.

Au début de 1975, La Licorne apprit que l'attitude de la police néerlandaise à son égard était en train d'évoluer. Son dossier rempli d'accusations provenant de la brigade des stupéfiants de Hong Kong grossissait sans cesse. Ayant reçu un renseignement de la colonie britannique, les douanes néerlandaises saisirent à Rotterdam une cargaison destinée à La Licorne. Ils ne trouvèrent pas d'héroïne mais La Licorne comprit que la police ne fermerait plus les yeux.

Le 3 mars 1975, La Licorne sortit d'un vieil immeuble d'Amsterdam situé sur un canal. Sa réunion s'était prolongée tard dans la nuit, il avait laissé ses gardes du corps rentrer chez eux. Il se dirigeait d'un pas alerte vers sa voiture lorsque, soudain, trois jeunes Chinois sortirent de l'ombre et ouvrirent le feu avant qu'il ait eu le temps de monter dans sa voiture blindée. Il n'eut pas non plus le

temps de saisir son revolver. Dix balles tirées en rafale le cueillirent de plein fouet. Elles lui déchiquetèrent le visage, la poitrine, le dos et les jambes. Il mourut avant d'atteindre le sol. L'irrésistible ascension de La Licorne venait de prendre fin. Il avait cinquante-cinq ans.

Cependant sa disparition ne changeait rien au trafic de l'héroïne. Son organisation avait bouleversé l'importation et la distribution de l'héroïne du Sud-Est asiatique en Europe et sur la côte est des Etats-Unis. Les Triades le considèrent encore comme le père fondateur de la filière chinoise en Occident.

On ne retrouva jamais les assassins de La Licorne. Interpol pense qu'il s'agissait de tueurs à gages, recrutés par ses rivaux. La 14C de Hong Kong, ne voulant pas voir cette fructueuse entreprise tomber entre les mains d'autres Triades, s'empressa de lui trouver un remplaçant. Dans le mois qui suivit l'assassinat, une étoile montante de la pègre de Hong Kong, Chan Yuen-muk, débarqua en Hollande et devint le parrain d'Amsterdam.

Cependant, Chan n'avait pas la finesse de La Licorne. La communauté chinoise le surnommait Mao Tsé-toung, à cause de sa ressemblance avec le grand timonier et de ses manières autoritaires. Alors que La Licorne avait toujours cherché à faire croire qu'il n'était qu'un simple homme d'affaires, accréditant cette thèse par l'achat de nombreuses entreprises légales, Chan se vantait d'être un « 486 », presque une tête de dragon dans la 14C. Il ne chercha pas à passer pour un homme d'affaires. Il était gangster et fier de l'être. Il extorqua davantage d'argent à diverses sociétés et essaya de taxer abusivement les tripots clandestins. Il voulut obliger les gangs rivaux à payer un pourcentage à la 14C pour tous les chargements d'héroïne passant par la Hollande. Ceux-ci se rebiffèrent. Chan était si brutal et ses exigences si abusives que la population chinoise d'Amsterdam se mit rapidement à le détester.

Les Triades rivales enregistraient avec satisfaction le mécontentement grandissant de la communauté chinoise à l'égard de la 14C. Comme l'anniversaire de la mort de La

Licorne approchait, la Triade Ah Kong décida d'avoir la peau de Chan. L'Ah Kong est une Triade implantée au cœur de l'importante communauté chinoise de Singapour. Ce fut l'une des premières Triades à émigrer à Amsterdam, peu après que La Licorne eut commencé à faire prospérer ses affaires. Bien que, initialement, l'Ah Kong fût à couteaux tirés avec la 14C, La Licorne s'était assuré sa neutralité en lui permettant de se livrer à son propre trafic d'héroïne tant qu'il ne gênait pas les transactions de la 14C, laquelle touchait 5 pour cent sur tous leurs bénéfices. Chan essaya de changer ces accords. Il voulut obliger l'Ah Kong à engager des intermédiaires de la 14C et à leur accorder un pourcentage beaucoup plus important sur leurs affaires. L'Ah Kong décida que Chan devait disparaître.

Un tueur de l'Ah Kong, domicilié à Singapour, s'envola pour Amsterdam. Le 3 mars 1976, jour anniversaire de la mort de La Licorne, Chan passa presque toute la journée au Yowlee Casino d'Amsterdam. Lorsqu'il quitta l'établissement pour rejoindre ses gardes du corps qui l'attendaient sur le trottoir, un jeune Chinois courut vers lui, le braqua et lui fit éclater la tête. Le second parrain de la 14C était mort.

Cette fois, la 14C ne pouvait plus se permettre d'envoyer un troisième caïd du crime pour diriger le trafic en Europe. Elle avait trop de problèmes à Hong Kong. Le cartel Ma prenait une part de plus en plus importante du marché de la pègre et les profits de la 14C se trouvaient amputés d'autant. Mais, plus ennuyeux encore, le principal contact de la 14C au sein de la police, Lui Lok, l'homme aux six cents millions de dollars, venait de s'enfuir au Canada pour échapper à une inculpation de corruption. Sans Lok et les Cinq Dragons, la 14C avait du mal à garder sa part des affaires de la pègre.

Accablé par ses propres difficultés à Hong Kong, la 14C accepta de mauvaise grâce de partager le pouvoir avec l'Ah Kong dont l'influence s'étendait chaque jour davantage. « La Triade de Singapour a gardé le contrôle d'Amsterdam et la 14C a pris celui de La Haye et de Rotterdam, m'expliqua un expert de la DEA à La Haye. La 14C a obtenu Londres et Paris et l'Ah Kong, l'Allemagne. »

Exactement comme les puissances coloniales s'étaient partagé l'Asie au XIX^e siècle, les patrons de la Triade chinoise divisaient à présent l'Europe en sphères d'influence criminelle.

« Cet arrangement a été respecté pendant près de cinquans, me dit Richard Weijenburg, le chef des services secrets hollandais, chargé de lutter contre les Triades et l'héroïne du Sud-Est asiatique. J'aimerais que ce soit aussi simple aujourd'hui. A l'époque, il n'y avait que deux Triades. Depuis 1980, les affaires sont devenues si importantes et rapportent tant d'argent qu'elles sont partagées entre plusieurs Triades. Les jours de Chung Mon (La Licorne) sont révolus. Fini aussi l'unique parrain à Amsterdam. Aujourd'hui, les Chinois qui ont la mainmise sur le trafic de l'héroïne en Hollande sont membres des mêmes cartels dont on entend parler à Hong Kong. On a l'impression qu'une partie de Hong Kong a émigré ici. Nous avons la Triade Wo, la 14C, le Grand Cercle, le gang des Chiu Chau, la Sun Yee On et j'en passe. Le trafic s'est tellement étendu que notre tâche est devenue extrêmement difficile. »

J'étais assis en face de Weijenburg, dans les bureaux d'Interpol à La Haye où une immense tapisserie représentant une empreinte digitale vous accueille à l'entrée. Nous étions au troisième étage du bâtiment, dans une cafétéria ultra-moderne. A travers les lamelles des stores, je voyais l'autoroute La Haye-Amsterdam noyée sous la pluie.

Nous étions attablés avec cinq autres spécialistes des Chinois d'Interpol, venus à La Haye pour assister à une conférence sur les Triades. Il y avait là des policiers venus d'Angleterre, de France, d'Allemagne de l'Ouest, d'Italie et d'Espagne, et Arie Bax, un policier d'Amsterdam, spécialisé dans la lutte contre le crime chinois et le trafic de l'héroïne.

« Ces Chinois nous posent un vrai problème, déclara le délégué espagnol entre deux gorgées de café. Je crois que tous les autres pays européens seront d'accord avec moi si je dis que, jusqu'en 1970, l'héroïne constituait un problème vraiment mineur sur le continent. Quant aux Chinois, à cette époque, s'ils introduisaient de l'opium et de l'héroïne

dans le pays, c'était toujours pour les drogués de la communauté chinoise. Ils n'en vendaient jamais aux nationaux de leur pays d'accueil. Maintenant tout a changé. Le gros de leur clientèle, c'est la population blanche. Et le nombre d'héroïnomanes dans tous les pays s'est beaucoup élevé. Environ 2 pour cent en Espagne et ici, davantage encore, si je ne m'abuse ?

— Environ 3 pour cent à Amsterdam, dit Bax. Nous avons huit mille toxicomanes recensés et Dieu sait combien d'autres.

— Mais les Chinois n'introduisent pas l'héroïne dans le seul but de la vendre aux pays européens, intervint le délégué allemand. Chez nous, ceux qui les intéressaient, tout au moins au début, c'étaient les soldats américains de l'Otan. Ils avaient pris l'habitude de vendre de l'héroïne aux GI pendant la guerre du Vietnam et ils pensaient que l'Allemagne pourrait leur fournir un marché équivalent. Je crois qu'ils ont réussi à faire une percée parmi les troupes stationnées en Allemagne, mais rien à voir avec ce qui s'est passé au Vietnam. En pleine guerre, il est plus facile de droguer des soldats au front. On a envie de fuir la réalité, tout ce carnage. Mais en Allemagne, les soldats américains ne sont pas sous pression, alors ils n'ont pas le même besoin de drogues dures et je suis à peu près sûr que le pourcentage des héroïnomanes en Allemagne est beaucoup plus bas qu'au Vietnam. Comme les Chinois n'ont pas vraiment réussi leur percée auprès des Américains, ils se sont mis à vendre de la drogue aux Allemands. C'est là que le nombre de nos toxicomanes a augmenté.

— Les saisies aussi, ajouta le délégué anglais. Pendant ces dix dernières années, j'ai l'impression que tous, nous avons fait un nombre record de saisies. Il y en avait une tous les six mois ou presque. Mais je ne crois pas que la quantité d'héroïne ait diminué, bien au contraire.

— Non seulement des quantités plus importantes pénètrent en Europe, renchérit le délégué italien, mais nous ne savons jamais si elles sont destinées à nos toxicomanes ou si la drogue ne fait que transiter. »

A l'évidence, K.L. Mak et le service des douanes de Hong Kong n'étaient pas les seuls à être confrontés à ce problème de transit.

« C'est exactement ce qui arrive à Londres, dit le délégué anglais. Nous savons que des passeurs chinois font la navette entre Amsterdam et Londres. Et Hong Kong nous a avertis que la police avait intercepté des chargements de stupéfiants destinés à Londres. Nous avons saisi de l'héroïne du Sud-Est asiatique à Heathrow, mais nous n'en voyons pas dans nos rues. Cela signifie qu'aujourd'hui les Chinois utilisent Londres comme plaque tournante. L'explication la plus plausible est la suivante : les trafiquants des autres pays offrent aux Chinois un meilleur prix pour leur héroïne et la demande a pris une telle ampleur qu'ils ont du mal à y faire face. Alors ils fournissent de préférence les pays qui paient le mieux.

— C'est certainement vrai ; une quantité d'héroïne ne fait que transiter, ajouta le policier français. Nous avons commencé à voir apparaître l'héroïne du Sud-Est asiatique parmi les drogués parisiens en 1979 ou 1980, et nous avons créé une brigade spéciale chargée de lutter contre le crime chinois. En deux ans, l'héroïne chinoise avait disparu. Nous pensions que nous avions fini par avoir les Chinois et la brigade a été démantelée. Maintenant, l'héroïne chinoise est de retour et c'est un gros problème. Nous avons découvert aussi de petits laboratoires chinois qui raffinent certaines cargaisons. Je pense que quand on a créé cette brigade, les Chinois ont pris le profil bas mais ils n'ont jamais disparu, ce que nous croyions à une époque. Ils ont simplement fait transiter l'héroïne par la France au lieu de la vendre à nos toxicomanes. Dès qu'on a relâché la pression, ils ont repris leurs affaires en France. Ils sont astucieux ces gars-là. »

Weijenburg se tourna vers moi : « Les Chinois ont commencé ici mais maintenant ils sont partout. On ne peut plus dire les Chinois hollandais ou les Chinois français ou les Chinois anglais. Ils sont internationaux. Ici, par exemple, les Chinois vont et viennent, ils se rendent visite tout le temps. Au sein de la communauté européenne, l'inspection

des passeports et celle des cargaisons sont réduites au minimum. Ça aide les trafiquants chinois. Pour eux, l'Europe est un vaste et unique marché. Les frontières ne les gênent pas. La seule chose qui les intéresse, c'est le prix qu'ils vont tirer de leur héroïne. Ils sont très internationaux, exactement comme le trafic de l'héroïne. »

Les représentants d'Interpol racontaient tous des anecdotes similaires. Aujourd'hui, les Triades n'emploient plus de passeurs asiatiques devenus suspects, tout comme les chargements en provenance de Thaïlande et de Hong Kong et, de ce fait, soumis à une inspection rigoureuse. Surtout s'ils ont le « profil passeur » ou que leur passeport montre qu'ils font de fréquents voyages entre l'Asie et l'Europe. Aujourd'hui, les Triades emploient des passeurs américains ou européens, généralement des adolescents partis pour des vacances en Asie et qui se retrouvent complètement fauchés. Alors la promesse d'un billet de retour gratuit plus mille dollars est trop tentante pour qu'ils refusent. Les Triades demandent parfois à leurs passeurs de faire un crochet par l'Inde, l'Égypte ou le Maroc, ne serait-ce que pour une nuit. Ainsi quand ils débarquent en Europe, il n'est pas évident qu'ils viennent du Triangle d'or ou de Hong Kong. Par ailleurs, beaucoup de passeurs arrivent par le Portugal, l'Italie, l'Angleterre ou la Suisse avant de se rendre à Amsterdam en train ou en voiture.

Cependant, le gros de l'héroïne qui pénètre en Europe est dissimulée dans des tonnes de fret. Plus de la moitié de la « chinoise » vient tout droit de Rotterdam où la police est connue pour son inefficacité.

« Les douanes néerlandaises et la police ont le gouvernement sur le dos dès qu'il s'agit de Rotterdam, m'a dit un agent de la DEA à La Haye. Rotterdam est le premier port du monde parce que les sociétés aiment y traiter leurs affaires. Tout y est informatisé, les gens sont aimables et travaillent rapidement. Alors si les flics ont un tuyau sur une cargaison d'héroïne arrivant par bateau, ils peuvent fouiller comme n'importe quel service de douanes. Mais si les hommes d'affaires commencent à se plaindre au gouver-

nement qu'on fouille trop souvent les bateaux et que cela ralentit leurs livraisons, les flics, à moins qu'ils n'aient les bras chargés d'héroïne, vont se faire taper sur les doigts. » Tant que le gouvernement néerlandais sera plus concerné par le climat des affaires que par l'invasion de l'héroïne, Rotterdam continuera à être la plaque tournante de l'héroïne chinoise. Elle joue, en gros, le même rôle que Hong Kong dans le Sud-Est asiatique.

Outre ce déferlement d'héroïne, la présence d'un grand nombre de raffineries est très inquiétante. Ces laboratoires, situés en général à la périphérie d'Amsterdam, sont plus ou moins vastes et modernes, mais ils sont tous dirigés par des chimistes chinois. « Depuis l'époque de Chung Mon, leurs affaires se sont beaucoup étendues, me dit Arie Bax. Ils importent le produit sous forme d'héroïne base puis, suivant les besoins du marché américain ou européen, ils raffinent juste ce qu'il faut dans chaque variété. Ici, en Europe, la plupart des drogués fument leur héroïne, donc c'est la n° 3 qu'ils préfèrent. Mais nous avons aussi des drogués qui se shootent, alors ils produisent une certaine quantité de n° 4. Cependant presque toute la 4 part aux Etats-Unis où la plupart des toxicomanes se piquent. Je crois qu'à l'avenir, les Chinois vont fabriquer de plus en plus d'héroïne n° 3. Ils lisent les journaux et ils savent ce qu'est le Sida. Ils n'ont pas envie de perdre des clients pour des histoires d'aiguilles souillées. Ce n'est pas bon pour eux alors, vraisemblablement, les Chinois vont introduire de la n° 3 fumable aux Etats-Unis. Mais naturellement, ça posera quand même un problème. Rappelez-vous les soldats américains au Vietnam. Ils étaient complètement intoxiqués à la 3. Ils en fumaient tous. Ce n'est que lorsqu'ils sont rentrés en Amérique et qu'ils n'ont pas trouvé d'héroïne n° 3 qu'ils ont commencé à se shooter.

« Ce qui est étrange, dans cette affaire de laboratoire en Hollande, c'est que nous ne trouvons aucune des variétés d'héroïne qu'on voit dans la rue. C'est une sorte de compromis entre la 3 et la 4. Elle peut être fumée, mais elle peut aussi être chauffée et injectée. Avant, la 3 ne pouvait

pas se dissoudre ; cela la détruisait. Mais ce nouveau produit, on ne le trouve que dans les laboratoires, pas parmi les drogués. Ce qui nous fait dire que l'héroïne-base est introduite en Hollande, transformée ici en ce nouveau type d'héroïne puis exportée ailleurs. Le plus gros est pour l'Europe et les Etats-Unis, là où ils en tirent le meilleur prix. »

Les représentants d'Interpol parlèrent du crime organisé triade au sein des communautés chinoises. Tous connaissaient les autres activités du cartel, comme la prostitution, les cercles de jeux clandestins, les prêts usuraires et l'extorsion de fonds. Jusqu'à présent, aucun n'avait vu de signe de crime « col blanc » ou d'extension des entreprises du crime organisé au sein de la population locale. Seul le trafic d'héroïne touche les Européens ou les Américains. « Et ça, nous le devons aux efforts de La Licorne, ajouta le délégué espagnol. C'est lui qui a montré aux Chinois que s'ils voulaient gagner non pas des millions mais des milliards, il fallait vendre l'héroïne aussi aux Blancs. »

La plupart des gouvernements des pays européens représentés à cette conférence n'avaient pas su reconnaître le danger que représentaient les trafiquants d'héroïne chinois et la quantité impressionnante de drogue introduite dans leur pays. Bien que la Suède, l'Angleterre, l'Allemagne de l'Ouest, la Hollande et la France eussent tous des agents des stupéfiants à Bangkok, il ne s'agissait que d'une antenne chargée de recueillir des renseignements et de conseiller. Les budgets pour lutter contre les Triades sont presque inexistantes. Les Hollandais, qui admettent pourtant que celles-ci constituent leur seule organisation criminelle, n'ont que trois officiers de police travaillant à plein temps sur la filière chinoise. Aucun pays n'emploie de policier chinois dans la lutte contre les Triades et l'héroïne. Le nombre des toxicomanes a augmenté de façon inquiétante en dix ans et la quantité d'héroïne introduite en Europe a peut-être doublé ou même triplé, mais pas un seul gros trafiquant chinois n'a été arrêté. Pas un chef Triade n'a été extradé à Hong Kong. Le flot d'héroïne chinoise passant par l'Europe

et entrant aux Etats-Unis grossit sans cesse et la côte est particulièrement touchée par la filière sino-européenne.

Londres, Paris, Rome et Francfort sont devenus d'importants centres du crime chinois mais Amsterdam reste le quartier général européen de la Triade. L'atmosphère permissive de la Hollande et le caractère laxiste de ses lois justifient pleinement ce choix. A moins que les Néerlandais ne se métamorphosent soudain, les Triades continueront à se servir du pays pour importer l'héroïne, la raffiner, la distribuer et l'exporter.

Les Triades les plus importantes de Hong Kong ont monté des filiales un peu partout en Europe. La plupart des parrains chinois arriveront avant que Hong Kong ne tombe aux mains de la Chine communiste. A moins que les gouvernements européens et les forces de police ne considèrent les Triades comme un objectif prioritaire, il y aura certainement davantage de Licornes dans l'Europe du futur. Et malheureusement, comme le montre la piste de la « chinoise », les problèmes de l'Europe deviennent rapidement ceux de l'Amérique.

L'invasion

Le Golden Dragon, restaurant réputé de San Francisco, est une grande bâtisse de deux étages. Les murs sont dorés à la feuille et les dragons de bronze surplombent la porte d'entrée et s'enroulent autour des colonnes laquées en rouge. Situé au cœur de la plus importante communauté chinoise des Etats-Unis, cet établissement est devenu un lieu de rendez-vous à la mode pour les noctambules chinois et occidentaux qui apprécient ses prix modérés et sa bonne cuisine.

A l'automne de 1977, le Golden Dragon a été le théâtre d'une scène macabre qui compte dans le développement de l'histoire des Triades chinoises aux Etats-Unis. Ce soir-là, des membres de deux gangs chinois étaient venus pour dîner et boire quelques bières. Des garçons du Wah Sing, l'un des gangs les plus violents de San Francisco, étaient installés à une longue table au rez-de-chaussée, au fond du restaurant. A deux heures quarante du matin, le 4 septembre, deux voitures noires s'arrêtèrent près du Golden Dragon. Elles étaient éclairées par les nombreuses enseignes au néon.

Restée à l'entrée de la rue étroite, l'une des voitures, dont les moteurs continuaient à tourner, bloquait la circulation. Les rues étaient encore pleines de touristes et d'habitants du quartier. A l'intérieur des voitures se trouvaient des membres des Joe Boys, un autre gang de Chinatown en guerre

contre le Wah Ching pour une affaire de feux d'artifice. Ils étaient venus pour descendre Michael « Hot Dog » Louie, l'un des chefs du Wah Ching.

Dans la première voiture, trois jeunes gens. Deux d'entre eux avaient dix-sept ans, le troisième venait d'en avoir dix-huit. Ils fouillèrent dans des sacs à leurs pieds et en sortirent deux fusils dont l'un à canon scié, un revolver de calibre 38 et un fusil d'assaut, calibre 45, noir. Le fusil semi-automatique Double « O » Buck était assez puissant pour pulvériser un réfrigérateur. Ils vérifièrent le chargement de leurs armes, bourrèrent leurs poches de jean de munitions puis se recouvrirent le visage d'un bas. Ainsi masqués, ils ouvrirent brutalement les portières et foncèrent vers le restaurant. Les conducteurs étaient restés au volant, tassés sur leur siège.

La porte donnant sur l'arrière était fermée à clé. À l'intérieur, l'un des membres du Wah Ching, entendant le bruit d'une porte qu'on secouait, leva la tête. Il aperçut le canon d'une arme et un visage masqué. Il cria en cantonais : « Des hommes armés ! » Les Wah Ching dégringolèrent de leurs chaises et se mirent à ramper vers le fond du restaurant. Pendant ce temps, les clients n'avaient pas perçu le danger. Tout en s'étonnant de l'étrange comportement des Wah Ching, personne ne comprit qu'ils cherchaient à sauver leur peau.

Les trois truands du Joe Boys coururent jusqu'à la porte principale et firent une entrée fracassante. Les deux qui étaient armés de fusils se dirigèrent vers la mezzanine où était censé dîner, d'après leurs renseignements, le gang des Wah Ching. Les bruits de vaisselle et le bourdonnement des conversations s'arrêtèrent brusquement. La vue de ces trois gringalets portant des armes trop lourdes pour eux avait figé le restaurant dans une terreur incrédule.

Quatre étudiants japonais, accompagnés de trois jeunes filles, étaient attablés au fond, près d'une colonne rouge ornée d'un énorme dragon doré. Ils fêtaient le diplôme de fin d'étude de l'un d'entre eux. Malheureusement pour lui, l'étudiant en question ressemblait à Hot Dog Louie, le chef

du Wah Ching. Le plus petit des tueurs, « Crazy » Melvin Yu, pointa son fusil d'assaut vers les Japonais et vida son chargeur. Les premières balles crépitèrent devant eux, déchiquetant la nappe blanche et projetant les plats en l'air. Le jeune assassin, plutôt frêle, semblait avoir du mal à contrôler son arme. Plus de quarante balles ricochèrent sur le sol, firent éclater les chandeliers ou fissurèrent le plafond. Finalement, l'étudiant qui ressemblait au chef du gang fut touché. Une balle de calibre 45 le scalpa et il s'effondra sur le sol.

Le tueur se précipita vers lui et le cribla de balles. Tout cela dans la fumée, les flammes crachées par les armes, le bruit assourdissant du tir. Le spectacle du restaurant était une vision de l'enfer. Tout le monde hurlait, essayait de se cacher sous les tables. Le tueur se tourna alors vers les trois filles et tira à plusieurs reprises sur celle qui se trouvait à sa droite, lui sectionnant l'artère fémorale. Elle se vida de son sang. Puis il braqua son arme vers la seconde qui, terrorisée, était recroquevillée sur le sol. Il lui tira onze balles dans le corps. Il empoigna la troisième qui criait sous la table, l'assit brutalement sur une chaise, puis, d'une seule balle, lui fit éclater le visage. Crazy Melvin commença alors à balayer la salle de son arme. Les premières balles démolirent un mur de miroirs projetant du verre partout. Une hôtesse de l'air d'une compagnie aérienne philippine s'écroula, touchée à la cuisse. Un étudiant d'Ucla eut l'épaule arrachée et un médecin le pied sectionné.

Pendant que Crazy Melvin se livrait à ce carnage, ses deux complices montaient l'escalier. Comme un vieux serveur, père de six enfants, se trouvait sur leur chemin, ils l'abattirent d'une balle dans la nuque. Les deux tueurs se ruèrent alors vers la mezzanine et déchargèrent leurs armes dans un bruit assourdissant. Les fusils crachaient tant de balles que les deux tireurs, petits et minces, semblaient sur le point de tomber à la renverse dans l'escalier. Mais ils restèrent debout et leur tir incontrôlé n'épargna rien ni personne.

Le carnage n'avait duré qu'une minute. Les trois assas-

sins, ayant épuisé leurs munitions, remontèrent en voiture et disparurent bien avant que les premières sirènes de police ne retentissent. Le Golden Dragon ressemblait à un champ de bataille. Du verre brisé partout trempant dans des mares de sang, des tables cassées, des corps mutilés derrière d'inutiles barricades de chaises. Les cris des rescapés, les gémissements des blessés emplissaient la salle. Le bilan de ce massacre fut lourd : cinq morts et onze blessés graves, dont aucun n'avait le moindre rapport avec la pègre. Pas un membre du Wah Ching ne fut touché. Hot Dog Louie s'était enfermé dans un placard de l'arrière-salle. Les autres avaient trouvé refuge derrière une table du fond. Les balles avaient crépité autour d'eux sans les atteindre.

San Francisco fut secoué d'indignation. Le maire et le chef de la police donnèrent une conférence de presse. Une nouvelle brigade policière, chargée de lutter contre les gangs chinois, fut créée. L'inspecteur John McKenna, qui devint par la suite le chef de cette brigade, avait été l'un des premiers arrivés sur les lieux du massacre. « Je m'occupe d'homicides depuis quatorze ans, mais je n'ai jamais vu de pareil carnage, déclara-t-il. J'ai su alors qu'il s'agissait d'une guerre. Nous étions décidés à avoir les tueurs. » Cela prit près de deux ans. Le chauffeur de la seconde voiture ne fut jamais retrouvé. Des rapports ont fait état de sa présence dans des lieux aussi différents que l'Utah, Mexico et Hong Kong.

Une telle explosion de violence ne s'était jamais vue dans la Chinatown de l'Amérique moderne. Et le bureau du maire réagit très rapidement parce que, cette fois, les victimes n'étaient pas seulement des Chinois mais des touristes et des Blancs. Un responsable de la police de San Francisco me dit : « Nous avons déjà eu une cinquantaine de règlements de comptes avant l'affaire du Golden Dragon. Mais c'était toujours entre Chinois. C'est triste à dire, mais ce n'est qu'à partir du moment où la violence atteint les Blancs ou les non-Chinois que les hommes politiques commencent à s'agiter. En ce moment, on ne voit plus qu'eux à la télévision. » La population imputa tous ces

troubles aux gangs des rues. Peu de gens comprirent que ces jeunes gangsters n'étaient que des hommes de main, des sous-fifres manipulés par de puissantes organisations criminelles. « En fait, personne à San Francisco n'avait entendu parler des Triades à l'époque », me dit l'inspecteur McKenna.

Au départ, pas plus les services de police que les autorités locales n'avaient la moindre idée du caractère international de ce déferlement de violence qui avait secoué un instant San Francisco. Ce phénomène, fréquent à Hong Kong ou à Bangkok, était nouveau et inexplicable aux Etats-Unis. Personne ne connaissait l'histoire des Triades ni leur mainmise sur la pègre chinoise, pas plus, sans doute, que l'histoire sordide de la communauté chinoise d'Amérique. Une histoire dominée par l'exploitation et la discrimination raciale qui a fait le lit de l'invasion des Triades. Officiellement, les Chinois constituent la seule minorité déclarée indésirable par le gouvernement américain. Pendant de longues années, ils souffrirent davantage du racisme que n'importe quelle minorité non blanche des Etats-Unis.

Des dizaines de milliers de Chinois avaient fui les massacres de la révolte de Tai-ping contre la dynastie des Mandchous qui avait commencé en 1851. Les Etats-Unis établirent promptement des lois d'immigration interdisant aux ouvriers chinois d'amener leur épouse ou leurs filles. Les femmes devaient rester en Chine. Les fils pouvaient accompagner leur père, à condition d'être assez costauds pour travailler aux chemins de fer ou dans les mines d'or. Les premiers immigrants arrivèrent tout feu tout flamme. On leur avait promis une bonne paie et ils pensaient réussir à San Francisco ou dans la région. Au lieu de cela, ils ne trouvèrent qu'un travail harassant, des conditions de vie misérables et une intolérance constante envers leurs coutumes et leurs vêtements... Pourtant, sans ces Chinois extraordinairement travailleurs, il est probable que la construction des grandes voies de chemin de fer reliant la côte est à la côte ouest aurait nécessité vingt-cinq ans de plus.

Quoi qu'il en soit, lorsque les Chinois eurent terminé leur travail sur le réseau des voies de chemin de fer secondaires de l'Ouest, le Congrès décida qu'on n'en avait plus besoin et légiféra en conséquence. En mai 1882, il vota le *Chinese Exclusion Act* qui interdisait toute immigration ultérieure de travailleurs chinois et décrétait qu'aucun Chinois résidant depuis un certain temps aux Etats-Unis ne pourrait obtenir la nationalité américaine. Pendant sept ans, une tentative pour abroger cette loi raciste fut rejetée par la Cour suprême des Etats-Unis. La plus haute instance la maintint sous prétexte que le Congrès avait le pouvoir d'exclure « les étrangers d'une autre race qui ne parviendront jamais à s'assimiler ».

L'immigration de la main-d'œuvre chinoise fut donc interdite, à l'exception des commerçants qui furent autorisés à entrer aux Etats-Unis avec leurs épouses. Cependant, en 1924, le Congrès décida de nouvelles restrictions à l'égard des Chinois. Cette fois, la loi interdit à toute femme chinoise de résider en permanence aux Etats-Unis, quelle que fût la profession de son mari. Même à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, alors que les Etats-Unis réagissaient à l'attaque japonaise en s'alliant avec les nationalistes de Tchang Kaï-chek, les Chinois étaient encore considérés comme indésirables en Amérique. Ce ne fut qu'en 1943, sous la pression de Tchang Kaï-chek et du financier membre de la Triade, Charlie Soong, que le président Roosevelt abrogea le *Chinese Exclusion Act* et, pour la première fois, on envisagea la naturalisation des Chinois.

Cependant, la nouvelle loi ne permettait qu'à cent cinq Chinois d'émigrer chaque année aux Etats-Unis. Qui plus est, chaque Etat indépendant avait toute latitude pour décider de la façon dont il convenait de traiter les Chinois. La Californie, qui hébergeait la communauté chinoise la plus importante, interdisait les mariages mixtes. Les affaires traditionnelles des Chinois, comme les blanchisseries, payaient une lourde patente et une taxe spéciale était prélevée sur toutes les transactions financières des émigrés chinois. Pendant des années, ceux-ci, y compris les Chinois

nés en Amérique, n'eurent pas le droit de témoigner au tribunal. Leur témoignage n'était pas considéré comme digne de foi. Une loi interdisait à toute société de les employer. Ce fut dans ce contexte de rejet et de lois racistes que les Chinatowns fleurirent et prospérèrent. Les premiers membres de la Triade arrivèrent avec la première vague d'immigrants au milieu du XIX^e siècle. Comme les Chinois étaient l'objet de campagnes bien orchestrées de haine et de dénigrement, les Triades créèrent des « Tongs », l'équivalent des *town halls*, c'est-à-dire des mairies. Ces Tongs, fondés sur les principes séculaires de la Triade, servaient de refuge aux Chinois misérables. Ces sociétés bénévoles s'occupaient de tout — du loyer impayé aux tracasseries de la police. Les Chinois immigrants, apportant avec eux leur peur et leur méfiance instinctives des étrangers et des autorités, considéraient en outre les Blancs comme des démons. La cruelle désinvolture avec laquelle les traitaient les bandes de voyous américains n'était pas pour les faire changer d'avis. Ils fuyaient tout contact avec la police et les autorités civiles, de sorte que les Tongs firent rapidement office d'administration parallèle. Plus important encore, ils contrôlèrent les divers trafics, comme la prostitution et l'opium, qui devinrent la marque de fabrique des Chinatowns d'Amérique.

Comme les premiers travailleurs chinois émigrés n'avaient pas le droit d'amener des femmes aux Etats-Unis, il ne leur restait pour tout divertissement que la prostitution et le jeu. Quant à l'opium, il faisait partie de leurs mœurs depuis longtemps. Bien des choses que les Chinois considéraient comme normales étaient illégales aux Etats-Unis. Le jeu, par exemple. Les prêts usuraires, conséquence logique des pertes au jeu, ne choquaient personne dans les communautés chinoises. Les Chinois pensaient que si quelqu'un proposait de leur prêter de l'argent, fût-ce à un taux abusif, cela ne regardait que les intéressés. La loi n'avait pas à intervenir. Les nouveaux émigrés s'attendaient aussi à payer le droit de faire des affaires dans leur pays d'accueil de sorte que, quand les Tong leur réclamèrent « l'argent de la

protection » comme s'il s'agissait de sommes dues, ils s'empressèrent d'obtempérer. Les Tongs arrosaient la police pour qu'elle ferme les yeux sur la criminalité de Chinatown. La complicité des Blancs permit aux Tongs de développer rapidement leurs affaires et d'acquérir de l'influence. Mais les communautés chinoises devinrent des quartiers sordides qui alimentèrent le racisme anti-chinois.

Au début du siècle, les communautés chinoises avaient acquis une telle réputation que les Blancs des classes moyennes assouvissaient leur curiosité malsaine en visitant Chinatown escortés de gardes armés, dans l'espoir d'entrevoir un peu de cette violence dont parlait la presse. Depuis trente ans, de nombreux Blancs fréquentaient Chinatown, ses tripots, ses bordels et ses fumeries d'opium. Des centaines de tripots s'entassaient dans des sous-sols infestés de rats et dans les appartements sordides des quartiers chinois. Si les Chinois étaient nombreux à refuser de laisser entrer les Blancs, beaucoup les admettaient, de sorte qu'on voyait des bandes d'Américains ivres dans les salles de jeu de « fan-tan » de Grant Avenue à San Francisco à la Bowery à New York. Si les tripots attiraient une fraction de la population blanche, les bordels en attiraient encore bien davantage. Les Tongs avaient la mainmise sur de nombreux bordels employant des Chinoises et des filles d'autres pays d'Asie. Le gratin de la prostitution chinoise ne couchait qu'avec des Chinois tandis que les prostituées de bas étage servaient la clientèle blanche. Au début du siècle, une Chinoise ne coûtait qu'un quart de dollar alors que les prostituées blanches des autres quartiers de New York et de San Francisco valaient plus d'un dollar. En raison de la modicité du tarif des Chinoises, beaucoup de Blancs se croyaient tout permis avec elles et les traitaient comme des esclaves, leur demandant des choses qu'ils n'auraient jamais osé demander aux plus vieilles des putains blanches.

Les Blancs venaient aussi à Chinatown pour fumer l'opium. En 1900, on estimait à 40 pour cent le pourcentage des opiomanes dans la communauté chinoise. Pour les propagandistes anti-chinois, tous les Chinois étaient des

opiomanes. Mais à cette époque, des dizaines de fumeries accueillaien^t les Blancs. Les Occidentales, lorsqu'elles étaient vraiment intoxiquées, se tournaient vers la prostitution. Au début du siècle, les Tongs dirigeaient des bordels remplis de Blanches opiomanes.

Grâce aux Blancs, les affaires des Chinois prospérèrent plus rapidement que s'ils avaient eu affaire à une clientèle exclusivement chinoise. L'anonymat qu'assuraient ces Chinatowns repliées sur elles-mêmes attirait la lie des Blancs. Les Chinois ne voyaient que des ivrognes et des toxicomanes qui ne venaient chez eux que pour satisfaire leur goût pour les prostituées, le jeu et les stupéfiants. Dans les années 30, beaucoup de Chinois qui ne quittaient jamais Chinatown avaient une image désastreuse des Occidentaux.

Au début du siècle, la prostitution devint si rentable à New York que des bandes de malfrats irlandais et siciliens cherchèrent en vain à concurrencer les Chinois. Mais le fait que les Chinatowns fussent devenues des centres du « vice » attisait la colère du mouvement anti-chinois qui considérait ces « païens » comme une menace pour le christianisme et la civilisation occidentale. Un guide populaire du New York du début du siècle indique que « Mott, Pell, Dover Street et ses environs ont été entièrement investis par les Chinois. Le quartier est une véritable Chinatown avec toute la crasse, l'immoralité et le pittoresque que ce nom implique. » Des articles inquiétants sur les maladies vénériennes, l'opium, les Blanches réduites à l'esclavage et le jeu paraissaient dans les publications anti-chinoises. Des photos de mendiants misérables au coin des rues et de tas d'ordures attaqués par les mouches, les rats et les cafards étaient largement diffusées. Les Blancs qui organisaient les visites de Chinatown engageaient souvent des Chinois pour jouer des saynètes destinées à faire frémir leurs clients. Par exemple surgissaient devant eux deux Chinois armés de couteaux et rendus fous par l'opium, qui se battaient pour une esclave. Les touristes horrifiés ignoraient naturellement tout de cette mise en scène et en avaient pour leur argent.

La vision de cette société dépravée conduisit progressivement au racisme le plus violent. Des bandes de voyous allaient souvent la nuit à Chinatown pour « casser du bridé ». Les petits malfrats occidentaux traitaient les Chinois avec mépris et haine. En 1871, deux noctambules blancs furent blessés accidentellement dans une guerre de Tongs à Los Angeles. Le lendemain, des bandes d'Occidentaux envahirent Chinatown, pendirent quinze Chinois à des réverbères, en tirèrent quatre autres comme des lapins et saccagèrent des dizaines de maisons et d'entreprises. Les Tongs comprirent qu'il leur fallait payer la protection des Blancs s'ils voulaient éviter que ce genre de massacre ne se reproduise. Des gardes du corps occidentaux commencèrent à faire leur apparition dans les Chinatowns au début du siècle. En même temps, les Chinois arrosèrent généreusement la police municipale, s'assurant ainsi l'arrestation des fauteurs de trouble tout en protégeant les affaires illégales des Chinois.

La combinaison des rackets en pleine expansion et du laxisme de la police corrompue rendit les communautés chinoises dangereuses. La nuit, les rues de Chinatown à San Francisco étaient si peu sûres que les prostituées se faisaient accompagner de gardes du corps armés. Au début du siècle, les Tongs commencèrent à engager des voyous des rues appelés les « boo how dog », littéralement des « garçons armés de haches », pour surveiller tripots, bordels et fumeries. C'était une sécurité supplémentaire. Ces voyous formèrent les premiers gangs de jeunes Chinois en Amérique, entièrement aux ordres des Tongs.

La pègre chinoise avait, en quelque sorte, acquis le droit de perpétuer et d'étendre ses différents rackets. La classe politique de Los Angeles, de San Francisco, de Chicago, de Sacramento et de New York comptait de nombreux leaders qui avaient tout intérêt, financièrement, à maintenir une pègre chinoise florissante. Tant que les Tongs chinois ne faisaient pas les gros titres des journaux, beaucoup d'hommes politiques laissaient les Chinatowns faire ce qu'elles voulaient. Comme les Chinois ne signalaient pres-

que jamais de crimes à la police, ils avaient le taux de criminalité le plus bas de tous les quartiers. Tant que les statistiques restaient aussi satisfaisantes, les hommes politiques ne demandaient qu'à laisser les Tongs gérer la communauté.

La puissance des Tongs augmentant, ils cherchèrent à supplanter d'autres gangs dans tous les secteurs susceptibles de rapporter gros. Une série de règlements de comptes s'ensuivit. Les Tongs principaux possédaient des ramifications dans toutes les villes américaines de sorte que, dès qu'une guerre éclatait dans une communauté chinoise, elle s'étendait rapidement aux autres. On les surnommait « les guerres des haches », les assassinats étant commis, la plupart du temps, à l'aide de cet instrument. La dernière grande guerre des Tongs eut lieu au milieu des années 20. Elle fut sanglante et fit soixante-dix morts parmi les gangsters chinois.

Cette violence empêchait les Blancs de fréquenter Chinatown. Rudyard Kipling faillit être tué au cours d'une bagarre dans un tripot du quartier chinois de San Francisco. Il conseilla aux familiers de Chinatown de ne plus s'y rendre après la tombée de la nuit. La police de San Francisco déclara que chaque jour quelqu'un mourrait au cours d'un règlement de compte. Los Angeles créa une commission spéciale pour enquêter sur la violence dans Chinatown. Jusqu'en 1940, les guides de New York et de San Francisco devaient rassurer les touristes inquiets et leur dire qu'on pouvait visiter Chinatown en toute tranquillité dans la journée.

Plusieurs facteurs contribuèrent à transformer peu à peu les Chinatowns d'Amérique. Dans les années 30, un afflux de femmes chinoises permit aux immigrants d'avoir enfin une vie de famille normale et la fréquentation des prostituées devint un phénomène marginal. Mais ce fut surtout la Seconde Guerre mondiale qui changea radicalement l'attitude des Américains à l'égard des Chinois. Après l'attaque de Pearl Harbor, le racisme anti-asiatique des Américains se fixa tout naturellement sur les Japonais. Tchang Kaï-chek et

son armée nationaliste étaient les alliés des Américains contre le Japon et les Chinois d'Amérique en bénéficièrent. Ils furent soudain décrits comme les sympathiques victimes de l'agression japonaise, comme des soldats héroïques et de courageux citoyens. Outre ce changement de perception, la guerre empêcha la plupart des jeunes Blancs de continuer à fréquenter Chinatown, si bien que les affaires de jeu et de prostitution périclitèrent plus ou moins.

Les Tongs, sous la forte influence de la classe des commerçants, décidèrent que l'avenir était dans le tourisme. A la fin de la guerre, les Chinatowns américaines se métamorphosèrent. Si le jeu, la prostitution et les fumeries d'opium continuaient d'exister, ce n'était plus à l'usage des Occidentaux mais à celui, exclusif, des Chinois. En revanche, les restaurants proposant de la cuisine chinoise au goût des Blancs se multiplièrent, tout comme les épiceries, les boucheries et les halles aux poissons. Au début des années 50, la Chinatown de San Francisco n'était plus une « enclave du crime » mais un « must » pour les touristes. Beaucoup de Tongs étaient devenus des « associations de commerçants ». Les images d'« opiomanes » avaient été remplacées par celles, plus édifiantes, de la famille chinoise unie. On ne parlait plus de l'immoralité des Chinois mais de leur civilisation ancienne et de leur nature si travailleuse.

En 1965, le gouvernement américain ouvrit les portes des Etats-Unis à l'immigration chinoise et des milliers de personnes fuirent les taudis de Hong Kong. Ces réfugiés arrivèrent dans des Chinatowns et des ateliers clandestins surpeuplés. Les Tongs firent parmi eux de nouvelles recrues. En 1960, on comptait vingt mille Chinois à New York. En 1985, ils étaient plus de trois cent mille, et mille quatre cents immigrants arrivent chaque jour. (Plus de 50 pour cent des nouveaux immigrants aux Etats-Unis sont asiatiques et la plupart chinois.) Devant la barrière de la culture et de la langue, 95 pour cent d'entre eux préférèrent s'installer à Chinatown. Pour satisfaire la demande de ces nouveaux résidents, les Tongs étendirent leurs activités illicites. Au début des années 70, le nombre des tripots

clandestins à New York avait presque doublé. On ne pouvait pas en dire autant des effectifs de police. Même à présent, sur vingt-six mille trois cents policiers à New York, il n'y a que cent dix-sept inspecteurs asiatiques, dont seulement trente-sept parlent le chinois. Pour les Tongs, Chinatown est l'équivalent d'un petit Hong Kong en plein cœur de l'Amérique. C'est à une police étrangère qu'incombe la tâche de faire respecter la loi, mais cette police ne comprend ni la langue ni les coutumes des Chinois et, pour ces raisons, ne s'occupe pas d'eux.

Aujourd'hui, il existe cinq Tongs importants aux Etats-Unis. Le plus influent, l'On Leong Tong, a pour quartier général le 83 de Mott Street, à New York. Le deuxième, le Hip Sing, est situé à San Francisco. Le troisième, le Ying On Tong, contrôle le sud-ouest des Etats-Unis, y compris Los Angeles. Les deux derniers sont installés sur la côte pacifique mais ils ont des ramifications dans l'Est. Ce sont le Hop Sing et le Swey Sing.

Personne ne connaît le nombre de leurs adhérents. Pour en faire partie, il faut être parrainé par un membre actif. Le nom du candidat est ensuite affiché dans les locaux du Tong et si, au bout de trois semaines, personne ne s'est opposé à sa candidature, il peut commencer les rites d'initiation qui sont les mêmes que ceux de la Triade. Par ailleurs, les Tongs s'occupent de beaucoup d'œuvres charitables au sein de la communauté chinoise et il est difficile de savoir si certaines dissimulent des activités illicites. Le résultat, c'est qu'être membre d'un Tong est parfaitement légal aux Etats-Unis. Bien que la police américaine ait des preuves de plus en plus nombreuses de l'infiltration des Tongs par les membres de la Triade, elle ne parvient pas à établir avec certitude que les Tongs ne sont que de simples couvertures.

Un directeur de la police de Hong Kong me dit : « Les Etats-Unis ont donné aux Triades un formidable avantage. Ces Tongs ont la même organisation que les Triades de Hong Kong et ils communiquent régulièrement entre eux ainsi qu'avec les personnalités triades d'Asie. Si vous pensez que ces Tongs n'ont rien de commun avec les Triades, vous

vous trompez. Ils font peut-être beaucoup de bien au sein de la communauté chinoise, mais certains de leurs membres sont des criminels et se servent de l'appareil des Tongs pour contrôler toutes les activités illicites. »

L'inspecteur McKenna de San Francisco se montra plus nuancé dans son analyse : « Je ne crois pas qu'on puisse dire que les Tongs et les Triades sont une seule et même organisation. Ce n'est pas aussi simple. Certains Tongs comptent parmi leurs membres des criminels dans les hautes sphères et ils se servent en effet de l'appareil des Tongs dans un but criminel, mais d'autres adhérents, en revanche, n'ont rien à voir avec le crime. Dans une Triade, tout le monde est impliqué dans la criminalité. Les membres sont là pour ça. Ce n'est pas le cas des Tongs. Pour nous résumer, ceux-ci ne trempent pas toujours dans les affaires criminelles mais certains de leurs membres sont en effet des criminels. »

En 1985, le FBI a établi un rapport sur le crime organisé chinois. Selon lui : « Bien que la majorité des membres des divers Tongs soient des citoyens respectueux de la loi et fassent beaucoup de bien dans leur communauté, l'infiltration par les Triades est évidente dans certains Tongs de grandes villes. » Le rapport concluait que les Triades les plus importantes opérant aux Etats-Unis se dissimulaient derrière les Tongs. « Ces cartels sont vraisemblablement la 14C, le Wo Shing Wo, le Wo On Lok, le Kung Lik et le traditionnel Hung Mun. » Le FBI avait centré son enquête sur les plus grandes Triades de Hong Kong. Selon lui, les Tongs emploient de jeunes gangsters pour « faire la police dans la rue » et chaque Tong s'entoure d'une sorte de service d'ordre. Par exemple, celui de l'On Leong s'appelle « The Ghost Shadows » (Les Ombres fantômes), et celui du Hip Sing « The Flying Dragons » (Les Dragons volants). Ces gangs rivaux pratiquent la politique du « tirez-à-vue ».

Même les Tongs ont du mal à contrôler les nouveaux gangs, comme Asian Invasion et Local Motion. Ce sont souvent des adolescents de quinze ans, débarqués de fraîche date de Hong Kong, qui n'ont aucun respect pour l'autorité, fût-elle chinoise et Tong. Comme ces petites bandes

des rues protègent de façon efficace les différents « commerces du vice », les Tongs les autorisent à avoir leurs propres affaires — par exemple, la vente du matériel pyrotechnique. Quelquefois, les gangs des rues se font la guerre pour le contrôle d'une de ces affaires annexes et, jusqu'à ce que les Tongs leur intimement l'ordre d'arrêter, le sang coule. Le carnage du Golden Dragon à San Francisco en est un exemple. Ce massacre leur a valu la création d'une force spéciale et le gouvernement a commencé à examiner de beaucoup plus près le crime organisé chinois. Ce genre de chose n'est pas bon pour les affaires et, pour cette raison, les Tongs découragent les guerres de gangs trop visibles.

Ces règlements de comptes sont, aux yeux de la plupart des gens, l'unique problème criminel à Chinatown. On avait déjà attenté à la vie de Nicky Louie, le chef des Ghost Shadows de New York, treize fois alors qu'il n'avait que vingt et un ans. Il est actuellement sous les verrous. Le massacre du Golden Dragon s'est répété à New York en 1983. Onze personnes sont mortes dans un règlement de comptes entre les White Tigers et les Freemasons. Une bagarre entre Tongs à Seattle a fait une douzaine de morts dans un tripot clandestin. A Boston, des Tongs rivaux se sont livrés à une guerre sans merci pour le contrôle des jeux, faisant tour à tour des raids chez leur concurrent et laissant chaque fois derrière eux le corps de victimes innocentes.

Cependant, en dépit des violences imputables aux gangs des rues, les Tongs continuent d'exercer une grande influence sur les Chinatowns d'Amérique, en partie parce que beaucoup d'entre eux sont soutenus financièrement par le gouvernement nationaliste chinois de Taiwan, fait que celui-ci nie officiellement mais que des rapports confidentiels gouvernementaux confirment. En échange de l'aide financière et politique du Kuomintang, les Tongs assurent le soutien local des communautés chinoises au gouvernement nationaliste chinois et empêchent tout groupe de gauche de s'implanter à Chinatown. Le résultat, c'est que certains Tongs, jouant un rôle capital, bénéficient de l'aide d'un gouvernement étranger pour gérer les communautés chi-

noises d'Amérique, comme s'il s'agissait d'enclaves chinoises au sein des Etats-Unis. Pour le Kuomintang, cela fait simplement partie des choses qu'il contrôle, ce n'est qu'un maillon de la longue chaîne de ses intérêts qui part du Triangle d'or.

Le Kuomintang et ses associés, les Tongs et les Triades, protègent leurs intérêts partout dans le monde. En octobre 1984, Henry Liu, un journaliste de San Francisco, fut assassiné devant sa maison de banlieue. Il était très critique à l'égard du gouvernement de Taiwan et venait de terminer un article cinglant sur le président Tchang Tching-kuo, le fils de Tchang Kaï-chek. Les enquêtes conduites en Californie et à New York, associées aux pressions sans précédent exercées par le gouvernement américain, révélèrent l'étendue des liens entre Taiwan et les grands criminels.

Liu fut assassiné par des hommes de main de la Triade du Bambou unifié, dépêchés par Taiwan. L'assassinat fut ordonné par une tête de dragon de la Triade, Tchen Tchi-li, quarante et un ans, surnommé « Dry Duck ». Taiwan refusa de l'extrader aux Etats-Unis mais fut obligé de le faire comparaître en justice dans son propre pays. Il mit la cour sens dessus dessous en impliquant le chef des services secrets de Taiwan, l'amiral Weng Hsi-Ling. L'amiral Weng avait loué les services du Bambou unifié pour un meurtre politique. Dry Duck et l'amiral Weng furent condamnés à perpétuité. Les deux plus proches collaborateurs de l'amiral furent aussi condamnés pour complicité. Un an plus tard, le FBI se plaignit de ce que Dry Duck continuait, de sa prison, à diriger la Triade du Bambou unifié. Les Taiwanais ignorèrent la protestation. Au cours de l'enquête sur le meurtre de Liu et l'association Bambou unifié-Kuomintang, on découvrit un vaste réseau d'héroïne. En 1985, des agents secrets avaient été « parachutés » dans les filiales américaines du Bambou. Peu de temps après leur arrivée, ils furent en mesure de dévoiler toute l'affaire : treize membres de la Triade se préparaient à faire entrer des milliards de narcodollars provenant du trafic du Triangle d'or.

Le Bambou unifié commence seulement à se réorganiser

aux Etats-Unis après ses déboires avec la justice. Les Tongs, soutenus par le Kuomintang, n'ont rien subi de tel. Ils continuent à s'occuper activement de leurs bonnes œuvres dans les communautés chinoises tout en dirigeant d'une main de fer un empire illégal explosif.

« Tous les grands criminels chinois aux Etats-Unis sont membres d'un Tong, alors vous pouvez en tirer vous-même les conclusions qui s'imposent. » J'étais assis en face de Mike Yamaguchi, un procureur américain de San Francisco. C'est un expert du crime chinois. J'avais pris rendez-vous avec lui afin de me faire une idée plus précise de la façon dont Tongs et Triades travaillaient ensemble. Son bureau, au seizième étage du Federal Building, était vaste, avec de grandes baies vitrées donnant sur Golden Gate Avenue. Mike Yamaguchi est un homme mince, plutôt petit, âgé de trente-six ans. Il était vêtu d'un costume gris et d'une chemise blanche. Pour une fois, il n'y avait aucune carte sur les murs. Ce bureau représente l'aspect judiciaire de la guerre contre les Triades.

Yamaguchi est sérieux, intelligent et s'exprime clairement. Il appartient à la nouvelle race des procureurs qui comprend l'importance du crime chinois organisé. Il a devant lui une pile de dossiers — l'enquête détaillée sur le Hop Sing Tong et un réseau de distribution d'héroïne.

« Les criminels chinois sont extrêmement intelligents et patients, me dit-il, s'adossant à son fauteuil de cuir. Ils tirent l'essentiel de leurs ressources de l'héroïne et du jeu. Ils ont d'excellentes sources d'approvisionnement mais leur réseau de distribution n'est pas fameux, alors ils travaillent avec la pègre traditionnelle. Ils commencent aussi à se brancher sur la cocaïne. Autrefois, ils ne trafiquaient que l'héroïne, mais à présent, les communautés chinoises ont leurs propres "yuppies" dont certains quittent Chinatown. Et comme les "yuppies" de tous les pays, ils ont découvert la cocaïne. Les cartels chinois ont commencé à prendre des contacts avec des gens susceptibles de les faire entrer dans le trafic de la coke et maintenant, ils en vendent à la bourgeoisie

chinoise. Mais l'héroïne continue à très bien se vendre dans les villes américaines.

« L'un de mes informateurs a découvert l'existence d'une commission, semblable au conseil qui dirige le crime organisé traditionnel. Cette commission tire les ficelles du crime organisé chinois dans tout le pays. »

L'informateur en question est reparti à New York pour enquêter sur cette commission. Il a effectué un travail remarquable. Il est le premier enquêteur à avoir découvert l'existence d'un conseil dirigeant le crime organisé chinois. Il s'agit d'une forme de contrôle si élaborée que peu d'experts de la police américaine y croyaient. Certains contestent encore la véracité de cette information.

« Vous savez, me dit Yamaguchi, de nombreux policiers ne croyaient pas non plus à la Mafia sicilienne et encore moins à un conseil contrôlant ses activités en Amérique. Maintenant, plus personne ne le nie. Tant que les gens ne voient pas les choses de leurs propres yeux, ils les contestent. Pour moi, ça ne fait aucun doute. Cette commission compte cinq membres, tous des Tongs. Quant à leur affiliation à la Triade, je ne peux pas vous dire. Ils sont tous muets sur ces sujets-là, c'est difficile à prouver.

« Mais cette histoire de commission est tout à fait logique, poursuivit-il. Pourquoi seraient-ils si organisés en Extrême-Orient et pas ici ? Leur structure est la même partout, dans tous les pays. Vous sous-estimez ces sociétés criminelles. Elles prospèrent depuis des centaines d'années. Si vous pensez qu'elles n'oseront pas étendre leurs affaires aux Etats-Unis alors qu'elles l'ont déjà fait en Europe, vous vous trompez. Elles ont des facilités ici, avec les difficultés que rencontre la police pour infiltrer la communauté chinoise.

« Ces communautés vous flanquent la trouille. Certains leaders chinois apparaissent soudain sur la scène politique ou sociale, surgissant d'on ne sait où. Ils ont le soutien de toute la communauté chinoise et sont protégés politiquement. On ne sait rien d'eux. C'est comme si les Tongs avaient choisi un type et décidé de le propulser sous les feux

de la rampe. N'oubliez pas qu'ils ont le contrôle absolu de Chinatown et maintenant ils veulent davantage de pouvoir politique.

« Que feriez-vous si vous étiez confronté à ce problème : un Chinois faisant son chemin à travers les cercles politiques et le gouvernement alors que vous avez la preuve de ses relations avec la pègre ? C'est ce qui se passe en ce moment. Un personnage important aux relations plus que douteuses. Mais nous n'avons pas réuni assez de preuves pour pouvoir l'inculper alors nous restons tranquillement assis sur nos soupçons. C'est très frustrant. »

Plus tard, en buvant quelques bières dans un bar voisin, Yamaguchi m'en dit davantage sur les Tongs et leur rôle aux Etats-Unis : « Toute la grande criminalité leur est imputable. Les gangs travaillent pour eux mais aussi pour leur propre compte. Ils ont des affaires annexes, rackets, cambriolages, etc., mais l'implication des Triades dans tout cela est difficile à prouver. Ce qui est incontestable, c'est que les Tongs sont " faits membres " du crime chinois, tout comme les familles traditionnelles du crime organisé. Ils passent aussi par les rites d'initiation séculaires des sociétés secrètes. Tout le monde ne peut pas faire partie de ce club. C'est très fermé et très formel. »

Je demandai à Yamaguchi quels étaient les traits qui distinguaient les Chinois des autres criminels.

« Il y en a beaucoup. Prenez les Colombiens, par exemple. Ce genre de comparaison profite toujours aux Chinois. Les Colombiens sont les *nouveaux riches** de la pègre. Ils n'ont aucune patience. Ils veulent conclure au plus vite et empocher une grosse somme. C'est pour cela qu'on entend toujours parler de spectaculaires saisies de cocaïne, cent, cinq cents, mille kilos. Ils savent qu'ils peuvent se faire arrêter du jour au lendemain alors, tant qu'à prendre un pareil risque, que ce soit pour un gros coup. Ils expédient des cargaisons énormes en espérant toucher le maximum... ils réussissent une ou deux fois et puis, la troisième, la police

* En français dans le texte. (N.d.T.)

saisit le chargement. Et pendant ce temps, ils mènent une vie tapageuse, en claquant un fric fou et en se montrant partout.

« Les Chinois, eux, sont des gens calmes. Ils savent qu'il faut éviter de se faire remarquer. Ils se satisfont de leurs expéditions de cinq kilos d'héroïne chaque semaine, année après année. Ils prennent un minimum de risques. Si la police saisit l'une de leurs cargaisons, il ne s'agira que d'une saisie mineure mais, au bout du compte, la méthode chinoise peut rapporter beaucoup plus que celle des Colombiens. Les flics aiment bien faire des descentes chez les Colombiens. Il y a toujours une Ferrari devant la porte et leurs tables sont couvertes de sachets de cocaïne, de coupures de monnaie et d'armes. Ça leur vaut un article en première page et une citation dans le service. Tandis qu'arrêter un comptable chinois de cinquante ans qui se rend à son bureau au volant de sa Datsun avec une demi-livre d'héroïne sous le capot, ils ne trouvent pas ça particulièrement glorieux. »

Yamaguchi m'expliqua que ces dernières années, les forces de police avaient été confrontées à un nouveau problème. Les Tongs emploient à présent des gangs de Vietnamiens pour leurs opérations les plus risquées. Cela ajoute une autre dimension au problème déjà complexe du crime chinois organisé. De cet afflux de réfugiés vietnamiens qui ne cesse de croître depuis 1980, sont sortis des gangs de jeunes qui se répandent dans tout le pays. Ce sont, entre autres, les Black Eagles, les Pink Knights, les Thunder Tigers et les Viet Ching. Ils vivent des rackets et de l'argent qu'ils soutirent à tous ceux qui soutiennent les organisations anticomunistes comme le Front uni national pour la libération du Vietnam. Des gangs comme le Frogmen sont composés d'anciens soldats des forces spéciales de la marine sud-vietnamienne. Ils ont tous subi un entraînement intensif et ce sont de vrais tueurs. Ils savent aussi manier les explosifs les plus complexes. En 1984, devant la Commission gouvernementale sur le crime organisé, un témoin masqué a accusé l'ex-général de l'armée de l'air sud-vietnamienne d'être le parrain des gangs vietnamiens aux

Etats-Unis. De sa résidence de Californie, celui-ci a nié ces accusations.

« Les Tongs n'ont pas été longs à comprendre l'intérêt de faire travailler les gangs vietnamiens, me dit Yamaguchi. En se servant de ces types, dont certains ont fait la guerre et sont des durs, ils détournent l'attention des forces de l'ordre qui surveillent la communauté chinoise. Ils engagent ces gangs pour les pires besognes et quand les Vietnamiens se font avoir, ce sont eux qui sont dans le collimateur des autorités et non les Tongs chinois qui les ont engagés. Et les Vietnamiens ne sont que trop heureux de travailler pour les Tongs, parce que cela les introduit dans les activités criminelles qui rapportent le plus d'argent. Encore une source de migraines pour la police. »

Je demandai à Yamaguchi si ses agents secrets avaient découvert une preuve quelconque du désir des Triades de s'installer aux Etats-Unis après 1997.

« Tout le monde parle de 1997 et des syndicats du crime se réfugiant à Taiwan, au Canada et ailleurs. Ce que je sais, c'est qu'un grand nombre d'entre eux — la plupart, si vous voulez mon avis — va émigrer aux Etats-Unis, vraisemblablement à San Francisco. Il y a eu un accroissement considérable de l'activité bancaire, notamment dans les banques chinoises privées. Je peux vous dire que des sommes énormes entrent actuellement dans ces banques. Les Triades achètent des biens immobiliers très chers à San Francisco et paient comptant. Oui, ils se préparent à émigrer ici. C'est déjà commencé et on ne peut guère s'y opposer. Si vous voulez savoir comment s'y prennent les cartels de Hong Kong en Amérique, suivez l'argent qui sort de la colonie britannique et voyez où il atterrit et vous aurez une idée assez précise de ce que l'avenir nous réserve. C'est pour le moins inquiétant. »

La blanchisserie chinoise

Des petites annonces dans le *Wall Street Journal*, l'*International Herald Tribune* et le *Herald* de Miami étaient ainsi libellées : « Un grand nombre de sociétés multinationales connaissent les avantages du secret bancaire hors de l'Amérique du Nord. Transactions non déclarées. Discretion assurée. Résultats garantis. » A ceux que cela intéressait, on proposait de contacter le groupe financier Canada-Asie dont le siège se trouve à Vancouver. De louches individus, travaillant dans des branches où l'on évite généralement de recourir aux banques traditionnelles, répondirent aux annonces. Les requêtes furent examinées par Aaron Lee, un financier de vingt-sept ans, né à Hong Kong, élevé au Canada et devenu chef du groupe « Finance Canada-Asie ».

En 1983, deux hommes entrèrent en contact avec Lee. Il s'agissait de trafiquants de cocaïne de Floride, Frank Dyer et Daryl Whitehead. Lee, lorsqu'il les rencontra, trouva qu'ils avaient la dégaine typique des nouveaux riches de la drogue — montres en or, costumes de soie, boucles de ceintures en argent à mille dollars et, en prime, des poches sous les yeux, rançon de trop nombreuses nuits passées à faire la fête.

Les deux dealers, Dyer et Whitehead, voulaient ce que tous les dealers veulent — blanchir leurs narcodollars afin de pouvoir les investir légalement.

Le trafic de la drogue rapporte des sommes énormes, plus de cent milliards de dollars par an, rien qu'aux Etats-Unis. Cela représente les profits additionnés des cinq cents plus grandes compagnies selon le classement de *Fortune*. Et tout cet argent est en espèces.

Des jets Lear, loués, décollent des principaux aéroports et transportent ces espèces dans des cartons jusqu'aux Bahamas ou dans la République dominicaine. Parfois les cartons sont en si grand nombre que les banques prennent des camions pour aller à l'aéroport. Il est plus difficile de travailler avec des banques américaines en raison de la loi qui oblige les banquiers à signaler au gouvernement fédéral toute transaction dépassant dix mille dollars.

Le trafic de la drogue rapporte tant d'argent qu'actuellement les passeurs en gagnent autant que les gros trafiquants autrefois. La police de New York, en enquêtant sur le meurtre d'un passeur de trente-sept ans, découvrit qu'il possédait deux bimoteurs Cessna, un hélicoptère, une Rolls Royce, une Mercedes décapotable, une limousine, un bateau luxueux et venait juste d'acheter la discothèque qu'il fréquentait parce qu'il n'aimait pas le service et qu'il avait décidé de vider tout le personnel. Les sommes que touchent les caïds de la drogue sont proprement stupéfiantes. Certains, comme le trafiquant d'héroïne Frank Lucas, misent couramment au blackjack ou aux dés, à Las Vegas, quelque quinze millions de dollars sans un battement de cils. Certains investissent leurs profits dans l'immobilier. Avec les narcodollars blanchis, ils achètent des bureaux dans des gratte-ciel, de luxueux appartements en copropriété, des boîtes de nuit, des galeries marchandes dans l'Amérique rurale, de nouveaux casinos, des hôtels, des boutiques de prêt-à-porter européen, des mines d'argent et d'or, des centres hippiques et même des banques.

Dyer et Whitehead se rendirent à Vancouver et expliquèrent à Lee qu'ils avaient déjà placé beaucoup d'argent dans les banques de Miami et qu'ils voulaient maintenant investir dans le reste du pays. Lee leur répondit qu'il était leur homme. Hong Kong, leur expliqua-t-il, était le centre du

blanchiment de l'argent dans le monde et il avait des contacts dans les principales banques de la colonie britannique. Il demandait une somme forfaitaire de dix mille dollars, plus 5 pour cent de commission sur tout l'argent transféré. Dyer et Whitehead acceptèrent.

Dans les deux mois qui suivirent, les deux dealers de Floride expédièrent à Lee et à sa société canadienne cent cinquante mille dollars en petites coupures. Lee envoyait à son tour l'argent à la Liu Chong Hing Bank, l'une des principales banques privées familiales d'Asie. Bien qu'elle possède vingt-sept succursales autour de Hong Kong, son seul établissement à l'étranger se trouve au cœur du quartier financier de San Francisco. Il ne s'agit pas d'une banque de dépôt mais d'une banque d'affaires, dont les clients possèdent des comptes dans l'une ou l'autre de ses agences de Hong Kong. Cependant, cette restriction légale ne l'empêcha pas d'accepter de gérer l'argent de louches individus comme Dyer et Whitehead.

Mais les deux trafiquants ne voulurent plus travailler avec Lee. Ils trouvaient sa commission de 5 pour cent trop élevée. Décidant de se passer de ses services, ils contactèrent directement la Liu Chong Hing Bank. Le vice-président, Kwong Shing So, chargé des transactions de l'Amérique du Nord, invita nos deux compères à venir discuter de leurs affaires à Hong Kong. Dyer et Whitehead s'envolèrent pour la colonie britannique et rencontrèrent So dans une boîte de nuit. Dyer avait une valise remplie de billets de banque à ses pieds.

Tout en prenant un verre, Dyer raconta à So qu'il possédait une compagnie de location d'avions à Miami et qu'il représentait de nombreuses entreprises d'Atlantic City. « Mais il y a une chose dont je veux discuter avec vous, dit Dyer à So. Les gens pour qui nous travaillons nous paient en espèces. Et il arrive assez souvent, euh... en raison de la nature de leurs affaires, que nos avions soient saisis. »

So, impassible, regardait les deux « hommes d'affaires » en silence. Dyer insista. « Est-ce que la façon dont nous gagnons notre argent vous gêne ? »

So haussa les épaules. « Ça m'est égal. Nous sommes une banque. Dans la mesure où il ne s'agit pas de faux billets, nous ne pouvons pas refuser les dépôts. »

Dyer parut soulagé. Il expliqua à So qu'ils avaient besoin de blanchir un million de dollars immédiatement. So ne cilla même pas. De nouveau, Dyer voulut s'assurer que So était bien le banquier qu'il leur fallait.

« L'origine de ces fonds ne vous pose pas de problème ? » insista-t-il.

Levant son verre comme pour trinquer avec les deux Américains, So secoua la tête et dit avec fermeté : « Ça ne me regarde pas. » Il ajouta que certains de ses clients, à Taiwan et à Bangkok, faisaient aussi des affaires de contrebande et de marché noir et qu'ils avaient les mêmes problèmes que Dyer et Whitehead.

Les deux Américains se détendirent. So avait rassuré ses invités. Il était maintenant temps de passer aux choses sérieuses.

« Lequel de vous deux prend les décisions ? demanda-t-il.

— Eh bien, nous sommes associés... C'est cinquante-cinquante », dit Whitehead, ouvrant la bouche pour la première fois.

So demeura silencieux un moment. « Bon, dit-il enfin, je vous prendrai 1 pour cent sur toutes les transactions. »

C'était une bien meilleure affaire que celle qu'ils avaient conclue avec l'intermédiaire canadien.

Dyer avait l'air soulagé. « Bon, ça nous va, dit-il.

— Dans ces conditions, serrons-nous la main », proposa So. Ce qu'ils firent de bon cœur et avec force sourires. Ils commandèrent une nouvelle tournée de boissons. So leva son verre et dit : « Messieurs, vous venez d'acheter une blanchisserie chinoise. »

Au cours des mois suivants, la Liu Chong Hing Bank brancha Dyer et Whitehead sur une opération de blanchiment d'argent extrêmement complexe. La banque gérait onze comptes séparés, tous à des noms de sociétés écran sorties tout droit du bureau d'avocats véreux de Hong Kong pour mille dollars chacune. L'argent était transféré

par tranches de neuf mille dollars, afin d'éviter de le déclarer aux autorités fédérales. Grâce à une série de mouvements d'espèces gérés par ordinateur, la Liu Chong Bank faisait passer l'argent des deux Américains par des sociétés écran et des comptes bancaires secrets. Des relevés détaillés de toutes les opérations permettaient aux deux trafiquants de savoir à tout moment où se trouvait leur argent. La Liu Chong Hing le faisait circuler à travers un dédale de comptes et de sociétés, de San Francisco à Vancouver, puis retour à Hong Kong, départ pour Seattle et enfin Zurich, le dernier arrêt avant les Etats-Unis. L'argent, à son arrivée en Amérique, était « propre », prêt à être investi dans l'immobilier ou toute autre entreprise au goût de Dyer et Whitehead.

Les directeurs de la Liu Chong Hing se vantèrent même du fait que leurs logiciels étaient capables de déjouer le « spectrum system » des Etats-Unis. Ce système sur ordinateur utilise une technique mathématique élaborée pour détecter les variations significatives du volume normal des mouvements d'espèces d'une banque. Il est fait pour repérer le blanchiment dans les transferts de sommes de moins de dix mille dollars. Les directeurs de la banque de Hong Kong prétendirent que leurs ordinateurs connaissaient les limites du « spectrum system » et que, de ce fait, leurs opérations étaient indétectables.

Dyer et Whitehead furent tellement impressionnés qu'ils invitèrent So aux Etats-Unis. Ils avaient, lui dirent-ils, beaucoup d'amis dans ce « genre d'affaires » et il décrocherait sans aucun doute des contrats intéressants. Alléché par cette perspective, So partit pour les Etats-Unis. A sa descente d'avion, il tomba dans les bras des agents fédéraux. Dyer et Whitehead n'étaient pas des trafiquants de drogue. C'étaient des anciens de l'IRS, des agents secrets. En se faisant passer pour des dealers, ils avaient fait blanchir plus d'un million trois cent mille dollars à Hong Kong, et découvert bien des choses sur la « blanchisserie chinoise ». So, accusé d'un certain nombre de crimes — entre autres fraude sur change, faux et complicité — fut traduit en

justice mais simplement condamné, par la cour fédérale de San Francisco, à six mois de prison. Il était de retour à Hong Kong en 1985.

« L'affaire Liu Chong Hing n'était que la partie visible de l'iceberg, m'expliqua le substitut du procureur de San Francisco, Mike Yamaguchi. Il y a beaucoup d'opérations de ce genre, et souvent bien plus importantes. Mais celle-ci a été la première affaire chinoise de blanchiment que nous avons pu observer en détail et de l'intérieur. Cela nous aidera dans nos futures enquêtes. »

Il faut l'espérer parce que les Etats-Unis doivent faire face à deux sources importantes de profits illégaux venant de Chine : d'une part les Triades qui sont encore à Hong Kong, et préparent leur départ, d'autre part celles qui sont déjà aux Etats-Unis. Le problème de ces dernières consiste à blanchir les milliards de narcodollars gagnés en Amérique de façon à pouvoir les investir dans des affaires légales.

Quant à l'argent provenant de Hong Kong, les statistiques font état de sommes importantes pénétrant aux Etats-Unis. Dès que l'Angleterre a décidé que la Chine reprendrait possession de Hong Kong en 1997, le flux de l'argent a pris des allures de tornade. Une partie est sans doute légale, gagnée honnêtement dans le climat de prospérité financière de Hong Kong, mais un gros pourcentage est indubitablement de « l'argent sale ».

Yamaguchi me dit : « Ne vous faites pas d'illusions : beaucoup d'argent sale sortant tout droit de Hong Kong entre directement aux Etats-Unis. C'est celui des stupéfiants, du jeu et autres activités du crime organisé. »

Plus de deux milliards de dollars, provenant des banques de Hong Kong, entrent chaque année aux Etats-Unis. Deux cent cinquante millions seulement de dollars retraversent le Pacifique. Les deux tiers de l'argent de Hong Kong sont en coupures de cent dollars ou moins. Le volume de ces petites coupures qui vont et viennent entre Hong Kong et les Etats-Unis dépasse celui des billets de banque échangés entre les Etats-Unis et tous les pays d'Europe réunis. Selon le Trésor fédéral, elles sont caractéristiques du « trafic de

drogue et du blanchiment de l'argent ». Par ailleurs, Hong Kong envoie chaque année près d'un autre milliard de dollars américains, également en petites coupures, en Suisse. Le montant des dollars américains manipulé par Hong Kong double presque tous les ans depuis 1982, parallèlement à la croissance de la part du marché américain de l'héroïne.

Des dizaines de banques asiatiques ont ouvert des agences aux Etats-Unis pour écouler tout cet argent. La ville de Monterey Park, en Californie du Sud, qui compte cinquante-huit mille résidents et une importante communauté chinoise, se vante d'héberger vingt-huit banques asiatiques. Le chef de la police de Monterey Park, John Elder, ne se fait guère d'illusion sur leur rôle : « On soupçonne ces banques de s'être spécialisées dans le blanchiment de l'argent, dit-il. Elles ont poussé si vite qu'on a du mal à les suivre. Comment, dans ces conditions contrôler leurs activités illégales. Des banques ont surgi partout, à la place des stations-service, des cliniques vétérinaires, des quincailleries et des restaurants. » Elder pense qu'entre un million et demi et deux millions de dollars sont blanchis chaque jour dans cette ville. L'argent chinois finance à présent des clubs d'hôtes et des clubs de jeux de cartes, activités légales en Californie. Un groupe d'investisseurs sans actifs visibles a fait une enchère de plusieurs millions de dollars pour l'achat d'un casino de Las Vegas. Elder craint que ces investisseurs ne soient les hommes de paille d'une Triade de Hong Kong.

Pour les Triades, blanchir de l'argent à Hong Kong est très facile. Le système bancaire de la colonie britannique n'est pas entravé par des restrictions gouvernementales. Aucune loi n'oblige les banques à déclarer les transactions en espèces. L'administration britannique ne garde même pas trace des sommes en liquide qui sortent de la colonie. Il n'existe pas de banque centrale et aucun contrôle des changes. Tout cela fait de Hong Kong le paradis des « blanchisseurs ». Sans réglementation centrale, les banques commerciales et les changeurs de devises font ce qu'ils veulent. Les lois régissant les opérations bancaires sont peu

nombreuses, et seules celles qui concernent le secret bancaire sont scrupuleusement respectées. Les tribunaux de Hong Kong n'ont pas le droit d'exiger l'examen des registres bancaires, à moins que le déposant ne fasse l'objet d'une inculpation. Mais au moment où une personnalité de la pègre est inculpée, son argent a quitté la colonie depuis longtemps.

« Nous ne faisons même pas d'enquête sur les opérations de blanchiment, me dit Brian Merritt, un directeur de la police de Hong Kong. C'est trop nouveau et les histoires de transactions monétaires sont très difficiles à prouver. » Tony Lee, son collègue, me raconte : « Un jour, cinq cent mille dollars ont été dérobés au cours d'un hold-up de banque. Un indicateur nous a prévenus que l'argent allait être converti en deutschemarks. Nous connaissions même la date à laquelle l'opération devait être effectuée. Pourtant, impossible de retrouver la somme. Nous avons analysé sur ordinateur tout l'argent qui passait par les quelque trois mille bureaux de change de la colonie mais nous n'avons rien vu. Plus tard, nous avons su que l'argent avait bien été changé à la date prévue. Simplement il s'est perdu dans l'océan des espèces converties. On ne retrouve le fric que lorsque cinq ou dix millions sont changés en même temps.

« Une autre fois, un autre indicateur a découvert que quatre cent mille dollars allaient quitter l'aéroport de Kai Tak dans une valise. J'ai demandé aux douanes et à la police — dont nous avons renforcé les effectifs — de fouiller tous les passagers. Nous avons trouvé quarante-huit personnes qui transportaient chacune au moins deux cent cinquante mille dollars dans leurs bagages. Près de quinze millions en espèces quittaient, ce jour-là, la colonie. Comment voulez-vous, dans ces conditions, retrouver quoi que ce soit ? »

Les sommes pénétrant aux Etats-Unis sont également trop importantes pour que les forces de police américaines puissent s'y opposer. Geoffrey Anderson, le chef du *Federal Organized Crime Task Force* à San Francisco, admet : « Je ne sais pas comment faire avec le système que

nous avons ici. Les sommes qui entrent sont difficiles à évaluer. »

Rollin Klink, le directeur des douanes américaines à San Francisco, souligne un autre obstacle important : « Si l'argent est blanchi à l'étranger, on ne peut rien faire. S'il est blanchi à Hong Kong et arrive propre dans ce pays, la loi n'est pas enfreinte. »

Une grande partie de cet argent arrive sur la côte du Pacifique. Les chiffres de la Réserve fédérale indiquant la balance des mouvements de fonds par région sont un indice révélateur de l'endroit où l'argent blanchi atterrit. La Réserve fédérale flaire l'argent blanchi lorsque ses banques reçoivent plus d'argent liquide qu'elles n'en envoient aux banques commerciales. De 1975 à 1983, la seule banque de la Réserve fédérale à accuser une balance de mouvements positive fut celle de Miami, signe certain du marché en pleine expansion de la cocaïne. Mais en 1985, San Francisco et Los Angeles avaient aussi des excédents de caisse. A la fin de 1986, tandis que l'excédent de Miami s'était stabilisé, celui de Los Angeles avait décuplé, s'élevant à plus d'un milliard de dollars, et San Francisco avait cent cinquante millions de dollars de fonds excédentaires.

Ces chiffres montrent clairement que la côte ouest est devenue le paradis de l'argent sale. Le département du Trésor affirme que les banques, les agents immobiliers, les concessionnaires automobiles et les avocats reçoivent des sommes énormes en liquide. Les éclaireurs des Triades commencent à arriver sur la côte du Pacifique. L'un de ceux-ci, Wai Man Lee, cinquante-six ans, un patron de la Triade, avait la mainmise sur tous les tripots clandestins de Hong Kong. Un rapport confidentiel de la police de la colonie dépeint Lee comme « le plus criminel, le plus riche et le plus influent résidant aux Etats-Unis ». Selon les dossiers de la police, il est membre de la Triade Kwong Luen Shing et contrôlait six grands casinos de Hong Kong dans les années 70. C'était aussi le plus gros bookmaker du Royal Hong Kong Jockey Club. En dépit de l'épais dossier

que la police de Hong Kong possède sur lui, il n'a jamais été arrêté.

Né sur une jonque dans le port de Hong Kong, Lee, tout d'abord pêcheur, est devenu bookmaker. Tout en construisant son empire du jeu, il servait dans les forces auxiliaires de police de Hong Kong. De 1972 à 1976, il passa près de quarante millions de dollars à travers des comptes en banque que la police a identifiés comme les siens. Elle ne sait pas combien de comptes il possédait ainsi sous différents noms, y compris ceux de sociétés écran. En 1976, Lee, fuyant une enquête policière à Hong Kong, a débarqué à San Francisco. Depuis, il n'a fait qu'acheter et revendre des biens immobiliers en Californie, comme s'il jouait au Monopoly, parfois associé à certains hommes d'affaires chinois de San Francisco figurant parmi les plus riches de la ville. Selon un rapport confidentiel des services secrets de la police de Hong Kong datant de 1979 : « Lee utilise sans doute sa position aux Etats-Unis pour servir de courtier à d'autres personnalités du crime de Hong Kong qui souhaitent transférer leur argent à l'étranger sans apparaître dans les transactions bancaires. »

Ce rapport incita l'*Organized Crime Strike Force* des Etats-Unis à entamer enfin une enquête. Quatre ans plus tard, en dépit de l'aide de l'IRS, du service des douanes, de la DEA et du service d'immigration et de naturalisation, cette enquête tourna court. Si le gouvernement pouvait prouver que quelque douze millions de dollars de biens immobiliers avaient été acquis à San Francisco, il était en revanche incapable de prouver qu'il y avait eu infraction de la loi américaine. Lee ne fut pas inculpé. A présent, il fait la navette entre Taiwan et San Francisco, apparemment intouchable, en dépit des dossiers de plus en plus volumineux détenus par la police de Hong Kong.

Ce flot d'argent chinois ne balaie pas seulement la côte ouest. New York est également touché et tout aussi incapable d'y faire face. Cette rapide injection de fonds a fait grimper en flèche les prix des baux commerciaux à Chinatown. Certaines épiceries de Pell Street ou d'autres

rues commerçantes du quartier chinois valent le même prix au mètre carré que Tiffany, dans la Cinquième Avenue et 57^e Rue. « C'est de l'hystérie pure, dit Michael Dirzulaitis, commissaire-adjoint à la division du bien immobilier de New York. Il est difficile d'imaginer qu'il y ait assez d'argent pour que ça continue, mais c'est apparemment le cas. » Des autorités de la ville citent de nombreux exemples de biens et d'immeubles valant des millions de dollars qui ont été payés en espèces. Pour eux, il ne fait aucun doute que ce phénomène est dû à l'échéance de 1997 et à l'exode déjà entamé des hommes d'affaires de Hong Kong. Mais les autorités croient aussi que la majeure partie de l'argent de Hong Kong n'a pas encore quitté la colonie britannique. Ce qui a secoué le système de la Réserve fédérale et fait grimper les prix de Chinatown en flèche n'est rien à côté de ce qui va se passer dans les années à venir.

Tandis que les Triades de Hong Kong font entrer des millions de dollars aux Etats-Unis, les syndicats du crime chinois, déjà établis ici, doivent impérativement blanchir leurs profits illégaux. Le trafic de l'héroïne, les salles de jeux de Mott Street à New York et de Grant Avenue à San Francisco, le racket, les prêts usuraires, la prostitution et le reste de leurs entreprises illégales engendrent des fortunes considérables. Le gouvernement fédéral possède des lois strictes permettant la saisie des biens des inculpés et la levée du secret bancaire, de sorte que les personnalités de la pègre font très attention à l'argent qu'elles gagnent aux Etats-Unis. Pour les cartels chinois des Etats-Unis, le blanchiment consiste simplement à sortir l'argent illégal de leurs mains, puis à le récupérer sous une forme où il pourra être réinvesti en toute sécurité. Tout l'art consiste à faire cette opération sans laisser de trace compromettante. Pour cette raison, ils s'adressent souvent aux banques des paradis fiscaux, comme les Bahamas, la Suisse, le Luxembourg, et Panama. Vingt-cinq pays possèdent des lois sur le secret bancaire. Beaucoup d'entre eux, notamment Panama et la République dominicaine, refusent de donner des renseignements sur les comptes, même lorsqu'il s'agit d'une enquête

sur le trafic des stupéfiants ou sur le terrorisme. Les grandes banques américaines, comme la Chase Manhattan, la Bank of America et la Citybank, ont ouvert des succursales dans les vingt-cinq paradis fiscaux. Cela facilite le transfert des fonds aux Etats-Unis.

Le processus employé est volontairement complexe afin de brouiller les pistes. Les criminels créent généralement plusieurs sociétés écran dans différents pays au nom de complices locaux ou d'avocats véreux. Puis ils ouvrent jusqu'à six comptes numérotés et secrets dans les banques des paradis fiscaux. Les comptes ne sont jamais au nom du propriétaire réel mais toujours à celui d'un homme de paille, généralement un avocat du pays, spécialisé dans les affaires de blanchiment. Dans beaucoup de ces paradis fiscaux, les comptes peuvent être au nom de diverses personnes, par exemple, au nom d'un groupe, mais le déposant peut être une autre société écran, et le certificat d'investissement peut être détenu par une troisième société. Dans ces conditions, il est presque impossible de découvrir quels sont les détenteurs de ces comptes représentant des millions de dollars. L'argent fait alors des allées et venues entre les comptes en banque et les sociétés ; les transactions sont trop nombreuses pour être repérées.

Une fois l'argent déposé, bien propre, sur le compte d'une société écran, le criminel va le faire revenir aux Etats-Unis soit en « empruntant » la somme en question à la société-écran, soit en incitant celle-ci à « investir » dans un projet aux Etats-Unis. S'il « emprunte » l'argent (il emprunte en fait ses propres fonds blanchis), il continuera cette mascarade en payant des intérêts sur le prêt et bénéficiera ainsi d'une importante déduction fiscale. Une fois l'argent légalement investi en Amérique, le criminel peut blanchir d'autres sommes en établissant des fausses factures pour des biens ou des marchandises fantômes. En 1983, le Sénat estimait que plus de quarante-cinq milliards de dollars par an étaient blanchis en permanence de cette façon.

Un tiers de la tour la plus chère de New York, la Trump

Tower, où aucun appartement ne vaut moins d'un million de dollars, appartient à des sociétés étrangères établies dans des paradis fiscaux comme Panama ou les Antilles néerlandaises. Leurs propriétaires réels se dissimulent derrière des sociétés écran. Personne n'irait suggérer que ces appartements appartiennent à des trafiquants de drogue. Et tout est là. Dans la mesure où personne ne le sait, les autorités ne peuvent rien faire.

Dans bien des cas, les criminels n'ont même pas besoin de recourir aux paradis fiscaux. Il est également possible de blanchir l'argent aux Etats-Unis. Plus de deux cent vingt-cinq milliards de dollars en espèces font chaque jour l'objet d'un mouvement entre les banques internationales et américaines. Cent autres milliards de dollars circulent chaque jour dans les charges d'agents de change. Essayer de repérer l'argent illégal caché derrière tant de sociétés, de comptes en banque et manipulé par des hommes de loi et des comptables habiles est pratiquement impossible.

En dépit de l'obligation de déclarer toute transaction de plus de dix mille dollars en espèces, les banques américaines aident souvent les criminels en dissimulant leurs profits. Cette législation sur les transactions existe depuis 1972, mais les amendes prévues par la loi ne dépassaient pas mille dollars et cinq ans de prison. Cependant personne n'allait en prison. La loi était généralement ignorée. En 1983, une commission d'enquête sénatoriale affirmait dans un rapport : « La loi fédérale destinée à arrêter le flot des dollars gagnés de façon illégale [...] est un échec monumental [...] Certaines banques, surtout les petites banques, ont volontairement participé à des montages visant à tourner la loi sur la déclaration des transactions [...] De grandes banques préfèrent aussi fermer les yeux sur la source de leurs dépôts et accepter de l'argent illégal. »

Si une banque américaine ne déclare pas une transaction de plus de dix mille dollars, elle garantit aux personnalités de la pègre la même sécurité que les paradis fiscaux. Selon le Département du trésor, la Bank of America faisait tout pour entraver les enquêtes dans un certain nombre d'affaires de

drogue. Cette même année, la Crocker Bank, également en Californie, fut condamnée à une amende de deux millions de dollars pour avoir omis de déclarer près de huit mille transactions, totalisant environ quatre milliards de dollars. Dans l'affaire Crocker, les banques de Hong Kong expédièrent des millions de dollars dans des caisses directement au quartier général de la Crocker à San Francisco. Deux des banques de Hong Kong impliquées dans ce trafic fermèrent en 1985. Le président de l'une d'elles fut arrêté alors qu'il cherchait à fuir la colonie avec une valise contenant cent cinquante-quatre mille dollars en espèces et près d'un million et demi de dollars en titres au porteur. La Crocker et la Bank of America ne sont pas des cas isolés sur la côte ouest. On estime que les banques de San Francisco omettent de déclarer une transaction sur quatre. C'est le taux le plus élevé de manquement de ce genre dans le système bancaire des Etats-Unis et cela permet la circulation indétectée d'un milliard de dollars par an.

Ces problèmes ne concernent pas que les banques de la côte ouest. En 1985, la First National Bank de Boston fut poursuivie pour n'avoir pas déclaré des dépôts d'espèces s'élevant à plus d'un milliard de dollars. Les plus grandes banques de New York — la Chase Manhattan, la Chemical Bank, l'Irving Trust, la Manufacturers Hanover — ont toutes admis des violations de la loi sur les transactions.

Si le problème du blanchiment de l'argent paraît presque insurmontable lorsqu'il s'agit des banques, il est encore plus difficile à résoudre lorsque certaines sociétés, maniant beaucoup de liquide, entrent en jeu. Les agents de change qui manipulent des actions et des obligations ne sont pas tenus de déclarer leurs transactions et plus de cent milliards de dollars passent chaque jour entre leurs mains dans le monde. Même chose pour les compagnies spécialisées dans le marché des matières premières, qui manient quotidiennement des milliards de dollars et ne sont pas davantage astreintes à ces déclarations.

Une des principales sociétés soupçonnées de blanchir l'argent des Triades est la King Lung Commodities Limited.

La maison mère est à Hong Kong mais elle possède de nombreux bureaux à l'étranger, tous légalement indépendants, de sorte que si l'un d'entre eux a des démêlés avec la justice, les autres n'en sont pas affectés. A Vancouver et à Seattle, King Lung a fait l'objet d'une enquête pour avoir volé l'argent de ses clients. A Amsterdam et à Singapour, King Lung est considéré comme le premier « blanchisseur » des Triades. Pour ce service, cette société prend entre 2 et 6 pour cent de commission sur l'argent propre que rapporte l'opération.

Outre les cabinets d'agents de change et les sociétés spécialisées dans les achats à terme de matières premières comme King Lung, les casinos ne sont pas non plus tenus de déclarer les mouvements d'argent. Les casinos de Stanley Ho à Macao, ou ceux de Las Vegas ou d'Atlantic City, manient des millions de dollars en espèces sans qu'aucune autorité gouvernementale en soit informée. Des Chinois soupçonnés d'appartenir à la Triade ont acheté un grand casino en République dominicaine, un pays où le secret bancaire est garanti et qui n'a signé aucun accord d'extradition avec Hong Kong. Selon les dossiers du gouvernement, les gros bonnets de la Triade entrent au casino de Saint-Domingue avec des sacs remplies d'espèces qui sont changées en plaques puis remboursées au joueur sous forme de dollars américains. Les criminels se contentent de payer des impôts sur les gros « profits de jeu » au lieu d'aller en prison pour manipulation de fonds illégaux.

Par ailleurs les sociétés secrètes chinoises utilisent un système bancaire clandestin qui a pris appui sur les multiples avatars politiques chinois — la prise de pouvoir par les communistes dans de nombreux pays où ils résident et le constant harcèlement auquel ont été soumis les Chinois expatriés dans presque tous les pays qui les ont accueillis. Ce système fonctionne à travers les boutiques de change, celles où on vend de l'or, les sociétés d'import-export et d'autres petites affaires dans toute l'Asie. Le système secret emploie des lignes de téléphone brouillées, des passeurs et un réseau de radio clandestine pour transférer les fonds. Il a

aussi la capacité de faire passer des fonds d'un pays dans un autre en quelques heures, assure le complet anonymat au client, la sécurité totale pour son argent et peut convertir de l'argent en or ou en diamants, ou en une autre monnaie.

Les traces de toutes ces transactions sont presque inexistantes dans ce système. Des messages codés donnés sur un bout de papier autorisent le prélèvement ou le paiement de dizaines de millions de dollars. La police de Hong Kong a découvert récemment un petit morceau de papier sur lequel était dessiné un éléphant. Il s'agissait du reçu d'un dépôt de trois millions de dollars dans une boutique d'or de Hong Kong. Sur simple présentation d'un de ces morceaux de papier, l'argent est payé sans la moindre question. Ce système est fondé sur la confiance raciale et historique, les liens avec le trafic de l'héroïne dominé par les Chinois et leurs autres activités commerciales. Aucun Occidental n'a jamais pénétré les secrets de ce système bancaire.

En 1983, le National Intelligence Council, avec l'aide de la DEA, de la CIA et de la National Security Agency, a étudié le système secret et conclu :

« Les banques commerciales contribuent à la circulation de l'argent de la drogue entre l'Asie et ses marchés d'Europe et d'Amérique, mais le gros des fonds de l'héroïne est probablement manipulé en Asie par le système bancaire souterrain chinois. »

Ainsi, outre les milliards qui, en provenance de Hong Kong, pénètrent aux Etats-Unis par l'intermédiaire des banques, les autorités craignent que d'autres milliards ne s'y ajoutent à travers les sociétés de courtage, d'investissement, d'import-export et les agences de voyage. Toutes ces affaires manipulent beaucoup d'argent liquide, ne sont pas soumises aux mêmes règlements que les banques et sont considérées comme faisant partie intégrante du système bancaire chinois clandestin.

« Ils ont fait fortune en Asie et maintenant ils veulent investir leur argent ici avant l'arrivée des communistes à Hong Kong, me dit un haut fonctionnaire de la DEA à Washington. Il est impossible de repérer tout ce qui va

rentrer. Avant qu'on ait eu le temps de le réaliser, ils posséderont de grosses affaires et des biens immobiliers et ils s'installeront ici définitivement. Ils commencent déjà à arriver de Hong Kong. Nous allons bientôt nager dans l'argent, mais de l'argent sale en grande partie. Et ça ne peut qu'empirer. »

Les têtes de dragon

Février. Le cœur de l'hiver à New York. A dix-sept heures trente il fait déjà nuit noire. Je suis assis dans une vaste pièce du bureau fédéral, situé au sud de Manhattan. Des écrans de toile délimitent de petits espaces privés autour de tables de travail surchargées de dossiers. Des cartes du Sud-Est asiatique, des posters de Chinatown et des rouleaux orientaux les décorent sommairement. Une demi-douzaine d'hommes examinent des papiers devant de grands classeurs métalliques bourrés de dossiers. Le bruit confus des talkie-walkie emplit la pièce. Nous sommes dans le centre névralgique de la Chinese Crime Task Force de la DEA, groupe 41.

La seule mission du groupe 41, installé dans la banlieue de New York, c'est d'accumuler des preuves contre les principaux trafiquants d'héroïne chinois. Près d'une douzaine d'enquêtes sont en cours à tout moment.

Un homme d'âge moyen, Richard, est assis en face de moi. Avec son bouc bien taillé, il ressemble davantage à un professeur d'université qu'à un agent fédéral. Pourtant, c'est lui le chef de la brigade d'intervention en charge du crime organisé chinois. Il est sans doute l'homme du gouvernement fédéral qui en sait le plus sur les Triades. Parlant couramment le cantonais et le mandarin, il a combattu la Triade à Bangkok, Amsterdam, Paris et maintenant New

York. En raison du caractère délicat des enquêtes en cours menées par le groupe 41, la DEA ne veut pas qu'on révèle le nom de famille de Richard.

« C'est ici, à New York, qu'il faut être en ce moment, dit celui-ci en glissant ses lunettes dans sa poche. L'activité y est intense, nous sommes au cœur des affaires importantes. »

Avant de former le groupe 41, Richard fut nommé à Paris pour aider la police française à mettre sur pied les premières ripostes aux actions des Triades. Mais lorsque la DEA prit conscience de l'urgence de la situation aux Etats-Unis, Richard fut rappelé à New York. Privés de son aide, les Français abandonnèrent plus ou moins la lutte.

« C'est vraiment dommage, commente-t-il en regardant à travers la fenêtre la Federal Plaza déserte. Nous commençons à avoir des résultats en France, mais il est possible qu'à l'heure actuelle, les choses soient revenues à leur point de départ. Si c'est le cas, c'est vraiment regrettable. »

Cependant, il n'a aucun doute sur la nécessité de sa présence à New York. La perspective de l'exode massif des criminels de Hong Kong en 1997, le nombre croissant de Triades déjà immigrées, la montée en flèche du trafic de l'héroïne contrôlé par les Chinois ont convaincu Richard qu'il est au centre de la lutte anti-Triades. Il considère son groupe d'agents comme un commando entraîné à monter des opérations complexes pour porter de rudes coups à l'ennemi. Leur arme, c'est le système judiciaire, ils gagnent leurs batailles grâce aux verdicts des tribunaux et aux longues peines de prison.

« Venez, me dit-il en se levant, j'ai un rendez-vous mais vous pouvez m'accompagner. » Richard prend son revolver, calibre 38 à canon court, et attache son arme, dans un étui autour de sa jambe gauche, sous son pantalon bleu marine.

La circulation n'est pas trop dense pour cette heure de pointe à Manhattan. En moins de vingt minutes, nous voici dans un hôtel miteux de la chaîne Howard Johnson, près d'Hudson River. Nous traversons l'entrée et gagnons le bar,

tout Formica et plastique bleu. Deux hommes attendent le chef du groupe 41 : le capitaine Wipon, arrivé par avion de Chiang Mai pour travailler sur une affaire dont il est chargé, et un agent des stupéfiants israélien. Celui-ci, corpulent, la quarantaine, vide sa quatrième bière.

Habillé en civil, le capitaine Wipon semble avoir perdu plusieurs centimètres. Il porte une veste de velours côtelé trop grande pour lui. « Excusez ma tenue, dit-il mais je ne supporte pas ce froid. Je ne sais pas comment font les gens. C'est pire que je ne le pensais. »

Richard lui commande une autre bière pour le réchauffer. Wipon continue à bavarder. « La seule chose qui doit rendre ce froid supportable pour les criminels venus de Thaïlande, c'est l'argent qu'ils peuvent gagner à New York et un peu partout en Amérique. En un coup, on peut gagner dix fois plus de fric qu'en Thaïlande, souvent davantage.

— Voyez-vous de grandes différences entre les criminels chinois qui opèrent ici et ceux qui sont en Thaïlande ?

— Oui. Ici, il est plus difficile de les repérer. A moins d'avoir des renseignements précis. En Thaïlande, ils font souvent partie des gens les plus riches de la ville. Vous les reconnaissez aisément ; mais ici il y a beaucoup plus d'argent, et beaucoup gagné honnêtement. Difficile de dire : ce sont des trafiquants parce qu'ils sont riches. Ici, le quartier chinois est très fermé. Il semble que les gros bonnets de la drogue soient souvent des gens tout à faits respectés dans la communauté. On dirait que ces criminels ont réalisé le rêve américain.

— C'est ça le problème, l'interrompt l'Israélien. Aux Etats-Unis, vous luttez contre *l'Establishment* dès que vous vous attaquez aux grands criminels chinois. Il suffit de voir ce qui s'est passé à New York ces dix dernières années pour avoir une idée de ce qui arrive quand un gangster chinois devient aussi un membre respecté du Tout-New York. »

Nous dûmes interrompre cette conversation parce que le capitaine Wipon et l'Israélien avaient rendez-vous avec des Chinois soupçonnés d'être des pourvoyeurs d'héroïne. Je n'ai pas eu le temps de leur demander ce qu'ils entendaient

par « un membre respecté du Tout-New York ». Un inspecteur de la police new-yorkaise m'éclaira sur ce point par la suite en me racontant l'histoire d'Eddie Chan.

« Il est possible que nous ayons des dossiers suffisants pour faire inculper les principaux criminels chinois dans les années à venir. Mais il sera très difficile d'atteindre ceux qui sont vraiment au sommet, les parrains du crime chinois. Certains sont des vieux de la vieille qui roulent leur bosse depuis un moment et nous en connaissons quelques-uns. La plaie, ce sont les nouveaux, les Jeunes Turcs. Ils sont nombreux et rêvent de se hisser tout en haut de l'échelle. L'un d'eux va devenir le nouvel Eddie Chan, et ça, c'est inquiétant. »

Tse-Chiu, « Fast Eddie » Chan, était un sergent de la police de Hong Kong qui avait servi sous les Cinq Dragons. Au plus fort de l'enquête sur Lui Lok et ses acolytes, Chan fut accusé de faire partie du réseau de la police corrompue. Sans attendre le résultat de l'enquête, il s'enfuit à Taiwan en 1975. Là, il se heurta à forte concurrence, depuis les Triades comme le Bambou unifié jusqu'à la quarantaine d'expliciers véreux de Hong Kong. Il décida d'asseoir sa prospérité future en Amérique et débarqua à New York à la fin de l'année 1975.

De taille moyenne, à moitié chauve, Chan, alors âgé de quarante-cinq ans, portait une moustache à la Fu Manchu qui lui donnait un air sinistre. Dès son arrivée, il se préoccupa de devenir membre d'un Tong. Bien qu'il appartînt lui-même à une Triade de Hong Kong, il savait qu'à New York, il était essentiel pour lui de faire partie d'un Tong. Traditionnellement, c'était le Hip Sing ou l'On Leong qui contrôlait Chinatown. Le Hip Sing, théoriquement une association pour la défense des travailleurs, comprend environ soixante mille adhérents. Son quartier général est situé dans un brownstone délabré qui abritait à l'origine une épicerie et un tripot clandestin. Situés dans Pell Street, le Hip Sing et son gang de jeunes, les *Flying Dragons* (les Dragons volants) rackettent les quinze restaurants, sept

boutiques et trois agences de voyages de la rue, plus le marchand de glaces.

L'On Leong, lui, rackette tout Mott Street. Au départ, ce Tong était une association de commerçants. Son service d'ordre est assuré par le gang des *Ghost Shadows* (les Ombres fantômes). Depuis leur création qui date du milieu du XIX^e siècle, les deux Tongs rivaux sont souvent entrés en guerre. Des centaines d'hommes sont morts au cours de ces règlements de comptes. Doyer Street, qui sépare les deux Tongs, était censé être un territoire neutre, mais cela n'a pas empêché les deux gangs d'entasser les corps dans la ruelle en forme de V. Celle-ci, connue sous le nom d'Angle de la mort, a la réputation d'être l'endroit où s'est commis le plus grand nombre de meurtres en Amérique.

Au moment où Chan arrivait à New York, le Hip Sing vivait sous la férule de Benny Ong, alors âgé de soixante-six ans. Ce dernier, « Oncle 7 » pour les services de police, avait été condamné pour meurtre et entrée illégale dans le pays. En 1975, il venait juste de succéder à son frère Sam, qui avait dirigé le Hip Sing depuis 1960. A Chinatown, les frères Ong étaient une institution. Benny Ong faisait office de maire dans le quartier chinois et il était le plus vieux président de Tong aux Etats-Unis. Chan comprit qu'Ong ne se laisserait pas intimider et décida qu'il était trop puissant pour le défier. Il choisit donc d'adhérer à l'On Leong.

Chan était dynamique et ambitieux. Il investit d'abord ses profits illégaux de Hong Kong dans une bijouterie. Puis il ouvrit un établissement de pompes funèbres. En deux ans, il avait inclus plusieurs restaurants dans ses affaires. Sa carrière se développant, Chan adopta le prénom américain d'Edward. La police le surnomma « Fast Eddie Chan ». Il se fit des alliés au sein de la fraction la plus violente des Ombres fantômes, et se lia avec leur jeune chef, l'aventureux Nickie Louie. Il rétablit ensuite ses contacts avec les Triades de Hong Kong. La 14C et le cartel Wo lui accordèrent un soutien financier et lui permirent d'accéder à une grande partie de l'héroïne du Sud-Est asiatique.

A la fin de l'année 1970, Fast Eddie s'était hissé à la présidence nationale du Tong On Leong. Il en avait pris le contrôle plus vite que tous ses prédécesseurs. Une nouvelle tête de dragon régnait à New York et défiait Benny Ong et le Hip Sing. Et il avait vingt ans de moins qu'Ong. Fast Eddie devint président du National Chinese Welfare Council, une association nationale qui se définit comme « exclusivement dédiée à la promotion et au bien-être des Sino-Américains et des Chinois vivant aux Etats-Unis ». C'est dans ce rôle que Fast Eddie intervenait pour faire augmenter les quotas d'immigration des Asiatiques. Il se rendait fréquemment à Washington et les murs de ses restaurants étaient couverts de photos de lui entouré de leaders du Congrès.

Il suivit la règle des Triades consistant à s'insinuer dans les bonnes grâces du gouvernement local et des chefs de la police. Il apportait sa contribution aux campagnes politiques au niveau municipal et à celui des Etats. En 1982, Fast Eddie donna mille dollars à Geraldine Ferraro pour sa campagne de réélection à la Chambre des représentants et assista à ses soirées de collecte de fonds. Donald Manes, président du conseil municipal de Queens qui, par la suite, devait se poignarder au cours d'une enquête sur l'étendue de la corruption au sein du conseil municipal, considérait l'ancien policier de Hong Kong comme une « relation très amicale ». On voyait Manes et Fast Eddie ensemble dans des réunions politiques et civiques.

Chan engagea Michael Nussbaum, l'un des conseillers en relations publiques et politiques les plus réputés de New York, pour améliorer son image. Nussbaum, ignorant les activités criminelles de Chan, le présenta à des hommes politiques importants. Chan devint citoyen américain. Il dirigeait Chinatown à travers le Tong On Leong et avait l'intention d'étendre son influence bien au-delà des quartiers sud de Manhattan.

Cette influence commença à se faire sentir au sein des forces de l'ordre. En 1982, un capitaine de la police new-yorkaise et un directeur-adjoint du FBI partirent en

vacances à Hong Kong. Là, des associés du Fast Eddie vinrent les chercher à l'aéroport et s'occupèrent d'eux pendant tout leur séjour. Dès 1983, la police new-yorkaise lançait une enquête pour essayer d'empêcher la corruption de gagner tout le service. La cinquième division, chargée de Chinatown, fut nettoyée d'un bon nombre de responsables accusés d'avoir touché des pots-de-vin et fermé les yeux sur les activités des tripots et des gangs d'adolescents.

Mais Fast Eddie était bien plus qu'un maire officieux du quartier chinois et une force politique montante. D'après les dossiers de la DEA, il était devenu l'un des hommes clés de l'héroïne du Sud-Est asiatique sur la côte est. Prête-nom de diverses Triades de Hong Kong, il aidait les personnalités de la pègre chinoise à sortir leurs fonds de la colonie britannique et à les réinvestir dans des affaires légales à New York. Il n'allait pas tarder à devenir le White Powder Ma d'Amérique.

Lorsque des membres dissidents des Ghost Shadows tentèrent de quitter le Tong On Leong de Chan, ce dernier expédia des loyalistes du gang à Chicago pour monter une embuscade contre les éléments rebelles. Une fusillade nourrie devant le quartier général de l'On Leong à Chicago mit fin à ce défi lancé au Tong. Fast Eddie n'admettait pas la moindre dissension dans ses rangs.

Parallèlement à son pouvoir politique et criminel, le volume de ses affaires augmentait sans cesse. Il investit de l'argent dans une chaîne de cinémas et devint le directeur du Continental King Lung Commodities Group, l'une des principales sociétés de blanchiment de l'argent des Triades, évoquée dans le chapitre 14. Chan devint aussi vice-président du conseil d'administration de la United Orient Bank, située dans Chinatown à New York. Selon les responsables des services de police, la banque a joué un rôle capital dans le blanchiment de l'argent du Tong et de celui des amis de Chan à Hong Kong.

Tandis que l'empire de Chan s'étendait, concurrençant le Hip Sing et Benny Ong, d'autres Chinois ambitieux furent encouragés à se rebeller contre l'hégémonie d'Ong. En

1980, Herbert Liu, la quarantaine, directeur d'une agence immobilière et d'une agence de voyages, prit la direction des Chinese Freemasons, un nouveau Tong en pleine expansion. Liu, un ancien policier de Hong Kong, était membre de la Triade. Il établit son quartier général dans East Broadway et chercha à imiter les méthodes de Chan pour régner sur Chinatown. Mais Benny Ong était patient. Quarante ans de politique et d'intrigues à la tête d'un Tong l'avaient vacciné contre la panique. Pour Benny « Oncle 7 » Ong, Chan et Liu n'étaient que des *fan gud rai* (de jeunes rebelles). Un jour, Ong dit à Herbert Liu : « Quand on monte un escalier, il faut aller doucement. Si on va trop vite, on tombe. » Ses rivaux n'écouterent pas ce conseil.

Dès 1983, l'irrésistible ascension de Chan mobilisait l'attention d'un certain nombre de services de police. Cette année-là, un haut responsable de la lutte anti-Triades à Hong Kong désigna Eddie Chan comme le nouveau caïd du crime chinois aux Etats-Unis. A cette époque, la DEA possédait déjà un dossier volumineux sur Fast Eddie. Des indicateurs de la police informèrent Benny Ong et le Hip Sing que Chan faisait l'objet d'une enquête. Ong décida de laisser la justice suivre son cours, mais, en revanche, personne n'attendit que Herbert Liu ait des démêlés avec la police pour l'éliminer. Des membres masqués du Flying Dragon firent une descente au Golden Star Bar, l'un des repaires de Chinese Freemasons et, en une minute, ils occirent onze hommes de Liu. Herbert Liu affirma que ce carnage était l'œuvre d'Ong, alors âgé de soixante-seize ans. Oncle 7 nia tout et dit : « Voilà soixante ans que je me bâtis une respectabilité et il croit pouvoir la démolir en un jour ? »

La carrière de Liu, l'agent immobilier le plus important de Chinatown, était brisée, son gang désormais trop affaibli pour réagir à l'offensive du Hip Sing. Il avait perdu la face. Ong avait éliminé ses rivaux, et les autorités américaines s'apprêtaient à lui faire une nouvelle faveur en donnant le coup de grâce à Fast Eddie Chan.

En octobre 1984, la Commission gouvernementale sur le crime organisé enregistra un témoignage désignant Chan

comme le chef du crime organisé à Chinatown. Une heure de déposition suffit pour mettre en pièces la couverture derrière laquelle Chan dissimulait sa vie, celle d'un riche homme d'affaires chinois qui grâce à la générosité de ses contributions aux campagnes politiques et à ses efforts constants pour aider les Chinois d'Amérique s'était fait des amis parmi les personnalités les plus en vue de New York. Il ne répondit pas aux convocations de la commission d'enquête. Ses clients, affolés, se précipitèrent à sa banque dont la police dut fermer les portes afin d'enrayer un début d'émeute. Le bruit courut que Chan allait se retirer des affaires et abandonner ses fonctions sociales. La commission gouvernementale déposa un mandat d'amener pour l'obliger à comparaître devant un jury. Pour la pègre florissante de Chinatown — des hommes qui appréciaient avant tout l'anonymat —, cette soudaine publicité était très embarrassante. Chan était accusé publiquement et il avait perdu la face aux yeux de la communauté chinoise. Les coups de feu n'étaient pas nécessaires. Pas plus que les menaces. C'était une question d'honneur. Il devait partir.

En novembre 1984, Fast Eddie Chan avait disparu de New York. Il avait quitté les Etats-Unis pour une destination inconnue. Ses restaurants, ses bijouteries et son affaire de pompes funèbres sont encore ouverts et la raison sociale est restée la même, mais personne ne se vante de connaître le nom de Chan. Selon les dossiers de la police, des rumeurs ont fait état de sa présence un peu partout dans le monde. Les Hollandais pensent qu'il dirige en toute sécurité un nouvel empire du crime en Malaisie. La police de Hong Kong, quant à elle, croit qu'il partage son temps entre le Canada et Taiwan. La police de New York est persuadée que Fast Eddie vit en République dominicaine où il continue à contrôler les restes de son empire sur la côte est. Certains experts de la DEA affirment qu'il a monté un nouveau réseau d'héroïne en France avec un accès au lucratif marché hollandais.

Quel que soit l'endroit où se trouve aujourd'hui Chan, son départ a fait de Benny Ong le chef incontesté et le

doyen de Chinatown. Ong, à soixante-dix-huit ans, ne dirige plus le Tong Hip Sing, mais il garde la haute main sur la communauté chinoise d'Amérique.

Un expert de la DEA m'a dit : « S'il y a un parrain à Chinatown, c'est bien Benny Ong. Vous n'arriverez jamais à le prouver mais tout le monde le sait. Eddie Chan était une vedette quand il habitait New York. Et Herbert Liu a aussi occupé la scène pendant un moment. Mais Benny leur a survécu et il est toujours là. C'est un type de la vieille école, pour lui on doit respecter ses aînés, c'est-à-dire obéir à ses ordres puisqu'il est le seul doyen. »

Selon les dossiers des services secrets regroupés par les enquêteurs fédéraux de San Francisco, Benny Ong serait le président d'une commission nationale contrôlant les activités Tong. Les bons et loyaux services de Benny Ong lui ont permis d'acquérir une position prédominante dans la communauté chinoise d'Amérique.

« Ce n'est pas Benny Ong qui nous inquiète, m'expliqua un agent de la DEA à Washington. Benny sait comment maîtriser la situation dans les Chinatowns. Les types qu'il faut surveiller, ce sont les Eddie Chan, des jeunes qui veulent tout, et immédiatement. Ils ne respectent pas les anciens et cherchent à étendre toutes leurs activités criminelles. Ils ne se contentent pas de quelques salles de jeu à Chinatown. Ils veulent devenir les parrains de l'Amérique. Les Jeunes Turcs vont nous en faire voir de toutes les couleurs. »

Les Jeunes Turcs ont préparé leur future ascension au cours d'une conférence au sommet organisée par les Triades de Hong Kong. La tête de dragon de la Triade Luen Kung Lok, Lau Wing-Kui, a convoqué une assemblée de Chinois capables et entreprenants établis aux Etats-Unis. Avant de fuir une enquête sur ses activités criminelles dans les années 70, Lau était un directeur de casino connu. Il s'installa au Canada où il prit la mesure de l'importance du marché nord-américain. En 1979, un magazine américain l'accusa d'être le patron d'une Triade et un trafiquant de drogues. Il se refugia à Saint-Domingue, prit la direction d'un casino, et

se lia d'amitié avec Eddie Chan, alors à New York. En 1981, rentré à Hong Kong, il eut l'agréable surprise d'apprendre que l'enquête qui avait été à l'origine de sa fuite avait été classée. Tout en se réinstallant dans la colonie britannique, il décida d'étendre l'influence de la Triade dans son vieux pays, l'Amérique du Nord. Il organisa cette réunion au sommet afin de coordonner la politique des Etats-Unis et du Canada et de resserrer la coopération entre les cartels de Hong Kong et les parrains américains.

En janvier 1983, cinq jeunes Chinois arrivèrent au Miramar, l'hôtel ultra-moderne de Kowloon. Dans des rapports confidentiels, la police de Hong Kong identifiait les cinq hommes et décrivait leurs rôles dans la communauté chinoise d'Amérique. Il s'agissait de Vincent Jew, le plus prometteur du groupe, trente et un ans, citoyen américain et chef du Wah Ching, le gang de jeunes le plus important d'Amérique du Nord ; de Danny Mo, la tête de dragon présumée de la Triade Kung Lok au Canada et l'intermédiaire américain chargé d'organiser la réunion ; de Pai Shing Ping, propriétaire d'une boîte de nuit dans le sanctuaire californien de Monterey Park ; de Lee Yoo Ting, un acteur connu de Taiwan dont les liens avec la Triade du Bambou uni ne sont un secret pour personne ; de Peter Man, propriétaire d'un restaurant à San Francisco. Tony Young, le chef du Wah Ching de Toronto, descendu à l'hôtel, était reparti avant la conférence. Tin Lung, le chef du gang Ping Ong de Boston, censé les rejoindre, s'était décommandé au dernier moment. New York n'était pas représenté car à cette époque le Hip Song de Benny Ong et les Freemasons de Herbert Liu se faisaient ouvertement la guerre.

Les services secrets de la police de Hong Kong, tuyautés par les autorités canadiennes, surveillèrent le groupe au restaurant du Miramar. Ils découvrirent que la réunion avait été organisée par les Triades dans le but d'imposer une structure criminelle plus traditionnelle et plus étroitement contrôlée. A l'ordre du jour de la conférence de Hong Kong, des discussions sur les droits territoriaux et les diverses façons d'accroître la coopération entre les cartels de

Hong Kong et les nouveaux parrains américains. La police de Hong Kong opéra une descente en pleine réunion. Elle arrêta et interrogea tous ceux qui étaient présents mais, bien que certaine de l'appartenance à la Triade de tous les participants — ce qui, en soi, constitue un délit à Hong Kong —, elle ne put rien prouver et dut tous les relâcher, à l'exception de Peter Man qui avait un peu de cocaïne et de marijuana sur lui.

Les nouveaux Chinois qui remplaceront un jour les personnalités vieillissantes comme Benny Ong, sont jeunes et sans pitié. Beaucoup d'entre eux ont fait leur apprentissage dans les rues, au sein des jeunes gangs. Ils en ont pris la direction et se sont reconvertis en hommes d'affaires « honnêtes ». Quelques-uns sont tombés en chemin. Nicky Louie, l'étoile montante des Ghost Shadows, qui avait survécu à treize tentatives d'assassinat, a fini par être arrêté et jugé pour extorsion de fonds dans l'Etat de New York. Il purge actuellement une longue peine de prison. Une des nouvelles vedettes du gangstérisme new-yorkais, Peter Chin, fut également arrêté et condamné, mais l'ascension d'autres jeunes Chinois-Américains semble irrésistible.

Les dossiers de police de Hong Kong affirment que Danny Mo est toujours un patron de la Triade au Canada. Il n'a pas été arrêté. Pas plus que William Tse, chef de la Triade Luen Kung Lok à Los Angeles, ou Stephen Tse, membre d'une Triade et chef de gang à Boston. Les journaux de Hong Kong parlent de Tony Young comme du chef du Wah Ching à San Francisco et à Toronto mais aucun service de police n'a entrepris la moindre action contre lui. Et le plus puissant du nouveau groupe est peut-être Vincent Jew, âgé de trente-quatre ans. Jew dirige une affaire de spectacles à San Francisco et il est l'imprésario de tous les artistes asiatiques qui se produisent aux États-Unis. John McKenna, l'ancien chef de la lutte antigang de San Francisco, m'a dit : « Vincent est le plus brillant de la nouvelle génération. Vous vous souvenez de *L'Année du Dragon* ? Le rôle du jeune gangster en costume blanc ? C'est

exactement Jew. Et personne ne peut rien prouver contre lui. »

Un ancien officier du bureau de renseignement de San Francisco m'a dit : « Jew est très très fort. Avec son bagout, il pourra se sortir de n'importe quelle situation. Il est remarquable. Civilisé, séduisant. Il a une épouse, une jolie maison en banlieue, une belle voiture, une montre en or, bref tous les signes extérieurs d'un jeune homme d'affaires brillant. Une demi-douzaine de services de police possèdent un dossier sur lui mais personne n'a suffisamment de preuves pour l'inculper. »

Un rapport confidentiel, émanant de la police de Hong Kong, affirme : « Les renseignements que détiennent les Américains et les Canadiens sur Jew sont rares. Le FBI considère qu'il est ARMÉ ET DANGEREUX. Le RCMP (la police montée du Canada) pense qu'il est le chef du Wah Ching à San Francisco et associé aux branches de Toronto, New York et Boston dans des affaires de cassettes vidéo. » Un policier de New York, qui travaille depuis plus de dix ans sur les gangs chinois, est persuadé que Jew est un nouveau parrain. « Je pense qu'il est l'un des plus prometteurs. Il ne se fera peut-être jamais arrêter parce qu'il est trop malin pour se faire prendre dans une activité illégale. S'il échappe à la prison, il exercera un jour la même influence sur la communauté chinoise que celle qu'exerce actuellement Benny Ong. »

Jackie Chan, un acteur bien connu de Hong Kong, qui affirmait avoir été menacé par Vincent Jew, a dit à la police de Hong Kong : « Vincent Jew m'a raconté qu'il était le président du Wah Ching. Quand je lui ai demandé ce que c'était, il m'a répondu : " C'est la même chose que la 14C. Si vous venez de la 14C de Hong Kong, vous rentrez dans le Wah Ching et vice versa. " »

La police de Hong Kong surveille Jew chaque fois qu'il se rend dans le Sud-Est asiatique. Le FBI a découvert en janvier 1986 que Jew devait rencontrer deux frères, des

criminels chinois d'Atlantic City. Les trois hommes arrivèrent à Hong Kong en décembre 1985, mais la réunion n'eut pas lieu.

Vincent Jew fut également cité à comparaître devant la Commission sur le crime organisé mais il quitta le pays pour échapper à la comparution. Après la clôture de l'enquête du gouvernement, il rentra tranquillement aux Etats-Unis. Au moment où Eddie Chan prenait la fuite, Vincent Jew retournait vivre paisiblement dans le nord de la Californie.

« Il est possible que des Triades s'installent ici en 1997, m'a dit un agent de la DEA à San Francisco, mais la vie ne sera pas si facile pour eux. Ils vont avoir des problèmes avec les Tongs et avec les Jeunes Turcs qui se considèrent chez eux. Ceux-là ne vont pas admettre facilement que de nouveaux cartels essaient de prendre la direction des affaires. Ces jeunes sont largement aussi capables que les types de Hong Kong. Croyez-moi, ça va être dur pour eux. Il y a déjà toute une pléiade de talents ici et qui se répandent un peu partout en Amérique. On a de quoi s'occuper. »

Le défi

La guerre contre les Triades ne peut être gagnée par un unique pays. C'est un problème international. De Kuhn Sa et du général Li avec leurs armées du Triangle d'or, aux syndicats de Bangkok qui réceptionnent l'héroïne et à White Powder Ma, des Cinq Dragons du sanctuaire de Taiwan aux successeurs de La Licorne en Europe et aux chefs des Tongs aux Etats-Unis, le crime organisé chinois a étendu ses ramifications dans le monde entier. Malheureusement les efforts des services de police sont mal coordonnés et inefficaces.

La coopération de la police internationale est insuffisante. Interpol, la seule organisation policière couvrant le monde entier, n'est rien de plus qu'un vaste fichier, sans efficacité dans la lutte contre les stupéfiants. Interpol consacre moins d'un tiers de son budget à la lutte antidrogue et aux Triades. Il n'a guère de pouvoir sur les pays membres, comme on l'a vu lorsque Hong Kong a demandé à Taiwan, alors membre d'Interpol, d'extrader White Powder Ma. Taiwan a refusé et Interpol n'a pas pu l'y contraindre.

Les Nations unies ne valent guère mieux. Elles investissent vingt millions de dollars par an pour combattre l'usage de la drogue. Leurs efforts ne sont pas couronnés de succès puisque le nombre des toxicomanes ne cesse de s'élever dans presque tous les pays. Les Nations unies n'encouragent

guère les tentatives d'éradication et la plupart des propositions antidrogues sont invalidées par les chamailleries entre nations.

Outre Interpol et les Nations unies, la lutte contre les Triades et les principaux trafiquants d'héroïne incombe aux forces de police des différents pays. L'effort le plus important est fourni par la DEA qui compte plus de deux mille cinq cents agents, dont deux cent cinquante concentrés dans le Sud-Est asiatique et en Amérique latine. La DEA bénéficie d'un budget important, dont vingt-cinq millions de dollars pour les seuls informateurs. La DEA est également assistée par le plus important fichier informatisé sur les trafiquants de drogue dans le monde, contenant plus d'un million six cent mille données. Et pourtant, ses efforts à l'étranger n'ont obtenu qu'un succès limité.

Dans presque tous les pays où elle opère, la DEA ne joue qu'un rôle de conseiller et d'agent de liaison. Elle n'a pas le droit d'intervenir. La Thaïlande et le Mexique sont des exceptions. Pourtant même là, les quelques agents qui y opèrent doivent tenir compte des restrictions que leur impose la législation locale. Des lois laxistes et une police corrompue anéantissent souvent les efforts de la DEA. La plupart des pays ne permettent pas la saisie des biens qui est pourtant capitale dans la lutte contre les trafiquants. Parmi les pays producteurs ou de transit, nombreux sont ceux qui ne disposent pas d'une législation efficace contre les associations de malfaiteurs. Certains ont un système de peines qui permet aux principaux criminels de sortir de prison au bout de quelques années. D'autres restreignent les écoutes téléphoniques, la surveillance policière et le champ des opérations d'infiltration.

Au sein de la DEA, il n'y a qu'une poignée d'« experts » de la Triade qui comprend la nature du crime organisé chinois et la menace que représente la drogue. Ben Yarbrough et son équipe ont fait de leur mieux dans le Triangle d'or, mais eux-mêmes admettaient n'être qu'« une goutte d'eau dans l'océan ». La DEA limite le séjour à l'étranger de ses agents à un maximum de six ans. Un agent natif de Hong

Kong et posté dans la colonie britannique m'a raconté que juste au moment où il avait enfin réussi à se lier suffisamment avec certaines personnalités de la pègre pour pouvoir constituer des dossiers « en béton » sur des trafiquants, il avait été transféré dans un autre pays. Tout son travail préparatoire avait été perdu. En outre, la DEA n'envoie pas systématiquement des agents chinois ou thaïlandais en Asie du Sud-Est, pas plus qu'elle n'affecte ses spécialistes à un poste où leurs connaissances et leur intérêt pour le sujet les rendraient particulièrement compétents. On peut être un expert des Triades et se retrouver en fin de compte en Turquie pour lutter contre l'héroïne du Sud-Ouest asiatique. Les chefs de la DEA considèrent qu'en limitant la durée des séjours et en mutant ses hommes au hasard, elle rend les tentatives de corruption plus difficiles.

La DEA compte d'excellents agents pour lutter contre les Triades. Le chef de la brigade spéciale de New York chargée des trafiquants chinois parle couramment le cantonais et le mandarin. Il est considéré comme l'un des principaux experts des Triades en Amérique. Les techniciens du renseignement, aussi bien à Hong Kong qu'à Chiang Mai, sont des encyclopédies vivantes. Ils connaissent tous les aspects du crime chinois. Malheureusement, ils sont l'exception. Tant qu'on ne fera pas de la lutte contre les trafiquants de drogue un objectif prioritaire, les efforts de la DEA resteront vains.

Le système de promotion interne de la DEA, fondé sur des points, oblige les agents à se concentrer sur les objectifs criminels les plus « médiatisés ». Un agent en poste dans une ville des États-Unis doit établir d'abord une échelle des priorités parmi les groupes de trafiquants sous sa juridiction puis prouver qu'il progresse dans sa lutte contre ces groupes. Si les journaux de Chicago et la télévision ne parlent que de la filière d'héroïne mexicaine, peu d'agents se préoccuperont de la filière chinoise. Arrêter un groupe de trafiquants mexicains n'est peut-être pas aussi important que de démanteler un réseau Tong mais l'agent de Chicago est sûr que toute l'affaire sera couverte par les médias, ce qui

signifie des points pour sa promotion et les félicitations du quartier général de la DEA à Washington.

Par ailleurs, outre le système de promotion, les agents ont une tendance naturelle à s'attaquer aux trafiquants les plus en vue. Il est assez fréquent de voir, aux informations du soir, des groupes de Colombiens ou de Boliviens poussés devant les caméras, le visage dissimulé sous un chandail ou une veste. L'image qui suit montre invariablement les agents victorieux devant une table où s'empilent sachets de cocaïne, coupures de monnaie et armes ultra-modernes. Ceci représente la campagne de presse à laquelle se livre la DEA. Bien que cette « Focalisation » des médias ait peu d'effet sur les seigneurs de la drogue, elle en a malheureusement sur les hommes politiques de Washington lorsqu'il s'agit de voter le budget annuel. Les chefs de la DEA savent qu'aucune commission sénatoriale ne prendra le temps d'écouter un groupe d'agents expliquer l'importance de l'arrestation de deux vieux Chinois membres d'un Tong transportant une livre d'héroïne.

« Ce que les hommes politiques veulent savoir, c'est combien de saisies d'héroïne vous avez effectuées et combien de gens vous avez arrêtés », m'explique un agent de la DEA à Washington. Vous avez intérêt à pouvoir leur dire que les chiffres s'élèvent chaque année. Les saisies et les arrestations, ils comprennent, mais le détail des rouages du réseau international que vous venez de démanteler, ça ils s'en moquent. Ils veulent que tout soit simple. Qui sont les bons, qui sont les méchants ? Voilà. Rien de compliqué. Sinon, ils commencent à bâiller et ne vous écoutent plus.

« Alors, que pensez-vous que va faire le fonctionnaire moyen de la DEA ? Essayer de pénétrer au cœur d'une culture que personne ne comprend ? Apprendre une langue que personne ne parle dans l'espoir de démanteler une filière étrangère dont tout le monde se fiche ? Ou bien s'attaquer aux jeunes Latinos avec leurs voitures de sport et leurs chaînes en or qui importent cinq cents kilos de cocaïne colombienne tous les deux mois ? Il choisira toujours les plus voyants. C'est une des raisons pour lesquelles les

Chinois s'en tirent si bien depuis si longtemps. Ils savent que nous concentrons plutôt nos efforts sur le genre de criminel qui correspond à l'idée que s'en fait le public. C'est pourquoi les Chinois ont opté pour la discrétion. Si un agent de la DEA a accumulé assez de preuves pour faire coffrer une bande de malfrats italiens, tout le monde le félicite. On a tous vu *Le Parrain*. La Mafia, on connaît. Mais si, en rentrant, ce même agent annonce à sa femme qu'il vient d'arrêter deux petits Jaunes dont elle n'a jamais entendu parler et dont le nom est d'ailleurs imprononçable, elle se contentera de hausser les épaules. Vous obtenez le même genre de réaction de vos supérieurs. »

La DEA commence seulement à se rendre compte que privilégier la lutte contre la cocaïne, la marijuana et la Mafia italienne a été une erreur. Pendant ce temps, les Chinois se sont tranquillement emparés de plus de la moitié du marché de l'héroïne et la DEA est mal préparée pour l'assaut qui s'annonce. En dépit des quelque cinq cent mille toxicomanes invétérés qui consomment chaque année aux Etats-Unis huit tonnes de stupéfiants, l'héroïne est devenue une épidémie oubliée. Alors que la presse ne s'en préoccupe plus depuis 1980, la consommation de l'héroïne dans le monde n'a jamais été plus importante.

Le chef de la DEA à New York, Robert Stuttmann, admet « que ces groupes posent un vrai problème aux autorités et aux services de police. Nous avons affaire à une culture et à des langues que nous connaissons très mal, sans parler des dialectes. Les agents qui parlent le chinois sont peu nombreux et isolés. » En 1983, l'héroïne du Sud-Est asiatique représentait 3 pour cent du marché de New York. En 1987, 40 pour cent. En 1988, la « chinoise » atteignait près de 70 pour cent. « C'est un des retournements de situation les plus spectaculaires et significatifs jamais observés dans le domaine policier. »

La DEA n'est pas la seule agence fédérale à être débordée. Le FBI s'est laissé considérablement distancer dans cette chasse aux Triades. Il n'a produit aucun rapport sur cette question jusqu'en 1985. En 1987, pour la septième fois de

son histoire, le FBI a considéré la lutte contre le crime chinois comme une priorité. Le service des douanes compte peu d'experts chinois. L'IRS, le fisc américain, n'a pas réussi à contrecarrer le processus de blanchiment de l'argent aux Etats-Unis et encore moins le système bancaire sophistiqué de Hong Kong.

Même lorsqu'elles décident de lutter contre les Triades et l'héroïne du Sud-Est asiatique, les agences mènent des opérations qui se terminent par des querelles et des désaccords. Les criminels en bénéficient. Il arrive que deux agences enquêtent sur la même personne ou sur le même réseau et refusent de partager des informations capitales, chacune d'elles espérant rendre son enquête publique avant l'autre et s'en attribuer seule le mérite. Même en cas de coopération, les enquêtes prennent souvent des directions différentes. L'IRS se concentre sur les aspects financiers, alors que les douanes peuvent n'être concernées que par une cargaison de stupéfiants arrivant dans un port. Le résultat, c'est qu'elles perdent du temps à suivre différentes pistes et à faire bien des choses en double. Il leur arrive d'effectuer des arrestations prématurées, permettant ainsi au « gros poisson » de s'échapper. Et ceci parce qu'une agence a démarré avant le signal pour tenter de coiffer sa rivale au poteau.

La situation s'est détériorée au point que parfois, dans certaines affaires, une agence file et arrête les agents secrets d'une autre. Cela arrive surtout entre la DEA et les douanes. En règle générale le service des douanes des Etats-Unis travaille par l'intermédiaire de faux vendeurs de stupéfiants à la recherche d'acheteurs. Les douanes veulent démasquer les importateurs. Mais le travail de la DEA consiste aussi à acheter des stupéfiants afin de découvrir les principaux grossistes. Parfois un agent secret de la DEA « achète » de la drogue à un « dealer » des douanes, chaque groupe essayant alors d'arrêter l'autre.

Si l'action des agents fédéraux est entravée par cette concurrence et cette fragmentation, la lutte contre les Triades n'existe pratiquement pas pour les polices locales.

Au niveau des Etats, les autorités ne se sont pas intéressées, jusqu'à présent, au crime organisé chinois et au trafic de l'héroïne, à l'exception du procureur général de Californie, John Van de Kamp. C'est le premier personnage officiel qui reconnaisse le caractère international du problème et mette tout en œuvre pour le combattre. Mais Kamp n'est pas suivi. Il n'y a pas de coopération entre les États sur ces questions, pas d'actions coordonnées et la plupart d'entre eux ne disposent pas du moindre spécialiste des Triades.

Quant à la police locale, elle ne s'intéresse qu'aux crimes commis dans ses propres villes et non à des centaines ou des milliers de kilomètres de chez elle. Il est difficile de convaincre un policier de New York que le gang chinois contre lequel il lutte fait partie d'un réseau étendu à tout le pays et qu'il devrait mener ses enquêtes en collaboration avec d'autres villes. Si la police locale enquête sur un criminel et que celui-ci parte s'installer ailleurs, elle laisse tomber l'affaire. Plus personne ne s'en préoccupe. Très peu de policiers ont le courage et l'énergie de poursuivre une enquête qui ne leur incombe théoriquement plus. En outre, les policiers craignent, si l'affaire prend trop d'ampleur, que les fédéraux ne mettent le nez dedans et s'en emparent. Dans ces cas-là, la police locale ne joue plus qu'un rôle d'assistance à l'agence fédérale.

John McKenna, de San Francisco, a été l'un des rares policiers à comprendre la gravité de l'affaire des Triades et à coopérer avec la police fédérale et celle du Canada. Le sergent Barry Hill de Toronto, l'inspecteur Joe Carone de Chicago et l'inspecteur Jon McVeely de New York travaillent également avec acharnement pour combattre ce fléau dont ils savent qu'il dépasse de beaucoup le cadre de leur municipalité. McKenna, en prenant sa retraite en 1986, a laissé un vide sur la côte ouest. Et les autres policiers à posséder autant de jugeote sont malheureusement peu nombreux et isolés.

Le problème sous-jacent, c'est que les préoccupations des polices municipales et d'Etat se limitent à leur propre juridiction alors que les criminels conçoivent et opèrent à

une échelle internationale. Les agences fédérales qui, elles, peuvent agir à l'échelle mondiale, se croient en compétition pour une tranche limitée du budget des services de police. Aux yeux de la plupart des responsables de la police fédérale, les budgets alloués par le Congrès pour lutter contre le crime et les trafiquants sont insuffisants. Pour se tailler la part du lion, il faut faire « mieux » que les autres agences fédérales. Cette rivalité entre la DEA, le FBI, l'IRS, le service de l'immigration et de la naturalisation et le service des douanes fait le jeu des criminels. Il n'y a pas suffisamment d'experts des Triades au niveau fédéral et le fait qu'ils soient ainsi à couteaux tirés nuit à leur efficacité.

Éliminer les Triades et arrêter ce déferlement d'héroïne avec des opérations de police sporadiques et fragmentées n'est peut-être pas possible. Une bataille efficace sur le plan légal se heurtera à de nombreux obstacles mais on peut certainement améliorer la façon dont la guerre est menée dans son ensemble. Il faudrait, en premier lieu, s'attaquer aux récoltes, à ces champs de pavots qui produisent mille cinq cents tonnes d'opium par an. Les montagnards ne cherchent pas à dissimuler leurs champs dont l'emplacement est connu des gouvernements et des agences de renseignement. Mais dès que le pavot est transformé en kilos d'héroïne, et se trouve mêlé à des centaines de milliers de tonnes de marchandises commerciales et à des millions de passagers, les choses se compliquent. Arrêter ce déferlement revient trop cher.

Les Etats-Unis devraient organiser un programme d'éradication dans le Triangle d'or. Ils devraient également encourager les récoltes de substitution avec programmes éducatifs pour les tribus montagnardes, leur proposant des cultures de rechange et des marchés pour les écouler. Pour les montagnards, c'est avant tout un problème économique. Ce sont les seuls maillons de la chaîne de l'héroïne qui ne réalisent pas d'énormes profits. Il ne faut que neuf cents dollars d'opium brut pour raffiner un kilo de « chinoise » qui sera vendu deux millions et demi de dollars dans les rues américaines. Si les montagnards pouvaient gagner davantage

en faisant pousser du café ou des haricots, ils abandonneraient l'opium. Les Etats-Unis devraient faire en sorte que les tribus trouvent un intérêt financier à adopter ces cultures de substitution. Une autre solution consisterait à payer purement et simplement les montagnards pour qu'ils renoncent à cultiver le pavot. Eliminer 70 pour cent de l'héroïne mondiale ne coûterait que soixante-quinze millions de dollars. Si on considère le fait que les toxicomanes new-yorkais volent, à eux seuls, un milliard de dollars chaque année pour se procurer leur dose, ce ne serait pas un mauvais investissement.

Les Etats-Unis devraient aussi supprimer l'aide économique et militaire aux pays qui refusent de détruire les champs de pavots. Si les pays producteurs ont besoin de l'aide américaine, ils doivent eux aussi faire un effort pour tarir le flot à sa source.

Il faudrait également cesser d'aider le Kuomintang du général Li et l'Armée chan unifiée de Kuhn Sa à travers les services secrets. Ces deux principaux trafiquants se vantent toujours de posséder les dernières armes américaines. Si la CIA ne les leur fournit pas elle-même par l'intermédiaire de sociétés écran, elle connaît parfaitement le pays qui expédie une partie de ses armes américaines au Triangle d'or. Si Taiwan distribue des armes achetées aux Américains, il faut peut-être envisager de lui couper l'aide militaire.

Pour rendre efficace l'action des différents services de police internationaux, il faudrait uniformiser les systèmes juridiques disparates. Les Etats-Unis possèdent une excellente législation, le dispositif Rico, qui permet d'inculper et d'emprisonner toute personne ayant pris part à une entreprise criminelle. C'est grâce à ce dispositif qu'on a pu incarcérer les principaux membres des Ghost Shadows de New York, y compris le chef du gang, Nicky Louie. Cette arme juridique n'existe qu'aux Etats-Unis et elle est d'une importance capitale. Outre l'adoption du dispositif Rico, les nations devraient consolider et élargir leurs lois sur les associations de malfaiteurs. Par ailleurs, la saisie des actifs dans les affaires de drogue devrait faire automatiquement

partie de l'arsenal juridique. L'obligation de fournir des preuves dans les cas de type fiscal devrait incomber aux suspects et non au gouvernement.

Les accords d'extradition devraient être universels pour le trafic de stupéfiants. Des pays comme Taiwan, sanctuaire des policiers corrompus et des barons de la drogue, devraient être mis au ban des nations, au même titre que l'Afrique du Sud pour sa politique d'apartheid. Les peines prévues par la loi devraient également être renforcées. Quoique les pays où la peine de mort est prévue pour ce genre de crime aient enregistré un fort déclin du trafic de la drogue, la peine capitale peut ne pas être un choix moralement acceptable pour toutes les nations. Mais il est certain qu'une peine maximum de douze ans, comme en Hollande, est trop légère pour les gros trafiquants de drogue.

Même dans les pays où les lois sont strictes et les peines plus lourdes, elles ne sont pas nécessairement respectées. Par exemple, dans l'Etat de New York qui possède en matière de drogue l'une des législations les plus sévères des Etats-Unis, les trois quarts des trafiquants arrêtés ne vont pas en prison. Il y a eu un arrêt presque total du fonctionnement du système pénal de l'Etat de New York. En 1985, on a procédé à quatre-vingt-cinq mille arrestations pour délit de drogue mais il n'y avait que trois juges disponibles pour juger les inculpés. Le résultat, c'est que moins de 1/2 pour cent des prévenus passe en jugement. Certains trafiquants sont arrêtés dix-huit ou vingt fois, retournent dans la rue en bénéficiant d'un sursis. Il ne suffit donc pas de disposer de lois sévères et de longues peines contre les trafiquants de drogue, il faut également disposer d'effectifs judiciaires suffisants pour gérer les nombreuses inculpations et prononcer les peines maximum. Cela suppose également un système carcéral adapté à l'importance numérique de tous ces prisonniers. Aux Etats-Unis, les prisons, surchargées, ont atteint le point de rupture.

Lutter contre la drogue à la source et au tribunal ne suffit pas. Il faut combattre la toxicomanie. Il est indispensable d'éduquer la population. Selon certains articles de presse

récents, « chasser le dragon » devient de plus en plus à la mode à Hollywood et à New York. Pour mille cinq cents dollars le gramme, des gens riches et inconscients passent de la cocaïne à l'héroïne pour s'offrir un nouveau et plus dangereux frisson. Par ailleurs, la DEA a découvert que les trafiquants chinois mélangent différentes variétés de « chinoise » fumable à des ampoules de « crack » — donnant ainsi à des milliers de jeunes des quartiers pauvres le goût de l'héroïne. Il est capital de faire comprendre à tous — de la starlette de Hollywood qui a trop d'argent au jeune du Bronx sud qui n'en a pas assez, que l'héroïne tue.

Mis à part ces initiatives qui pourraient éviter l'extension de la consommation d'héroïne, les programmes de désintoxication doivent être multipliés. Seule une partie des drogués de la ville de New York sont désintoxiqués à la méthadone dans des établissements publics. Si cette pratique de substitution de la méthadone était plus répandue, les profits tirés du marché de l'héroïne échapperaient en partie aux Triades chinoises. Mais le gouvernement n'est pas disposé à consacrer d'importants budgets pour guérir les toxicomanes de leur maladie.

Les suggestions visant à améliorer les efforts des services de police et du gouvernement dans la lutte contre les Triades n'ont peut-être pas beaucoup de chances d'être prises en compte. Selon les rapports des services secrets de Hong Kong, les profits réalisés par les Triades pour le seul trafic d'héroïne s'élèvent à quatre-vingts milliards de dollars. S'y ajoutent vingt ou vingt-cinq autres milliards provenant des jeux, de la prostitution et autres activités criminelles. Un syndicat du crime aussi riche et aussi puissant peut échapper facilement à la loi. Il a les moyens d'acheter la police, les procureurs, les juges et les autorités gouvernementales. C'est la corruption active qui permet aux Triades de développer leur empire. Les efforts entrepris pour éradiquer le pavot resteront vains. Les armées de l'opium du Triangle d'or continueront à disposer des toutes dernières armes américaines. Vraisemblablement, on n'arrivera jamais à établir les mêmes lois dans tous les pays du

monde. Les services de police continueront sans doute à se battre entre eux.

Voilà maintenant dix-sept ans que le président Nixon a déclaré la guerre à « l'ennemi public numéro un », l'héroïne. Malgré ses efforts pour démanteler les cartels de l'héroïne, la police américaine n'a pas obtenu beaucoup de résultats. Une mauvaise récolte dans le Triangle d'or a un impact plus néfaste sur les profits des Triades que n'importe quelle action de police. Il est possible que le Sida réussisse là où la loi a échoué. Selon les autorités, plus de 60 pour cent des toxicomanes américains sont peut-être porteurs du virus. Le nombre des victimes du Sida dans les vingt prochaines années va-t-il réduire le marché de l'héroïne et enlever aux Triades le plus gros de leurs revenus ? Mais penser qu'une maladie mortelle peut accomplir ce que n'ont pas réussi à accomplir les gouvernements et les forces de police n'est pas réjouissant.

Quant aux autres entreprises criminelles des Triades, la police doit s'attaquer à elles avec les méthodes qu'elle utilise déjà dans la lutte contre la Mafia italienne, c'est-à-dire la collaboration d'informateurs et la pénétration des cartels par les agents secrets. Il faut organiser un sérieux recrutement de policiers chinois. New York ne peut pas espérer gagner la guerre contre les Triades avec trente officiers de police parlant chinois sur un contingent de vingt-sept mille hommes. En 1985, Los Angeles hébergeait plus de cinq cent mille immigrants asiatiques et pourtant l'Asian Task Force ne comptait que quinze hommes, dont seulement quatre Chinois. Avec de tels chiffres, la police des Etats-Unis ne risque pas de faire obstacle à la criminalité chinoise et encore moins à l'invasion des Triades en 1997.

Il faudrait aussi essayer d'éduquer les habitants des Chinatowns et les inciter à déclarer les crimes qui y sont commis. On peut espérer que la nouvelle génération de Chinois considérera les services de police et les administrations locales comme des amis et non comme des ennemis. Les citoyens des quartiers chinois doivent s'unir et refuser d'être les victimes de l'« omertà » chinoise.

Les services de police américains devraient aussi faire un effort concerté pour tirer profit des quarante ans d'expérience que les Anglais et les Chinois de Hong Kong ont acquis au cours de leur lutte contre les Triades. Certes, ils n'ont pas toujours réussi, mais il n'est pas douteux que la police de Hong Kong en sait plus long sur les sociétés secrètes que n'importe quelle police du monde. En 1997, la hiérarchie de la police aura changé et de nombreux experts actuels de la Triade seront à la retraite. La Chine populaire limitera peut-être l'accès aux dossiers. Pourtant, bien qu'il soit temps de demander l'aide de la police de Hong Kong, peu d'agences américaines l'ont fait.

Tony Lee, un haut responsable des services secrets à Hong Kong, m'a dit : « Les services de police américains sont terribles. Ils ne nous demandent presque jamais de les aider et, quand ils le font, ils ne comprennent rien aux Triades et ne savent pas comment aborder le problème. Par exemple, aux Etats-Unis, l'empreinte digitale joue un rôle capital dans l'identification d'un criminel. Si nous recherchions un criminel américain à Hong Kong, nous demanderions ses empreintes aux Etats-Unis et les comparerions avec celles de notre suspect ici. Mais pour nous, il existe quelque chose d'aussi important que les empreintes, ce sont les caractères chinois d'un nom. Comme il n'y a aucun moyen de faire une traduction uniformisée des caractères chinois en anglais, les noms qu'on trouve dans les différents dossiers de police n'ont rien de commun. Le caractère chinois qui représente le nom prononcé "ing" est épelé de façon différente selon les gens. Ça peut donner "Eng" ou plus communément "Ng" mais parfois aussi "Ong" ou "Eing" et même "Enq".

« Si bien que lorsqu'un service de police américain veut des renseignements sur un criminel chinois, ou sur un membre d'une Triade, il doit nous donner le nom du type en caractères chinois. Nous avons beau le dire et le répéter, c'est une chose qu'on n'arrive pas à obtenir. Dans les requêtes, ils nous donnent toujours le nom américain. Naturellement, on ne trouve rien sur le criminel. En

général, on n'en n'entend plus parler pendant six mois, puis nous recevons une nouvelle requête — la même avec le nom en anglais. C'est dingue. Comment voulez-vous, s'ils n'arrivent même pas à nous communiquer un nom en chinois, qu'ils puissent travailler avec nous ? C'est la même chose avec les Européens. Je ne sais pas ce qu'ils feront lorsque les vrais Triades débarqueront. »

Bien qu'il y ait de sérieuses faiblesses dans la lutte anti-Triades, les services de police commencent à comprendre qu'ils vont devoir affronter un problème nouveau et très dangereux. En 1986, le Canada a lancé un cri d'alarme. Les services secrets avaient identifié onze cartels chinois liés au crime organisé. La police canadienne craignait un début d'exode des criminels de Hong Kong. En 1985, l'équivalent du FBI en Allemagne de l'Ouest constatait, dans un rapport, que l'héroïne turque qui, jusque-là, avait approvisionné les toxicomanes allemands, avait été remplacée par de l'héroïne du Sud-Est asiatique. En automne 1986, un rapport de la police londonienne parlait des Triades comme d'un réseau de « peur et de violence » et ajoutait que « la majorité, respectueuse de la loi, a peur de parler ». Scotland Yard identifiait la Triade Wo comme le premier cartel criminel de Grande-Bretagne, avec la 14C, le Sun Yee On, tous ceux-ci talonnés par le Shui Fong. Les Anglais concluaient que les Triades menaient « une campagne de terreur » à Londres. En 1986, le gouvernement australien se plaignait du nombre croissant de membres de la Triade sur son territoire. Des députés du parlement australien reprochaient à Hong Kong de ne rien faire pour s'opposer à cette sortie en masse des criminels de la colonie. Dans un autre rapport, datant de 1987, les Néerlandais constataient que les Chinois contrôlaient encore le crime organisé et le trafic de l'héroïne en Hollande.

Les services de police américains commencent à admettre la gravité du problème. Dans un rapport datant de 1985, John Van de Kamp, procureur général de Californie, tirait la sonnette d'alarme : « La Chine communiste ne tolérera pas l'activité criminelle de ces organisations. On s'attend à

ce que de nombreux membres de la Triade émigrent en Californie où vit déjà une communauté asiatique importante. » Le procureur général soulignait les problèmes que posaient la Triade Wo en Californie du Sud, la Triade Luen Kung Lok, préposée au blanchiment de l'argent à Los Angeles, la 14C dans les boîtes de nuit de l'État, et le Bambou unifié à Los Angeles, San Francisco Monterey Park et Daly City. En 1987, Van de Kamp alertait à nouveau les autorités. Les gangs asiatiques, disait-il, étaient à présent plus puissants que la Cosa Nostra. Et, selon lui, « la police craignait un déferlement des gangs de Hong Kong, violents et extrêmement organisés, dès 1997. Un pareil exode ne s'était pas vu depuis que Fidel Castro, ouvrant les portes de ses prisons en 1980, s'était débarrassé des pires éléments de la société cubaine, les " Marielitos ", qui avaient émigré en Floride. Miami n'est pas encore remise de cette catastrophe. »

L'Amérique a été lente à reconnaître la menace des Triades. Thomas Kolaslu, le patron du Federal Organized Crime Task Force fédéral, l'admet volontiers. « La police était tellement occupée par la Mafia qu'elle n'a réalisé qu'en 1975 que les Triades chinoises constituaient une menace bien plus inquiétante que la confrérie sicilienne. Les Tongs de Chinatown sont beaucoup plus organisés et efficaces que ne l'a jamais été la Mafia. »

William Weld, l'ancien responsable de la division criminelle du ministère de la Justice des États-Unis, craint aussi que la police ne soit absolument pas préparée à cette invasion de criminels chinois. « Avec les coupes sombres qu'on a faites dans la Cosa Nostra, nous nous demandons si, dans quelques années, les Asiatiques ne vont pas prendre le relais. C'est notre grande préoccupation. »

Fin 1986, les services de police américains, tout comme ceux de Grande-Bretagne, d'Australie, du Canada, de Hollande et d'Allemagne de l'Ouest étaient en état d'alerte. John McKenna, de San Francisco, a dit à la commission d'enquête sénatoriale : « Il reste peu de temps, 1997 n'est pas loin. » Tom Sheer, du FBI, a déclaré aux sénateurs :

« Les Triades ne peuvent agir dans un régime totalitaire comme elles le font dans un régime démocratique. Et c'est pour cette raison que nous allons avoir cette invasion de gangs criminels. » En 1987, le district attorney de Manhattan déclarait que la première menace de drogue à New York venait des Chinois.

« Les Chinois ont mis sur pied une entreprise criminelle bien définie, très complexe et sans pitié, dit l'inspecteur James Brady, d'Arlington en Virginie. A côté d'eux, les mafiosi vont finir par apparaître comme des enfants de cœur. »

Un agent de la DEA résumait la situation ainsi : « Les criminels chinois ont derrière eux des centaines d'années d'histoire et de tradition. Les risques ne leur font pas peur et ils suivent leurs chefs les yeux fermés. Ils vont prendre la relève. Ce n'est qu'une question de temps. Ce que vous avez vu jusqu'à présent n'est que la tête du dragon. Vous pouvez en être certain. »

En 1985, John Elder, le chef de la police de Monterey Park en Californie, territoire déjà envahi par les Triades chinoises, n'avait aucun doute sur ce que l'avenir nous réserve : « Le crime organisé asiatique finira par devenir le problème criminel numéro un des Etats-Unis dans les cinq prochaines années. A mon avis, nous allons regretter la Mafia sicilienne. » Sa prédiction, hélas, se vérifie de jour en jour.

Remerciements

Écrire un livre sur les empires de la pègre dont les profits annuels se chiffrent en dizaines de milliards de dollars est une tâche difficile. Les criminels utilisent des méthodes de plus en plus complexes pour dissimuler leur identité et leurs réseaux. Par ailleurs, les services de police hésitent à fournir des renseignements qui, publiés prématurément dans un livre, pourraient compromettre des années d'enquêtes. En fin de compte, l'obstination est toujours payante, et mes deux années de recherches ont abouti à des résultats beaucoup plus intéressants que je ne les imaginais au départ.

Pendant ces deux ans, j'ai enquêté dans dix-neuf pays, sur cinq continents. J'ai séjourné des mois en Europe et en Asie, y compris dans le Triangle d'or, sur les traces des gros trafiquants d'héroïne. J'ai passé plus de deux cents heures à enregistrer des entretiens avec des criminels, des « blanchisseurs » de narcodollars, des toxicomanes et des responsables de différents services de police, ce qui a représenté en tout neuf mille pages de notes. J'ai consulté plus de trente mille pages de documents, dont plus de trois mille viennent d'être rendus accessibles au public par le gouvernement des Etats-Unis. J'ai eu accès aux dossiers confidentiels de la police royale de Hong Kong, et bénéficié du total concours de la Drug Enforcement Administration, de la police des

Pays-Bas, de Thaïlande et de la police locale d'un certain nombre de grandes villes des Etats-Unis.

J'ai le sentiment d'avoir conduit une enquête très complète. Je prends l'entière responsabilité de l'exactitude des faits et des jugements émis. Une grande partie de mon travail n'aurait pas été possible sans l'aide d'un certain nombre de gens et d'organisations. Avant de les remercier, je veux rendre hommage à ma femme, Trisha, qui m'a accompagné dans la plupart de mes voyages, y compris dans des pays où le travail était dangereux et les conditions de vie éprouvantes. Devant les êtres sans visage, sans scrupule et sans espoir qui sont légion dans ce monde de criminels et de trafiquants de drogue, la sûreté de son jugement, son bon sens et son courage m'ont beaucoup aidé à conserver mon équilibre et à éviter les pièges inhérents à ce genre de recherches. A diverses reprises, elle m'a servi d'enquêtrice, de secrétaire, d'interviewer, d'organisatrice et de correctrice. Sans elle, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

Avant de donner la liste alphabétique de ceux qui m'ont aidé à mener ce projet à bien (tout en omettant volontairement le nom de certaines personnes désirant rester anonymes), je souhaite remercier tout particulièrement les amis, collègues et experts dont les conseils et le soutien m'ont été précieux pour résoudre les innombrables difficultés rencontrées dans le Sud-Est asiatique : Michael O'Neil, rédacteur en chef, Teresa Gibbs, enquêtrice, et Leticia S. Cortan, responsable des archives, d'*Asiaweek*, Hong Kong ; Alan Farrelly, rédacteur en chef, Judy Young, responsable des archives et May Chau, bibliothécaire au *South China Morning Post*, Hong Kong ; Derek Davies, rédacteur en chef, Jan Bradley, responsable des archives, et Emily Lau, reporter, au *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong ; Theh Chongkhadikij, rédacteur en chef, et Arunie Anne Ieamsuri, directrice de la rédaction au *Bangkok Post*. Tous ces journalistes se sont donné du mal pour me faire ouvrir des portes qui, sans leur intervention, me seraient restées fermées. Ils m'ont généreusement donné

accès aux dossiers confidentiels de leurs publications, et à des sources d'informations surprenantes et capitales.

Tony Paul, journaliste à *Asian Reader's Digest*, qui a été en contact avec un grand nombre de gens à travers toute l'Asie pendant ses vingt années de reportages, m'a très aimablement mis en rapport avec ses propres sources de renseignement.

Des membres de la police de Hong Kong m'ont accompagné jour et nuit dans mon enquête et aidé de bien des façons. C'est grâce à eux que j'ai pu recueillir autant d'informations sur les Triades. Je remercie tout spécialement le commissaire de police R. H. Anning qui, le premier, a donné l'exemple de cette coopération généreuse dont j'ai constamment bénéficié à Hong Kong. J'exprime aussi toute ma reconnaissance à K. L. Mak, chef du Customs Investigation Bureau ; à David Hodson, son directeur ; à Sydney Chau et David Thain, d'Interpol, à Hong Kong ; à Gordon Mortimer, commissaire de police à la brigade des stupéfiants ; à Brian Webster et Brian Merritt, inspecteurs à la police criminelle. John Bagley, chef de la brigade des stupéfiants ; A. P. Lee, directeur du Criminal Intelligence Bureau ; et T. R. Combs, du Commissioner's Office.

David F. Lee et Benny Kwong n'ont pas hésité à solliciter leurs importantes relations d'affaires au Moyen-Orient pour m'aider à surmonter nombre de difficultés. Leur soutien est allé bien au-delà de ce qu'exige l'amitié.

En Thaïlande, j'ai pu avoir accès aux sources et aux dossiers gouvernementaux grâce aux efforts constants du général Chavolit Yodmanee, directeur du Narcotic Control Bureau, du colonel Viraj Juttimita, chef du Narcotics Suppression Office, du commandant Blancherd Pongsirivan, commandant de la police des frontières à Chiang Mai, et du capitaine Wipon à Chiang Mai.

Sans l'attitude généreuse de l'inspecteur Richard Weijenburg, du National Criminal Intelligence Service à La Haye, et de l'inspecteur Arie Bax, de la police d'Amsterdam, mon enquête aux Pays-Bas aurait tourné court. Ces deux

hommes ont passé des heures avec moi afin que je puisse accéder à d'importantes informations.

Sans l'aide de plusieurs personnes aux Etats-Unis, l'histoire aurait été incomplète. John McKenna, ancien chef du Police Gang Task Force (la brigade antigang) à San Francisco est l'un des officiers de police qui en sait le plus sur les Triades et sur le crime organisé chinois. Il n'a jamais laissé aucune de mes requêtes, y compris les plus insignifiantes, sans réponse. Mike Yamaguchi, assistant attorney à San Francisco, m'a aidé dès la conception de mon projet. Edith Mirante, directrice du Projet Maje, une association du New Jersey qui milite pour la reconnaissance des droits des Chans, m'a été aussi d'un grand secours pour ce qui concernait le programme américain d'éradication du pavot dans le Triangle d'or. Elle m'a introduit parmi les factions rebelles birmanes et m'a évité bien des déboires.

J'ai également reçu une aide importante de la Drug Enforcement Administration. Sans l'assistance d'un grand nombre de ses agents, je n'aurais jamais obtenu tous les renseignements qui figurent dans ce livre. Certains de ces agents désirent rester anonymes parce qu'ils mènent en permanence des opérations secrètes, mais je n'insisterai jamais trop sur le rôle capital qu'ils ont joué dans mes enquêtes. Parmi ceux qui peuvent être publiquement remerciés : Stephen Tse, de San Francisco ; Greg N. Korniloff, Kahn Dougherty, Don Ferrarone et Morton Goren, de Washington DC. Robert Stuttman et Robert Strang, de New York ; William Wolff, de La Haye ; Mike Campbell, de Londres ; Jim Kennedy et Rolland Hughes, de Bangkok ; Ben Yarbrough, Mike Bansmere et Stephen Worobec, de Chiang Mai ; Jim Harris et George Harkin, de Hong Kong.

En priant ceux que j'aurais pu oublier de citer de bien vouloir m'en excuser, je tiens à remercier les gens qui m'ont aidé à réaliser ce projet :

Jeff Acerson, d'Orem, dans l'Utah ; Vera Ajjimanont, de Bangkok ; Alexander Anolik, Esq., de San Francisco ; Ron Bass, du California Attorney General Office à San Francisco ; Mark Boyd, de l'Information Bureau de Hong Kong,

à New York ; Fenton Bresler, de Londres ; J.C., de Bangkok ; l'inspecteur Joseph Carone, de Chicago ; Phisakdi Chakkaphak, de San Francisco ; Jean Chan, de la Narcotics Division de Hong Kong ; Paul Chang, de République dominicaine ; Cynthia Christfield, du United States Senate Permanent Subcommittee, Washington DC ; Robert W. Collins, Police de Monterey Park, Californie ; Tony Crittendon, Bureau of Organized Crime and Criminal Intelligence, terrorism Section Sacramento, Californie ; Barbara Crossette, du *New York Times*, à Bangkok ; Steve Czulegar, du United States Attorney Office, Los Angeles ; Michael Di Feo, ministère de la Justice à Washington DC ; Thomas Donnelly, Police Research, Hong Kong ; V.E., de Bangkok ; Denis Gray, de l'Associated Press à Bangkok ; Richard Haynes, département du trésor, Washington DC ; Richard W. Held, FBI, San Francisco ; Cat Hon, journaliste à *The South China Morning Post*, Hong Kong ; E. D. Howard, Washington DC ; E.K., Bangkok ; Joseph G. Ferrara, Esq, New York ; Lillian Fong, Los Angeles ; Robert B. Kaiman, Federal Reserve System, Washington DC ; Akber Khan, Hong Kong ; David E. Kaplan, Center for Investigative Reporting, San Francisco ; A.E.L., Rangoon ; B.L., Hong Kong ; Bob Labi, Micro-Rent, Londres ; Malcom Levene, Londres ; David Llewellyn, Hong Kong ; Chip Lowenstein, United States Attorney's Office, New York ; Anne Lughart, *Panorama Magazine*, Haarlem, Pays-Bas ; S. S. Lung, Hong Kong ; Richard Mangan, Drug Enforcement Administration, San Francisco ; Dick Mann, Highland Development Project, Chiang Mai ; David Marwell, Washington DC ; Alice T. McGillion, New York Police Department, New York ; Sergeant James McVeety, New York Police Department, New York ; A.N., Panama ; Michael Nearny, United States Attorney's Office, San Francisco ; Commandant Benny Ng, police royale de Hong Kong, Kowloon ; Jeanette Oberle, University Microfilms, Ann Arbor, Michigan ; lieutenant Peter Otten, San Francisco Police Department, San Francisco ; Nigel Parker, Chiang Mai ; Anne C. Paul, Hong Kong ; Gloria Posner,

San Francisco ; Norachai Prasertmanukitch, Chiang Mai ; R.T.R., Taipeh, Taiwan ; lieutenant Frank Rahill, Police Gang Task Force, New York ; S. Jeffrey Ross, ministère de la Justice, Washington DC ; D.C. Joseph Russoniello, United States Attorney, San Francisco ; Nancy Ryan, District Attorney's Office, New York ; T.D.S., Singapour ; l'inspecteur James Sakoda, Los Angeles Department, Washington DC ; Ann Skillian, New York Public Library, New York ; David Smith, *Asiaweek*, Hong Kong ; Ian Lacy Smith, commandant en second, police royale de Hong Kong, Kowloon ; Lionel Stewart, Drug Enforcement Administration, Washington DC ; Lee Strickland, Central Intelligence Agency, Washington DC ; Sangworn Suntisuk, Chiang Mai ; Surapol Tourn-ngern, *Bangkok Post*, Bangkok ; lieutenant-colonel Sawanit Trikityanukul, Bangkok ; Sven Van De Kampner, Londres ; Anne Vitale, United States Attorney's Office, New York ; Y. W. Penang ; Robert Walsh, FBI, Chicago ; Michael Wilson, FBI, Chicago ; Sylvia Woo, Hong Kong ; Lui Yi, VCT, New York ; Jim Young, Chiang Rai, Thaïlande ; Y.Y., Bangkok.

Un livre qui nécessite des mois d'enquêtes à travers le monde coûte extrêmement cher. Ce projet a reçu le soutien financier de diverses sociétés. Je remercie tout spécialement Zenith Data System of America, Olympus Optical Company, Wordperfect Corporation, Silver Reed Corporation of America, Sheraton Hotels (Bangkok), Hyatt Regency (Hong Kong), et les hôtels Méridien (Bangkok).

Je tiens aussi à exprimer toute ma reconnaissance à Gladys Justin Carr, éditrice, vice-présidente de McGraw-Hill, Peter C. Grenquist, directeur général, et Tom Quinn, qui a annoté mon texte. J'ai reçu d'eux toute l'attention qu'un auteur peut attendre de son éditeur. Tom Quinn a donné forme au manuscrit et sa contribution m'a été très précieuse. Enfin, comme toujours, mon agent littéraire et amie, Pam Bernstein, m'a soutenu dès la naissance de ce projet qui, sans son remarquable sens des affaires, n'aurait jamais vu le jour.

S'il est vrai que ce livre n'aurait pas été possible sans l'aide de tous ceux que je viens de citer, je n'en suis pas moins responsable de ce qui a été écrit ou involontairement passé sous silence.

Bibliographie

Livres et Brochures

- ALEXANDER, Garth : *The Invisible China : The Overseas Chinese and the Politics of Southeast Asia*, Macmillan, New York, 1973.
- ASHMAN, Charles : *The CIA-Mafia Link*, Manor Books, New York, 1975.
- BASTIN, John, et Harry J. BENDA : *A History of Modern Southeast Asia*. Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J., 1968.
- BEECHING, Jack : *The Chinese Opium Wars*, Harcourt, Brace, Jovanovich, New York, 1975.
- BIANCO, Lucien : *Origins of the Chinese Revolution : 1945-1949*, Stanford University Press, Stanford, Calif., 1971.
- BLOODWORTH, Dennis : *An Eye for the Dragon : Southeast Asia Observed*, Farrar, Strauss & Giroux, New York, 1970.
- BLYTHE, Wilfred : *The Impact of Chinese Secret Societies in Malaya*, Oxford University Press, Londres, 1969.
- BOTJER, George : *A Short History of Nationalist China : 1919-1949*, G. P. Putnam's Sons, New York, 1979.
- BOZAN, Jian, et al. : *A Concise History of China*, Foreign Languages Press, Pékin, 1981.
- BRESLER, Fenton : *The Chinese Mafia*, Stein & Day, Briarcliff Manor, N.Y., 1981.
- CHESNEAUX, Jean, et al. : *China from the 1911 Revolution to Liberation*, Pantheon Books, New York, 1977.

- *China from the Opium Wars to the 1911 Revolution*, Pantheon Books, New York, 1976.
- ed. : *Popular Movements and Secret Societies in China, 1840-1950*, Stanford University Press, Stanford, Calif., 1972.
- COYE, Molly Joel, et Jon LIVINGSTON, eds. : *China Yesterday and Today*, Bantam Books, New York, 1979.
- DARLING, Frank C. : *Thailand and the United States*, Public Affairs Press, Washington, D.C., 1965.
- EMBREE, John F., et William L. THOMAS, Jr. : *Ethnic Groups of Northern Southeast Asia*, Yale University Press, Southeast Asian Studies, New Haven, 1950.
- EPSTEIN, Edward Jay : *Agency of Fear : Opiates and Political Power in America*, G. P. Putnam's Sons, New York, 1977.
- FURUYA, Keija : *Chiang Kai-shek : His Life and Times*, St. John's University Press, Annapolis, Md., 1981.
- GIRLING, John L. S. : *Thailand : Society and Politics*, Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1976.
- GOLDSMITH, Margaret : *The Trail of Opium*, Robert Hale Unlimited, Londres, 1939.
- HAHN, Emily : *Chiang Kai-shek : An Unauthorized Biography*, Doubleday, Garden City, N.Y., 1955.
- HAUSER, Ernest : *Shanghai : City for Sale*, Harcourt Brace, New York, 1940. *Hill Tribes of Thailand* : Tribal Research Institute, Chiang Mai, Thailand, 1986.
- HOOKHAM, Hilda : *A Short History of China*, New American Library, New York, 1972.
- ISAACS, Arnold R. : *Without Honor : Defeat in Vietnam and Cambodia*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1983.
- KAPLAN, David E., et Alec DUBRO : *Yakuza : The Explosive Account of Japan's Criminal Underworld*, Addison-Wesley, Menlo Park, Calif., 1986.
- KARNOW, Stanley : *Vietnam : A History*, Macmillan, New York, 1982.
- KEYES, Charles F. : *The Golden Peninsula : Culture and Adaptation in Mainland Southeast Asia*, Macmillan, New York, 1977.
- KOEN, Ross Y. : *The China Lobby in American Politics*, Macmillan, New York, 1960.
- LAMOUR, Catherine, et Michel LAMBERTI : *The Second Opium War*, Penguin Books, Londres, 1974.
- LEARY, William M. : *Perilous Missions : Civil Air Transport and*

- CIA *Covert Operations in Asia*, University of Alabama Press, University, Ala., 1984.
- LEBAR, Frank M., Gerald C. HICKEY et John K. MUSGRAVE : *Ethnic Groups of Mainland Southeast Asia*, Human Relations Area Files Press, New Haven, 1964.
- LOH, Pichon P. Y. : *The Early Chiang Kai-shek*, Columbia University Press, New York, 1971.
- LYMAN, Stanford M. : *Chinese Americans*, Random House, New York, 1974.
- MACKENZIE, Norman : *Secret Societies*, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1971.
- MARCHETTI, Victor, et John D. MARKS : *The CIA and the Cult of Intelligence*, Dell Publishing Co., New York, 1974.
- MCOY, Alfred W. : *Drug Traffic : Narcotics and Organized Crime in Australia*, Harper & Row, Sydney, Australia, 1980.
- *The Politics of Heroin in Southeast Asia*, Harper & Row, New York, 1972.
- MOSCOW, Alvin : *Merchants of Heroin*, Dial Press, New York, 1968.
- MUSTO, David M. : *The American Disease : The Origins of Narcotics Control*, Yale University Press, New Haven, 1973.
- NEES, Brett De Barry et VICTOR G. : *Longtime Californ*, Houghton Mifflin Co., Boston, 1974.
- NELLI, Humbert S. : *The Business of Crime*, University of Chicago Press, Chicago, 1976.
- O'CALLAGHAN, Sean : *The Triads*, W. H. Allen & Co., Londres, 1978.
- The Opium War* : Foreign Languages Press, Pékin, 1976.
- OWEN David Edward : *British Opium Policy in China and India*, Yale University Press, New Haven, 1934.
- PUNAHITANOND, S., C. SITHI-AMORN, et Y. ONTHUAM : *An Interpretative Epidemiology of Drug Dependence in Thailand*, Institute of Health Research, Chulalongkorn University, Bangkok, 1978.
- PURCELL, Victor : *The Chinese in Southeast Asia*, Oxford University Press, Londres, 1951.
- RANELAGH, John : *The Agency : The Rise and Decline of the CIA*, Simon & Schuster, New York, 1986.
- REID, Ed. : *The Grim Reapers*, Bantam Books, New York, 1969.
- ROBERTSON, Frank : *Triangle of Death : The Inside Story of the Triads*, Routledge & Kegan Paul, Ltd., Londres, 1977.

- SALISBURY, Harrison E., ed. : *Vietnam Reconsidered : Lessons from a War*, Harper & Row, New York, 1984.
- SCHRIFFRIN, Harold Z. : *Sun Yat-sen and the Origins of the Chinese Revolution*, University of California Press, Berkeley, 1970.
- SCOTT, J. M. : *The White Poppy*, William Heinemann, Ltd., Londres, 1969.
- SEAGRAVE, Sterling : *The Soong Dynasty*, Harper & Row, New York, 1985.
- SIRAGUSA, Charles : *The Trail of the Poppy*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J., 1966.
- SKINNER, G. William : *Chinese Society in Thailand : An Analytical History*. Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1957.
- *Leadership and Power in the Chinese Community in Thailand*, Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1958.
- SNEPP, Frank : *Decent Interval : The American Debacle in Vietnam and the Fall of Saigon*, Penguin Books, Harmondsworth, Angleterre, 1980.
- SPENCER, C. P., et V. NAVARATNUM : *Drug Abuse in East Asia*, Oxford University Press, Kuala Lumpur, Malaysia, 1981.
- STAUNTON, William : *The Triad Society or Heaven and Earth Association*, Kelly and Walsh, Ltd., Hong Kong, 1900.
- TAYLOR, Robert H. : *Foreign and Domestic Consequences of the KMT Intervention in Burma*, Data Paper n° 93, Southeast Asia Program, Cornell University, N.Y., 1973.
- TRAGER, Frank N. : *Burma : From Kingdom to Republic*, Praeger, New York, 1966.
- TUCHMAN, Barbara W. : *Stilwell and the American Experience in China : 1911-1945*, Macmillan, New York, 1970.
- WALEY, Arthur : *The Opium War Through Chinese Eyes*, Macmillan, New York, 1958.
- WILLIAMS, Lea E. : *The Future of the Overseas Chinese in Southeast Asia*, McGraw-Hill, New York, 1966.
- WISE, David, et Thomas B. ROSS : *The Invisible Government*, Random House, New York, 1964.
- YOUNG, Gordon : *The Hill Tribes of Northern Thailand*, Siam Society, Bangkok, 1969.

Mémoire non publié

WOROBEC, Stephen Francis : « International Narcotics Control in the Golden Triangle of Southeast Asia », Claremont University, 1984.

Documents officiels non publiés

« Analysis Report on the Central Registry for Drug Addicts », avril 1972-mars 1974, Hong Kong, 1974.

« Bureau of Narcotics and Dangerous Drugs. The World Opium Situation », Washington, s. d.

Drug Enforcement Administration : « Heroin Source Identification for U.S. Heroin Market, 1972, 1973, 1974 et 1975 », Washington, s. d.

Royal Hong Kong Police : « Asian Crime/Gangs », document confidentiel préparé pour le commissaire de police par le Criminal Intelligence Bureau, 12 mai 1986.

- « The Chuk Luen Bong Triad Society », Criminal Intelligence Division, 1985.

« Discussion Document on Options for Changes in the Law and in the Administration of the Law to Counter the Triad Problem », avril 1986.

- « Hong Kong Triads and Organized Crime : The 14C Triad Society », 10 décembre 1986.

« Organized Crime », document confidentiel préparé pour le commissaire de police par le Criminal Intelligence Bureau, 2 mai 1986.

- « Secret Societies », document confidentiel préparé pour le commissaire de police par le Criminal Intelligence Bureau, 2 mai 1986.

San Francisco Police Department : « Asian Crime : Organized and Street Level », Intelligence-Gang Task Force, 1985.

United Nations Fund for Drug Abuse Control : « Crop Replacement and Community Development Project : Progress Report, septembre 1972-juin 1973 », Bangkok, 1973.

U.S. Department of Justice, Bureau of Narcotics and Dangerous Drugs, Strategic Intelligence Office : « Chemical Requirements for Opium Refining in Southeast Asia », 1972.

Documents officiels publiés

- Attorney General of California, Annual Report to the California Legislature. *Organized Crime in California*. 1982-1986.
- *Triads — The Mafia of the Far East*. Criminal Intelligence Bulletin, 1973.
- BRADY, John J. : *The U.S. Heroin Problem and Southeast Asia*. Report of the Committee on Foreign Affairs, House of Representatives, U.S. Government Printing Office, Washington, 1973.
- BUNGE, Frederica M., ed. : *Thailand : A Study Country*, U.S. Government Printing Office, Washington, 1981.
- Cabinet Committee on International Narcotics Control, *World Opium Survey 1972*, U.S. Government Printing Office, MDNM/Washington, 1972.
- Department of Public Welfare, Ministry of Interior : *Hill Tribes and Welfare in Northern Thailand*. Bangkok, août 1971.
- Federal Bureau of Investigation, Organized Crime Section, Criminal Investigative Division : *Oriental Organized Crime*, U.S. Department of Justice, Washington, janvier 1985.
- Government of the Union of Burma : *Burma and the Insurrections*, Rangoon, 1949.
- Hong Kong : First Report of the Commission of Inquiry Under Sir Alistair Blair-Kerr*, Hong Kong Government Printer, 1973.
- *White Paper on Triad Riots, 1956*, Hong Kong Government Printer, 1958.
- *Narcotics Report*, The Action Committee Against Narcotics, Hong Kong, 1985.
- *Second Report of the Commission of Inquiry Under Sir Alistair Blair-Kerr*, Hong Kong Government Printer, 1973.
- Interpol, International Criminal Police Review, *Chinese Triad Societies*, octobre 1986.
- MANSFIELD, Mike : *Postwar Southeast Asia*, U.S. Government Printing Office, Washington, 1971.
- MORGAN, W. P. : *Triad Societies in Hong Kong*, Hong Kong Government Printer, 1964.
- MURPHY, Morgan F., et Robert H. STEELE : *The World Heroin Problem*. U.S. Government Printing Office, Washington, 1971.
- Report of the President's Commission on Organized Crime, *Organized Crime of Asian Origin*, U.S. Government Printing Office, Washington, octobre 1984.

- Royal Hong Kong Police : *The Chuk Luen Bong Triad Society*.
Hong Kong Government Printer, 1985.
- *The Illicit Manufacture of Diacetylmorphine Hydrochloride*.
(N°. 4 Grade), s. d.
 - *Triad Societies in Hong Kong*, Hong Kong Government
Printer, 1974.
- Singapore Police Force : *Chinese Secret Societies in Singapore*,
Criminal Investigative Division, 1963.
- The Strategy Council on Drug Abuse : *Federal Strategy for Drug
Abuse and Drug Traffic Prevention*, 1976, U.S. Government
Printing Office, Washington, 1976.
- Thailand Narcotics Annual Report* : Office of the Narcotics
Control Board, Office of the Prime Minister, 1985.
- Union of Burma, Ministry of Information, *Kuomintang Aggres-
sion Against Burma*, Rangoon, 1953.
- United Nations. *Report of the International Narcotics Control
Board, 1980-1986*.
- *Report of the United Nations Survey Team on the Economic
and Social Needs of the Opium Producing Areas in Thailand*,
Government Printing Office, Bangkok, 1968.
- U.S. Central Intelligence Agency, Office of Current Intelli-
gence : *Chinese Nationalist Irregulars in Southeast Asia*,
Memorandum, OCI n° 3376-61, 29 juillet 1961. Declassified
Document (77) 162E.
- U.S. Congress : *The Narcotics Situation in Southeast Asia : The
Asian-Connection*, 94^e congrès, 1^{re} session, U.S. Government
Printing Office, Washington, 1975.
- *Proposal to Control Opium from the Golden Triangle and
Terminate the Shan Opium Trade*, 94^e congrès, 1^{re} session,
U.S. Government Printing Office, Washington, 1975.
 - *Review of Attorney General's Trip to Asia in Regard to the
Narcotics Situation*, 97^e congrès, 2^e session, U.S. Government
Printing Office, Washington, 1982.
- U.S. Congress, House of Representatives, Select Committee on
Narcotics Abuse and Control : *Southeast Asian Narcotics*.
95^e congrès, 1^{re} session, U.S. Government Printing Office,
Washington, 1978.
- *The U.S. Heroin Problem and Southeast Asia*. 93^e congrès,
1^{re} session, Committee on Foreign Affairs, U.S. Government
Printing Office, Washington, 1973.

- *U.S. Aid Operations in Laos*. 86^e congrès, 1^{re} session, U.S. Government Printing Office, Washington, 1959.
- U.S. Department of the Army : *Minority Groups in Thailand : Ethnographic Study Series*, U.S. Government Printing Office, Washington, 1970.
- U.S. Department of State, Bureau of International Narcotics Matters, *International Narcotics Control Strategy Report*, 1962, mars 1987.
- U.S. General Accounting Office : *If the U.S. is to Develop an Effective International Narcotics Control Program, Much More Must Be Done*, U.S. Government Printing Office, Washington, 1973.
- WOLFF, Lester : *The Narcotics Situation in Southeast Asia*, U.S. Government Printing Office, Washington, 1973.

Articles de presse

- « America Targets the Asian Connection », *Asiaweek*, Hong Kong, 22 mars 1985.
- « Ask the CIA », *Asiaweek*, Hong Kong, 18 novembre 1977.
- BIN, Lin : « Triad Heavies Don't Spare Snooker Cops », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 22 décembre 1985.
- « Triads Spread Their Wings Abroad », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 14 septembre 1986.
- BOUCARD, Louis et André : « On the Warlords Trail », *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong, 29 mai 1981.
- BOYD, Alan : « In the Opium Den », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 13 mai 1987.
- BROWNING, Frank, et Banning GARRETT : « The New Opium War », *Ramparts*, vol. 9, 1971.
- BURUMA, Ian, et John MCBETH : « An East-side Story... », *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong, 27 décembre 1984.
- BUTTERFIELD, Fox : « Chinese Crime Network Reported Moving Into Areas of the U.S. », *The New York Times*, 30 novembre 1986.
- « Chinese Organized Crime Said to Rise in the U.S. », *The New York Times*, 13 janvier 1985.
- CHEUNG, Walter : « Influence of Triads " Serious " », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 10 juin 1985.

- « Local Crime Syndicates Exuding Sophistication », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 24 septembre 1986.
- « Police "Powerless" to Halt Triad Meets », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 16 avril 1986.
- « Prisoner Triad Links "Alarming" », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 4 novembre 1986.
- CHOI, Frank : « Tackle School Triad Problem », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 7 novembre 1986.
- « Triads "Threat" to New Hawker Plan », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 9 octobre 1985.
- CHUGANI, Michael : « NY Aid Sought in Triad War », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 25 novembre 1985.
- « Cockpit of Anarchy », *Asiaweek*, Hong Kong, 29 mai 1981.
- COHEN, Paul T. : « Opium and the Karen : A Study of Indebtedness in Northern Thailand », *Journal of Southeast Asian Studies*, vol. 15, n° 1, mars 1984.
- CROSSETTE, Barbara : « An Opium Warlord's News Conference Spurs Burma and Thailand to Battle Him », *The New York Times*, 22 février 1987.
- « The War on Opium : More Than Just a Pipe Dream », *The New York Times*, 18 octobre 1984.
- « DA Hits Chinese Connection », *New York Daily News*, 29 janvier 1987.
- DALY, Michael : « The War for Chinatown », *New York Magazine*, 14 février 1983.
- DELANEY, William P. : « On Capturing an Opium King », *Society*, septembre-octobre 1974.
- DESSAINT, Alain Y : « The Poppies Are Beautiful This Year », *Natural History*, LXXXI, n° 2, 2 février 1972.
- DIKKENBERG, John : « Child Prostitution Racket Booming », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 6 juillet 1986.
- « Drug War Goes On », *Asiaweek*, Hong Kong, 18 novembre 1977.
- FALCO, Mathea : « The Big Business of Illicit Drugs », *The New York Times Magazine*, 11 décembre 1983.
- FARNSWORTH, Clyde H : « "The Compagny" As Big Business », *The New York Times*, 4 janvier 1987.
- FIELD, A., et P. A. TARARIN : « Opium in China », *British Journal of Addiction*, vol. 64, 1970.
- FRANK, Allan Dodds : « See No Evil », *Forbes*, 6 octobre 1986.
- GOOI, Kim : « Getting Behind the Legend of Kuhn Sa, the

- Opium King », *New Straits Times*, Hong Kong, 27 janvier 1986.
- GRANDSTAFF, T. B. : « The Hmong, Opium and the Haw : Speculations on the Origins of Their Association », *Journal of the Siam Society*, juillet 1979.
- HUGH, A. Y. : « Significance of Secret Societies in Chinese Life », *China Weekly Review*, 10 septembre 1927.
- IGNATIUS, Adi : « Casino Boss Keeps Hong Kong Waiting », *The Asian Wall Street Journal*, Hong Kong, 26 mars 1987.
- JANSSEN, Peter : « Narcotics Trade Up for Grabs in Golden Triangle », *The Island*, Sri Lanka, 25 novembre 1986.
- JOHNSON, Marguerite : « The Great Opium War », *Time*, 1^{er} mars 1982.
- KAPLAN, David E., Donald GOLDBERG, et Linda JUE : « Enter the Dragon », *San Francisco Focus*, décembre 1986.
- KAYLOR, Robert : « How Bustling Hong Kong Copes With Uncertainty », *U.S. New & World Report*, 27 juin 1983.
- KERR, Peter : « Chasing the Heroin From Plush Hotel to Mean Streets », *The New York Times*, 11 août 1987.
- « Chinese Now Dominate New York Heroin Trade », *The New York Times*, 9 août 1987.
- « On the Heroin Battlefield, Half a World Away in Asia », *The New York Times*, 10 août 1987.
- « KMT Affair », *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong, 9 juillet 1973.
- KRISTOF, Nicholas D. : « Hong Kong Program : Addicts Without AIDS », *The New York Times*, 17 juin 1987.
- LANDON, Kenneth : « The Politics of Opium in Thailand », in Luiz R. S. SIMMONS et Abdul SAID, eds., *Drugs, Politics, and Diplomacy : The International Connection*, Sage Publications, Beverly Hills, 1974.
- LEUNG, Matthew : « Tougher Fines to Curb Triads », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 23 janvier 1987.
- LEUNG, Stanley : « Triad Tactics in the DB Elections Feared », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 7 janvier 1985.
- LEWIS, Tommy : « Massive Hunt for Kingpins », *Hong Kong Standard*, 18 mai 1985.
- « War Looms for Triad Rivals », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 23 janvier 1987.
- LIGHT, Ivan : « From Vice District to Tourist Attraction : The

- Moral Career of American Chinatowns, 1800-1940 », *Pacific Historical Review*, août 1974.
- LINDSEY, Robert : « Californian Sees Rise in Asian Gangs », *The New York Times*, 9 juillet 1987.
- LINTNER, Bertil : « Alliances of Convenience », *For Eastern Economic Review*, Hong Kong, 14 avril 1983.
- LIU, Melinda : « The Triangle's Pecking Order », *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong, 14 septembre 1979.
- MAY, Clifford D., Holger JENSEN, et Melinda LIU : « No More Refuge ? », *Newsweek*, 31 janvier 1977.
- MCBETH, John : « A Heroin King Is Dethroned », *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong, 17 février 1982.
- « Drugs : The New Connections », *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong, 14 septembre 1979.
- « Heroin : The Vientiane Connection », *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong, 25 avril 1980.
- « New Force in the Opium Trade », *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong, 25 juillet 1980.
- MCCOY, Alfred W. : « The New Politics of Heroin in Southeast Asia », *Oui*, décembre 1976.
- MEYER, Michael R., et Melinda LIU : « The Gangs of Asia », *Newsweek*, 1^{er} avril 1985.
- NELLIS, Joseph L. : « Lunch With an Opium Warlord », *Regardie's*, Washington, D.C., janvier 1987.
- « Next, a \$35 Million Opium Deal », *Asiaweek*, Hong Kong, 20 mai 1977.
- « On the Asian Beat, Los Angeles », *Asiaweek*, Hong Kong, 13 décembre 1985.
- PAUL, Anthony : « Secrets of the Lost Army », *Asiaweek*, Hong Kong, 4 septembre 1981.
- PILEGGI, Nicholas : « Money Laundering : How Crooks Recycle \$80 Billion a Year in Dirty Money », *New York Magazine*, 31 octobre 1983.
- PORTER, D. Gareth : « Saigon National Assembly Racked by Corruption and Smuggling », *Dispatch News Service International*, 19 avril 1971.
- « Prince of Darkness » *Asiaweek*, Hong Kong, 8 février 1987.
- PYE, Lucian W. : « The China Trade : Making the Deal », *Harvard Business Review*, juillet-août 1986.
- RAAB, Selwyn : « New York Sets Up Special Courts to Deal With Rise in Drug Cases », *The New York Times*, 7 juin 1987.

- ROBERTS, Sam : « A Chinatown Merchant Portrayed as Crime Boss », *The New York Times*, 25 octobre 1984.
- RUSSELL, George : « Battle of the Warlords », *Time*, 17 janvier 1983.
- SAUL, John Ralston : « The Route of Evil », *Asia Magazine*, Hong Kong, 5 octobre 1986.
- SCARDINO, Albert : « Commercial Rents in Chinatown Soar as Hong Kong Exodus Grows », *The New York Times*, 25 décembre 1986.
- SCHRAM, Stuart R. : « Mao Tse-tung and Secret Societies », *China Quarterly*, juillet-septembre 1966.
- SCHULTHEIS, Rob : « My Search for the Red Tiger General », *Mother Jones Magazine*, février-mars 1982.
- SOLOMON, Robert : « The Burmese Opiate Trade and the Struggle for Political Power in the Golden Triangle », *Journal of Psychedelic Drugs*, vol. 10, n° 3, juillet-septembre 1978.
- SUMONDIS, Pummarié : « Government Tightens the Screw on Drug Dealers », *Bangkok Post*, 17 septembre 1979.
- SUN, James : « Mainland Gangs " Infiltrating HK " », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 1^{er} juillet 1986.
- « More Police Drafted for Anti-Triad Fight », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 25 juillet 1986.
- SUWANEWELA, Charas, et Vichai POSHYACHINDA : « Drug Abuse in Asia », Drug Dependence Research Center of Bangkok, *Bulletin of Narcotics*, juin 1986.
- TAI, Corrina : « Triad Terminology Explained », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 10 septembre 1986.
- TANSER, Andrew : « Little Taipei », *Forbes*, 6 mai 1985.
- « Tidal Wave of Heroin », *Asiaweek*, Hong Kong, 5 août 1983.
- « The Triads : How Great a Menace ? », *Asiaweek*, Hong Kong, 23 février 1986.
- « Triads an Evil Right at the Heart of Society », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 18 avril 1986.
- « Triads Making a Killing in Protection », *Hong Kong Standard*, 11 janvier 1985.
- TUN, H. C. : « Surprise Catch on the Border », *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong, 5 avril 1977.
- WAI, S. Y. : « Triads " May Have Infiltrated Police " », *The South China Morning Post*, Hong Kong, 18 novembre 1985.
- « Warlord on the Run », *Asiaweek*, Hong Kong, 19 février 1982.
- WHALEN, Bill : « Drugs on the Market », *Insight*, 30 mars 1987.

WU, John : « The Chinese Connection », *Asian Outlook*, vol. 8, 1973.

ZELFDEN, Alan Van : « Gangs Import Terror Campaigns to Asian Neighborhoods », *Dallas Times Herald*, 9 mars 1987.

Sources d'archives

The Asian Wall Street Journal, Hong Kong ; *Asiaweek*, Hong Kong ; *Bangkok Post*, Bangkok ; British Library, Londres ; Drug Enforcement Administration Library, Washington, D.C. ; *Far Eastern Economic Review*, Hong Kong ; *The Guardian*, Rangoon ; Hoover Institution of War, Revolution and Peace, Stanford, Californie ; Interpol, Paris, Amsterdam et Hong Kong ; *The New York Times*, New York ; Royal Hong Kong Police ; San Francisco Police Gang Task Force ; *The South China Morning Post*, Hong Kong.

LOI SUR LA LIBERTÉ DE L'INFORMATION

Divers organismes, à la suite de ma requête auprès des agences du gouvernement des Etats-Unis, m'ont envoyé des documents relatifs à la Triade, aux Tongs, au crime organisé chinois et au trafic d'héroïne. Ce sont : la Central Intelligence Agency, Washington D.C. ; la Defense Intelligence Agency, Washington D.C. ; le Department of the Army, Washington D.C. ; le Department of Justice, Criminal Division, Washington D.C. ; le Department of State, Washington D.C. ; le Department of the Treasury, Alcohol, Tobacco and Firearms Division, Washington D.C. ; le Department of the Treasury, Customs Service, Washington D.C. ; la Drug Enforcement Administration, Washington D.C. ; le Federal Bureau of Investigation, Washington D.C. et ses antennes à San Francisco, Los Angeles, New York et Chicago ; le Federal Reserve Board, Washington D.C. ; l'Immigration and Naturalization Service, Washington D.C. ; l'Internal Revenue Service, Washington D.C. ; National Archives, Washington D.C.

Table

PRÉFACE	7
1. Entrée du dragon	13
2. La chinoise	24
3. Les Triades	41
4. Le 426	62
5. La politique de l'héroïne	81
6. Les princes des ténèbres	103
7. « La ville que la dope a créée »	127
8. Trop peu d'hommes intègres	140
9. Le flic incorruptible	165
10. « White Powder Ma »	188
11. Les Cinq Dragons	210
12. La Licorne	227
13. L'invasion	248
14. La blanchisserie chinoise	269
15. Les têtes de dragon	286
16. Le défi	300
REMERCIEMENTS	317
BIBLIOGRAPHIE	325

Ils s'appellent Général Li, Kuhn Sa, Lo Hsing Han. On les connaît dans toute l'Asie sous le nom de "Princes des Ténèbres". Ils disposent d'armées, d'avions et depuis quelque temps de missiles déployés le long de la frontière entre la Birmanie et la Thaïlande. Ils sont depuis près de trente ans les seigneurs de l'opium, les rois du Triangle d'or. Ils sont, de l'avis de tous, invulnérables.

Il s'appelle Ma Sik-yu. On le connaît dans toute l'Asie sous le nom de White Powder Ma. Il dispose de centaines de milliers de jeunes Chinois prêts à prendre n'importe quel risque pour échapper à une abjecte pauvreté. Il est le roi de l'héroïne dans le sud-est asiatique. Protégé par le gouvernement en place dont il fut le dévoué agent secret, il opère impunément depuis Taïwan et s'apprête à développer ses affaires en Amérique où déjà il a lancé ses avant-gardes. Il semble, de l'avis de tous, invulnérable.

Entre les seigneurs de l'opium et le roi de l'héroïne s'est édifiée la plus gigantesque organisation criminelle, un syndicat du crime auprès duquel le cartel colombien de la cocaïne fait figure de parent pauvre. C'est l'association des *Triades*, ces sociétés secrètes chinoises d'origine religieuse et patriotique devenues désormais les composants d'une monstrueuse machine qui s'avance inexorablement vers l'Occident et menace l'existence de tous ses enfants. Cette machine, si on en croit Gerald Posner, on pourra en retarder l'avance mais l'arrêter — jamais, à moins d'une vraie guerre.

Comment en est-on arrivé là? Gerald Posner l'a découvert au cours d'une enquête qui l'a conduit de la jungle de Birmanie aux bars de Bangkok, dans les bidonvilles et les boîtes de nuit de Hong-Kong. Il nous révèle le rôle joué par les services secrets français et américains dans le trafic de la drogue. Un rôle aussi scandaleux que celui de l'Angleterre avec ses guerres de l'opium. Voici l'histoire des *Triades*, la mafia chinoise.

Gerald L. Posner, journaliste et auteur d'un précédent ouvrage sur Mengele, unanimement salué par la critique, a mené une enquête sur les cinq continents pour écrire celui-ci. Les articles de Gerald L. Posner sont publiés dans diverses revues nationales et internationales. Sa femme et lui vivent à New York.